BEVIN ALEXANDER

SUN TZU
OU L'ART DE GAGNER DES BATAILLES

**SARATOGA, WATERLOO, GETTYSBURG,
LA MARNE, LA BATAILLE DE FRANCE, STALINGRAD,
LA NORMANDIE, LA CORÉE**

Tallandier

BEVIN ALEXANDER

SUN TZU
OU L'ART DE GAGNER DES BATAILLES

**SARATOGA, WATERLOO, GETTYSBURG,
LA MARNE, LA BATAILLE DE FRANCE, STALINGRAD,
LA NORMANDIE, LA CORÉE**

Tallandier

BEVIN ALEXANDER

SUN TZU
OU L'ART DE GAGNER DES BATAILLES

Saratoga, Waterloo, Gettysburg, La Marne, La bataille de France, Stalingrad, La Normandie, La Corée

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jacques Bersani

TALLANDIER

Titre original : *Sun Tzu at Gettysburg. Ancient Military Wisdom in the Modern World*
© Bevin Alexander, 2011
W.W. Norton & Company, Inc.

Tallandier

Éditions Tallandier, 2 rue Rotrou 75006 Paris

www.tallandier.com

© Éditions Tallandier, 2012, pour la traduction en langue française

Cartographie : Flavie Mémet
d'après création cartographique Jeffrey L. Ward

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

EAN : 979-1-02100-017-9

TABLE DES CARTES

La bataille de Saratoga, 1777
La bataille de Waterloo, 15-19 juin 1815
Le théâtre de la guerre à l'est, 1861-1865
La campagne de Jackson dans la vallée de la Shenandoah, 1862
La bataille des Sept Jours, 26 juin-2 juillet 1862
La seconde campagne de Manassas, 19 juillet-1er septembre 1862
La seconde bataille de Manassas, 29-30 août 1862
La campagne d'Antietam, 3-20 septembre 1862
La campagne de Gettysburg, 10 juin-14 juillet 1863
Bataille de Gettysburg, 1er-3 juillet 1863
Le plan Schlieffen, 1914
La conquête des Pays-Bas et de la France, 1940
La percée de Sedan, 13 mai 1940
Stalingrad, 1942
Le débarquement de Normandie et la libération de la France, 1944
Le débarquement d'Incheon et l'intervention chinoise en Corée, 1950

INTRODUCTION

POUR ÉVITER CE QUI EST FORT, FRAPPER CE QUI EST FAIBLE

Sur la façon de mener une guerre un seul ouvrage s'impose vraiment. Il fut composé il y a 2 400 ans par un sage chinois nommé Sun Tzu[1]. Son petit livre, *L'Art de la guerre*, énonce sans ambiguïté aucune un certain nombre de principes universels liés à la nature de la guerre et ces principes sont encore valables aujourd'hui[2]. Le présent ouvrage a pour but de montrer que les chefs militaires qui, durant les deux derniers siècles, lors d'affrontements majeurs, ont suivi sans le savoir les axiomes de Sun Tzu ont connu le succès, tandis que ceux qui ne les respectaient pas étaient voués à la défaite, et quelquefois à des désastres ou à des catastrophes conduisant à la perte pure et simple de la guerre.

Les principes de Sun Tzu peuvent s'appliquer à n'importe quelle situation, depuis la plus petite escarmouche jusqu'à la plus vaste campagne. D'autres responsables, en d'autres temps, découvrirent un certain nombre de ces principes, mais seul Sun Tzu sut exposer d'une manière concise et exhaustive les éléments essentiels qui permettent de l'emporter à la guerre. C'est cette contribution unique à notre compréhension des conflits armés qui a conduit Basil H. Liddell Hart, un spécialiste anglais réputé dans ce domaine, à dire de l'ouvrage de Sun Tzu qu'il représentait « la quintessence de la sagesse en matière de guerre[3] ».

Le livre de Sun Tzu a profondément influencé pendant plus de deux millénaires l'art oriental de la guerre, mais il ne devint largement connu des Occidentaux que dans les années 1970. Cela tient essentiellement au fait

que la France et les États-Unis eurent tour à tour à faire face, au Vietnam, à des adversaires qui menaient contre eux une guerre de guérilla inspirée des axiomes de Sun Tzu. En dépit du très faible potentiel militaire qui était le leur, les communistes vietnamiens réussirent à neutraliser les forces beaucoup plus puissantes que leur opposaient les Français et les Américains et à les chasser du pays.

Jusqu'à cette reconnaissance tardive de *L'Art de la guerre*, les responsables militaires occidentaux durent s'en remettre aux considérations faites par tel ou tel à titre individuel et aux conclusions qui en étaient tirées au fil des siècles. Même si certains de ces penseurs étaient arrivés, indépendamment les uns des autres, à retrouver quelques-uns des axiomes qu'avait su formuler si clairement Sun Tzu, aucun n'était parvenu à proposer sur la guerre une théorie d'ensemble. On trouve par exemple dans la Bible (2 Samuel, 5, 23-25) l'injonction faite par Iahvé à David de porter des coups indirects à l'ennemi, mais cet axiome est comme étouffé par le vaste récit dans lequel il prend place : la guerre qui éclate entre les Juifs et les Philistins. Homère nous raconte, dans un magnifique poème, comment la beauté d'Hélène, enlevée à son époux Ménélas, a fait se précipiter un millier de vaisseaux contre Troie, mais il nous en apprend très peu sur le déroulement de la guerre qui s'en est suivie. Si Hérodote et Thucydide nous rapportent des histoires fascinantes sur les anciens Grecs, ils ne nous donnent presque aucun détail sur la façon dont ils gagnaient ou perdaient les guerres dans lesquelles ils se trouvaient engagés. L'anabase, cette longue remontée de dix mille Grecs jusqu'à la mer, est l'une des plus grandes aventures de tous les temps, mais Xénophon, qui la relate, s'il fait des allusions tout à fait passionnantes à la façon dont les Grecs parvinrent à surmonter les obstacles (traverser, par exemple, des montagnes infestées d'ennemis), fournit peu d'informations sur les théories auxquelles ils recouraient pour mener une guerre à bien.

À partir de récits composés bien après leur mort, nous pouvons nous faire une certaine idée de la façon dont Alexandre le Grand a conquis l'Empire perse et de celle dont Hannibal a fait « trembler Rome derrière ses portes ». Mais ni l'un ni l'autre de ces grands capitaines ne nous renseigne sur les conceptions militaires qui étaient les siennes. On trouve dans trois traités dus à trois empereurs byzantins – le *Strategicon* de Maurice I^{er} (578), les *Tactica* de Léon VI le Sage (900) et le *De Velitatione* de

Nicéphore II Phocas (dans le courant du X^e siècle) – des indications pratiques sur l'art de la guerre qui ont permis à l'Empire romain d'Orient de se maintenir pendant plusieurs centaines d'années. Entre cette époque et la nôtre, les responsables militaires se sont rarement exprimés, et il n'existe aucune théorie d'ensemble. Robert I^er d'Écosse (1274-1329) laissa un « testament » recommandant vivement aux Écossais d'éviter la guerre à visage découvert contre les Anglais et de préserver leur indépendance en pratiquant plutôt une manière de guérilla dans les collines et les marais. Le général français Pierre-Joseph de Bourcet (1700-1780) proposa le concept stratégique de l'« organisation en branches » : il s'agissait de diviser une armée en plusieurs colonnes et de les faire marcher sur des objectifs séparés, forçant ainsi l'ennemi à diviser ses forces et permettant de se concentrer sur une ou plusieurs positions mal défendues. Napoléon Bonaparte ne prit jamais la peine de s'expliquer sur les principes qu'il avait adoptés, mais ses campagnes montrent qu'il misait sur l'offensive, poursuivait l'ennemi après l'avoir défait, comptait sur la vitesse pour gagner du temps et s'efforçait de concentrer sur le champ de bataille des forces supérieures. Pour le Prussien Carl von Clausewitz (1780-1831), la guerre est « le prolongement de la politique par d'autres moyens » et non pas une fin en soi. Idée essentielle, mais que vient affaiblir l'accent mis par l'auteur sur la guerre totale et le bain de sang auquel elle conduit. Si la guerre est le prolongement de la politique, seul devrait compter le *but* que l'on se propose. En privilégiant la *victoire*, cependant, Clausewitz cessait de s'intéresser à la guerre une fois celle-ci terminée. Il ne s'occupait pas de la paix qui allait s'ensuivre. On pourrait évoquer enfin Thomas J. Jackson (1824-1863), qui avait coutume de dire : « Toujours égarer, mystifier, surprendre l'ennemi […]. Ne jamais se battre si les chances sont trop minces[4]. »

Ces exemples montrent que, même s'il est arrivé que tel ou tel chef militaire fasse des remarques pénétrantes sur le sujet, personne en dehors de Sun Tzu n'a fait preuve d'une compréhension véritablement approfondie de la guerre dans tous ses aspects. Seul le maître chinois est parvenu à proposer un guide cohérent et complet sur la façon de conduire une guerre. Avant de nous précipiter dans des difficultés irrémédiables, nous pouvons prendre aussi son avis sur tel ou tel problème spécifique : veiller, notamment, à ce que nos soldats soient bien nourris, nous assurer de

l’importance et de la nature de l’ennemi que nous nous apprêtons à affronter, réunir les informations essentielles sur le terrain où nous allons devoir progresser.

*

Le présent livre passe en revue un certain nombre d’opérations militaires qui ont marqué l’histoire moderne. Toutes ont eu un caractère décisif : la bataille de Saratoga en 1777, qui marqua le tournant de la guerre d’Indépendance américaine, les batailles « pivotales » de Waterloo en 1815 et de Gettysburg en 1863. L’étude s’étend jusqu’à la guerre de Corée en 1950, quand les États-Unis s’engagèrent aveuglément dans un conflit terrible, coûteux et superflu avec la Chine rouge. On analyse la façon dont ces différentes opérations ont été réellement conduites et l’on se demande à chaque fois si leurs responsables ont suivi ou non les principes universels énoncés dans *L’Art de la guerre*.

Les axiomes de Sun Tzu s’appliquent à n’importe quel contexte militaire, dans n’importe quelle guerre. « Pour éviter ce qui est fort, frapper ce qui est faible », tel se veut le principe de base. Sun Tzu en a proposé une autre version, sous la forme d’une comparaison : de même que l’eau cherche le chemin le plus facile pour aller jusqu’à la mer, de même les armées devraient éviter les obstacles et chercher les voies de moindre résistance. Il faut que le général trouve un moyen d’atteindre ses objectifs indirectement, et non par la confrontation directe.

Autre recommandation, liée à la précédente : « attaquer dans les vides », c’est-à-dire occuper les espaces non protégés, et « se porter contre des objectifs que l’ennemi doit venir défendre ». Il faut se mouvoir *autour* de l’ennemi pour lui couper la retraite ou empêcher les secours de le rejoindre, ou pour attaquer une position qu’il ne peut se permettre de perdre. Il peut s’agir d’une ligne de chemin de fer par où transitent les approvisionnements, d’une ville importante, d’une route ou d’une montagne qui barre la ligne de retraite de l’ennemi.

Napoléon Bonaparte avait très bien compris la nécessité d’une stratégie indirecte. Dans de nombreux cas, il a cherché à faire donner le gros de ses forces contre une des ailes ou un des flancs de l’ennemi, s’efforçant de l’envelopper, de le faire sortir de ses bases et d’arriver finalement à le détruire. C’est ainsi qu’il débuta la campagne de 1805, en remontant

brusquement très au nord puis en descendant le long du Danube sur les arrières de l'armée autrichienne. Très curieusement, il oublia de mettre en application cet axiome à Waterloo, ce qui le conduisit à la défaite. L'approche indirecte, qui consiste à isoler un ennemi ou à le contraindre à changer à la hâte ses dispositions pour protéger un élément vital, n'a rien à voir avec les assauts directs, les heurts frontaux entre armées ennemies qui ont caractérisé la plupart des guerres et la plupart des généraux dans l'histoire.

Les maximes de Sun Tzu désarment la critique parce que, si on les considère attentivement, elles sont l'évidence, le bon sens même. Toutes les grandes idées sont simples. Le problème, c'est d'arriver à les voir et de calquer sa conduite sur elles.

L'intérêt grandissant des Occidentaux pour Sun Tzu est lié à la décision prise par le leader communiste chinois Mao Zedong d'apporter son aide au parti nationaliste chinois, qui était alors au pouvoir. Il s'agissait de faire face à l'agression du Japon, qui devait déboucher sur une guerre ouverte en 1937. Mao publia pratiquement la même année un petit ouvrage intitulé *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine* (en anglais, *Guerrilla Warfare*), qui fut très largement diffusé en Chine pour un prix des plus modiques. On retrouve dans cet ouvrage l'expérience acquise par Mao dans sa guerre de guérilla contre les nationalistes. Cette guerre, qui avait commencé en 1927, connut une interruption temporaire quand se constitua un front uni avec les nationalistes au lendemain de la Longue Marche entreprise en 1934-1935 par quelques milliers de communistes depuis la province de Jiangxi dans le sud-est de la Chine jusqu'à Yan'an dans la province de Shaanxi au nord. Mao ne se fit pas prier pour reconnaître qu'il devait à Sun Tzu pratiquement toutes les idées qu'il avait incorporées dans sa démarche.

Le livre de Mao expliquait comment on pouvait venir à bout des Japonais en recourant au même type de méthode. Ce n'est pourtant pas à une guerre de guérilla que l'on assista. Le leader nationaliste Tchang Kai-shek se rendit compte que les communistes étaient beaucoup plus aptes à ce genre de combat que les nationalistes, et que tous les succès obtenus seraient portés à leur crédit. La réputation des nationalistes en souffrirait et Tchang risquerait d'être évincé. Ce dernier refusa donc de déclencher une guerre de guérilla. Quand les États-Unis entrèrent en guerre en

décembre 1941, il comprit que tout ce qu'il avait à faire était d'attendre : les États-Unis gagneraient la guerre pour lui.

Le livre de Mao manqua donc son but, mais il était la première analyse systématique de la guerre de guérilla jamais rédigée, et il devint le livre de chevet de tous ceux qui, à travers le monde, se lancèrent dans des guerres révolutionnaires ou dans des luttes anticoloniales au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. On en eut un exemple particulièrement évident avec l'insurrection communiste au Vietnam contre les Français puis contre les Américains, sous la direction d'Ho Chi Minh et de son principal général, Vo Nguyen Giap. En appliquant les méthodes de Mao, les communistes réussirent à rendre inefficaces les armées modernes de deux grands pays. Le Vietnam apporta la preuve éclatante que les principes de Sun Tzu, mis en avant dans l'ouvrage de Mao, étaient toujours valides.

Le système mis au point par Mao consistait essentiellement à envoyer de petits groupes de soldats mener des attaques de modeste envergure, mais fréquentes, contre les villes, les bases, les dépôts, les lignes d'approvisionnement et de communication tenus par l'ennemi, puis de se fondre rapidement dans la population environnante, « comme des poissons dans l'eau ». L'idée était d'obliger ainsi l'ennemi à disperser ses forces sur un vaste périmètre pour protéger ses points vitaux. Même gardées, ces positions restaient vulnérables, puisqu'il était impossible de prévoir où les forces de Mao porteraient leur prochain coup. D'où un sentiment d'insécurité et une attitude de passivité qui conduisaient l'ennemi à la démoralisation et ses forces à la paralysie.

La dette de Mao envers Sun Tzu retint l'attention de Samuel B. Griffith, un capitaine des Marines qui, en 1940, traduisit en anglais l'ouvrage du leader chinois. Cette première traduction passa à peu près inaperçue, mais, en 1961, Griffith, qui avait depuis pris sa retraite comme général de brigade, publia une seconde édition de son volume avec une introduction très détaillée. Il devait publier, deux ans plus tard, une traduction de *L'Art de la guerre* qui lui valut de vifs éloges[5]. Il s'ensuivit quantité de traductions et de commentaires de l'œuvre de Sun Tzu.

Même si Sun Tzu est célèbre, à juste titre, pour nous avoir appris comment mener une guerre, c'est pour une autre raison qu'il mérite de rester dans nos mémoires. Sa recommandation la plus importante est en effet celle-ci : éviter la guerre. « La guerre est pour un pays la plus grave des affaires, écrit-il, le terrain où se jouent la vie et la mort, la voie qui

conduit à la survie ou à l’anéantissement. » Si une guerre se révèle inévitable, il conseille vivement aux pays concernés d’entreprendre des campagnes rapides et de limiter les affrontements dans le temps, avec aussi peu de dommages que possible. Dans toute l’histoire, souligne-t-il, « il n’y a pas d’exemple qu’un pays ait pu tirer profit d’une guerre prolongée ».

CHAPITRE PREMIER

SARATOGA, 1777

En 1775, bien des changements s'étaient produits en Amérique et en Grande-Bretagne depuis que les premiers colons anglais avaient débarqué à Jamestown en Virginie en 1607 et à Plymouth au Massachusets en 1620. Ces petits comptoirs, greffés sur les bords d'un océan inconnu, s'étaient développés au point de devenir treize colonies particulièrement prospères et fières d'elles-mêmes, avec les deux millions et demi d'habitants dont elles se réclamaient, soit le tiers de la population de la Grande-Bretagne. Cette dernière, de son côté, s'était immensément agrandie. En 1707, l'Écosse s'était jointe à l'Angleterre pour former le Royaume-Uni. Celui-ci, lors de la guerre de Sept Ans (1756-1763), avait chassé la France du Canada et, pour une bonne part, de l'Inde, devenant ainsi le plus grand empire mondial. S'appuyant sur l'invention, en 1769, d'un moteur à vapeur efficace et sur des équipements permettant de mécaniser la production des textiles et du fer, la Grande-Bretagne faisait son entrée dans la révolution industrielle, devenant le premier pays manufacturier de la planète.

En 1775, donc, ni la métropole, qui connaissait une formidable réussite, ni ses colonies, qui n'étaient pas en reste, n'étaient disposées à accepter un compromis sur une question fondamentale : à qui revenait le droit de gouverner ? Le Parlement britannique avait conquis la suprématie lors de la « Glorieuse Révolution » de 1688 et entendait exercer son autorité dans tous les domaines, y compris la fiscalité. Les colonies n'avaient pas de représentants au Parlement et soutenaient que se prononcer, sans qu'elles puissent faire entendre leur voix, sur les taxes et les impôts qu'elles auraient à supporter relevait de la tyrannie. À quoi les leaders de la métropole

répondaient que la Grande-Bretagne avait créé les colonies et que les colons n'étaient donc pas fondés à bénéficier de sièges au Parlement. Les colons contestaient l'argument sur le plan des principes, mais le plus important, et de loin, c'était la façon même dont ils réagissaient désormais, en se comportant comme s'ils n'étaient plus du tout des Britanniques.

Comme a pu l'écrire l'historien Frederick Jackson Turner, à chaque pas que firent les colons pour s'écarter de la côte, ils eurent une conscience accrue de l'étendue sans limites qui s'ouvrait à eux, devenant ainsi de moins en moins Européens et « de plus en plus Américains[6]. » Dès les tout premiers jours où ils s'installèrent, les colons manifestèrent un penchant pour la démocratie et l'égalité. L'idée de liberté, personnelle et politique, n'a pas attendu Thomas Jefferson et la Déclaration d'indépendance.

Ce à quoi conduisait, irrésistiblement, fondamentalement, l'expérience américaine, c'était bien à une existence américaine séparée. La seule chance qu'avait la Grande-Bretagne de contrecarrer cette dynamique, c'était d'offrir l'égalité aux Américains, une égalité complète et totale. C'est exactement la démarche proposée par le grand philosophe écossais Adam Smith dans son célèbre ouvrage, *La Richesse des nations*, publié en 1776[7]. Mais il n'est même pas sûr qu'elle aurait suffi et les leaders britanniques, de toute façon, n'étaient pas enclins à faire la moindre concession. Ils appartenaient dans leur écrasante majorité à la classe aristocratique et considéraient toute concession accordée aux Américains en matière de droits comme une atteinte portée à leurs privilèges et à leur fortune. En conséquence, les responsables britanniques répondirent par la force à la résistance armée des colons, en 1775, au Massachusets, à Lexington, Concord et Bunker Hill. Ils refusèrent tout compromis. Une révolte s'ensuivit et, le 4 juillet 1776, l'Indépendance fut proclamée à Philadelphie.

Les dirigeants britanniques n'auraient pas dû recourir à la guerre sans avoir épuisé au préalable toutes les autres possibilités, ou sans avoir à tout le moins élaboré un plan concret destiné à s'assurer la victoire. C'est le premier et le plus fondamental des axiomes de Sun Tzu[8]. Ils ne firent ni l'un ni l'autre.

Plus surprenant encore, ils ne tinrent presque aucun compte de leur arme la plus puissante, la Royal Navy. Ils auraient pu gagner la guerre avec un minimum de pertes s'ils avaient occupé ou bloqué les principaux ports américains, en demandant à la flotte de protéger leurs conquêtes. Les Américains étaient tributaires de leurs exportations, qui concernaient

principalement les activités agricoles et forestières, et de leurs importations, constituées de produits manufacturés. Fermer les ports aurait pu conduire à un compromis. Une telle politique aurait été en accord avec un axiome essentiel de Sun Tzu : on doit s'avancer dans les vides de l'ennemi, c'est-à-dire dans des espaces qui ne sont pas défendus ou qui ne peuvent pas l'être[9]. Les Américains n'auraient pu laisser ouvert aucun port face à la puissance navale anglaise, comme le démontra la facilité avec laquelle les Britanniques purent s'emparer de New York et s'y maintenir[10].

Le choix du blocus comme stratégie aurait réduit à néant la grande force des colonies : leur étendue. Il aurait également réduit à néant la capacité des Américains de venir à bout de l'armée britannique en lui imposant une guerre d'usure. Il n'aurait pas été nécessaire de mener des campagnes sur terre. On aurait eu besoin de soldats britanniques pour fortifier et tenir quelques-uns des ports les plus importants mais non leur totalité. Abrités derrière des fortifications ainsi préparées et appuyés par les canons de la Royal Navy, les Britanniques auraient été invincibles[11].

C'est précisément la stratégie que le général Winfield Scott recommandera en 1861 pour mettre un terme à la Guerre civile américaine. Scott expliqua au président Abraham Lincoln que le Nord devait s'emparer de la Nouvelle-Orléans, bloquer les autres ports du Sud et réunir une vaste armée accompagnée de canonnières blindées pour descendre le long du Mississippi et isoler ainsi les États confédérés situés à l'ouest. Les journaux baptisèrent ce projet « plan Anaconda » puisqu'il consistait à étrangler le Sud de la même façon que l'anaconda étrangle sa victime. Scott ne demandait rien d'autre, simplement tenir. Une fois les ports fermés et toute communication avec le reste du monde interdite, la rébellion, affirmait Scott, s'éteindrait, faute de ressources, mais Lincoln rejeta ce plan. Il voulait écraser les rebelles par la force des armes. Il n'en opta pas moins pour des opérations de blocus et d'occupation sur le Mississippi, n'hésitant pas à leur consacrer une part substantielle des ressources du Nord.

Un expert américain en matière de guerre navale, Alfred Thayer Mahan, a souligné la ressemblance entre le plan Anaconda et l'occasion qui était offerte aux Britanniques d'organiser le blocus de leurs colonies[12].

Ces derniers auraient pu utiliser la Royal Navy pour isoler les colonies les unes des autres et les soumettre ensuite région par région. Les colonies étaient tellement traversées d'estuaires, de lacs et de rivières navigables qu'elles étaient « pratiquement réduites à la condition d'îles, dès lors qu'il

s’agissait de se porter mutuellement secours » écrit Mahan. C’est ainsi, par exemple, que la baie de Chesapeake et les rivières qui s’y déversaient offraient de larges avenues par lesquelles embarcations et navires pouvaient pénétrer profondément à l’intérieur de la Virginie, du Maryland et de la Pennsylvanie, et couper de toute communication d’immenses portions du territoire. La Nouvelle-Angleterre, notamment, aurait pu être isolée des autres colonies par des vaisseaux patrouillant sur l’Hudson et les lacs George et Champlain[13].

Sun Tzu invite les chefs militaires à éviter toute campagne qui ne reposerait pas sur une analyse détaillée des options disponibles[14]. Le refus de se servir de la Royal Navy est sidérant, étant donné la décision prise par l’Angleterre, plus d’un siècle avant la Révolution américaine, d’établir sa domination sur les mers. Il prouve qu’il ne suffit pas pour une nation de mettre sur pied la plus grosse flotte du monde ou l’armée la plus puissante. Elle doit aussi trouver, ce qui est bien plus important, des chefs qui sachent comment se servir de ces instruments.

Ce ne fut pas le cas. Les dirigeants britanniques décidèrent de l’emporter non pas en opérant de brillants mouvements stratégiques, destinés à bloquer les ports et à isoler les régions, mais en cassant la résistance par l’emploi brutal de la force. Les colonies s’étendaient du nord au sud sur plus de 1 600 kilomètres, formant une bande d’une largeur moyenne de 240 kilomètres à partir de la mer ; la stratégie adoptée était hautement problématique, car les Britanniques ne pouvaient appliquer leurs lois que là où séjournaient leurs troupes. Et il était impossible de disposer d’une armée suffisamment nombreuse pour pouvoir tenir l’ensemble du territoire colonial.

Dans la conduite même de la guerre, les responsables britanniques tinrent très peu compte des réalités du terrain, qui étaient celles de l’Amérique du Nord, et de l’expérience acquise à la suite de batailles précédemment disputées dans cette partie du monde. Ils croyaient pouvoir transférer en Amérique, telles quelles ou presque, les théories militaires qui avaient cours en Europe. Ils firent venir en Amérique les mêmes corps de mercenaires, hautement disciplinés, qui composaient alors les armées européennes. En Europe, ces armées étaient entraînées à essuyer des salves répétées de mousquets à courte distance. Quand l’un des deux camps commençait à faiblir et à se désorganiser sous l’effet d’un tel feu, on lançait une charge à la baïonnette sur l’endroit du front où l’ennemi semblait le

plus vulnérable. Ce qui plongeait d'ordinaire le camp ainsi attaqué dans le chaos.

Les Américains étaient connus pour leur manque de discipline et leur individualisme. Quand vint le temps des batailles rangées, on vit les Américains se disperser aussitôt que les Anglais lançaient une charge à la baïonnette. Pour les Britanniques, c'était une faiblesse rédhibitoire, l'assurance qu'ils pouvaient l'emporter dans tout affrontement majeur. Ils ne tinrent pas compte de la façon de faire propre aux Américains, qui se dissimulaient derrière des arbres ou des murets de pierre pour abattre les soldats britanniques avec leurs mousquets ou leurs fusils à longue portée. Ils ne prirent pas au sérieux la confiance que mettaient les Américains dans leurs tireurs d'élite, dans les fortifications qu'ils élevaient à la hâte sur le terrain, dans les attaques surprises qu'ils déclenchaient sur les flancs ou les arrières de l'ennemi, dans le harcèlement auquel ils soumettaient l'avant-garde et l'arrière-garde adverses.

Mais le système américain s'avéra beaucoup plus efficace que le système européen. À la différence des paysages que l'on rencontre en Europe, vastes pâturages à ciel ouvert offrant peu de couverture, le paysage américain se caractérisait essentiellement par des forêts profondes avec ici ou là quelques bandes de terrain dégagé. Les endroits où se dissimuler étaient légion. Les Américains préféraient de loin bénéficier d'abris naturels plutôt que d'échanger des salves à découvert avec un ennemi lui aussi à découvert, cette pratique européenne si coûteuse.

Ils avaient beaucoup appris dans leurs démêlés avec les Indiens à l'intérieur des terres. En effet, les Indiens n'attaquaient jamais les colons de front. Ils essayaient toujours de procéder furtivement, de dresser des embuscades, de couper les voies de retraite, de lancer des attaques soudaines – et de disparaître aussi soudainement. Les Américains avaient été profondément marqués par l'expédition désastreuse du général britannique Edward Braddock, qui avait entrepris en 1755 de s'emparer de Fort Duquesne (aujourd'hui Pittsburgh) dans l'ouest de la Pennsylvanie. En effet, les Indiens avaient tendu une embuscade aux 2 000 hommes de Braddock dans les épaisses forêts qui longent la rivière Monongahela, tuant ou blessant 863 d'entre eux et laissant Braddock lui-même pour mort.

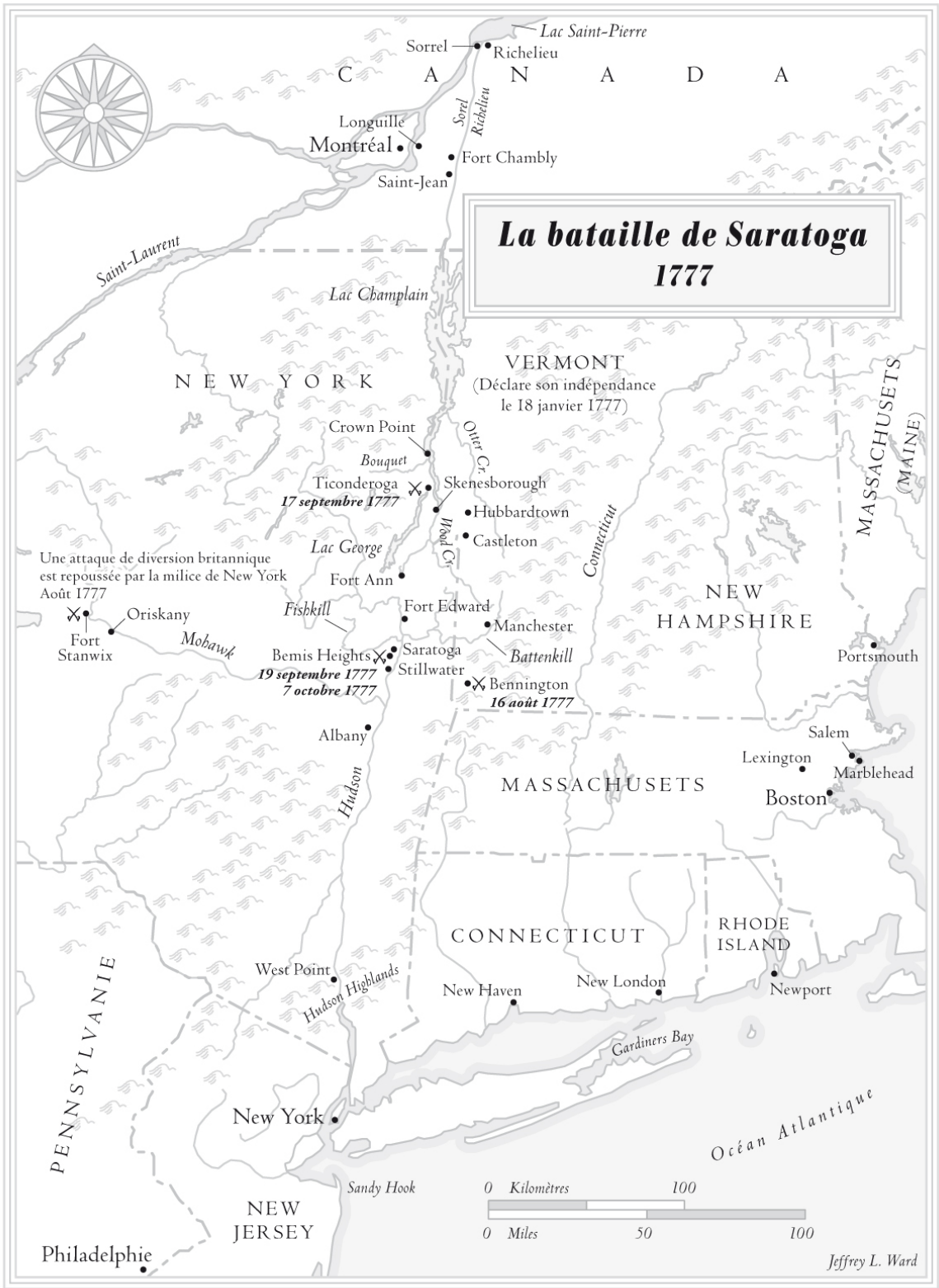
Les Américains s'étaient adaptés naturellement à ce modèle de guerre, et c'est de cette façon qu'ils se comportèrent lors des premiers combats de la Révolution, à Lexington, à Concord et à Bunker Hill. Mais les

responsables britanniques se refusèrent à tirer les leçons de ce qui était arrivé au général Braddock, et à étudier objectivement les méthodes des Américains. Ils y voyaient au contraire un aveu de faiblesse. La conviction se répandit qu'une armée britannique pouvait l'emporter dans n'importe quelle confrontation par une charge à la baïonnette. Une fois dispersés, les rebelles, ainsi le voulait la théorie, reviendraient gentiment se ranger sous la loi de la mère patrie[15].

Cette attitude était en contradiction avec l'un des axiomes de base de Sun Tzu : « Celui qui connaît l'autre et se connaît lui-même, en cent combats ne sera pas défait ; celui qui ne connaît pas l'autre mais se connaît lui-même, tantôt sera vainqueur et tantôt sera vaincu[16]. » Les officiers britanniques se connaissaient, mais ils ne connaissaient pas les Américains. Ils ne surent pas s'adapter au type de guerre pratiqué et les succès qu'il leur arriva de remporter ne leur permirent jamais de mettre un terme définitif au conflit.

*

À l'automne 1776, le général John Burgoyne retourna en Angleterre après avoir servi en Amérique. Il apportait dans ses bagages un nouveau plan, très original, pour en finir avec la rébellion. Il proposait de créer à Montréal une armée composée d'environ 8 000 soldats, des réguliers anglais et des mercenaires allemands, plus des Indiens et quelques Canadiens, et de la faire descendre vers le sud, le long des lacs Champlain et George, puis le long de l'Hudson, jusqu'à Albany dans l'État de New York. C'étaient pour une bonne part des contrées non encore colonisées, proches de la frontière. Burgoyne pensait que le jeu en valait la chandelle, puisqu'il demanda qu'une armée, sous le commandement du général Sir William Howe, remonte l'Hudson depuis New York et le rejoigne à Albany. Howe était à la tête d'une force importante, qui s'était emparée de New York en juillet-septembre 1776 et utilisait le port comme principale base britannique en Amérique.


La bataille de Saratoga
1777
Lac Saint-Pierre
Sorrel
Richelieu
C A N A D A
Sorel
Richelieu
Longueuil
Montréal
Fort Chambly
Saint-Jean
Saint-Laurent
Lac Champlain
N E W Y O R K
VERMONT
(Déclare son indépendance
le 18 janvier 1777)
MASSACHUSETS
(MAINE)
Crown Point
Bouquet
Otter Cr.
Ticonderoga
17 septembre 1777
Skenesborough
Hubbardtown
Castleton
Wood Cr.
Connecticut
Lac George
Une attaque de diversion britannique
est repoussée par la milice de New York
Août 1777
Fort Ann
Fort
Stanwix
Oriskany
Mohawk
Fishkill
Fort Edward
Manchester
NEW
HAMPSHIRE
Bemis Heights
19 septembre 1777
7 octobre 1777
Saratoga
Stillwater
Battenkill
Portsmouth
Bennington
16 août 1777
Albany
Salem
Lexington
Marblehead
Boston
Hudson
MASSACHUSETS
CONNECTICUT
RHODE
ISLAND
PENNSYLVANIE
West Point
Hudson Highlands
New Haven
New London
Newport
Gardiners Bay
New York
Océan Atlantique
Sandy Hook
NEW
JERSEY
Philadelphie
0 Kilomètres 100
0 Miles 50 100
Jeffrey L. Ward

L’idée de Burgoyne était d’isoler la Nouvelle-Angleterre, ce qui laisserait tout le temps nécessaire pour la conquérir. Il était persuadé que sa chute démoraliserait à ce point les colonies situées plus au sud qu’elles déposeraient les armes à leur tour[17]. Son plan comportait des risques beaucoup plus élevés qu’une campagne menée par la marine, avec des objectifs identiques. En effet, sa ligne de ravitaillement serait vulnérable sur la plus grande partie de sa longueur. Des milices américaines pouvaient surgir de la forêt et déclencher des attaques en bien des endroits. Les navires, au contraire, étaient à même d’emporter avec eux quantité de leurs approvisionnements, et de les renouveler au besoin grâce à l’intervention d’autres navires.

Le plan de Burgoyne violait l’un des principes les plus importants de Sun Tzu : ne pas avancer dans un territoire où l’on peut être attaqué par l’ennemi, mais où on ne peut pas soi-même l’attaquer[18]. La nature du terrain sur lequel il se proposait de progresser, avec ses nombreuses forêts et ses très rares habitations se prêtait admirablement aux embuscades. Plus la ligne de ravitaillement s’allongeait, plus grande était sa vulnérabilité. Si les Américains parvenaient à rompre cette ligne, ses soldats se retrouveraient isolés, à moins que le général Howe ne parvienne à les secourir rapidement. Sinon, il serait obligé de se rendre.

Burgoyne et le reste du commandement britannique auraient dû se montrer particulièrement attentifs à ce danger, étant donné les événements qui avaient marqué l’histoire récente. En 1708, le roi de Suède, Charles XII, avait conduit son armée, qui ne disposait d’aucun appui, jusqu’à Poltava, en plein cœur de la Russie méridionale, sur un affluent du Dniepr. L’armée suédoise s’y trouva tout aussi incapable d’avancer que de reculer, sa ligne d’approvisionnement ayant été coupée et ses soldats restant sans nourriture. D’où, en juin 1709, l’écrasement des Suédois par l’armée russe de Pierre le Grand. C’en était fini du statut de grande puissance pour la Suède, tandis que la Russie s’imposait comme le pays le plus redoutable en Europe orientale[19].

Le souvenir de Poltava aurait dû dissuader les Britanniques de lancer en Amérique une expédition similaire, dépourvue de tout appui et s’enfonçant loin à l’intérieur des terres. À Londres, Burgoyne soumit son idée au ministre des Colonies, lord George Germain, qui était chargé de la guerre. Germain avait été cassé de son grade pour lâcheté durant la guerre de Sept Ans et n’était absolument pas qualifié pour diriger ce ministère. Mais le

Premier ministre, lord North, et le roi George III ne tinrent pas compte de ses échecs et le conservèrent à son poste.

Germain fit bientôt la démonstration de son absence totale de sens stratégique et de son incapacité à peu près complète à conduire une guerre. Il prit Burgoyne de haut et ne fit absolument rien qui aurait pu aller dans le sens de ses propositions. Burgoyne réussit toutefois à obtenir que son plan soit soumis au roi, lequel le trouva à son goût et ordonna à Germain de le mettre en œuvre. Celui-ci attendit jusqu'au 26 mars 1777 pour informer Sir Guy Carlton, gouverneur général du Canada, de l'adoption du plan en lui donnant peu de détails. Howe reçut une copie de la lettre de Germain à Carlton mais pas la moindre instruction quant à ce que l'on attendait de lui. Entre le 3 mars et le 19 avril 1777, Germain adressa à Howe huit lettres sans se référer une seule fois à l'expédition de Burgoyne ni à la façon dont Howe était censé y coopérer[20]. Toute la stratégie britannique était fondée sur la réunion de deux armées à Albany, et pourtant Germain n'en dit pas un mot au commandant de l'une d'entre elles.

Dans le même temps, Howe s'était mis à développer un plan complètement différent. Il voulait s'emparer de la capitale américaine, Philadelphie. Il était convaincu que l'on n'entendrait plus parler de rébellion une fois que serait conquis le site où siégeait le Congrès continental, c'est-à-dire l'assemblée législative commune des colonies. Il écrivit en ce sens à Germain et à Carlton le 2 avril 1777. Philadelphie n'était pourtant que la principale ville de l'une seulement des treize colonies. L'Amérique, à la différence de la France et de l'Autriche, n'était pas une nation-État. La prise de Philadelphie affecterait peu les structures administratives, politiques et économiques des autres colonies

Dans sa lettre à Carlton, Howe prévoyait qu'il serait en Pennsylvanie au moment où l'armée de Burgoyne approcherait d'Albany, et qu'il serait beaucoup trop occupé pour entreprendre un mouvement vers le nord le long de l'Hudson. Seule allusion à une aide possible de sa part : la mention d'une éventuelle « diversion » qui pourrait être organisée, le cas échéant, « sur l'Hudson ». Howe réitéra dans sa lettre au ministre son refus du plan Burgoyne. C'est alors que se produisit un événement inimaginable : Germain répondit à Howe le 18 juin qu'il approuvait son intention de s'emparer de Philadelphie – une manœuvre dont Howe avait bien précisé qu'il entendait l'accomplir par la mer, et non en faisant mouvement à travers les terres. Affichant une complète ignorance des immenses étendues

américaines, Germain ajoutait que, quelle que soit la solution adoptée par Howe pour mener à bien son plan, il présumait que ce plan serait « exécuté à temps pour que vous puissiez coopérer avec l'armée qui a reçu l'ordre de faire route depuis le Canada[21] ». Il aurait dû savoir – ou se rendre compte – qu'il n'y avait pas la plus petite chance pour que Howe arrive par mer depuis New York, s'empare de Philadelphie et ait encore la possibilité de faire la jonction avec Burgoyne.

Il appartenait clairement au ministre des Colonies d'opposer son veto au plan de Howe et de lui ordonner d'aller épauler Burgoyne. C'est parce qu'il ne l'a pas fait, et essentiellement pour cette raison, que la Grande-Bretagne a perdu la guerre d'Indépendance américaine. Énorme faute de commandement, qui enfreignait un axiome de base de Sun Tzu : les nations devraient mettre un soin extrême à préparer leurs plans de campagne et les appliquer ensuite avec une grande fidélité. Déroger à ce principe peut conduire au désastre[22].

Germain n'envoya pas à Carlton une copie de sa lettre à Howe. C'est pourquoi Burgoyne ne put mesurer l'étendue de l'irresponsabilité de Germain et de Howe : ils avaient en fait compromis toute la campagne. Burgoyne s'appuyait sur l'allusion ambiguë faite par Howe à « une diversion sur l'Hudson ». C'était la plus fragile des branches à laquelle se raccrocher. Il est incompréhensible que Germain et Howe ne se soient pas aperçus du danger auquel l'armée de Burgoyne allait être exposée. N'importe quel officier un tant soit peu qualifié aurait dû voir que Burgoyne – sans la pression exercée par une autre armée britannique débouchant sur les arrières des Américains – se retrouverait isolée en terre hostile, étrangère.

Burgoyne entama sa progression depuis Montréal le 1er juin 1777, à travers un paysage vallonné. Son armée, forte de 8 000 hommes, comprenait, comme il a déjà été dit, à peu près une moitié de troupes régulières anglaises et une moitié de mercenaires allemands. Il emmenait également avec lui un détachement de Canadiens et quelques guerriers indiens dont il avait loué les services. Cette dernière mesure souleva une violente hostilité chez les Américains, les Indiens étant réputés pour leur ivrognerie et leur violence extrême à l'égard des hommes, des femmes et des enfants. À St. Johns (Saint-Jean-sur-Richelieu) – où la rivière Richelieu (encore appelée Sorel), dans laquelle s'écoule le lac Champlain, rejoint le Saint-Laurent –, l'armée embarqua sur des bateaux à fond plat, avec chacun

trente-cinq hommes à bord, qui remontèrent le courant à la rame vers le sud en direction du lac Champlain.

Les Anglais arrivèrent à Crown Point. Une quinzaine de kilomètres plus au sud se trouvait le fort Ticonderoga, sur la rive occidentale du lac et juste au nord des chutes qui relient le lac George avec le lac Champlain. Le fort Ticonderoga (à l'origine le fort Carillon), un bâtiment en forme d'étoile de 160 mètres de large, avait été construit par les Français en 1755-1758, en pierre locale de couleur bleutée, sur le flanc sud-est d'une péninsule qui avançait en saillie dans le lac Champlain.

L'ouvrage était tenu par 2 000 Américains sous les ordres du major général Arthur St. Clair. Les Américains croyaient le fort imprenable, mais il était en état de délabrement. Les Français l'avaient implanté face au sud, pour bloquer une progression des Anglais vers le nord et non pas pour se défendre contre une attaque venue en sens inverse. En juillet 1776, un ingénieur américain, John Trumball, décida que Rattlesnake Hill, juste de l'autre côté du lac vers le sud, offrait une meilleure position défensive, parce que les canons installés à son sommet auraient un champ de tir bien dégagé vers le nord sur le lac en contrebas et pourraient aussi couvrir le fort. Les Américains rebaptisèrent la colline Mount Independence et commencèrent à la fortifier. Rien n'avait été fait concernant Sugar Loaf Hill, appelé par la suite Mount Defiance, un escarpement abrupt de 180 mètres, droit à l'est de Mount Independence et juste au sud-ouest du fort. Trumball jugea que des canons placés sur cette hauteur pourraient dominer à la fois le fort et Mount Independence. On se moqua de son idée et Sugar Loaf Hill resta inoccupée.

Quand Burgoyne arriva devant le fort Ticonderoga le 1er juillet 1777, le responsable de son artillerie, le major général William Phillips, et lui-même s'aperçurent immédiatement que Sugar Loaf Hill était la clé de la victoire et firent hisser des canons sur son sommet. Le 6 juillet, voyant que des canons britanniques s'apprêtaient à bombarder le fort, le général St. Clair ordonna l'évacuation et fit retraite vers le sud. Les Anglais occupèrent le fort sans résistance tandis que les Américains se retiraient à la hâte vers Skenesborough, à trente-cinq kilomètres au sud de Ticonderoga, talonnés par Burgoyne. Ce dernier décida alors, plutôt que de revenir sur ses pas et d'avancer le long du lac George, de construire une route allant de Skenesborough à Fort Edward, à trente-deux kilomètres plus au sud. Après bien des efforts, les Britanniques arrivèrent à Fort Edward le 30 juillet.

Pendant ce temps, une tentative de diversion avait été entreprise par les Anglais à Oswego, sur le lac Ontario. Des troupes avancèrent à travers l'ouest de l'État de New York afin de s'emparer de Fort Stanwix (aujourd'hui Rome), sur la rivière Mohawk, qui coule vers l'est. Une fois le fort tombé, l'idée était de suivre vers l'aval la Mohawk pour aller rejoindre Burgoyne à Albany, en éliminant chemin faisant toute opposition. Ces troupes, mal commandées et tributaires des Indiens, se heurtèrent à des unités de la milice. Les Indiens ne s'intéressaient qu'au pillage et disparaissaient dès qu'ils rencontraient une résistance déterminée de la part des colons. Les Britanniques firent rapidement retraite au Canada, l'opération se soldant par un lamentable échec.

*

Pendant ce temps-là, Burgoyne se trouvait à Fort Edward. Le 3 août, une estafette rejoignit les lignes américaines, porteuse d'une lettre du général Howe qui fit l'effet d'une bombe. Howe y annonçait en effet qu'il se rendait en Pennsylvanie et qu'il ne pouvait apporter aucune aide à Burgoyne. Sir Henry Clinton conservait la charge du commandement à New York et prendrait « toutes les dispositions que les événements pourraient exiger[23] », mais il était clair que Clinton, avec le peu de troupes qui lui restait, n'était pas en mesure de mener à bien la tâche à laquelle Howe s'était refusé.

L'heure de vérité avait sonné pour Burgoyne. Une seule alternative possible : faire retraite au Canada ou bien attaquer une armée nettement plus nombreuse, à l'abri de fortifications défensives que les Américains n'allaient pas manquer d'édifier. Dans une telle situation, l'avis de Sun Tzu est sans appel : faire retraite – « La petite armée qui veut agir à tout prix sera faite prisonnière par la grande[24]. » Le simple bon sens, du reste, aurait voulu que Burgoyne fasse marche arrière et attende un autre moment pour faire donner son armée. Il choisit de faire le contraire. Le système d'approvisionnement qu'il avait mis en place tant bien que mal était tout juste capable de satisfaire aux besoins quotidiens de la troupe. Bon nombre d'Indiens désertaient et rentraient chez eux avec leur butin ; Burgoyne, qui comptait sur eux pour servir d'éclaireurs et l'informer des dispositions prises par les Américains, se retrouvait isolé en plein cœur du pays ennemi, tel un aveugle. Il abandonna Skenesborough et fit passer sa ligne de

ravitaillement le long du lac George, mettant en place de petites garnisons pour assurer sa protection vers l'arrière, jusqu'au Canada. Sa force principale consistait en deux régiments postés à Fort Ticonderoga.

Pour essayer de résoudre le problème de l'approvisionnement, Burgoyne envoya un petit contingent fourrager à Bennington, dans le Vermont, à une soixantaine de kilomètres au sud-est de Fort Edward. Composé pour l'essentiel d'Allemands, il fut pratiquement anéanti le 16 août 1777 par des milices du Vermont, du New Hampshire et du Massachusets. Les Américains, attaquant avec vigueur de tous côtés, mirent en fuite les Allemands, ce qui coûta environ un millier d'hommes à Burgoyne. Les Allemands furent si durement assaillis que toute chance d'organiser une charge à la baïonnette pour se dégager leur fut interdite.

L'opération de Bennington démontre que Burgoyne n'avait pas le moindre sens stratégique. Il ne sut pas respecter une des lois fondamentales de la guerre, qui se retrouve dans l'un des axiomes clés de Sun Tzu : laisser ignorer ses intentions à l'ennemi. « La guerre est l'art de duper[25]. » Les plans de Burgoyne, au contraire, étaient tout à fait transparents. La direction dans laquelle il se dirigeait disait sans ambiguïté son intention de descendre la vallée de l'Hudson. D'où la décision que put prendre Horatio Gates, le général américain, de venir s'établir en position retranchée directement sur l'axe de marche de Burgoyne à Bemis Heights, à quelques kilomètres au sud du village de Saratoga, sur la rive occidentale de l'Hudson et à peu près à quarante kilomètres au sud de Fort Edward. Gates fortifia ce site en surplomb et attendit les Anglais[26].

Si Burgoyne avait lancé une fausse attaque en direction de la Nouvelle-Angleterre, il aurait pu diviser les forces américaines et augmenter considérablement ses chances de l'emporter à Bemis Heights sur des troupes réduites en nombre. Les Américains craignaient qu'il n'ait comme objectif de conquérir la Nouvelle-Angleterre, et une diversion vers l'est aurait redoublé leurs craintes. Si Burgoyne n'avait utilisé que la moitié de son armée pour attaquer Bemis Heights, il y aurait gagné de pouvoir disposer des approvisionnements dont il avait besoin, et il aurait donné complètement le change sur sa stratégie. Bien des Américains, pour ne pas dire la majorité d'entre eux, seraient partis chasser sur une mauvaise piste. Burgoyne aurait alors pu rassembler rapidement son armée et faire mouvement sur Bemis Heights.

Telles que se présentaient les choses, la victoire de Bennington avait été un grand encouragement pour les Américains : ils découvrirent qu'ils pouvaient venir à bout de troupes britanniques. Burgoyne, de son côté, savait maintenant qu'ils étaient à même de couper sa ligne d'approvisionnement, déjà bien fragile. Puisqu'il se proposait d'avancer, il lui fallait s'assurer de pouvoir obtenir, le long de sa route, de la nourriture, des chariots et des chevaux. Dans ces territoires proches de la frontière, c'étaient choses rares, et, de toute façon, les patriotes s'efforcèrent de mettre hors de portée des Anglais le peu qui existait.

À peu près au même moment, le 23 juillet 1777, le général Howe quittait le port de New York avec 170 grands vaisseaux et 60 embarcations plus petites, emmenant avec lui 18 000 hommes de troupe, britanniques et allemands. Le général américain George Washington apprit que la flotte avait été vue au large de Sandy Hook, dans le New Jersey, faisant route vers la haute mer. Il en conclut que Howe se dirigeait vers Philadelphie et laissa une garnison sur les Highlands, juste au nord de New York ; avec le reste de son armée, il se mit en marche sur Philadelphie, à travers le New Jersey. Le major général Clinton tenait New York avec 3 000 soldats réguliers britanniques, 1 000 mercenaires allemands et 3 000 loyalistes américains.

Le 29 juillet, les bateaux britanniques arrivèrent devant les caps May et Henlopen, à l'entrée de la baie de Delaware ; ils pénétrèrent dans cette dernière avec l'intention, apparemment, de remonter le fleuve du même nom et arrivèrent le 25 août à Philadelphie. Faisant demi-tour, ils regagnèrent la mer, passèrent entre les deux caps de Virginie et remontèrent la baie de Chesapeake jusqu'à Head of Elk (Elkton), dans le Maryland, le port situé le plus au nord de la baie. L'armée britannique y débarqua le 25 août et se mit en marche vers Philadelphie.

Le 11 septembre, Washington, avec environ 11 000 hommes, essaya d'arrêter l'avance de Howe à Brandywine Creek, dans le comté de Chester, en Pennsylvanie, à une quinzaine de kilomètres de Wilmington, dans le Delaware. Mais Howe, adroitement, tourna le flanc droit (ou, si l'on préfère, occidental) de Washington, lui imposant de rebrousser chemin sur Philadelphie. Il y eut 1 000 tués du côté américain et 500 du côté anglais.

Le 21 septembre, les Anglais lancèrent de nuit une attaque surprise à la baïonnette (et seulement à la baïonnette) qui mit en déroute la brigade du général Anthony Wayne à Malvern, près de Paoli Tavern, à quelques kilomètres à l'ouest de Philadelphie. Howe s'empara de cette dernière le

26 septembre, forçant le Congrès continental à se réfugier à Lancaster, puis à York, en Pennsylvanie[27].

Le 4 octobre, Washington, avec 13 000 hommes désormais, tenta une manœuvre complexe contre le camp principal de Howe à Germantown, à un peu moins de dix kilomètres au nord-ouest de Philadelphie. La tentative échoua, entraînant la perte de 1 100 hommes[28]. Washington fut ainsi contraint de prendre ses quartiers d'hiver à Forge Valley, dans des conditions extrêmement rudes, alors que les Britanniques profitaient de l'abri et du confort de la toute proche Philadelphie.

Le 17 septembre 1777, 500 Américains, sous les ordres du colonel John Brown, avaient lancé une attaque surprise sur le fort Ticonderoga, libérant 118 prisonniers, capturant 155 Anglais et 119 Canadiens, incendiant des magasins, emmenant bétail et chevaux et détruisant la plupart des bateaux qui se trouvaient sur les lacs Champlain et George. Brown et ses hommes tentèrent, à l'aide d'une goélette et de plusieurs canonnières, d'éliminer une petite garnison britannique implantée sur Diamond Island, à quelques kilomètres au nord de l'extrémité méridionale du lac George, mais des canonnières britanniques les repoussèrent. L'exploit de Brown venait brutalement rappeler à Burgoyne que sa ligne de ravitaillement avec le Canada n'existait plus.

Même dans ces conditions, il décida de poursuivre sa progression, parvenant à la conclusion que la seule chance de l'emporter, même si le pari était des plus risqués, consistait à triompher de l'armée américaine retranchée à Bemis Heights. Le 19, il engagea l'affrontement. Ce fut la plus grande bataille de la guerre : elle mit aux prises 9 000 hommes du côté américain et 7 200 du côté anglais et fut marquée par des tirs intenses d'artillerie et de mousqueterie ainsi que par l'intervention extrêmement efficace des tireurs d'élite américains, qui prirent pour cible principale les officiers britanniques. Le combat cessa à la tombée du soir. Aucun des deux camps n'avait avancé ni reculé et, en fait de bataille, on avait assisté à une suite tumultueuse de corps à corps. À aucun moment les Britanniques n'avaient eu la possibilité de lancer leur charge à la baïonnette – qui était censée faire la décision. Il y eut bien, des deux côtés, quelques courtes attaques et contre-attaques menées dans le désordre par de petites unités, mais rien de significatif. Les Britanniques furent abasourdis par la capacité de résistance des Américains. Ils perdirent 600 hommes, une perte

considérable pour une si petite armée, le double de ce dont eurent à souffrir les Américains.

Le même jour, un messager dépêché par le major général Clinton put joindre Burgoyne pour lui annoncer qu'il avait enfin entrepris de remonter l'Hudson avec 2 000 hommes, tout ce qu'il avait pu rassembler. Transporté de joie, Burgoyne décida d'attendre son arrivée avant d'attaquer de nouveau. Mais l'expédition de Clinton fit long feu. De trop petite envergure, elle se heurta à une puissante opposition lorsqu'elle tenta de s'emparer de deux forts situés le long de l'Hudson, dans les Highlands, et, devenue vulnérable, fut en passe de se retrouver elle-même encerclée. Clinton dut rebrousser chemin sur New York.

Des escarmouches reprirent à Bemis Heights pendant plusieurs jours. Comme des renforts américains arrivaient presque quotidiennement, les rares Indiens et Canadiens encore présents sentirent venir la défaite et commencèrent à se fondre dans la forêt. Les Britanniques étaient à court de nourriture et comptaient de nombreux malades. Fin octobre, Burgoyne ne disposait plus que de 5 000 hommes valides. Le dernier espoir qui lui restait était de déclencher un violent assaut pour ouvrir une brèche dans la barrière dressée par les Américains. Lors d'un conseil de guerre tenu le 6 octobre, il prit la décision d'attaquer. C'était trop tard. Non seulement les Américains s'étaient fortement retranchés, mais leur nombre se montait maintenant à près de 20 000 hommes. Le 7 octobre, Burgoyne lança l'offensive, mais fut repoussé, au terme de rudes affrontements. Il se retira vers le nord, espérant pouvoir s'échapper. Le 12 octobre, les Américains encerclèrent les Britanniques à Fishkill Creek, à quelques kilomètres seulement au nord. Cinq jours plus tard, Burgoyne se rendait.

Les Britanniques avaient commis la même erreur que Charles XII à Poltava en 1709. Bloqués au cœur d'un pays hostile, sans le moindre espoir de secours, ils ne pouvaient plus ni avancer ni reculer. L'effet de la victoire fut immédiat. L'envoyé américain à Paris, Benjamin Franklin, vit les Français – dès qu'ils se rendirent compte que les Américains, après tout, pourraient bien l'emporter – abandonner l'indifférence qu'ils avaient affichée jusqu'alors et se découvrir une véritable passion pour le bien-être des Américains. En décembre, la France donna son accord pour un traité, qu'elle signa en février 1778, par lequel elle reconnaissait l'indépendance des États-Unis d'Amérique, allant même jusqu'à déclarer la guerre à la Grande-Bretagne le 1er juin 1778[29]. Elle voulait se venger ainsi des pertes

que lui avaient infligées les Anglais durant la guerre de Sept Ans. De plus, elle persuada l'Espagne de former avec elle une alliance – même si l'Espagne se refusait à reconnaître l'indépendance américaine et s'efforçait d'arrêter l'expansion des Américains à l'ouest des Appalaches.

CHAPITRE II

NAPOLÉON À WATERLOO, 1815

La Révolution américaine a contribué au déclenchement de la Révolution française parce qu'elle a suscité au sein du peuple un ardent désir de démocratie et parce que son coût a conduit la monarchie à la banqueroute.

Bien que son pays fût le plus peuplé et le plus riche d'Europe, Louis XVI se montra incapable de faire face à ses obligations. La noblesse payait peu d'impôts. Bien qu'elle possédât la grande majorité des terres et détînt l'essentiel des richesses, les paysans et la bourgeoisie (le tiers état) subissaient le plus gros de la pression fiscale. La situation devenait insupportable. La foule parisienne s'empara de la Bastille, prison royale, le 14 juillet 1789. Le succès de la Révolution américaine y était pour beaucoup, ainsi que les écrits de Jean-Jacques Rousseau : « L'homme est né libre et partout il est dans les fers. »

Les révolutionnaires chassèrent le roi et se lancèrent dans un long affrontement avec les têtes couronnées d'Europe. L'armée royale s'était retrouvée dissoute dans le chaos des événements et il fallut mettre sur pied une nouvelle armée à partir de rien. La Convention lui donna un moteur, le patriotisme, et un objectif : les guerres populaires d'expansion. La nation trouva son symbole émouvant dans *La Marseillaise* de Rouget de Lisle, le plus entraînant de tous les hymnes, qui fut chantée pour la première fois le 25 avril 1792.

La nouvelle armée patriotique était complètement différente des armées royales, composées pour l'essentiel de mercenaires et où la discipline était implacable. Si la moindre liberté leur était laissée, bon nombre de ces

mercenaires s’empressaient de déserter. Les nouveaux soldats français étaient pour la plupart des volontaires et se montraient en général plus intelligents que les laissés pour compte de la société dont les armées royales étaient faites. La discipline était beaucoup moins stricte et, au lieu des salves à bout portant, la grande spécialité des armées professionnelles, on y pratiquait le tir individuel et ciblé – copie directe, en quelque sorte, de ce qu’avaient fait les Américains pendant leur révolution.

Les armées françaises devinrent infiniment plus mobiles et flexibles que les armées de mercenaires. Les commandants n’avaient pas à se préoccuper constamment d’une éventuelle désertion de leurs troupes. Bon nombre des chariots, des chevaux de trait et autres impedimenta qui suivaient les armées royales disparurent. Les soldats, le plus souvent, devaient se débrouiller sans tentes, sans colonnes de vivres, sans bases d’approvisionnement à l’arrière. Les villes qui avaient été prises devaient payer pour la nourriture des soldats, sans quoi les soldats allaient piller dans la campagne environnante. Les armées ne se déplaçaient plus par grandes masses. Elles étaient réparties en divisions qui avançaient sur des routes séparées, mais elles pouvaient fusionner rapidement, si nécessaire, pour livrer bataille.

*

Tel est le nouveau modèle d’armée dont hérita Napoléon Bonaparte. Issu de la petite noblesse corse, il avait fait ses études dans une académie militaire grâce à une bourse payée par le roi. Il commença à se faire connaître lorsqu’il installa des canons à l’entrée du port de Toulon en 1793. La flotte anglaise, comprenant qu’elle pouvait être prise au piège et anéantie, abandonna immédiatement le port. Et ce beau résultat presque sans aucune perte. Bonaparte était parvenu à neutraliser un ennemi puissant et à détourner de la France une grave menace.

Promu général de brigade, Bonaparte, le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), réprima, près de l’église Saint-Roch à Paris, une tentative de restauration de la monarchie ; avec ses canons, il fit respirer « un parfum de mitraille » aux royalistes qui marchaient sur la Convention et dont beaucoup furent tués. Cette action décisive lui valut en 1796 le commandement de l’armée d’Italie. Lors de la campagne qui s’ensuivit, il mit en pièces les armées autrichienne et piémontaise, faisant gagner à la France un important territoire. Au retour d’Égypte, où avait cru bon de

l’envoyer le Directoire, il déclencha un coup d’État, le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), et s’empara du pouvoir.

Napoléon offre l’un des meilleurs exemples de l’influence que peut exercer un génie sur la destinée des nations. Comme l’écrit Leonard Krieger : « L’histoire est toujours le produit d’une rencontre entre une situation et une personnalité[30] ». Mais cela change du tout au tout si cette personnalité est un génie ou bien un homme ou une femme ordinaire. Depuis sa première campagne en Italie jusqu’à sa défaite à Waterloo, Napoléon s’imposa comme le maître incontesté de la guerre. Durant cette longue période, qui fut déterminante, il ne rencontra aucun concurrent qui eût seulement un soupçon de son génie, à l’exception de l’amiral anglais Horatio Nelson. Mais les domaines dans lesquels ils évoluaient n’avaient rien de comparable.

Quand un génie militaire apparaît, il bouleverse tout ce qui s’était fait avant lui. Il voit ce que ne voient pas les autres. Par exemple, tout le monde s’accordait à penser que l’étroitesse de l’entrée du port de Toulon était un facteur de sécurité, parce que les bateaux se trouvaient ainsi à l’abri d’une flotte ennemie cherchant à les attaquer depuis la mer. Mais quand Bonaparte arriva, il vit aussitôt que cet abri pouvait devenir une prison. Tout ce qu’il avait à faire était d’en bloquer l’issue avec des canons, qui pulvériseraient tout navire tentant une sortie.

Voir les choses à grande échelle et pouvoir comprendre une situation en un clin d’œil, voilà à quoi se reconnaît le génie militaire. Alexandre le Grand était capable de saisir le dispositif adverse dans son ensemble lorsqu’il approchait d’un champ de bataille. Il repérait immédiatement le point le plus faible de l’ennemi, et c’était sur ce point qu’il faisait porter son attaque, avec une violence extrême. Napoléon était très conscient de ce don. « Le succès à la guerre dépend du coup d’œil et du sentiment que l’on a du moment psychologique où engager la bataille », disait-il. « À Austerlitz, si j’avais attaqué six heures plus tôt, j’aurais été perdu[31]. »

Napoléon reconnut également que le succès dépendait des qualités du général : « Une armée de lions menée par un cerf ne sera jamais une armée de lions. » Il disait aussi : « À la guerre, les hommes ne sont rien, c’est l’homme qui est tout. Ce n’est pas l’armée romaine qui a conquis la Gaule, c’est César ; ce n’est pas l’armée carthaginoise qui a fait trembler Rome à ses portes, c’est Hannibal ; ce n’est pas l’armée macédonienne qui a atteint l’Indus, c’est Alexandre[32]. »

Pour le célèbre historien allemand Hans Delbrück, le secret du grand chef de guerre tient à un mélange d'audace et de prudence[33]. C'est aussi ce que pense Sun Tzu[34]. Napoléon préparait ses campagnes avec beaucoup de soin et de minutie[35]. Avant chaque opération, il s'interrogeait sur ce qui arriverait si tel plan était adopté, et sur ce qui arriverait si tel autre l'était. Mais il ne commençait jamais par se demander : « Qu'est-ce que l'ennemi peut faire ? ». Il cherchait d'abord à mettre son armée dans la meilleure position possible, et se demandait alors : « Maintenant, qu'est-ce que l'ennemi peut faire ? » Cette façon de procéder lui laissait l'initiative. Au début d'une campagne, il recourait à sa cavalerie, à des espions, au courrier qu'il faisait saisir pour le confirmer ou non dans ses hypothèses. Il arrivait de la sorte à simplifier son propre plan et à découvrir celui de l'ennemi[36].

Les clés des succès remportés par Napoléon furent la mobilité, la concentration des forces et la surprise. Il disait : « À la guerre, la perte de temps est irrémédiable. Ce sont les retards qui font échouer les opérations. On peut récupérer l'espace, jamais le temps perdu[37]. » Lorsque devait s'engager la bataille décisive, Napoléon suspendait toutes les opérations annexes pour concentrer le plus d'hommes possible là où tout devait se jouer. Il savait qu'une force inférieure correctement disposée pouvait venir à bout d'une force supérieure qui ne le serait pas. Les surprises qu'il cherchait à provoquer étaient rarement d'ordre tactique, mais presque toujours d'ordre stratégique. À Marengo, en 1800, il utilisa le col du Saint-Bernard, dans les Alpes occidentales, pour descendre à l'improviste sur les arrières des Autrichiens qui se trouvaient en Italie du Nord. Lors de la campagne de 1805, il marcha vers l'est, à travers le Sud de l'Allemagne, puis tourna brusquement vers le sud pour tomber sur les arrières de l'armée autrichienne à Ulm, sur les bords du Danube. En 1806, à la campagne d'Iéna, il se porta précipitamment en avant, non pas depuis l'ouest, comme on s'y attendait, mais depuis le Sud de l'Allemagne, coupant ainsi l'armée prussienne de son ravitaillement et de ses bases. C'est sa suprématie même qui entraîna sa chute. Comme l'a remarqué John A. Lynn : « Il n'a jamais su se limiter, ni quand s'arrêter. » Il était donc condamné à échouer tôt ou tard ; il était de ce point de vue le parfait opposé de Frédéric le Grand. Après s'être emparé de la Silésie, ce qui était toute son ambition, ce dernier déclara : « Désormais, je ne m'en prendrais même pas à un chat, sinon pour me défendre[38]. »

Après sa victoire sur les Russes et sur les Autrichiens en 1805 à Austerlitz, Napoléon avait la possibilité de conclure une paix qui aurait fait de la France la première puissance européenne. S'il avait proposé à l'Autriche des conditions raisonnables et lui avait permis de s'agrandir dans les Balkans aux dépens de la Russie, il en aurait fait un allié et l'aurait dressée comme un rempart contre la Russie, le principal rival terrestre de la France. Mais il fit tout le contraire et lui imposa une paix humiliante, annexant de très grandes portions de son territoire, suscitant sa soif de revanche.

Un arrangement avec l'Autriche n'aurait plus laissé à la France comme concurrent sur le continent, en dehors de la Russie, que la Prusse. Napoléon savait que l'armée prussienne était un fossile, qu'elle n'avait pas évolué depuis le XVIII^{e} siècle et que sa chute était assurée, ce qui ne manqua pas d'ailleurs de se produire en 1806. Comme dans le cas de l'Autriche, la Prusse aurait pu être préservée et servir de bouclier à l'est contre la Russie.

La France aurait pu faire régner la paix sur le continent européen et ne plus garder qu'un ennemi, l'Angleterre[39]. Ici encore, Napoléon aurait pu parvenir à un accord. Au lieu de mettre en place le Blocus continental pour interdire à l'Angleterre de commercer avec l'Europe, il aurait dû lui ouvrir les ports du continent. Il aurait fallu peu de temps à l'Angleterre pour se rendre compte que ses intérêts économiques pesaient plus lourd que sa peur de Napoléon, mais ce dernier était tellement obsédé par la guerre qu'il ne pouvait imaginer des solutions politiques, seulement des victoires militaires[40]. Fidèle à lui-même, il attaqua la Russie en 1812 parce qu'elle s'était retirée du Blocus continental. Ce fut une décision fatale. La Russie était trop pauvre pour assurer la subsistance d'une armée d'invasion, et ses habitants brûlèrent le peu de ressources dont ils disposaient. Il fallut se résoudre à la retraite. La défaite s'ensuivit, inévitable, et Napoléon fut envoyé en déportation à l'île d'Elbe en 1814.

Si Napoléon fut un tel génie militaire et s'il n'eut aucun rival dans son domaine, pourquoi donc a-t-il fini par perdre ? La réponse, répétons-le, réside dans sa suprématie même de chef de guerre. C'était lui et lui seul qui concevait et conduisait ses campagnes, pour une part du fait qu'il avait conscience de mieux comprendre la guerre que tout autre. Mais aussi, et c'est plus important, parce qu'il savait qu'il était un parvenu qui s'était emparé du pouvoir par un coup d'État et qu'il s'y maintenait en autocrate. Il ne s'est jamais vraiment senti en sécurité à la tête de la France.

C’est pourquoi les officiers qu’il promut maréchaux n’étaient pas choisis pour commander, mais pour obéir. Napoléon avait prévenu son chef d’état-major, le maréchal Louis-Alexandre Berthier : « Tenez-vous en strictement aux ordres que je vous donne ; je suis le seul à savoir ce que je dois faire. » L’un de ses mémorialistes, Armand-Augustin-Louis, marquis de Caulaincourt, écrivit : « Personne, pas même dans le haut état-major, n’osait prendre la responsabilité de donner le moindre petit ordre[41]. »

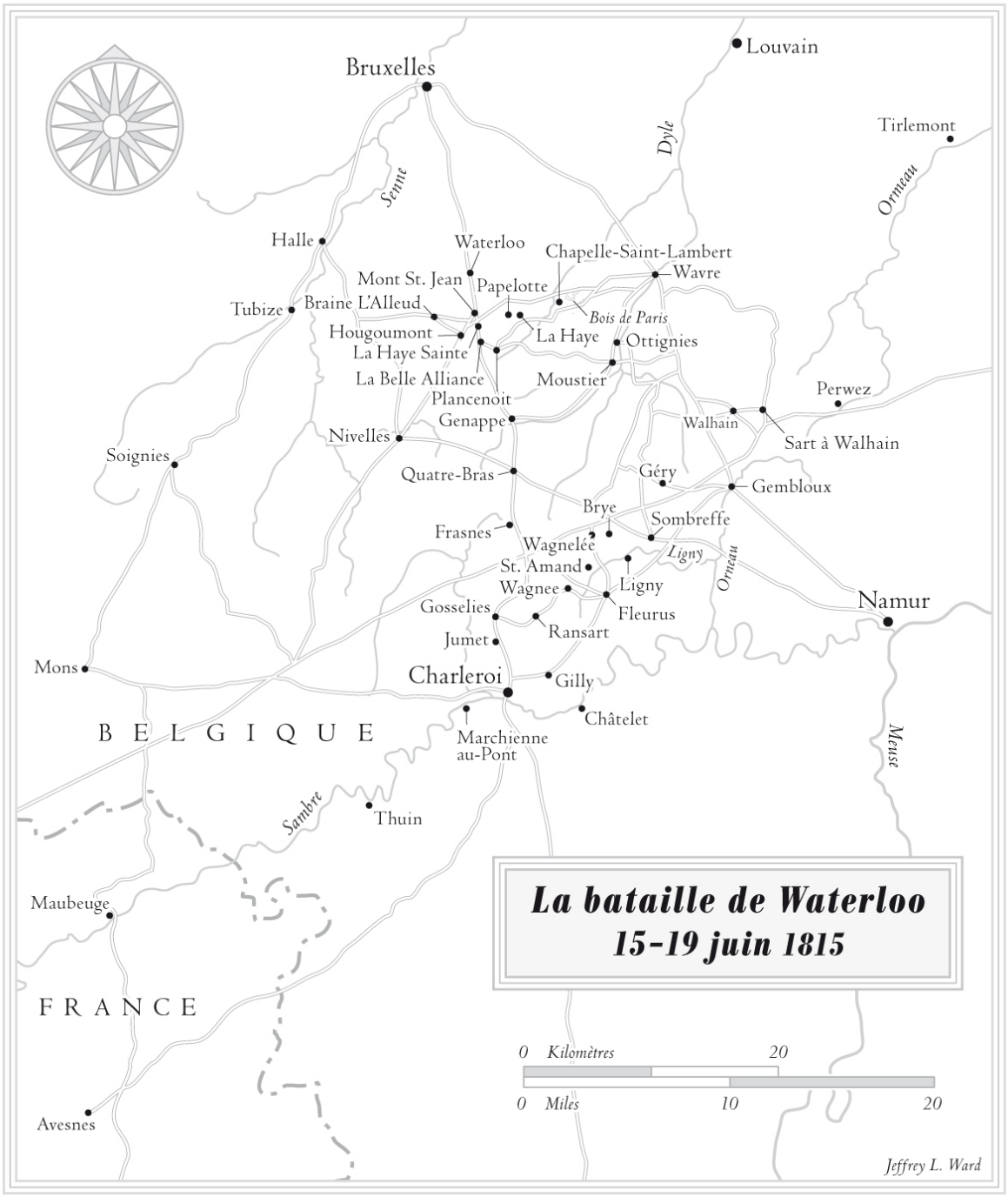
Assurer soi-même le commandement était déjà difficile au XVIII^{e} siècle, quand les armées étaient relativement petites, mais l’art de la guerre était devenu à l’époque de Napoléon encore plus intense et complexe. Les armées s’étaient beaucoup trop développées pour qu’une seule personne puisse en assurer le contrôle. Même si Napoléon adopta l’organisation en divisions, toutes armes réunies, et en corps d’armée regroupant plusieurs divisions et capables d’être autonomes pendant un certain temps, il ne laissa pas les commandants de ces formations libres d’agir par eux-mêmes. Cette erreur de jugement eut deux graves conséquences : il ne put contrôler correctement les très grosses armées qui virent le jour à partir de 1807, et les généraux qu’il nomma ne devinrent jamais des leaders capables d’élaborer et d’appliquer des décisions d’une manière indépendante. Ce qui s’avéra au bout du compte désastreux. L’incapacité de ceux qui commandaient en second est l’une des principales raisons pour lesquelles la bataille de Waterloo prit le tour que l’on sait.

Il n’était pas facile de se retrouver sur l’île d’Elbe après avoir régné sur un empire, et ce petit territoire était géographiquement trop proche de la France pour que Napoléon résiste à l’envie de revenir. En mars 1815, il céda à la tentation, remonta sur le trône et mit les Alliés au défi de le chasser. Ces derniers, principalement les Autrichiens, les Prussiens, les Russes et les Anglais, disposaient de deux fois plus de forces que Napoléon ne pouvait en lever. Ils décidèrent de se rapprocher de Paris par le nord et l’est et de l’affronter en bataille rangée. Depuis la Belgique, une armée réunissant des Anglais, des Hollandais et des Allemands sous le commandement d’Arthur Wellesley, duc de Wellington, et une armée prussienne conduite par le maréchal Gebhard Leberecht von Blücher iraient faire pression en direction du sud. Depuis l’Allemagne, une armée autrichienne avec à sa tête le maréchal Karl Philipp, prince de Schwarzenberg, avancerait vers l’ouest, avec les Russes à sa suite[42].

La progression de Schwarzenberg, qui devait traverser l'Allemagne, serait lente. Plus lente encore celle des Russes, qui venaient derrière. Pour le moment, Napoléon pouvait les ignorer. Une occasion, pur effet du hasard, se présenta en Belgique. Les forces de Wellington, 88 000 hommes, combinées aux 123 000 hommes de Blücher, l'emportaient de loin sur celles des Français qui gardaient la frontière belge (124 000 hommes au total), mais les Alliés étaient séparés les uns des autres. Wellington avait disposé son armée au voisinage de Bruxelles et Blücher la sienne autour de Namur, à 56 kilomètres au sud-est. Il y avait un large intervalle entre les deux. Si Napoléon pouvait s'emparer du carrefour des Quatre-Bras, il occuperait une position centrale entre les armées anglaise et prussienne. À partir de là, il pourrait se débarrasser successivement de l'une et de l'autre, puis se retourner vers le sud-est pour régler leur compte aux Autrichiens et aux Russes.

Napoléon cherchait aussi souvent que possible à se trouver dans une position centrale, et c'est un élément de base dans les axiomes de Sun Tzu[43]. Mais les généraux ont rarement adopté dans l'histoire cette stratégie. Loin de considérer la position centrale comme une chance, la plupart d'entre eux y ont vu un danger, craignant de voir leur armée écrasée si elle se trouvait prise entre deux forces ennemies.

Napoléon estima pourtant qu'il ne pouvait pas laisser passer une telle occasion de diviser ses ennemis. Il donna donc l'ordre à l'armée du Nord (cinq corps d'armée plus la garde impériale) de se concentrer autour d'Avesnes, en France, à environ 48 kilomètres au sud-ouest des Quatre-Bras, et à 42 kilomètres de Charleroi, en Belgique. Le 12 juin, il quitta Paris pour Avesnes. Les Alliés n'eurent vent de ces mouvements que dans la nuit du 13 au 14 juin, quand les avant-postes prussiens repérèrent de nombreux feux de bivouac le long de la frontière franco-belge, dont le tracé allait du nord-ouest au sud-est, sur une ligne distante d'une vingtaine de kilomètres d'Avesnes au sud-ouest et d'une vingtaine de kilomètres également de Charleroi au nord-est. Les sentinelles qui aperçurent les feux appartenaient au 1er corps d'armée, fort de 33 000 hommes et commandé par Hans Ernst von Zieten, dont les éléments les plus avancés étaient pratiquement sur la frontière, au sud-est de Charleroi.



Zieten informa de la présence française le maréchal Blücher, lequel ordonna au 1er corps de se retirer sur Sombreffe, à vingt kilomètres au nord-est de Charleroi, où les trois autres corps viendraient le rejoindre. Le

2e corps se trouvait juste à l'est de Sombreffe, et le 3e à environ vingt-quatre kilomètres au sud-est. Mais le 4e était près de Liège, à quarante-huit kilomètres au nord-est, et il lui faudrait deux jours ou plus pour arriver. Ne rassembler que trois de ses quatre corps d'armée à Sombreffe, alors même qu'il avait choisi d'accepter la bataille, constituait de la part de Blücher une décision irresponsable.

Ce fut sa première violation d'un des principes de Sun Tzu : concentrer autant d'hommes que possible là où tout doit se jouer. C'en était une autre que de se mettre à portée des Français avec des forces inférieures[44]. Il aurait dû opérer la concentration de son armée plus loin, au nord, de manière à ce que le 4e corps puisse rejoindre les trois autres. Et, de fait, Napoléon avait anticipé un mouvement de retrait de Blücher sur Liège pour regrouper toutes ses forces.

Le matin du 15 juin, Napoléon fit route sur Charleroi, à vingt kilomètres au sud des Quatre-Bras. Il y prit deux dispositions particulièrement mal venues. Il confia au maréchal Michel Ney le commandement de son aile gauche, soit le 1er et le 2e corps d'armée ainsi qu'une division de cavalerie, et au commandant de sa cavalerie, le maréchal Emmanuel de Grouchy, celui de son aile droite, soit les 3e et 4e corps d'armée avec deux divisions de cavalerie.

Bien que réputé pour sa bravoure, Ney manquait de jugement et n'avait pas retenu grand-chose des nombreuses batailles auxquelles il avait participé. En 1808, Napoléon avait dit de lui qu'il était « aussi ignorant que le plus petit dernier des tambours ». À la tête de la cavalerie, Grouchy était compétent, mais il n'avait jamais commandé un corps, encore moins toute l'aile d'une armée. Napoléon avait refusé de faire appel à Joachim Murat, le meilleur expert en Europe en matière de cavalerie, ce dernier ayant rejoint le camp des Alliés en janvier 1814. Après Waterloo, Napoléon regrettera profondément cette décision, déclarant que, si Murat avait été là, il aurait gagné la bataille.

Il avait laissé à Paris, comme gouverneur, le plus doué de ses maréchaux, Louis-Nicolas Davout. Lors de la campagne d'Iéna en 1806, Davout, en repoussant avec des forces très largement inférieures la principale armée prussienne, avait remporté à Auerstaedt une victoire retentissante. Napoléon déclara qu'il n'avait personne d'autre de confiance

pour tenir la capitale. « Si vous êtes vainqueur, répondit Davout, Paris sera à vous, et si vous êtes battu, ni moi ni personne ne pourrons rien faire pour vous[45]. »

Napoléon s'en était remis à deux chefs militaires incapables de prendre les bonnes décisions. Ces mauvais choix allaient jouer un rôle déterminant dans l'issue de la bataille. L'Empereur avait donné comme instructions à Ney de déloger l'ennemi de la route entre Bruxelles et Charleroi et d'occuper dans la même journée les Quatre-Bras. Quant à Grouchy, il lui avait ordonné de repousser les Prussiens jusqu'à Sombreffe. Son objectif était de séparer les armées anglaise et prussienne de façon à ce qu'aucune ne puisse aider l'autre. Comme Grouchy faisait mouvement trop lentement, Napoléon se porta lui-même vers l'avant et accéléra l'attaque, repoussant le corps d'armée de Zieten jusqu'au ruisseau de Ligny, à six kilomètres au sud-ouest de Sombreffe.

Pendant ce temps, Ney chassait un détachement prussien du village de Gossalies, à quelques kilomètres au nord de Charleroi, mais n'envoyait aux Quatre-Bras, onze kilomètres plus loin, que sa division de cavalerie. Elle y rencontra la brigade hollandaise de Nassau. Incapables d'en venir à bout, les cavaliers français se retirèrent.

Le maréchal Ney enfreignit ce jour-là l'un des principes de base de Sun Tzu : connaître les plans de l'ennemi et le terrain, et ne pas attendre de progresser pour les découvrir ; contrevenir à ce principe conduit à prendre des décisions mal fondées[46]. Ney aurait dû mettre sur pied une force mixte, infanterie, artillerie et cavalerie, pour s'emparer des Quatre-Bras. Plus important encore, il aurait dû en prendre le commandement lui-même. S'il avait agi ainsi, il aurait constaté que le carrefour n'était pas solidement tenu et aurait pu s'y installer aisément. Napoléon disait qu'un commandant qui ne connaît pas les dispositions de l'ennemi ne connaît pas son métier. Or, par une étrange ironie du sort, c'est précisément à un commandant de cette espèce qu'il confia son aile gauche ! C'est ainsi que Ney commit la première grande erreur stratégique de la campagne de Waterloo : il n'avait pu donner à Napoléon la possibilité de placer son armée entre les Anglais et les Prussiens. Mais celui-ci n'était pas inquiet pour autant. Il n'avait enregistré aucun mouvement offensif de la part des Prussiens, et il n'y avait pas de présence anglaise massive aux Quatre-Bras. Il fit dire à Ney d'occuper le carrefour le lendemain 16 juin.

Tout changea le 16 juin à 8 heures du matin lorsque les éclaireurs de la cavalerie française annoncèrent que de fortes colonnes prussiennes approchaient. En fait seuls trois des corps d'armée de Blücher, soit 84 000 hommes au total, vinrent se rassembler autour du village de Ligny et le long du ruisseau du même nom. Le 4e corps, de 31 000 hommes, était encore très éloigné et Wellington, qui se trouvait à Bruxelles, n'avait aucune possibilité d'aider Blücher. Ce dernier offrait ainsi à Napoléon l'occasion de n'avoir en face de lui que les trois quarts de son armée.

Celui-ci élabora très vite un plan de bataille. Ne disposant que de 68 000 hommes à Ligny, il se contenta d'envoyer sa cavalerie affronter le corps que Blücher avait installé le plus à l'est, le long du ruisseau. Cela lui permit de lancer ses deux corps d'armée à la fois dans une attaque frontale contre les deux corps placés autour du village de Ligny. À chances égales, le général prussien aurait besoin d'utiliser toutes ses réserves pour enrayer les attaques ce qui l'empêcherait de se défendre contre le coup décisif que Napoléon prévoyait de porter contre ses arrières sur sa droite. L'Empereur s'imaginait que ce serait une tâche facile que de s'emparer des Quatre-Bras, et pensait que Ney pourrait envoyer l'un de ses corps d'armée pour infliger ce coup décisif à Brye, à huit kilomètres au sud-est des Quatre-Bras et à trois kilomètres au nord-ouest de Ligny. Pendant que se déroulerait cet assaut, la garde impériale, une force d'élite composée de vétérans et réservée pour les phases ultimes de la bataille, viendrait enfoncer le centre de la ligne prussienne à Ligny. Napoléon s'attendait à ce que ces deux assauts quasi simultanés provoquent la destruction des deux corps de Blücher situés le plus à l'ouest et forcent celui situé le plus à l'est à faire retraite sur la base d'approvisionnement prussienne installée au nord-est, à Liège, et donc à se mettre complètement en marge de la campagne.

Parce qu'il était sûr que Ney ferait sa part du travail, Napoléon ne fit pas avancer sa force de réserve, c'est-à-dire le 6e corps et ses 10 000 hommes placés sous le commandement de Georges Mouton, comte de Lobau. Cette force resta à Charleroi. Faute inexcusable. Si Lobau avait pris position quelques kilomètres à l'ouest de Ligny, il aurait pu se porter contre l'aile droite des Prussiens et il n'aurait pas été nécessaire de faire appel à Ney. Tard dans l'après-midi, Napoléon finit par ordonner au 6e corps de marcher sur Fleurus, juste au sud de Ligny, mais celui-ci arriva trop tard pour jouer un rôle dans la bataille. Napoléon ne s'en expliqua

jamais : ce fut une erreur tactique grave, la première de toutes celles qu'il allait commettre durant cette campagne. Après Waterloo, peu d'observateurs notèrent ces erreurs, et personne n'interrogea Napoléon à leur sujet.

Wellington, de son côté, avait commis une erreur d'appréciation en apprenant que des forces françaises avaient été repérées le long de la frontière. Il en déduisit à tort que Napoléon s'apprêtait à avancer sur Mons, à cinquante-six kilomètres au sud-ouest de Bruxelles, pour infléchir ensuite sa marche vers le nord, en direction de Bruxelles, afin d'essayer de couper les voies de communication avec l'Angleterre. Raisonnement bien peu logique, puisque le principal centre anglais d'approvisionnement était le port d'Anvers, au nord de Bruxelles : une attaque de Napoléon par le sud n'aurait eu pour effet que de rapprocher Wellington de sa base de ravitaillement.

La méprise de Wellington montre pourquoi il est important d'être bien fixé sur les plans de l'ennemi avant d'engager son armée. En négligeant de percer à jour les véritables intentions de Napoléon, Wellington viola un principe majeur de Sun Tzu : ne pas croire que l'ennemi va faire ce que l'on pense qu'il va faire, mais découvrir ce qu'il s'apprête réellement à faire. Wellington aurait dû attendre que Napoléon dévoile son jeu avant de se mettre en mouvement, peu importe dans quelle direction[47].

Heureusement pour les Anglais, Napoléon pensa que Wellington allait choisir la solution de bon sens et faire marche sur les Quatre-Bras pour y opérer sa jonction avec les Prussiens. C'est pourquoi ses dispositions initiales étaient fondées sur l'idée d'une rencontre avec les Anglais aux Quatre-Bras. Croire que l'ennemi agira rationnellement pourrait apparaître en théorie comme une infraction au principe de Sun Tzu, qui vient d'être rappelé. Mais si l'on n'arrive pas à découvrir ce que sont vraiment les plans de l'ennemi, le choix le plus sûr reste celui de la raison. Dans le cas de Napoléon, la raison voulait que Wellington se mette en route pour les Quatre-Bras à la première occasion : il fallait donc s'organiser en conséquence.

Après avoir donné ses ordres, qui consistaient à quitter Bruxelles pour se diriger vers le sud, Wellington se rendit le 15 juin au soir à un bal donné par la duchesse de Richmond. Pendant la fête, on lui rapporta que Napoléon et toute son armée avaient atteint Charleroi, à une vingtaine de kilomètres

de la frontière. Avec le duc de Richmond, il alla consulter une carte dans la bibliothèque. Il comprit aussitôt la menace : Napoléon s'apprêtait à prendre position entre les armées anglaise et prussienne. « Napoléon m'a bien eu, s'écria-t-il, il a pris vingt-quatre heures de marche d'avance sur moi[48]. » Wellington fit donc prendre à l'armée anglaise la direction des Quatre-Bras, mais un grand nombre de ses officiers l'avaient accompagné à la soirée et le départ de l'armée se fit dans la plus grande confusion. Ce ne fut que tard dans l'après-midi du 16 juin que les forces anglaises arrivèrent aux Quatre-Bras.

Le maréchal Ney avait donc eu tout le temps nécessaire pour enlever la position, mais le mauvais choix qu'avait fait Napoléon en lui confiant le commandement de son aile gauche eut des conséquences désastreuses : Ney ne fit absolument rien jusqu'à 11 heures, heure à laquelle il finit par ordonner au 2e corps, conduit par le maréchal comte Honoré-Charles Reille, d'aller s'emparer du carrefour. Il ordonna dans le même temps au 1er corps, que commandait le maréchal Jean-Baptiste Drouet, comte d'Erlon, d'avancer sur Gosselies, à une douzaine de kilomètres au sud des Quatre-Bras. Lorsque Wellington arriva aux Quatre-Bras le 16 juin à 10 heures, il trouva donc sur place une de ses divisions et pas d'ennemi. Tandis que le reste de son armée s'efforçait d'arriver le plus rapidement possible au carrefour, il fit route sur Brye, à huit kilomètres au sud-est des Quatre-Bras et à trois kilomètres à l'ouest de Sombreffe, où il rencontra Blücher à 13 heures. Wellington accepta de venir en aide à ce dernier, à condition qu'il ne soit pas lui-même attaqué. Après avoir examiné les dispositions défensives prises par Blücher autour de Ligny, Wellington confia à son attaché militaire : « S'ils combattent ici, ils [les Prussiens] seront sacrément malmenés[49]. »

Quand Wellington fut de retour aux Quatre-Bras vers 15 heures, la situation était devenue critique. Il n'était plus question d'aider Blücher. Le carrefour n'était tenu que par 7 800 fantassins et quatorze canons. Le 2e corps de Reille, avec ses 22 000 hommes appuyés par soixante canons, avait fait son apparition vers 14 heures. Reille aurait pu s'emparer facilement de la position, mais il se déplaça si lentement que des troupes anglaises eurent le temps d'arriver en nombre et de bloquer son avancée. Reille se retrouvait maintenant en légère infériorité numérique et, en dépit d'une lutte acharnée, il se montra incapable de passer outre. Ney attendait

impatiemment l'arrivée du corps d'Erlon, mais il avait tellement tardé à lui donner l'ordre de se mettre en route que ce dernier se trouvait encore assez loin.

Pendant ce temps, le 3e corps français déclenchait à 14 h 30 une attaque contre les Prussiens à Saint-Amand, à trois kilomètres au sud-ouest de Ligny, tandis que le 4e corps donnait l'assaut à Ligny. La résistance prussienne fut extrêmement vive. Vers 15 h 30, Napoléon fit parvenir une dépêche à Ney lui ordonnant d'envoyer immédiatement le corps d'Erlon contre l'arrière-droit des Prussiens à Brye.

Vers 17 heures, Blücher avait fait donner toutes ses réserves. Il avait engagé pratiquement tous ses hommes, à l'exception de sa cavalerie, tandis que Napoléon n'avait toujours pas fait donner la garde impériale, s'attendant à entendre tonner vers 18 heures les canons d'Erlon sur l'arrière des Prussiens. C'est à ce moment-là qu'il se proposait de lancer la garde impériale contre le centre prussien à Ligny, mais Charles Huchet, comte de la Bédoyère, qu'il avait envoyé comme messager, s'était complètement fourvoyé. Rencontrant Erlon sur la route qui menait aux Quatre-Bras, il lui ordonna de changer de direction et de marcher, non pas sur l'arrière des Prussiens, mais sur celui des Français !

Tandis que Napoléon mettait la dernière main à l'assaut que la Garde devait lancer contre Ligny, le général Dominique-Joseph Vandamme, commandant du 3e corps, vint annoncer qu'une importante force ennemie s'approchait de Fleurus, directement derrière la ligne tenue par les Français. Napoléon suspendit aussitôt l'attaque de la Garde et fit mettre en place des obstacles pour entraver l'assaut. Néanmoins il envoya un aide de camp vérifier s'il s'agissait bien de l'ennemi – ce que Vandamme lui-même n'avait pas fait. L'officier revint vers 18 h 30 pour annoncer qu'il s'agissait en fait du corps d'Erlon[50]. Il était maintenant trop tard pour faire marcher le corps sur l'arrière des Prussiens. Napoléon décida d'aller de l'avant et de lancer l'attaque de la Garde. Celle-ci se produisit à 19 h 30, juste au moment où éclatait un violent orage qui ne permit pas d'utiliser les fusils. C'est à la baïonnette que la Garde délogea les Prussiens de Ligny.

Quand la pluie s'arrêta, Blücher rassembla toute sa cavalerie, dont il prit la tête, pour charger la Garde qui s'était formée en carrés, par bataillon, les baïonnettes pointées vers l'extérieur pour repousser l'assaut. Ce fut un échec pour Blücher, dont le cheval, touché par une balle, l'entraîna dans sa

chute et roula sur lui. Son aide de camp parvint à le dégager, contusionné et à demi conscient. Si le vieux commandant de soixante-treize ans n'avait pas été secouru de la sorte, la bataille de Waterloo aurait pris un tour entièrement différent.

Le 1er et le 2e corps prussiens se retirèrent à l'ouest de Sombreffe, exactement comme l'avait prévu Napoléon[51]. Si Erlon avait été à portée, ils auraient été détruits. Même dans ces conditions, Ligny fut une grande victoire française, qui coûta 25 000 hommes aux Prussiens, dont près de 10 000 déserteurs, contre 11 000 aux Français. Ces déserteurs, qui se dirigèrent vers Liège, venaient pour la plupart d'anciennes provinces françaises, et leur sympathie allait à Napoléon.

À 21 heures, la bataille des Quatre-Bras prit fin sans que l'un des deux camps l'ait véritablement emporté. Les pertes étaient identiques : 4 000 hommes de chaque côté. Les Anglais tenaient encore la position, mais allaient devoir se retirer le lendemain : avec la défaite des Prussiens, les Français pouvaient en effet les contourner par l'arrière et les couper de Bruxelles.

En dépit des bévues de Ney, Napoléon était parvenu à se débarrasser de Blücher. Il avait toutes les raisons de croire que les Prussiens se replieraient vers le nord-est, sur leur base de ravitaillement de Liège, ce qui lui permettrait donc de se retourner en toute sécurité contre Wellington. Le matin du 17 juin 1815, il envoya Grouchy, ses deux corps (le 3e et le 4e) et sa cavalerie, en mission de reconnaissance : il s'agissait de retrouver les Prussiens et de faire rapport. La campagne de Waterloo se mettait à vivre de sa vie propre : elle échappait aux plans de Napoléon et dépendait désormais des appréciations plus ou moins hasardeuses auxquelles allaient se livrer les commandants des deux ailes, Grouchy et Ney. Les deux hommes multiplièrent les erreurs, plus désastreuses les unes que les autres.

D'après les premiers rapports que Grouchy reçut de sa cavalerie, les Prussiens étaient en pleine retraite sur Liège. Mais il ne comprit pas qu'il s'agissait des déserteurs qui s'étaient enfuis à Ligny. Il ignorait également que l'armée prussienne s'était en fait retirée sur Wavre, au nord de Ligny. Le chef d'état-major prussien avait vu qu'une bonne partie des troupes avait fait mouvement dans cette direction, et c'était un point de ralliement commode. Blücher, une fois remis sur pied, comprit tout l'avantage de cette

décision improvisée et décida de venir en aide aux Anglais s'ils étaient attaqués.

Pendant ce temps, Ney, aux Quatre-Bras, ne bougeait pas. Le 17 juin à 9 heures, Wellington reçut un officier prussien qui l'informa de la retraite de Blücher et lui demanda ses intentions. Le duc répondit qu'il se repliait sur les premières pentes du mont Saint-Jean, juste au sud du village de Waterloo, à environ vingt-cinq kilomètres de Bruxelles. C'est là qu'il livrerait bataille à Napoléon, si Blücher venait à son secours avec un corps d'armée.

À 10 heures, la retraite commença. Les troupes anglaises n'avaient subi aucun dommage, Ney n'ayant pas suivi l'ordre que lui avait donné l'Empereur d'attaquer au petit jour. Ses hommes étaient encore en train de bivouaquer quand Napoléon arriva à 13 heures. Livide, il se mit en route à 14 heures. Les Anglais avaient pris une bonne avance, qui s'accrut encore du fait d'un violent orage qui empêcha les Français de prendre à travers la campagne pour leur couper la route et les forcer à s'arrêter[52]. Avant la tombée du soir, les Anglais s'étaient installés sur le mont Saint-Jean. Le 17 juin, à 18 h 30, l'avant-garde de Napoléon arrivait à La Belle-Alliance, sur une petite hauteur située juste à côté, au sud, et des éclaireurs de la cavalerie repéraient l'armée de Wellington.

Entre-temps, Grouchy avait fini par découvrir que les Prussiens étaient à Wavre, à quinze kilomètres à l'est du mont Saint-Jean. À deux heures du matin, le 18 juin, Napoléon reçut un message de lui : « Si je découvre que la masse des Prussiens fait retraite sur Wavre, je les suivrai, pour les empêcher de gagner Bruxelles et les couper de Wellington[53]. » C'étaient là de bonnes nouvelles. Elles montraient que Grouchy était parfaitement conscient de sa mission : placer ses deux corps entre les Prussiens et les Anglais afin d'éviter que les Prussiens ne viennent renforcer Wellington. Il apparut cependant que la confiance de Napoléon dans le jugement de Grouchy était mal placée.

Napoléon répondit à Grouchy en lui décrivant la situation à Waterloo et en lui demandant de se diriger sur Wavre, de repousser les Prussiens devant lui et de rester au contact. Le message n'était pas rédigé d'une manière très claire, mais Napoléon pensait qu'il allait de soi, pour le commandant de son aile droite, d'empêcher les Prussiens d'avancer sur Waterloo. Et pourtant, comme le montra la suite des événements, Grouchy, aussi incroyable que cela paraisse, ne comprit pas ce qui relevait du bon sens le plus élémentaire.

Son idée était de faire simplement pression sur les arrières de l'ennemi avec de petits effectifs.

Le 18 juin à 11 h 30, Grouchy et le maréchal Maurice-Étienne Gérard, commandant du 4e corps, se trouvaient dans la ville de Walhain, à onze kilomètres au sud de Wavre. Ils entendirent un bruit de canonnade dans la direction du mont Saint-Jean. C'était le début de la bataille de Waterloo, et Gérard dit : « Je pense que nous devrions marcher vers les canons », ce qui aurait placé ainsi l'aile de Grouchy entre Waterloo et Wavre[54]. Grouchy répondit qu'il n'y avait aucune raison de faire quoi que ce soit. Le bombardement, d'après lui, n'était qu'une action retardatrice déclenchée par l'arrière-garde de l'armée britannique pour couvrir sa retraite. Pour Gérard, tout au contraire, la canonnade signifiait qu'une bataille allait se livrer. Les deux corps de Grouchy, insistait-il, devaient s'interposer entre les deux armées ennemies. S'ils restaient où ils étaient, sur l'arrière des Prussiens, un petit contingent laissé contre eux en défense pouvait les bloquer, ce qui permettrait au gros des forces prussiennes d'avancer directement pour aider les Anglais. Grouchy refusa de bouger. S'il avait écouté Gérard, ses deux corps seraient venus donner en plein dans le flanc gauche de Blücher, situé le plus au sud, au moment où le commandant prussien tournait vers l'ouest pour se diriger sur Waterloo, ce qui aurait dissuadé Blücher d'aller renforcer Wellington[55]. Au lieu de quoi Grouchy continua de faire route au nord sur Wavre avec une simple colonne, laquelle lança de timides attaques contre l'arrière-garde prussienne, sans aucun effet notable. Le jour même où se jouait le destin de l'Europe, Grouchy avait mis hors jeu toute l'aile droite de Napoléon.

*

Le mouvement effectué par Wellington sur Waterloo met en lumière une recommandation importante de Sun Tzu : être le premier à choisir un champ de bataille et à s'y installer, de manière à forcer l'ennemi à attaquer dans des conditions favorables au défenseur et défavorables pour lui.

Le 18 juin 1815, tôt le matin, Wellington reçut un message lui apprenant que le 4e corps de Blücher, sous le commandement de Friedrich Wilhelm von Bülow, viendrait à son aide, suivi par un deuxième corps. Wellington

savait donc que, s'il pouvait tenir, une attaque allait se produire sur le flanc droit, c'est-à-dire oriental, de l'armée française.

Napoléon appréciait peu que l'inaction du maréchal Ney ait permis à l'armée anglaise de quitter les Quatre-Bras le 17 juin pour aller s'établir sur une position solide à Waterloo, mais il avait toutes les raisons d'être satisfait de lui-même. Il avait mis l'armée prussienne en déroute à Ligny et pensait que la route qui aurait permis à d'autres régiments prussiens de venir au secours des Anglais leur était coupée. Par ailleurs, il avait rassemblé à Waterloo une armée plus forte que celle de Wellington : 72 000 hommes contre 67 000. Il avait réussi à atteindre cette supériorité numérique en profitant d'une décision parfaitement absurde de Wellington ; le duc avait placé un corps entier, soit 17 000 hommes commandés par le Hollandais Frederick, prince d'Orange-Nassau, à Halle et à Tubize, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Waterloo. Il l'avait placé là de peur que les Français n'avancent directement sur Bruxelles par le sud. C'était un raisonnement tiré par les cheveux. Dès lors que Napoléon avait opéré sa concentration à La Belle-Alliance, la hauteur située juste au sud du centre anglais, il était certain qu'il n'irait pas sur Bruxelles. La décision de Wellington était une violation flagrante du principe de concentration des forces. Le corps d'armée du prince Frederick se trouva si éloigné qu'il lui était pratiquement impossible de prendre part à la bataille de Waterloo.

Napoléon prévoyait de s'appuyer sur sa supériorité numérique ainsi que sur une énorme batterie de quatre-vingts canons qu'il avait fait hisser sur La Belle-Alliance. Son intention était d'écraser les positions britanniques sous le feu de l'artillerie puis de lancer un assaut massif et décisif, directement sur le centre gauche de la ligne anglaise. Il forcerait les Anglais à se retirer en désordre jusqu'à Bruxelles, puis se retournerait contre l'armée prussienne pour la détruire.

Il y avait plusieurs failles, en fait, dans ce scénario. Napoléon ne se doutait pas que l'incapacité totale de Grouchy à remplir sa mission laisserait la porte ouverte à une attaque massive sur son flanc droit, celui qui donnait sur l'est. Il continuait par ailleurs à faire confiance au maréchal Ney pour conduire l'attaque contre la ligne britannique, alors que Ney, comme il avait pu le constater, avait déjà maintes et maintes fois échoué et qu'il y avait toutes les raisons de penser qu'il échouerait encore. Mais la faille principale, c'était la violation, par Napoléon lui-même, d'un des principes fondamentaux qu'il s'était fixés dans la conduite de la guerre. Toujours,

depuis sa première campagne en Italie (1796-1797), Napoléon avait essayé d'éviter les attaques frontales, en cherchant à manœuvrer sur les flancs ou sur les arrières de l'ennemi. Ces mouvements tournants font partie de la méthode de base, à deux éléments, que Sun Tzu préconise pour remporter des batailles. Le stratège chinois distingue en effet deux éléments : un élément orthodoxe, agissant directement, le *zheng*, qui fixe l'ennemi sur place, et le *qi*, un élément non orthodoxe, agissant indirectement, qui attaque l'ennemi de flanc ou l'encercle, et assure ainsi la victoire. À Waterloo, le *zheng*, c'était l'attaque massive contre la ligne anglaise au mont Saint-Jean. Le *qi* aurait été un assaut conduit simultanément sur le flanc de Wellington[56].

Napoléon avait une magnifique occasion de conduire une attaque de flanc à Waterloo. Le flanc gauche de Wellington, situé à l'est, était protégé par l'armée prussienne qui se trouvait quinze kilomètres plus loin, à Wavre. Même si Napoléon ignorait que les Prussiens approchaient, il aurait été dangereux de lancer une attaque de flanc à cet endroit. En revanche, le flanc droit de Wellington, situé à l'ouest, était à découvert et complètement exposé, puisque le corps d'armée du prince Frederick se trouvait à une vingtaine de kilomètres et aurait été incapable d'arriver à temps. Napoléon aurait pu charger l'un de ses corps de la manœuvre pendant que Wellington était entièrement occupé à résister à l'attaque frontale dirigée contre le centre gauche de sa ligne. Cette attaque de flanc aurait certainement fait voler l'armée anglaise en éclats avant que le corps prussien n'arrive sur les lieux.

Ce jour-là pourtant, Napoléon avait décidé d'attaquer tête la première, en plein cœur de l'armée anglaise qui l'attendait. Non seulement il reniait ainsi sa propre doctrine, mais il enfreignait un principe de Sun Tzu, « ne pas attaquer des troupes disposées en bon ordre » ou, comme le recommande également le stratège chinois, « éviter les pleins et attaquer les vides[57] ».

Ce refus de Napoléon de suivre cette règle est très déconcertant et n'a jamais été expliqué. Il a pratiquement commis à Waterloo toutes les erreurs qu'il avait évitées par le passé et contre lesquelles Sun Tzu met en garde. Peut-être était-il convaincu qu'il pouvait balayer facilement la ligne anglaise, mais cette raison ne convainc guère. Il existe bien des impondérables dans la guerre. Que Napoléon ait oublié son credo à Waterloo en fait partie.

*

Le point d'équilibre ou de convergence de la position anglaise se situait là où la route nord-sud Bruxelles-Charleroi coupait la ligne de crête est-ouest du mont Saint-Jean. Le dispositif anglais s'étendait vers le sud-ouest sur un peu plus de 1 500 mètres jusqu'au manoir ou à la ferme fortifiée de Hougoumont. Partant de ce même point focal mais cette fois vers l'est, la ligne se développait sur à peu près la même extension, le long de la route conduisant à Wavre. Elle s'appuyait sur la ferme, enclose de murs et solidement bâtie, de Papelotte et sur le hameau voisin de La Haye. Wellington n'avait d'autre possibilité d'action que de se défendre contre une attaque directe. En plaçant le corps du prince Frederick si loin à l'ouest, il s'était interdit toute chance de l'utiliser à Waterloo.

Avant de lancer l'attaque frontale contre la ligne britannique, Napoléon envoya contre Hougoumont une division commandée par son frère Jérôme. L'idée était d'attirer à cet endroit des renforts anglais et d'affaiblir ainsi le centre de Wellington. Ce n'était pas un bon calcul, parce des troupes françaises allaient ainsi se retrouver engluées dans un affrontement inutile. Une attaque contre une position fortifiée comme Hougoumont est totalement contraire aux principes de Sun Tzu. Le pire que l'on puisse entreprendre à la guerre, selon lui, c'est d'attaquer des villes fortifiées, principe qui vaut tout autant pour des positions solidement aménagées : « Attaquer des villes épuise les troupes[58]. »

L'opération menée sur Hougoumont devait souffrir par ailleurs d'un lourd handicap : Jérôme ne parvint pas à faire venir l'artillerie pour ouvrir des brèches dans les murs épais qui entouraient la ferme. Il en fut réduit à faire donner et donner encore l'infanterie, qui fut repoussée et repoussée encore. Les batteries françaises finirent par arriver et bombardèrent la ferme, mettant le feu à la quasi-totalité des bâtiments. Le combat tourna à une confrontation sanglante entre 14 000 Français et 12 000 Anglais et Allemands, mais il ne contribua en rien à l'issue de la bataille.

Pendant ce temps, Napoléon s'apprêtait à lancer contre l'aile gauche de Wellington, située à l'est de la route Bruxelles-Charleroi, le 1er corps du maréchal d'Erlon, fort de 19 000 hommes. C'est alors qu'il remarqua « un nuage noir » émergeant des bois de La Chapelle-Saint-Lambert, à un peu plus de six kilomètres à l'est. Peu après, une estafette arriva pour dire qu'il s'agissait des premiers éléments de l'avant-garde précédant les

31 000 hommes de Bülow. Bien que surpris, Napoléon se convainquit qu'il pourrait venir à bout de Wellington avant l'arrivée des Prussiens. Il donna l'ordre à deux divisions de cavalerie de ralentir l'avancée de Bülow et détacha le maréchal Lobau, avec son petit 6e corps de 10 000 hommes, pour tenir les Prussiens en échec. Quand les maréchaux Ney et d'Erlon déclenchèrent enfin leur attaque frontale, ils commirent une série d'erreurs qui jouèrent un rôle majeur dans la suite des événements.

Depuis la réorganisation de l'armée française qui suivit la Révolution de 1789, la doctrine, en matière de tactique, avait toujours été de faire avancer en colonnes (ou en formation serrée) des bataillons de 500 à 600 hommes. Cela permettait aux troupes de marcher plus vite que si elles étaient disposées sur des lignes de bataille étendues. L'ennemi, de son côté, adoptait la formation en lignes, qui offre le moins de prise aux tirs d'artillerie. Si un boulet touchait une ligne de bataille anglaise, seuls deux hommes de cette ligne étaient atteints, puisque la ligne n'était profonde que de deux hommes. Si un tir, en revanche, frappait une colonne, il frappait tous les hommes d'une même file, soit une dizaine ou davantage.

Quand les bataillons français approchaient de l'ennemi, ils se déployaient en ligne de bataille sur trois rangs. Juste avant ce déploiement, la cavalerie française se portait sur l'ennemi, pour l'obliger à former des carrés, ménageant un espace libre dans leur centre, les baïonnettes des soldats pointées vers l'extérieur sur les quatre côtés. Un carré était généralement composé de cinq hommes en profondeur, et sa puissance de feu n'était qu'une fraction de celle de la même unité organisée en ligne de bataille. Toujours selon la doctrine en vigueur, l'infanterie française, à présent en ligne de bataille, devait concentrer tout son feu sur les carrés ennemis, en même temps que des canons légers tirés par des chevaux et dont étaient équipés les régiments de fantassins faisaient pleuvoir la mitraille sur l'adversaire. Une fois les carrés démantelés, la doctrine prescrivait à la cavalerie de donner la charge et de disperser les fuyards.

Sans qu'on sache pourquoi, Ney et Erlon ne respectèrent aucun de ces préceptes tactiques. Ils n'eurent recours ni à l'artillerie légère ni à la cavalerie ; ils répartirent deux divisions et deux brigades en unités comprenant 200 hommes sur la largeur, avec des bataillons se suivant de près. Ces grosses formations étaient trop proches les unes des autres pour pouvoir se déployer rapidement en lignes de bataille séparées, par bataillon, lorsqu'elles arrivèrent devant l'ennemi. C'était une méthode d'attaque

absurde et qui défiait le bon sens. Sun Tzu souligne que le choix de bons généraux est vital dans la guerre[59] : le manque de jugement de Ney et d'Erlon fut fatal aux Français.

Dans le même temps, une brigade française avançait en direction de la ferme fortifiée de La Haye Sainte, sur la route Bruxelles-Charleroi, juste au-dessous du sommet du mont Saint-Jean, et une autre brigade marchait sur la ferme de Papelotte et le hameau de La Haye, à l'est. Aucune des deux ne bénéficiait du moindre support en artillerie légère ou en cavalerie.

Ces deux actions illustrent bien la mise en garde de Sun Tzu contre l'attaque des places fortifiées. À La Haye Sainte, les Français parvinrent à isoler les défenseurs, 400 soldats de la Légion allemande du roi George III, placés sous le commandement du major général George Baring, mais ils ne purent ni s'emparer de la place ni se porter au-delà. De la même manière, à Papelotte et à La Haye, 900 Allemands résistèrent toute la journée avec ténacité.

Wellington avait retiré tous ses hommes – à l'exception d'une brigade composée de Hollandais et de Belges – des hauteurs du mont Saint-Jean pour les installer en contrepente, où ils étaient pratiquement à l'abri de l'artillerie de Napoléon. Quand les lignes françaises approchèrent du sommet, les hommes de Wellington n'eurent qu'à se redresser, avancer de quelques pas et lâcher une salve dévastatrice. Cette conjonction entre la tactique défensive utilisée par Wellington et l'abandon par Ney et Erlon des règles en usage mit les Français dans une position désespérée sur le plan tactique. Sans cavalerie ni artillerie légère, il était impossible de forcer les troupes alliées à se former en carrés. Les lignes alliées purent donc bénéficier d'une puissance de feu maximale, tandis que les Français éprouvaient les pires difficultés à passer d'une organisation par masse à une organisation par ligne, avec tout ce que cela impliquait pour eux : une perte de temps, une moindre puissance de feu, une cohésion menacée.

Quand les Français se rapprochèrent de la route bordée de haies qui courait le long de la crête en direction de Wavre – et derrière laquelle se dissimulaient les Anglais – ils contraignirent la brigade hollando-belge à une retraite précipitée. Ils essayèrent alors de se mettre en lignes de bataille, mais l'infanterie anglaise se précipita vers la route et déclencha, à quarante pas de distance, des salves meurtrières. Les Français n'en rendirent pas moins coup pour coup, et la bataille tourna, tout au long de la route, à un affrontement sanglant et sans issue. Deux brigades anglaises de cavalerie,

fortes d'à peu près 2 000 hommes, chargèrent alors au grand galop, sautant par-dessus la route et fonçant droit sur les Français. Ces derniers, qui n'avaient pas eu le temps suffisant pour se former en carrés, se débandèrent. La plupart redescendirent précipitamment la pente pour se mettre à l'abri, mais un certain nombre se rendirent. La cavalerie anglaise, quant à elle, continua sa charge folle, escaladant la pente de La Belle-Alliance et chargeant la gigantesque batterie française de quatre-vingts canons. C'est alors que la cavalerie française contre-attaqua.

Au terme d'une furieuse mêlée, les cavaliers anglais furent repoussés et complètement défaits, perdant une grande partie de leurs effectifs dans cette brève et farouche empoignade. Partis 300, les Royal Scots Greys, par exemple, ne revinrent qu'à 50. Cette charge sur les canons français, si coûteuse, laissa la cavalerie anglaise affaiblie pour tout le reste de la bataille. À 15 h 30, Napoléon ordonna à Ney de s'emparer de la ferme fortifiée de La Haye Sainte. Il avait l'intention d'en faire sa base de départ pour une progression massive vers l'avant. Ney ne put rassembler que deux brigades et l'attaque échoua. C'est alors que ce même Ney commit une bourde monumentale : apercevant un flot de chariots de munitions anglais qui se dirigeait vers l'arrière (pour évacuer en fait des blessés), il s'imagina aussitôt que les Anglais faisaient retraite et ordonna à 5 000 de ses cavaliers de charger.

L'attaque – comme l'assaut d'infanterie lancé par Erlon – fut menée en contradiction totale avec la doctrine. Tout ce qu'on pouvait demander à une cavalerie agissant seule, c'était de forcer l'ennemi à former des carrés, mais ces carrés, elle ne pouvait pas les briser. Ney, qui avait omis, lors de l'attaque d'infanterie, de se faire appuyer par de la cavalerie et de l'artillerie légère, omit cette fois, lors de l'attaque de cavalerie, de se faire appuyer par de l'infanterie et de l'artillerie légère.

La cavalerie française se mit, elle aussi, « à la faute ». La voyant déferler sur les pentes du mont Saint-Jean, l'infanterie britannique se forma en carrés. Wellington ordonna aux artilleurs de continuer à tirer à mitraille jusqu'au dernier moment, puis de s'engouffrer au centre des carrés avec leurs chevaux. Dès que les cavaliers français arrivèrent sur eux, les artilleurs anglais se dérobèrent, mais les Français n'avaient pris aucune disposition pour enclouer les canons ennemis dont ils s'étaient emparés. Ils auraient pu le faire rapidement en enfonçant des pointes dans les conduits qui servaient

à enflammer la poudre d'amorçage. Les canons restèrent en parfait état de marche.

La cavalerie française chargea l'infanterie anglaise avec une grande vaillance. Le capitaine Rees Howell Gronow, des *English Foot Guards*, décrit ainsi la scène : « Nous vîmes arriver sur nous une nuée de cavaliers : c'était comme une longue ligne mouvante, irrésistible. Ils furent très vite à moins de vingt mètres de nous, hurlant "Vive l'Empereur !". Le commandement "Préparez-vous à recevoir la charge" retentit, chacun des hommes des premiers rangs s'agenouilla et un mur tout hérissé d'acier, fermement étayé par des mains solides, se dressa devant les cuirassiers saisis de fureur. » Quand le commandant de la cavalerie anglaise, Henry William Paget, lord Uxbridge, vit que les attaques françaises échouaient, il lança sur les Français les cavaliers qui lui restaient et parvint à les faire battre en retraite. Les artilleurs se précipitèrent hors des carrés, regarnirent leurs pièces et tirèrent à mitraille sur l'ennemi qui se repliait, lui infligeant des pertes sévères.

Napoléon était préoccupé par l'arrivée du corps prussien de Bülow sur son flanc droit. Craignant que le reflux de la cavalerie ne déclenche une panique dans l'armée, il ordonna au général François-Étienne Kellermann de venir renforcer Ney avec son corps de cavalerie pour lancer une nouvelle attaque. Ici encore, Napoléon allait à l'encontre de la doctrine, en envoyant vers l'avant un corps de cavalerie pratiquement livré à lui-même. Voilà qui montre bien que, en proie à la tension de la bataille, aucun chef ne saurait penser à tout.

Plus de 9 000 cavaliers français se mirent donc en ligne, remplissant presque tout l'espace compris entre les deux fermes de Hougoumont, à l'est, et de la Haye Sainte, sur la route Bruxelles-Charleroi. L'attaque n'était appuyée que par une seule batterie d'artillerie. Le second assaut de cavalerie connut le même sort que le premier. Les artilleurs se réfugièrent à l'intérieur des carrés d'infanterie, qui résistèrent aux charges de cavalerie. Une fois l'attaque repoussée, les artilleurs se précipitèrent au dehors et tirèrent sur les cavaliers qui faisaient retraite, mais la pression exercée sur les Anglais était énorme et Wellington avait dû faire donner toutes ses réserves.

Vers 18 heures, Napoléon ordonna à nouveau à Ney de s'emparer de la ferme de La Haye Sainte à n'importe quel prix. Ney finit par y parvenir, mais seulement parce que la légion allemande, qui avait tenu la place toute

la journée sans recevoir le moindre renfort, finit par se retrouver à court de munitions. Seule une poignée de défenseurs survécut. Ney fit alors avancer, pour tirer à la mitraille sur le centre de Wellington, un petit nombre de pièces d'artillerie qui équipaient la cavalerie. Elles commencèrent à pulvériser l'infanterie anglaise, qui se trouvait encore en carrés. L'effet produit montre ce qui aurait pu arriver si Ney avait utilisé davantage de canons et avait associé l'infanterie à ses charges de cavalerie.

Un témoin direct, Alexander Cavalié Mercer, commandant anglais d'artillerie, a évoqué la rapidité de feu et la précision de tir d'une seule et même batterie française, située sur un tertre en avant de la Haye Sainte. « Chaque coup portait, et je m'attendais vraiment à ce que nous soyons tous exterminés. Nous n'avions pas enregistré de telles pertes de toute la journée[60]. » Les canons français détruisirent pratiquement trois régiments britanniques. Le centre de la ligne anglaise de bataille était si affaibli qu'il n'aurait pu résister à un assaut massif. Le 27^{e} régiment à pied, par exemple, perdit les deux tiers de ses hommes. Les corps gisaient à terre, encore alignés dans leur carré. Wellington était profondément inquiet, mais déterminé à tenir jusqu'à l'arrivée des Prussiens[61].

Ney envoya à Napoléon une demande pressante pour obtenir des troupes fraîches. Malgré la quantité de fautes accumulées par Ney et d'autres, le moment décisif était arrivé. Encore une attaque et les Français pouvaient rompre la ligne britannique et remporter la victoire. Pourtant Napoléon était incapable de lancer cette attaque finale, parce que l'avancée des Prussiens sur son flanc créait une situation critique. Bien que la cavalerie française et le corps de Lobau se soient portés contre les colonnes de Bülow dès qu'elles avaient débouché, à 16 heures, du bois de Paris, à la Chapelle-Saint-Lambert, les Français étaient à un contre trois, et Lobau se retira sur le village de Plancenoit, à un kilomètre et demi à l'est de la route Bruxelles-Charleroi, directement sur les arrières de la ligne française. L'infanterie prussienne en chassa les troupes de Lobau, et les batteries prussiennes ouvrirent le feu sur la route Bruxelles-Charleroi. Une partie de la garde impériale reprit Plancenoit, mais en fut repoussée à nouveau à peu près au moment où Ney demandait instamment des renforts. Devant le désastre qui le menaçait, Napoléon fit disposer onze bataillons de la Garde en autant de carrés et les plaça à la façon d'un bouclier sur une ligne nord-sud, face à Plancenoit. Dans le même temps, deux bataillons de la Garde

avançaient sur le village, baïonnette au canon, et, sans tirer un seul coup de fusil, parvenaient une nouvelle fois à le reprendre.

Il était maintenant plus de 19 heures. Napoléon voulut porter le coup final avant le coucher du soleil. Il fit rassembler cinq bataillons de la Garde, soit 2 500 hommes, pour prendre d'assaut la crête du mont Saint-Jean. Mais l'instant décisif était passé. Pendant que la Garde reprenait Plancenoit, Wellington avait fait venir d'autres secteurs de la ligne deux brigades de cavalerie et la 3e division hollandaise commandée par David Henrik, baron Chassé. Il plaça la division de Chassé juste derrière une faible ligne de défense constituée de régiments anglais, allemands et hollandais, à l'ouest de la route Bruxelles-Charleroi. Immédiatement à l'ouest de la division hollandaise se trouvaient la brigade des Gardes, commandée par sir Peregrine Maitland, et, un peu plus encore à l'ouest, la Brigade légère, commandée par sir Frederick Adam. Les hommes, tous disposés en ligne de bataille, s'étaient accroupis dans le fossé qui courait le long de la route de Wavre pour se protéger de l'artillerie.

Chaque bataillon de la garde impériale française formait une unité distincte, déployée sur six lignes d'environ 80 hommes chacune. Les fantassins étaient accompagnés de deux batteries tirées par des chevaux, avec quatre canons chacune, mais il n'y avait pas de cavalerie. Comme toutes les autres attaques conduites ce jour-là, cette attaque était donc contraire à la doctrine. Sans la pression de la cavalerie, il était impossible de forcer les Anglais à former des carrés.

Les cinq bataillons de la garde impériale se séparèrent en trois forces. À l'est, deux bataillons de grenadiers bousculèrent la faible défense opposée par les régiments anglais, allemands et hollandais, mais furent arrêtés par les Hollandais de Chassé, mis à mal par leurs salves, et contraints de rompre.

Immédiatement à l'ouest, deux bataillons de chasseurs allèrent au contact des 1 500 hommes de la brigade de Maitland. Un témoin direct, le capitaine H.W. Powell, du 1er *Foot Guards*, décrit ainsi le choc : « Soudain, la canonnade cessa, et, la fumée se dissipant, un superbe spectacle s'offrit à nos yeux. Fonçant droit sur nous, une colonne de gardes escaladait la pente en criant "Vive l'Empereur !". Ils continuèrent à avancer jusqu'à cinquante ou soixante pas de notre ligne. C'est alors que notre brigade reçut l'ordre de se mettre debout. Était-ce l'apparition soudaine et inattendue, si proche

d’eux, de tout un corps de combattants que l’on aurait pu croire sorti du sol, était-ce la terrible intensité du feu que nous leur fîmes subir ? Toujours est-il que la Garde, qui n’avait connu jusque-là aucun échec dans ses attaques, s’arrêta brusquement. » Le feu neutralisa la colonne, et une charge à la baïonnette la mit en pièces. Les survivants se débandèrent, abandonnant sur place les morts et les mourants.

Peu de temps après, le dernier bataillon de la Garde se mit en mouvement pour attaquer la Brigade légère d’Adam. Au moment où ce bataillon s’approchait de la crête, Sir John Colborne ordonna à deux régiments d’opérer un mouvement à angle droit et d’ouvrir le feu sur le flanc des Gardes à leur passage. Ces derniers subirent de lourdes pertes, mais, ayant manœuvré pour faire face à leur adversaire, ils l’accablèrent de salves meurtrières qui firent des centaines de victimes en quelques minutes. C’est alors que Wellington apparut en personne sur le terrain et ordonna à Colborne de charger la Garde. Les soldats anglais se précipitèrent sur la colonne française en jetant de grands cris. Comme l’a rapporté un autre témoin : « Dans les dix secondes qui suivirent, la Garde impériale, plongée dans la confusion la plus totale et ne parvenant à couvrir sa retraite que par quelques tirs sporadiques, se précipitait vers le chemin creux situé à l’arrière de la Haye Sainte[62]. »

Wellington, juché sur son cheval, voyait grandir la confusion chez l’ennemi ; il décida d’en finir. Pressant sa monture jusqu’au bord de la crête, il se dressa sur ses étriers, ôta son chapeau et l’agita dans les airs. Le signal fut aussitôt compris, et l’ensemble de l’armée anglaise se mit en mouvement dans un même élan, descendant les pentes du mont Saint-Jean en direction de la principale ligne française, située sur les hauteurs de La Belle-Alliance. Il ne fallut que quelques minutes pour que tombe la position française, le temps pour les soldats de se débarrasser de leurs fusils et de s’enfuir. Protégé par ce qui restait de la Garde, Napoléon parvint à s’échapper, gagnant d’abord Charleroi puis Paris, où il arriva le 21 juin. Le lendemain, il abdiquait.

La journée mémorable de Waterloo causa des dommages effrayants. Napoléon perdit 25 000 hommes, tués ou blessés, tandis que 8 000 de ses soldats étaient faits prisonniers. Wellington compta 15 000 hommes tués ou blessés ; Blücher, 7 000. Le 15 juillet 1815, Napoléon embarquait à Rochefort sur un bâtiment de guerre anglais, le *Bellérophon*, pour gagner

son nouveau lieu d'exil, l'île de Sainte-Hélène, dans l'Atlantique Sud, où il devait mourir en 1821.

*

L'exemple de Napoléon nous montre qu'un grand chef militaire peut finir par échouer quand il ne peut ou ne veut appliquer ne serait-ce qu'une ou deux règles de la guerre. La plupart des principes que Napoléon avait appris ou qu'il avait découverts par lui-même étaient identiques à ceux qu'enseignait Sun Tzu. Il leur resta fidèle pendant presque toute sa carrière. Néanmoins, même s'il lui est arrivé de ne pas respecter certaines règles à des moments cruciaux, sa plus grande faute fut son incapacité à déléguer son autorité.

Sous l'ère napoléonienne, les armées avaient atteint des dimensions plusieurs fois supérieures à celles qui étaient les leurs lors des guerres dynastiques antérieures. Dans de telles conditions, il fallait que le commandant en chef dispose de subordonnés particulièrement compétents, ayant suffisamment d'autorité pour être capables d'agir par eux-mêmes. Peu désireux de promouvoir des chefs qui pourraient devenir des rivaux, Napoléon n'était pas prêt à laisser à ses maréchaux une quelconque indépendance sur le terrain. Le voir commettre une erreur qui entraînerait sa chute n'était donc qu'une simple question de temps.

Sun Tzu et tous les grands penseurs qui ont réfléchi sur la guerre recommandent instamment aux États de s'en remettre à des chefs avisés, qui ne commettent pas d'erreurs fatales. C'est demander la perfection, ce dont les êtres humains sont bien incapables. Nous devons faire ce que nous pouvons pour choisir les meilleurs chefs possibles, mais nous devons être conscients que la fragilité humaine – comme il arriva à Napoléon – peut ruiner les plans les mieux conçus.

CHAPITRE III

LA GUERRE DE SÉCESSION : LES CAMPAGNES DE 1862

Entre la fin de l'époque napoléonienne en 1815 et la guerre de Sécession (que les Américains appellent la Guerre civile), trois innovations virent le jour, qui transformèrent toutes les trois l'art de la guerre : le chemin de fer, le télégraphe électrique et le fusil à balle Minié. Le chemin de fer permit de déplacer d'un endroit à un autre hommes et matériel en quantités illimitées, à une vitesse jusqu'alors inimaginable. Grâce au télégraphe, on put établir une communication pratiquement instantanée entre deux points éloignés, ce qui augmentait grandement la capacité des chefs militaires de prendre des décisions rapides. Quant au fusil à balle Minié, il révolutionnait la nature même des combats, puisqu'il avait une portée réelle de près de 400 mètres, soit quatre fois celle de l'arme conventionnelle de l'infanterie, le fusil à canon lisse.

Les responsables militaires s'adaptèrent très vite aux facilités logistiques offertes par le chemin de fer et à l'extraordinaire gain de temps permis par le télégraphe. Il leur fut plus difficile de faire évoluer les tactiques habituellement utilisées dans l'infanterie. Pendant plus de deux siècles, la méthode en vigueur pour enlever la décision avait consisté à faire monter de longues lignes de soldats à l'assaut d'une position défendue par l'ennemi. Les deux camps tiraient alors une série de salves. Quand l'un des deux camps commençait à faiblir, l'autre l'emportait d'ordinaire en lançant une charge à la baïonnette. Durant la guerre de Sécession, les chefs militaires s'en tinrent à cette façon de faire. Mais les pertes furent sans précédent : les forces qui avançaient devaient subir un feu précis sur de bien

plus grandes distances qu'avec les fusils à canon lisse. Si l'on considère la guerre de Sécession dans son ensemble, six attaques sur sept furent des échecs. Un seul officier, le général confédéré Thomas J. « Stonewall » Jackson, eut une autre idée sur la façon de conduire une attaque. Mais il se heurta à d'énormes difficultés lorsqu'il essaya de persuader ses supérieurs de le suivre.

S'il y a jamais eu dans l'esprit un véritable héritier de Sun Tzu, ce fut Stonewall Jackson. Les méthodes qu'il appliqua durant les campagnes de 1862 respectent pratiquement tous les axiomes de base du stratège chinois : éviter la force, s'en prendre aux faiblesses, contourner l'ennemi, utiliser la ruse et non pas la puissance pour l'emporter, s'emparer de ce que l'ennemi doit absolument reprendre, amener l'ennemi à attaquer des positions bien aménagées, ce qui entraînera sa défaite.

Jackson chercha également à frapper l'Union au cœur, dans ce qui faisait sa force : les usines, les villes, les chemins de fer. C'était suivre l'un des conseils les plus perspicaces de Sun Tzu : détruire chez l'ennemi sa volonté même de résistance[63]. En choisissant d'aller s'enfoncer à l'intérieur du territoire nordiste, le Sud aurait pu gagner la guerre en quelques semaines. Mais Jackson ne parvint pas à convaincre le président de la Confédération, Jefferson Davis, et son conseiller militaire, Robert E. Lee, de mener la campagne de cette façon. Davis et Lee rejetèrent la guerre de mouvement que préconisait Jackson et s'engagèrent dans une longue guerre d'usure, dont l'objectif était d'épuiser peu à peu la résistance de l'ennemi. Avec un onzième de l'industrie et un tiers de la main-d'œuvre du Nord, le Sud était voué à perdre cette guerre.

Les campagnes de 1862 font ainsi apparaître clairement, comme sur un graphique, d'un côté les succès, quand la démarche adoptée par les chefs militaires concorde avec la doctrine de Sun Tzu, de l'autre les échecs, quand elle s'en écarte. Elles constituent pour cette raison le plus instructif des manuels que nous puissions trouver sur l'art de la guerre. C'est en 1862, cette année fatale, quand Davis et Lee refusèrent de suivre les recommandations de Jackson, que se décida le destin des États-Unis d'Amérique[64].

La situation stratégique, au début de 1862, était particulièrement intéressante. Après la victoire remportée par les Confédérés lors de la première bataille de Manassas (ou de Bull Run) le 21 juillet 1861, le nouveau commandant en chef de l'Union, George B. McClellan, avait

rassemblé une armée près de Washington. Elle avait fini par atteindre près de 240 000 hommes, en y incluant les garnisons qui tenaient la série de forts que McClellan avait fait aménager tout autour de la capitale. Ses effectifs sur le terrain se montaient à plus du double de ceux dont disposait l'armée des Confédérés, placée sous les ordres de Joseph E. Johnston et cantonnée à proximité de Fairfax, en Virginie du Nord.

Le 13 mars 1862, McClellan obtint l'accord du président Abraham Lincoln pour mener une campagne d'envergure : il s'agissait de s'emparer de la capitale sudiste de Richmond et de détruire l'armée des Confédérés à l'est. McClellan profita de la suprématie sur mer de l'Union pour transférer près de 100 000 soldats de la baie de Chesapeake à Fort Monroe, un poste occupé par les Nordistes à l'extrémité de la péninsule, entre les rivières York et James. Fort Monroe n'avait jamais été pris et pouvait servir de base à partir de laquelle on remonterait la péninsule pour aller s'emparer de Richmond.

L'initiative de McClellan mettait les Confédérés dans une position potentiellement désastreuse. Tandis que son armée remontait la péninsule depuis le sud, d'autres forces de l'Union se tenaient prêtes à descendre sur Richmond depuis le nord et depuis l'ouest. Au sud de Harpers Ferry, sur le Potomac, une autre armée, placée sous les ordres du général Nathaniel B. Banks, devait se débarrasser du petit contingent de 4 600 hommes commandé par Stonewall Jackson à Winchester et nettoyer ensuite toute la vallée de la Shenandoah. Depuis les monts Allegheny, à l'ouest, 15 000 hommes, menés par le général John C. Frémont, devaient avancer sur Staunton, dans la vallée, de là se diriger vers l'est et traverser le Blue Ridge jusqu'à Charlottesville puis jusqu'à Richmond. Pendant ce temps, un corps de 38 000 hommes, sous les ordres du général Irvin McDowell, qui se trouvait près d'Alexandria, devait marcher vers le sud, d'abord sur Fredericksburg puis directement sur Richmond. Prise en tenaille entre toutes ces forces, l'armée des Confédérés, beaucoup plus faible, serait réduite en poussière et l'on en aurait fini avec la rébellion[65].

L'armée de Johnston, en Virginie du Nord, recula pour occuper une position plus défensive sur la rivière Rapidan, au nord d'Orange Court House et de Gordonsville. Aussitôt que les intentions de McClellan furent percées à jour, Johnston fit transférer 57 000 hommes à Richmond, ne laissant que les 8 000 hommes de la division de Richard S. Ewell à proximité de Culpeper, au nord d'Orange. Il envoya par ailleurs 13 000

soldats, sous les ordres du général John B. Magruder, former une ligne de défense assez fragile à Yorktown, dans la péninsule, à quelques kilomètres au nord de Fort Monroe.

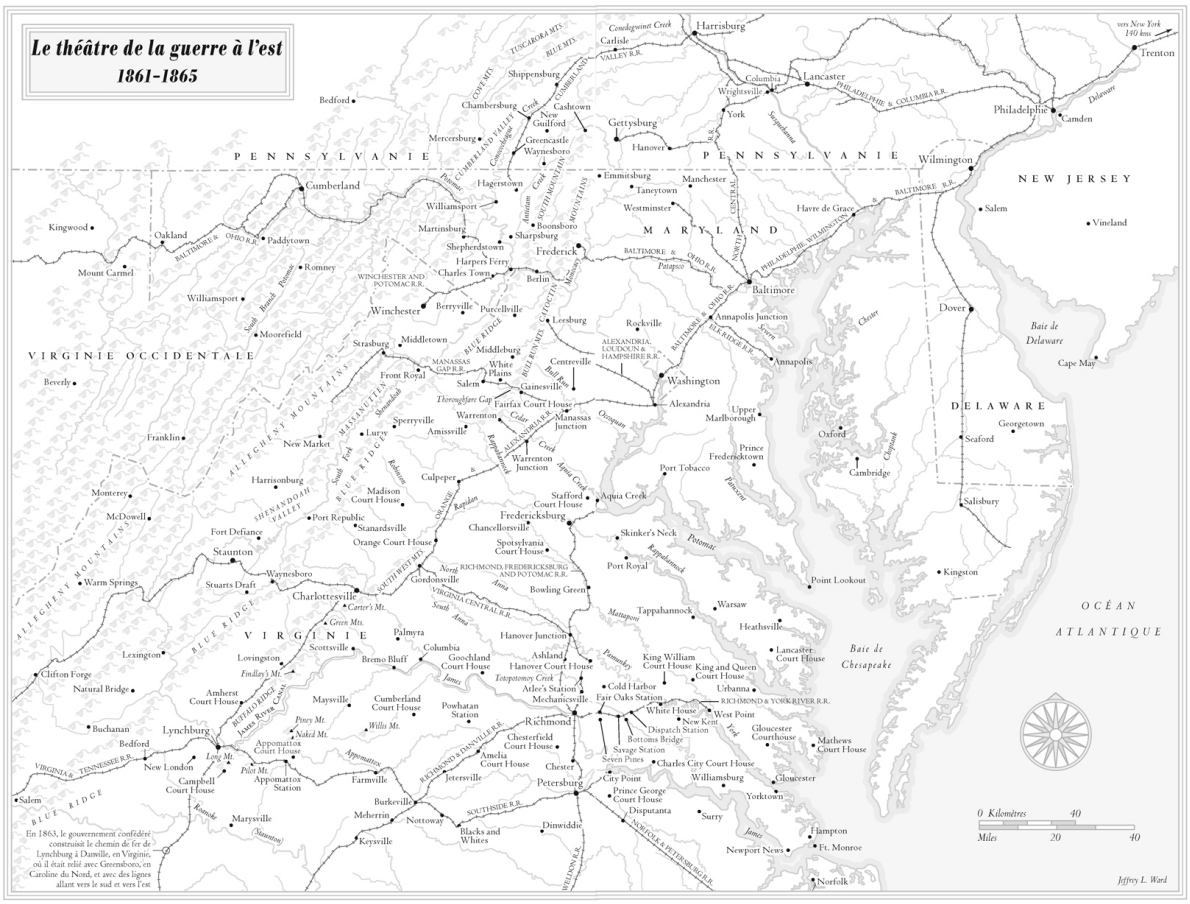
La retraite de Johnston força Stonewall Jackson à reculer vers le sud, recul qui ne tarda pas à s'accompagner d'une avancée de Banks et de son armée vers le haut de la vallée[66]. La Confédération risquait de s'effondrer à très court terme. Il n'existait aucune force capable d'arrêter la marche de McDowell directement sur Richmond. Le petit contingent de Jackson, 4 600 hommes, était considéré comme beaucoup trop faible pour entreprendre quoi que ce soit contre Banks. Et il n'y avait, sur la route de Frémont et de son armée, qui se rapprochaient de Staunton à partir des monts Allegheny, qu'un simple détachement de 2 800 hommes.

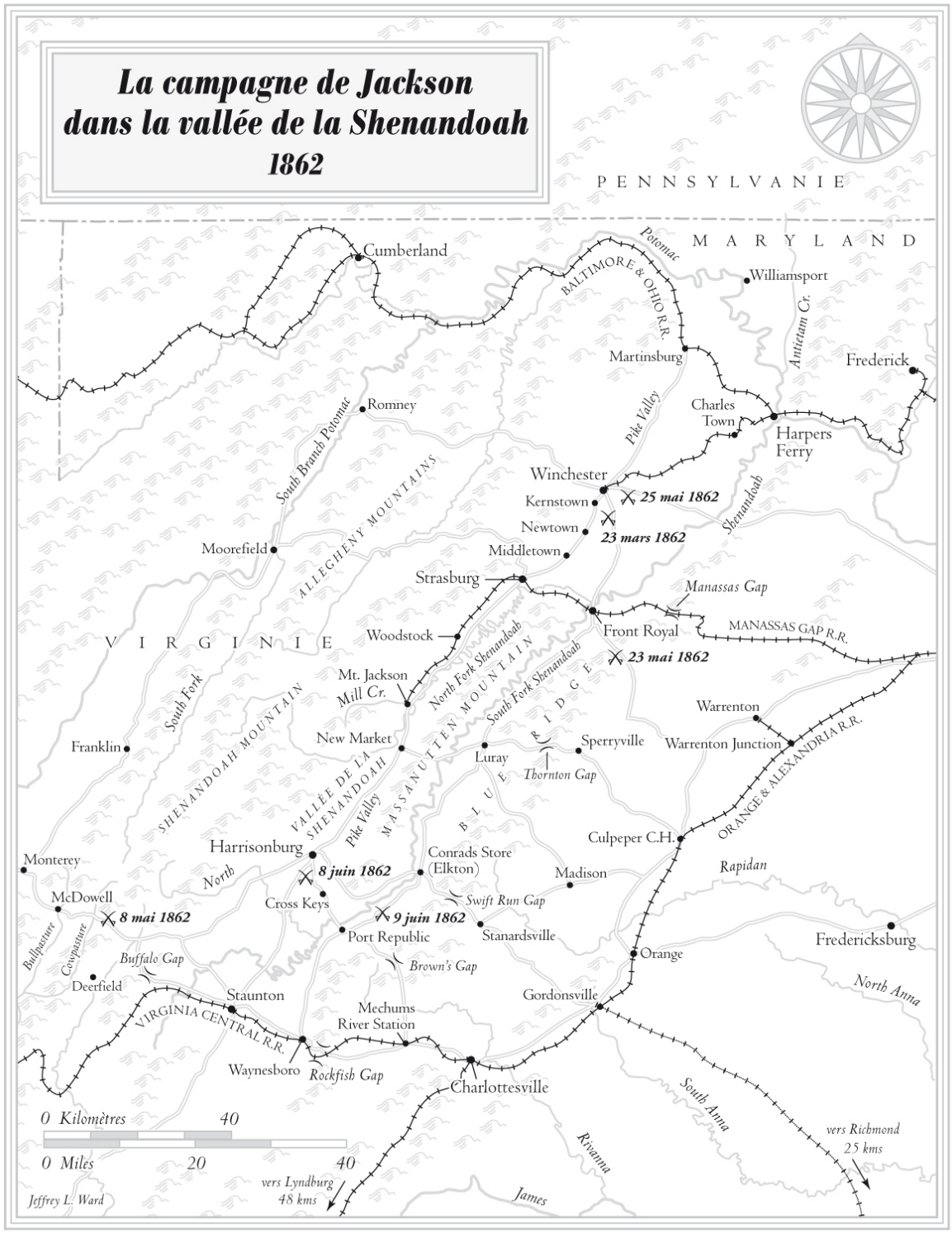
Magruder, qui avait sous sa responsabilité la ligne plutôt mince établie à Yorktown, représentait, du point de vue tactique, la seule lueur d'espoir. Réputé parmi ses collègues pour ses talents d'acteur, il donna la pleine mesure de son art en montant, pour tromper McClellan, une véritable comédie à grand spectacle. Laissant croire à plusieurs reprises qu'il allait déclencher une violente attaque, il fit notamment passer et repasser l'une de ses unités par le même endroit, dont il savait qu'il était observé par l'ennemi, pour donner l'impression qu'il s'agissait d'une force considérable : les soldats s'en allaient faire demi-tour dans les bois et revenaient se présenter à découvert, marchant dans la même direction que précédemment. McClellan, qui aurait pu forcer aisément la ligne de Yorktown, prit donc ses dispositions comme pour un long siège. En infraction avec l'une des règles de base de Sun Tzu, il ne sut pas déterminer dans quel état se trouvait exactement l'ennemi qui lui faisait face. Il est impératif, fait en effet valoir Sun Tzu, de s'informer des dispositions de l'ennemi. Un chef, sinon, est aveugle et ne peut prendre de bonnes décisions[67].

La petite lueur d'espoir n'avait pas échappé à Stonewall Jackson, mais elle échappait au président Davis et au général Lee. Jackson avait bien vu que le Nord, en dépit de la supériorité massive de ses forces, souffrait d'un point faible dans sa stratégie. Abraham Lincoln était exagérément préoccupé par la sécurité de Washington. Même si McClellan avait laissé des troupes sur place, sans compter la ceinture de forts qui enserrait la ville, Lincoln demeurait inquiet. Le gros de l'armée était dans la péninsule et ne pourrait pas se porter au secours de la capitale au cas où les Confédérés

viendraient s’en prendre à elle. Pour McClellan, ces craintes étaient sans fondement. Les forts suffiraient à eux seuls à contenir toute attaque éventuelle. Et surtout McClellan était convaincu que chaque soldat de la Confédération serait utilisé pour défendre Richmond et non pas pour marcher sur Washington.

C’est là que Stonewall Jackson fit la preuve de ses qualités exceptionnelles de chef de guerre. Un grand général est celui qui sait apprécier l’ensemble d’une situation et non pas seulement ce qui le concerne. Comme le dit Sun Tzu : « À la guerre, il n’y a pas meilleur choix que de s’attaquer aux plans de l’ennemi[68]. » Considérant l’ensemble du théâtre de la guerre dans l’Est, Jackson comprit que tout ce qu’il pourrait faire dans la vallée de la Shenandoah ou ailleurs pour aviver les angoisses de Lincoln à propos de Washington conduirait à réduire la pression exercée par les troupes de l’Union sur Richmond. Mais ses supérieurs hiérarchiques ne se rendirent qu’en partie à ses raisons. Une occasion en or se présenta le 21 mars 1862. Quand le général Banks arriva à Winchester et découvrit à quel point les effectifs dont disposait Jackson étaient faibles, il obtint l’autorisation de laisser 9 000 hommes dans la vallée sous l’autorité de James Shields et commença à déplacer le restant de son armée vers l’est, en direction de Manassas. Les nouveaux ordres reçus par Banks consistaient à protéger Washington et la ligne du Potomac. Une fois McClellan en sécurité sur la péninsule, il devait s’emparer de Warrenton, sur la voie ferrée Orange-Alexandria au sud-ouest de Manassas, et rouvrir la voie ferrée du Manassas Gap, qui reliait Manassas à Strasburg, pour permettre d’approvisionner les forces de l’Union restées dans la vallée.


Le théâtre de la guerre à l'est
1861-1865
PENNSYLVANIE
MARYLAND
VIRGINIE OCCIDENTALE
VIRGINIE
DELAWARE
NEW JERSEY
OCÉAN ATLANTIQUE
Harrisburg
Lancaster
Philadelphie
Trenton
Wilmington
Baltimore
Washington
Alexandria
Annapolis
Cumberland
Hagerstown
Frederick
Gettysburg
Fredericksburg
Richmond
Petersburg
Norfolk
Newport News
Hampton
Williamsburg
Yorktown
Charlottesville
Lynchburg
Staunton
Winchester
Harpers Ferry
Manassas Junction
Culpeper
Orange Court House
Warrenton
Leesburg
Rockville
Dover
Salisbury
Cape May
Seaford
Georgetown
Oxford
Cambridge
Kingston
Point Lookout
Port Tobacco
Skinker's Neck
Port Royal
Tappahannock
Warsaw
Heathsville
Urbanna
West Point
Gloucester
Mathews Court House
Charles City Court House
City Point
Prince George Court House
Dispatch Station
Savage Station
Seven Pines
Mechanicsville
Fair Oaks Station
Cold Harbor
Hanover Court House
Ashland
Goochland Court House
Columbia
Scottsville
Lexington
Buchanan
Clifton Forge
Natural Bridge
Bedford
Appomattox Court House
Appomattox Station
Farmville
Burkeville
Nottoway
Blacks and Whites
Keysville
Dinwiddie
Jetersville
Amelia Court House
Chesterfield Court House
Powhatan Station
Cumberland Court House
Maysville
Palmyra
Hanover Junction
Bowling Green
Stafford Court House
Aquia Creek
Fredericksburg
Spotsylvania Court House
Chancellorsville
Stanardsville
Port Republic
Madison Court House
Harrisonburg
Waynesboro
Stuarts Draft
Warm Springs
Monterey
McDowell
Franklin
New Market
Lurty
Sperryville
Warrenton Junction
Amissville
Gainesville
Centreville
White Plains
Front Royal
Middletown
Strasburg
Winchester
Berryville
Purcellville
Charles Town
Berlin
Shepherdstown
Martinsburg
Sharpsburg
Boonsboro
Williamsport
Moorefield
Romney
Paddytown
Oakland
Mount Carmel
Kingwood
Beverly
Salem
Vineland
Havre de Grace
Manchester
Emmitsburg
Taneytown
Westminster
Greencastle
Waynesboro
Guilford
Chambersburg
Shippensburg
Carlisle
Bedford
Mercersburg
Cashtown
Wrightsville
York
Columbia
Lancaster
Trenton
Philadelphie
Camden
Salem
Vineland
Cape May
Dover
Baltimore
Annapolis
Annapolis Junction
Upper Marlborough
Prince Frederick
Alexandria
Washington
Centreville
Gainesville
Fairfax Court House
Manassas Junction
Warrenton
Leesburg
Rockville
Frederick
Hagerstown
Cumberland
Williamsport
Moorefield
Romney
Paddytown
Oakland
Mount Carmel
Kingwood
Beverly
Monterey
McDowell
Franklin
New Market
Lurty
Sperryville
Amissville
Harrisonburg
Waynesboro
Stuarts Draft
Warm Springs
Staunton
Fort Defiance
Stanardsville
Port Republic
Madison Court House
Culpeper
Orange Court House
Warrenton Junction
Fredericksburg
Spotsylvania Court House
Chancellorsville
Stafford Court House
Aquia Creek
Skinker's Neck
Port Royal
Tappahannock
Warsaw
Heathsville
Point Lookout
Kingston
Salisbury
Seaford
Georgetown
Oxford
Cambridge


La campagne de Jackson
dans la vallée de la Shenandoah
1862
PENNSYLVANIE
MARYLAND
VIRGINIE
Cumberland
Potomac
BALTIMORE & OHIO R.R.
Williamsport
Martinsburg
Antietam Cr.
Frederick
Romney
South Branch Potomac
Pike Valley
Charles Town
Harpers Ferry
Winchester
25 mai 1862
Kernstown
Newtown
23 mars 1862
Shenandoah
ALLEGHENY MOUNTAINS
Moorefield
Middletown
Strasburg
Manassas Gap
Front Royal
MANASSAS GAP R.R.
23 mai 1862
Woodstock
North Fork Shenandoah
South Fork Shenandoah
Mt. Jackson
Mill Cr.
SHENANDOAH MOUNTAIN
South Fork
Franklin
New Market
VALLÉE DE LA SHENANDOAH
Pike Valley
MASSANUTTEN MOUNTAIN
BLUE RIDGE
Luray
Sperryville
Thornton Gap
Warrenton
Warrenton Junction
ORANGE & ALEXANDRIA R.R.
Harrisonburg
8 juin 1862
Conrads Store (Elkton)
Culpeper C.H.
Rapidan
Madison
Monterey
North
McDowell
8 mai 1862
Cross Keys
Swift Run Gap
9 juin 1862
Port Republic
Stanardsville
Fredericksburg
Bullpasture
Cowpasture
Buffalo Gap
Brown's Gap
Orange
Deerfield
Staunton
Gordonsville
North Anna
VIRGINIA CENTRAL R.R.
Mechums River Station
Waynesboro
Rockfish Gap
Charlottesville
South Anna
0 Kilomètres 40
0 Miles 20 40
vers Lyndburg 48 kms
vers Richmond 25 kms
Rivanna
James
Jeffrey L. Ward

Tandis qu'Ashby continuait à faire agir son artillerie, Jackson envoya le gros de ses troupes cinq kilomètres à sa gauche, c'est-à-dire vers l'ouest, en les faisant remonter le long d'une petite colline boisée nommée Sandy Ridge. Il espérait prendre ainsi à revers les forces de l'Union et les déloger de leur position. Mais Ashby s'était trompé. C'était toute la division de Shields, soit 9 000 hommes, qui se trouvait dissimulée au nord de Kernstown. Shields ayant été blessé, elle était sous le commandement temporaire du colonel Nathan Kimball. Ce dernier envoya deux brigades à Sandy Ridge pour arrêter Jackson. S'apercevant qu'il avait devant lui des forces bien supérieures aux siennes, Jackson ordonna à ses trois derniers régiments de le rejoindre, mais avant qu'ils n'aient pu arriver, le commandant de la brigade Stonewall, Richard B. Garnett, craignant que sa ligne ne soit sur le point de céder, ordonna le repli. Jackson essaya d'enrayer la débandade qui s'ensuivit. Mais quand des troupes doivent se replier sous la pression, la retraite a vite fait de tourner à la déroute. C'est ce qui arriva aux hommes de Jackson. Leur fuite les entraîna plusieurs kilomètres au sud. Les pertes furent de 718 hommes, contre 590 pour les Nordistes. Jackson avait eu près d'un quart de ses fantassins mis hors de combat ou faits prisonniers.

Il releva Garnett de son commandement pour s'être replié sans en avoir reçu l'ordre. Toutefois, les Nordistes ne considèrent pas du tout la rencontre de Kernstown comme une défaite des Confédérés. Lincoln estima que Jackson n'aurait pas attaqué à moins d'avoir reçu d'importants renforts. En conséquence, il fit revenir toute l'armée de Banks dans la vallée et ordonna qu'une division forte de 10 000 hommes, commandée par Louis Blenker, et qui devait rejoindre en principe McClellan dans la péninsule, soit détournée de sa route pour rejoindre l'armée de Frémont dans les monts Allegheny. D'une façon encore plus significative, il commanda au corps de McDowell et à ses 38 000 hommes de rester à proximité d'Alexandria. Comme le spécifia le ministre de la Guerre, Edwin M. Stanton, à McDowell : « Vous considérerez la capitale nationale comme essentiellement placée sous votre protection et ne ferez faire à vos troupes aucun mouvement de nature à vous empêcher de remplir cette mission primordiale[70]. »

On renvoyait donc Banks affronter Jackson, tandis que 48 000 soldats de l'Union, qui auraient pu être utilisés pour vaincre les Confédérés à Richmond, se voyaient affectés à d'autres tâches. Rarement dans l'histoire,

une force aussi petite, celle de Jackson en l'occurrence, provoqua d'aussi grandes dislocations sur le plan stratégique.

Le fait de ne pouvoir disposer du corps d'armée de McDowell eut un effet paralysant sur McClellan. Hésitant jusqu'à l'excès alors qu'il se trouvait dans la plus avantageuse des situations, il se plaignit amèrement à Lincoln. Exaspéré, celui-ci lui répliqua qu'il disposait de 100 000 hommes : « Vous devez agir », lui dit-il[71]. McClellan ne bougea pas et se borna à attendre McDowell. Le coup porté par Jackson à Kernstown donna aux chefs des Confédérés le temps de mettre au point une stratégie pour empêcher le désastre. Mais la question était de savoir s'ils sauraient saisir leur chance.

Stonewall Jackson, remontant la vallée de la Shenandoah, se replia vers le sud. Il espérait trouver l'occasion de porter des coups à Banks, mais celui-ci opéra un lent mouvement sur Woodstock, à un peu moins de cinquante kilomètres au sud de Winchester. Les vastes ressources agricoles de la vallée étaient d'une importance vitale pour les Confédérés ; pour les préserver, Jackson devait empêcher la chute de Staunton. La ville se trouvait sur le parcours du Virginia Central Railroad qui reliait Richmond à Clifton Forge. Si Frémont et Banks opéraient leur jonction à Staunton, la vallée serait perdue et la route serait grande ouverte pour les deux forces jusqu'à Charlottesville et Richmond.

Grâce à des opérations de recrutement, Jackson avait porté à 6 000 hommes sa petite « armée de la Shenandoah ». Le président Davis et le général Lee lui avaient dit qu'il pourrait, si nécessaire, avoir recours à la division de Richard Ewell, forte de 8 000 hommes. En y ajoutant le détachement d'Edward Johnson en poste à Staunton, on arrivait à 17 000 hommes, soit nettement moins de la moitié des effectifs des différentes armées de l'Union qui convergeaient vers la vallée.

Pressé par Washington, Banks se décida finalement à accélérer le mouvement, empruntant la route macadamisée de la Pike Valley jusqu'à New Market, où il arriva le 17 avril, refoulant Jackson jusqu'à Harrisburg, à vingt-neuf kilomètres au sud et quarante au nord de Staunton. L'avancée de Banks jusqu'à New Market offrait à Jackson, sur le plan stratégique, une occasion qui changeait tout. Au milieu de la vallée de la Shenandoah se dresse un massif élevé connu sous le nom de mont Massanutten, qui s'étend du nord au sud sur soixante-treize kilomètres. Une seule route le traversait, allant de New Market, dans la large vallée principale, jusqu'à Luray, dans

l’étroite Page Valley (dite encore Luray Valley), coincée entre le Massanutten à l’ouest et les pentes escarpées du Blue Ridge à l’est. Dans cette vallée coule la branche sud (« South Fork ») de la Shenandoah. Cette branche sud rencontre la branche nord (« North Fork ») à Front Royal, là où s’arrête au nord le Massanutten : c’est un seul et même fleuve qui suit alors son cours jusqu’au Potomac, où il se jette à Harpers Ferry.

Le 19 avril, Jackson quitta brusquement Harrisonburg pour prendre la direction de l’est, en longeant le versant ou l’escarpement sud du Massanutten jusqu’à Conrad’s Store (aujourd’hui Elkton). Laissant un détachement pour garder le pont qui franchissait à cet endroit la South Fork, il fit bivouaquer son armée dans l’Elk Run Valley, au pied du Swift Run Gap, dans le Blue Ridge, à l’est de Conrad’s Store. Ewell pouvait désormais s’engager sans problème dans la vallée de la Shenandoah. Jackson envoya à sa recherche, pour le prévenir, un membre de son état-major, le jeune Henry Kyd Douglas. Selon toutes les apparences, le repli de Jackson, qui s’était retiré de la principale vallée, laissait la voie libre à Banks pour remonter directement la Pike Valley jusqu’à Staunton et y opérer sa jonction avec Frémont, qui n’avait en face de lui que le petit détachement d’Edward Johnson. En réalité Jackson avait cloué Banks sur place. Quand ce dernier regarda la carte, il vit que, s’il faisait mouvement sur Staunton, Jackson pouvait prendre au nord, de Conrad’s Store jusqu’à Luray, tourner pour suivre la seule route qui traversait le Massanutten, et déboucher sur New Market, ce qui lui permettrait de couper la ligne d’approvisionnement de Banks et sa ligne de retraite. Si Banks attaquait Staunton, il tomberait dans un piège où il risquait de perdre toute son armée. La position choisie par Jackson, qui faisait jouer le terrain à son avantage, illustre parfaitement l’une des maximes de Sun Tzu[72].

Jackson avait réglé la difficulté avec Banks, mais il lui restait à s’occuper de Frémont. Sa brigade la plus avancée avait atteint Monterey et s’apprêtait à effectuer les cinquante-six kilomètres qui la séparaient de Staunton. Les ordres donnés par le général Joe Johnston avaient obligé Jackson à rester près de la ligne de chemin de fer, ce qui lui permettrait de participer à la défense de Richmond au cas où McClellan parviendrait à percer les lignes à Yorktown. Johnson ne voyait dans les forces de Jackson qu’un renfort éventuel. Mais Robert E. Lee avait une vision plus large. Le 21 avril, il adressa un câble à Jackson : « Si vous pouvez utiliser la division du général Ewell pour attaquer Banks, cela allégera considérablement la

pression qui s'exerce sur Frederiksburg [où Lincoln, qui n'était plus préoccupé par Jackson, avait permis à McDowell de s'installer avant de marcher sur Richmond][73]. »

Ce message libéra Jackson[74]. Il se lança dans l'une des manœuvres les plus mystificatrices de toute l'histoire militaire. Le 30 avril, il ordonna à Ewell de se porter immédiatement dans Elk Run Valley et d'y rester jusqu'à ce que Banks se mette en marche sur Staunton. Turner Ashby pour sa part, devait aller simplement « tâter » les Fédéraux du côté de Harrisonburg. Quand Ewell arriva dans Elk Run Valley, Jackson et sa petite armée s'étaient évanouis. Les habitants de Staunton, avec Frémont qui descendait sur eux, étaient plongés dans la perplexité et dans l'angoisse. Le samedi 3 mai, des nouvelles bien pires arrivèrent : l'armée de Jackson traversait le Blue Ridge à Brown's Gap, au sud-est de Port Republic, abandonnant la vallée à l'ennemi. Les gens de Staunton étaient à présent au désespoir. Quand Banks apprit que Jackson faisait retraite, il prévint par câble le ministre de la Guerre, Stanton : « Jackson fait route sur Richmond[75]. » Banks proposait de quitter la vallée, de traverser le Blue Ridge et de « nettoyer » tout le pays au nord de Charlottesville.

Cette disparition de Jackson souleva des inquiétudes d'une toute autre sorte dans l'esprit de Stanton. Jackson était peut-être « en route pour Richmond », mais il pouvait tout aussi bien se diriger sur Frederiksburg pour y affronter McDowell. Le ministre intima à ce dernier de ne pas bouger tant que les intentions du général sudiste ne seraient pas mieux connues et ordonna à Banks d'envoyer par précaution la division de James Shields rejoindre McDowell. L'armée de Banks se retrouvait pratiquement coupée en deux. En disparaissant, Jackson donnait à McDowell une raison supplémentaire de ne pas bouger, et la halte à laquelle celui-ci se voyait contraint empêchait à son tour McClellan de faire mouvement. En manœuvrant à distance, indirectement, Jackson avait une fois de plus contraint le Nord à l'inaction.

Le 4 mai, Jackson surgit à Mechums River Station, sur le Virginia Central Railroad, à une quinzaine de kilomètres de Charlottesville. Des trains attendaient, et les soldats étaient sûrs d'être embarqués pour Richmond ou Fredericksburg, mais quand les wagons s'ébranlèrent, ce fut en direction de Staunton. En quelques heures, Jackson se retrouvait ainsi dans une position centrale entre les deux armées fédérales ! C'est précisément le genre de manœuvre que Napoléon avait dans l'esprit

lorsqu'il voulut s'emparer des Quatre-Bras lors de la campagne de Waterloo en 1815. Si Jackson avait fait mouvement directement sur Staunton depuis Elk Run Valley, il aurait dévoilé ses intentions, et Frémont et Banks auraient pu écraser son armée entre eux deux. Mais il avait opéré si discrètement que les deux armées fédérales étaient restées inactives et très éloignées l'une de l'autre, sans qu'aucun des deux commandants ne puisse prendre la moindre initiative pour entraver sa progression.

Jackson fit sa jonction avec Edward Johnson et partit en direction des monts Allegheny pour y affronter l'avant-garde de Frémont. Ce dernier avait fragilisé sa situation en permettant à ses 25 000 hommes de se fractionner en quatre éléments échelonnés le long de la branche sud (« South Branch ») du Potomac. C'est pourquoi Jackson n'eut affaire, le 8 mai, qu'à une troupe de 4 000 Fédéraux dans le petit village de McDowell, à quarante-trois kilomètres à l'ouest de Staunton.

Les commandants de cette troupe, Robert C. Shenck et Robert H. Milroy, avaient aggravé leur cas en installant les défenses à l'intérieur du village, qui se trouvait au fond d'une cuvette entourée de hautes montagnes. Pour les déloger il suffisait à Jackson de les tourner, ce qu'il se prépara à faire. Dans le même temps, les soldats de Jackson prenaient position sur les hauteurs abruptes de Sitlington's Hill. Milroy en conclut que Jackson faisait hisser des canons sur ce sommet pour bombarder le village. C'était faux, mais Milroy convainquit Schenck qu'il fallait donner l'ordre aux Fédéraux de s'emparer de la colline. Une décision absurde. C'est ainsi qu'éclata la bataille, qui était tout sauf nécessaire, de McDowell. Les assauts des Fédéraux échouèrent. À la tombée du soir, Milroy et Schenck comprirent qu'ils étaient pris au piège et abandonnèrent en hâte le village. Jackson les poursuivit mais il se souciait peu de les rattraper. Il voulait simplement repousser Frémont loin en arrière, dans les montagnes, de façon à l'empêcher de rejoindre Banks ou de s'emparer de Staunton. La chose faite, il retourna dans la vallée de la Shenandoah pour s'occuper de Banks.

McClellan avait fini par percer la faible ligne de défense que lui opposaient les Confédérés à Yorktown et progressé jusqu'à moins de trente-deux kilomètres de Richmond. Le Sud avait abandonné Norfolk et sabordé son seul cuirassé, le *Virginia* (généralement connu sous son premier nom, le *Merrimac*). Son tirant d'eau était trop considérable pour pouvoir remonter la rivière James, que les canonnières de l'Union pouvaient désormais

emprunter jusqu'à Drewry's Bluff, une dizaine de kilomètres avant Richmond, où les batteries confédérées barraient le passage.

La capitale des Confédérés se retrouvait dans une situation désespérée. On déménageait les magasins de l'armée, on emballait les archives pour les emporter. Robert E. Lee écrivit à Jackson le 16 mai : « Quelle que soit la manœuvre que vous comptez entreprendre contre Banks, qu'elle soit rapide ; si elle réussit, repoussez votre adversaire vers le Potomac, et faites de votre mieux pour donner l'impression que vous entendez menacer cette ligne[76]. » C'était précisément ce à quoi s'employait déjà Jackson. Banks s'était retiré vers le nord à Strasburg, où il laissa 7 400 de ses soldats afin d'y construire de solides retranchements face à la Pike Valley, par laquelle il pensait qu'attaqueraient les Confédérés. Il installa par ailleurs 1 000 de ses hommes à Front Royal, à seize kilomètres à l'est de Strasburg, pour garder le Manassas Gap Railroad.

Johnston câbla à Jackson de laisser partir Ewell afin qu'il renforce la défense de Richmond. Jackson câbla en retour qu'il avait besoin d'Ewell pour affronter Banks, mais Johnston insista : il fallait laisser Banks « à ses travaux » et Ewell devait se rendre à l'est. Attaquer les « travaux » de Banks n'était pas du tout dans l'esprit de Jackson. Il télégraphia à Lee : « Mon avis est qu'il faut tenter une action pour se débarrasser de Banks, mais avec les instructions que j'ai reçues du général Johnston, je ne me sens pas libre de conduire une attaque. Merci de bien vouloir répondre aussitôt par câble[77]. » Lee répondit en autorisant Ewell à rester dans la vallée.

Pour faire croire aux espions de Banks qu'il était en train de réunir ses forces pour descendre la Pike Valley sur Strasburg, Jackson donna l'ordre à Ewell d'envoyer sa brigade Louisiana depuis Conrad's Store jusqu'à New Market, en contournant le Massanutten par la base. Dans le même temps, Jackson s'enfonçait dans la Pike Valley et marchait sur New Market. Le 21 mai au matin, les hommes de Jackson quittaient New Market en direction du nord, s'attendant à marcher directement sur Strasburg. Juste à la sortie du village, Jackson fit tranquillement obliquer la tête de la colonne vers la droite pour lui faire emprunter la longue route escarpée qui conduisait jusqu'à Luray à travers le Massanutten. L'armée confédérée avait complètement tourné le dos à Banks et marchait vers l'est.

Sun Tzu aurait reconnu tout de suite la manœuvre. C'était une version classique de son principal mouvement militaire, la combinaison d'un élément *zheng*, une force ordinaire ou directe, et d'un élément *qi*, une force

extraordinaire ou indirecte. Son infanterie l'ignorait, mais Jackson avait déjà mis en œuvre l'élément *zheng* en ordonnant à la cavalerie de Turner Ashby de descendre la Pike Valley droit vers le nord, ce qui faisait croire qu'elle était l'avant-garde de l'armée de Jackson marchant sur les « travaux » de Banks. De cette façon, Jackson amenait Banks à se maintenir sur sa position à Strasburg, tandis que l'élément *qi* franchissait le Massanutten, faisant son apparition quelques heures plus tard à Luray, où l'attendait le reste de la division d'Ewell. Le temps de rassembler en un clin d'œil infanterie et canons, et Jackson opérait une descente massive sur l'avant-poste isolé, aux effectifs désespérément insuffisants, implanté par l'Union à Front Royal.

Les Nordistes n'avaient absolument pas anticipé la manœuvre de Jackson. Dans les nombreux télégrammes qu'ils échangeaient, les responsables sur le terrain, Lincoln, Stanton ne cessaient de se confirmer les uns aux autres que tout allait pour le mieux. Les Confédérés n'avaient pas poussé plus avant après l'attaque contre Frémont ; Banks se sentait tout à fait en sécurité derrière ses fortifications à Strasburg et McClellan se félicitait du succès à venir. McDowell avait déjà franchi la rivière Rappahannoc à Fredericksburg avec une partie de ses troupes et commençait à avancer sur Richmond. Lincoln et Stanton, qui s'attendaient à la chute prochaine de Richmond, avaient prévu de partir le lendemain pour Fredericksburg.

Le 23 mai au matin, les Confédérés lancèrent l'assaut contre Front Royal, où les Fédéraux assuraient la garde du viaduc et des ponts en bois qui permettaient au chemin de fer de traverser la Shenandoah. Le combat fut à sens unique, et pratiquement tous les hommes de la garnison, un millier au total, furent tués ou faits prisonniers. Jackson était maintenant aussi près de la base arrière de Banks que Banks lui-même. Curieusement, celui-ci resta impassible, concluant qu'il s'agissait là d'un simple raid de cavalerie. Mis devant les faits, il refusa d'admettre qu'on l'avait dupé. Ce n'est que le 24 mai, vers 10 heures du matin, qu'il comprit vraiment qu'il était pris au piège. Il ordonna alors un repli immédiat de Strasburg sur Winchester, abandonnant derrière lui une montagne d'approvisionnements.

Dans la course poursuite qui s'ensuivit, la plupart des fantassins de Banks parvinrent à atteindre Winchester en empruntant le difficile itinéraire de la Pike Valley, mais nombre de cavaliers furent contraints de s'échapper par de petites routes vers l'ouest et ne furent d'aucune utilité pour la défense

de la ville, où la situation de Banks devenait désespérée. Il ne disposait que de 7 500 hommes au moral chancelant, face aux 16 000 soldats de Jackson tout émoustillés par leur succès. Le 25 mai, malgré une défense courageuse, les Fédéraux furent rapidement balayés et toute l'armée s'enfuit vers le nord. Les Confédérés firent 3 000 prisonniers et auraient pu en capturer davantage si la cavalerie d'Ashby n'avait pas fait mouvement vers l'est sans en avoir reçu l'ordre, ce qui ne lui permit pas de poursuivre les fugitifs.

Même dans ces conditions, ce fut dans une véritable panique que l'armée de Banks arriva sur le Potomac. Les nouvelles avaient jeté la consternation dans tout le Nord. Abraham Lincoln craignait de voir Jackson s'emparer de Washington, mais des généraux aguerris, comme McDowell, lui assurèrent que la chose était impossible. Jackson disposait d'une armée bien inférieure en nombre à l'ensemble des forces fédérales qui se trouvaient autour de Washington, et il serait incapable, sans renforts, de mettre une offensive sur pied.

Un peu apaisé, Lincoln décida de jouer à son tour les stratèges et de prendre Jackson au piège, à l'extrémité nord de la vallée de la Shenandoah. Il câbla à McDowell d'arrêter sa marche sur Richmond et d'envoyer des forces pour couper la retraite à Jackson à Strasburg. Frémont viendrait apporter son aide depuis l'ouest. Lincoln commit ce faisant une terrible erreur. McDowell se trouvait à Fredericksburg dans une position centrale entre Jackson et Joe Johnston. S'il continuait sur Richmond, il pourrait faire sa jonction avec McClellan et forcer probablement l'armée de Johnston à capituler ; la petite armée de Jackson se retrouverait alors isolée dans la vallée de la Shenandoah et pourrait être facilement détruite. C'est ce que vit bien McDowell, mais pas Lincoln, qui restait obnubilé par le danger que représentait Jackson sans apercevoir l'occasion qui s'offrait à Richmond. McDowell fit donc partir sur Strasburg la division de Shields, suivie d'autres troupes. Une fois de plus, la manœuvre indirecte de Jackson avait stoppé net McClellan.

*

C'est alors que Stonewall Jackson mit tout en œuvre pour modifier la stratégie du Sud et empêcher un choc entre les Confédérés et l'armée de McClellan à Richmond. Depuis le début de la guerre, le président Davis avait mené une politique toute de passivité. Il soutenait que le Sud ne faisait

que se défendre contre une agression. D'après lui, sa seule tâche devait être de parer les attaques du Nord jusqu'à ce que ce dernier finisse par se lasser ou que la Grande-Bretagne ou la France interviennent pour protéger leurs industries textiles, qui dépendaient du coton du Sud. C'est toujours une erreur que de s'en remettre à d'autres, dont on croit pouvoir prévoir les réactions. Pour le Sud, c'était particulièrement mal venu. Abraham Lincoln et les « Républicains radicaux » n'avaient qu'une seule idée : envahir le Sud et casser sa résistance par la force. Les gouvernants anglais et français ne voulaient pas risquer de se mettre à dos leurs propres ouvriers du textile, qui étaient très mal payés, pour venir en aide au Sud, où les esclaves qui cultivaient les champs de coton n'étaient pas payés du tout. C'était au Sud et à lui seul de gagner ou de perdre la guerre. Et il ne pouvait pas l'emporter par le seul recours à la force. Son seul espoir était d'appliquer une stratégie à même de neutraliser les ressources largement supérieures du Nord. Ce dernier, conscient de sa puissance, n'avait développé aucun plan pour s'opposer à une éventuelle invasion. Lincoln, il est vrai, vivait dans la peur permanente d'une attaque du Sud contre Washington, mais, sur le plan stratégique, une telle attaque n'avait de toute façon aucun sens. Toute offensive directe se heurterait à la ceinture de forteresses bâtie par McClellan. Celles-ci permettraient de gagner du temps jusqu'à ce que la supériorité matérielle du Nord fasse sentir son effet.

Stonewall Jackson avait compris depuis le début que la clé du conflit n'était pas la capture de Washington, mais la volonté des gens du Nord de poursuivre la guerre. La détermination du Nord pouvait fléchir si les usines, les voies ferrées, les fermes, le commerce étaient mis à mal. Il n'était même pas besoin de s'approcher de Washington. On pouvait s'en emparer indirectement en interdisant le seul accès ferroviaire à la cité depuis le nord – la ligne Baltimore-Ohio. Couper cette ligne empêcherait la capitale de se fournir en nourriture et autres équipements, et forcerait l'administration républicaine à évacuer la ville.

Le grand défaut du Nord, en matière de stratégie, c'était de n'avoir rien prévu pour protéger son territoire. L'essentiel de ses forces militaires était parti envahir le Sud. Ces forces ne serviraient à rien si une armée sudiste envahissait le Nord. Jackson s'en rendit compte très clairement. Il avait déjà montré dans la vallée de la Shenandoah qu'il pouvait complètement dominer les armées fédérales. Il était sûr de pouvoir faire de même en pays nordiste, où les forces qu'avait laissées l'Union étaient peu importantes. Le

plan de Jackson illustre parfaitement le plus important de tous les préceptes édictés par Sun Tzu en matière d'art militaire : neutraliser la stratégie de l'ennemi[78]. En lieu et place de l'option purement défensive adoptée par Davis, Jackson avait déjà suggéré une autre attitude : à la mi-octobre 1861, il avait pris contact avec Gustavus W. Smith, un commandant de division de l'armée de Virginie du Nord, et lui avait demandé de l'aider à convaincre Davis de se rallier à une nouvelle politique. Smith fut incapable d'y parvenir et le président de la Confédération ne tint pas compte de la proposition.

Celle-ci contenait, dès sa première version, toutes les idées pouvant réduire à néant la force du Nord et assurer la victoire au Sud. Comme Jackson le dit à Smith : « McClellan, avec toutes ses recrues, n'essaiera pas de se porter contre nous cet automne. Si nous restons sans rien faire, ils auront largement l'avantage sur nous au printemps prochain. Leurs recrues inexpérimentées seront devenues une armée organisée, de loin supérieure en nombre à la nôtre. À l'heure qu'il est, nous sommes prêts à prendre l'offensive sur le terrain, eux ne le sont pas. Nous devons envahir leur pays maintenant, et ne pas attendre qu'ils aient terminé les préparatifs indispensables pour envahir le nôtre. Si le président consentait à renforcer cette armée en lui adjoignant des troupes actuellement postées dans des endroits qui ne sont pas menacés, et à nous laisser mener à vive allure une campagne d'invasion avant l'arrivée de l'hiver, les recrues inexpérimentées de McClellan ne pourraient pas nous résister sur le terrain.

« En franchissant le Potomac en amont, en occupant Baltimore, en prenant possession du Maryland, nous pourrions couper toutes les communications de Washington, obliger le gouvernement fédéral à abandonner la capitale, vaincre l'armée de McClellan si elle venait nous affronter en rase campagne, détruire les équipements industriels partout où nous en trouverions, paralyser les relations commerciales à l'intérieur du pays, fermer les mines de charbon, nous emparer, en les détruisant au besoin, des manufactures et des centres marchands de Philadelphie et des autres grandes villes que nous pourrions atteindre, prendre et tenir cette étroite bande de terre qui va de Pittsburgh au lac Erié, vivre essentiellement sur le pays traversé. En leur faisant chez eux une guerre incessante, nous forcerions les habitants du Nord à comprendre ce qu'il leur en coûtera de vouloir contraindre le Sud à rester dans l'Union à la pointe des baïonnettes[79]. »

Il était difficile de traduire avec plus d'éloquence l'un des axiomes majeurs de Sun Tzu : « Remporter cent victoires en cent combats n'est pas ce que l'on peut faire de mieux. Soumettre l'ennemi sans combattre, c'est là, vraiment, ce que l'on peut faire de mieux[80]. »

Le 30 mai 1862, alors qu'il observait le déroulement d'escarmouches à Harpers Ferry, Stonewall Jackson tenta un nouvel effort pour faire adopter son plan. Il demanda à un vieil ami, le colonel Alexander R. Boteler, un ancien membre du Congrès, de transmettre sa proposition au président Davis, qu'il connaissait bien, et au général Lee. Si l'on portait ses effectifs à 40 000 hommes, expliqua Jackson à Boteler, il passerait dans le Maryland, « mettrait un terme au siège de Richmond et transporterait la campagne des rives du Potomac jusqu'à celles de la Susquehanna[81] ».

Le plan de Jackson était d'ailleurs plus facile à mettre en œuvre en 1862 qu'il ne l'aurait été à l'automne 1861, parce que McClellan avait choisi d'installer à l'écart, sur la péninsule comprise entre les rivières York et James, la plus grande armée de l'Union, la seule capable de l'emporter sur Jackson. Même si Lincoln lui ordonnait de se mettre aussitôt en marche, il lui faudrait au moins deux semaines, et probablement plus longtemps, pour réunir dans le Maryland des effectifs supérieurs en nombre à ceux des Confédérés. Sans doute y avait-il à ce moment-là plus de 60 000 hommes déployés contre Jackson, mais ils étaient dispersés. Jackson comptait se glisser hors du piège que Lincoln était en train de lui tendre à Strasburg et se replier loin au sud, en haut de la vallée de la Shenandoah. À partir de là, s'il recevait les renforts qu'il demandait, il pourrait renverser ou contourner n'importe quelle troupe de l'Union se trouvant encore dans la vallée, traverser le Potomac et avoir les mains libres jusqu'à ce que McClellan puisse extirper son armée de la péninsule et venir à sa rencontre. Trop tard, pensait Jackson.

Si un tel plan était adopté, le Nord se retrouverait placé devant un dilemme à peu près impossible à résoudre. Quand on comparait l'extrême lenteur de McClellan avec l'extrême rapidité de Jackson, on s'apercevait que, même si McClellan réussissait à mettre sur pied une armée dans le Maryland ou en Pennsylvanie, Jackson pouvait le surclasser tactiquement, détruire des éléments isolés de son armée et paralyser l'effort de guerre du Nord. À tout le moins, une invasion du Nord ferait cesser le siège de Richmond sans qu'un seul sudiste de plus ne soit sacrifié. Le Nord serait

réduit stratégiquement à la défensive. En quelques semaines, les Confédérés pouvaient gagner la guerre.

Jackson et Boteler revinrent en train à Winchester. Jackson y rassembla des documents pour expliquer sa proposition et Boteler partit voir Davis.

*

Pendant ce temps-là, entre le 31 mai et le 1er juin, Joe Johnston lançait une attaque contre McClellan à l'est de Richmond. L'événement, nommé bataille des Seven Pines (des Sept Pins) dans le Sud, et bataille des Fair Oaks (des Beaux Chênes) dans le Nord, montra à l'évidence que Johnson ne savait pas conduire une bataille. Son incompétence fut telle que le grand mouvement projeté, qui devait voir la division de James Longstreet attaquer le flanc droit (septentrional) de deux corps d'armée de l'Union disposés en ligne devant Richmond, n'eut jamais lieu. Longstreet arriva en fait derrière la division de D. H. Hill, un peu plus de trois kilomètres au sud, et empêcha tout bonnement d'autres troupes confédérées de participer à l'action. Laissé sans appuis, Hill vint se heurter de plein fouet aux soldats de l'Union placés en défense sur la route de Williamsburg ; il subit des pertes effroyables et n'arriva à rien. Johnson lui-même reçut deux blessures qui ne furent pas mortelles, mais le contraignirent à six mois d'inactivité. À la fin de l'engagement, le président Davis se rendit compte que Johnston n'était pas à la hauteur de ses responsabilités. Même s'il répugnait à se séparer de son bras droit, il promut Robert E. Lee commandant de l'armée de Virginie du Nord. Lee devenait ainsi son nouveau et dernier chef de guerre[82].

Jackson ne s'inquiétait pas le moins du monde des plans qu'échafaudait Lincoln pour le bloquer à Strasburg. Rien n'est plus difficile à la guerre que de faire converger en un même point deux armées venant de deux directions différentes. Chacun des deux généraux est déjà enclin à voir par lui-même dans tout carrefour un piège de l'ennemi prêt à se refermer sur lui. Ils sont dans l'ignorance de leurs mouvements et de leurs intentions respectifs, incertitude qui les rend craintifs et hésitants. Une telle attitude, habituelle en pareil cas, était d'autant plus marquée chez Frémont et chez Shields qu'ils essayaient de mettre en cage un général qui avait déjà donné des preuves de son extraordinaire rapidité de déplacement et de ses aptitudes saisissantes à la manœuvre. C'est ce qui explique que Shields, une fois arrivé à Front Royal, s'interdit de franchir les seize kilomètres qui le séparaient de

Strasburg. De la même façon, Frémont s'arrêta à une dizaine de kilomètres à l'ouest, où il se borna à défier la division d'Ewell. Le 1er juin, l'armée de Jackson put sans dommage traverser la ville en un flot ininterrompu et se diriger vers le sud.

Frémont remonta la Pike Valley pour y poursuivre les Confédérés tandis que Shields remontait de son côté la Luray Valley, espérant tomber sur les arrières de l'armée de Jackson, soit à New Market, soit à Harrisonburg. Mais celui-ci avait déjà envoyé la cavalerie incendier les ponts qui permettaient de traverser la branche sud (« South Fork ») de la Shenandoah, à savoir les deux ponts de Luray et celui de Conrad's Store. Ce qui maintint Shields à l'est de la South Fork, complètement à l'écart de Frémont.

Jackson ramena son armée à Port Republic, où un autre détachement de cavalerie était venu protéger le dernier pont restant sur la rivière. Il occupait de nouveau la position centrale, cette fois entre Shields à l'est et Frémont à l'ouest. Puisque Jackson était maître de l'unique pont disponible, aucun des deux ne pouvait venir aider l'autre. Le 8 juin 1862, Frémont lança une attaque contre la division d'Ewell à Cross Keys, à huit kilomètres à l'ouest de Port Republic ; il le fit avec mollesse et hésitation, et se replia massivement quand la brigade d'Isaac R. Trimble vint le tourner sur son flanc gauche. Le lendemain, à Port Republic, Jackson mit en fuite deux brigades de la division de Shields à l'issue d'un combat âprement disputé.

Ce fut la fin de la campagne engagée dans la vallée de la Shenandoah. Jackson mit son armée en sécurité dans une petite vallée en contrebas près de Brown's Gap, dans le Blue Ridge. Le 10 juin, Shields se replia sur Luray, tandis que Frémont faisait retraite précipitamment sur Harrisonburg et, dans son élan, continuait tout droit sur Middleton, à seize kilomètres au sud de Winchester. Jackson, laissé seul et tranquille, fit descendre ses hommes du Blue Ridge le 12 juin ; un camp fut dressé au-dessous de Port Republic et les soldats purent bénéficier de cinq jours de repos dont ils avaient le plus grand besoin.

Peu avant d'arriver à Port Republic, Jackson reçut un bref message du président Davis, lequel regrettait de ne pouvoir lui envoyer des effectifs supplémentaires pour l'offensive qu'il proposait de mener en territoire nordiste. Jackson fut déçu, mais ne renonça pas. Le lendemain du jour où il avait fait mouvement hors du Blue Ridge, il fit venir de nouveau le colonel Boteler et lui confia une lettre pour le général Lee où il expliquait son plan et sollicitait des troupes. Jackson était profondément opposé à une bataille

rangée avec McClellan. S'il pouvait porter la guerre dans le Nord, déclara-t-il à Boteler, « Richmond retrouverait la tranquillité et la campagne se jouerait en Pennsylvanie ».

Boteler n'eut pas le moindre succès lorsqu'il présenta à Lee le plan de Jackson. « Colonel, lui fit remarquer Lee, ne pensez-vous pas que le général Jackson ferait mieux de venir d'abord ici m'aider à chasser ces gêneurs qui sont devant Richmond ? » Quand Lee fit suivre la proposition de Jackson au président Davis, il l'assortit de ce commentaire manuscrit : « Je crois que le plus tôt Jackson pourra faire mouvement dans cette direction [vers Richmond], le mieux ce sera. Le premier objectif, aujourd'hui, est de vaincre McClellan[83]. » Davis fut de cet avis.

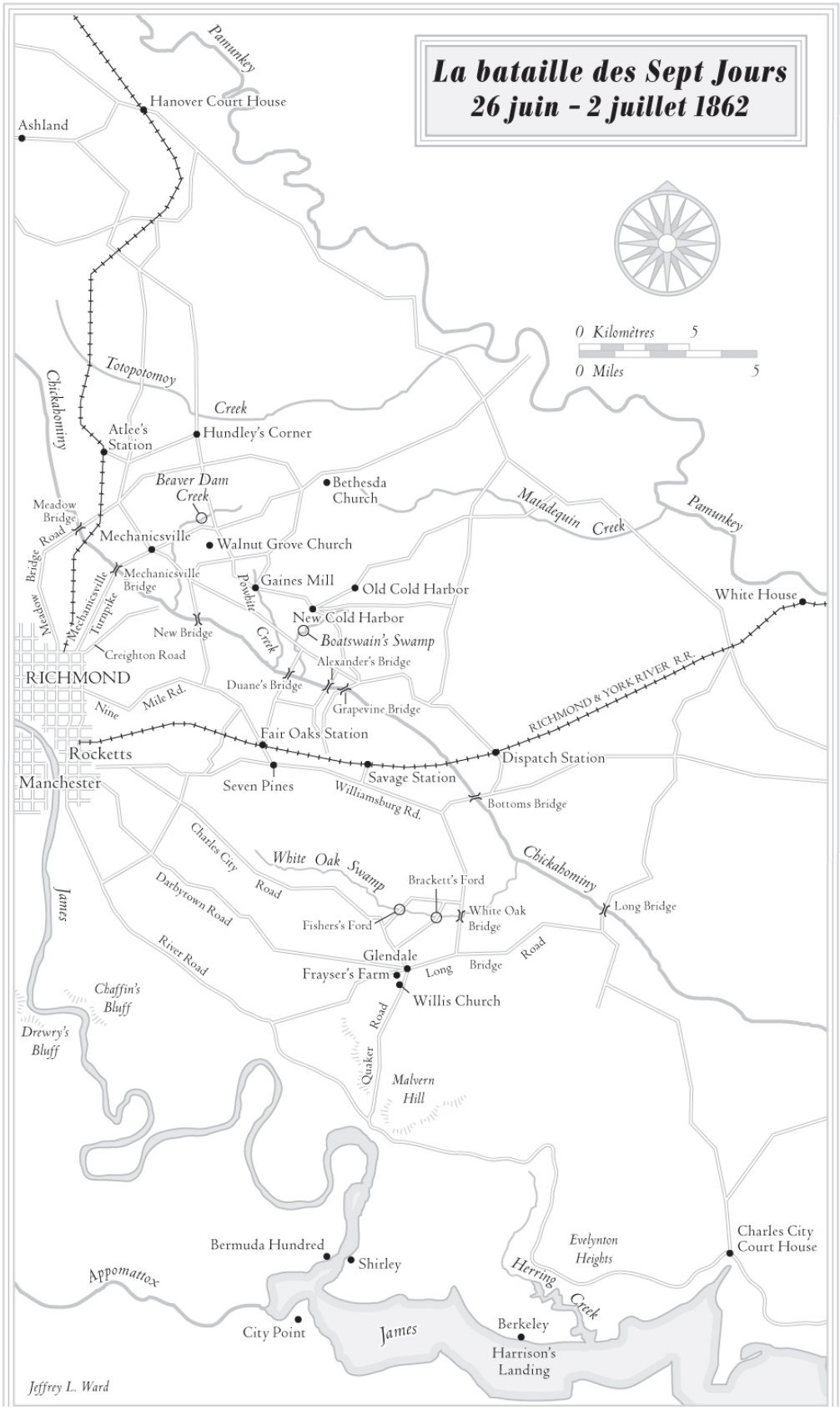
Lee et Davis avaient donc un point de vue entièrement différent de celui de Jackson. Celui-ci voulait attirer l'Union loin de Richmond en suscitant un danger beaucoup plus grand pour elle dans le Nord – la prise de ses villes, le saccage de son économie – qui forcerait McClellan à se retirer. Ce plan était fidèle à l'un des axiomes fondamentaux de Sun Tzu : pour éviter ce qui est fort, frapper ce qui est faible[84]. La force de l'Union, c'était l'armée de McClellan massée devant Richmond ; sa faiblesse, la population du Nord laissée sans défense, avec son industrie, ses lignes de chemin de fer et ses fermes. Lee, avec l'accord de Davis, entendait faire exactement le contraire de ce que Jackson proposait. Il voulait repousser par la force l'armée de McClellan. Tandis que Jackson plaidait pour une stratégie indirecte, Lee avait opté pour la destruction de l'ennemi par une attaque directe, frontale. Quand Jackson sut ce qu'il en était, il ne fit aucun commentaire. Laissant sa cavalerie sur place pour assurer la protection de la vallée de la Shenandoah, il fit partir en secret son armée pour Richmond.

*

Les règles du commandement militaire font obligation aux subordonnés de présenter leurs plans d'action à leurs supérieurs. Depuis le 1er juin 1862, Stonewall Jackson avait essayé, par l'intermédiaire du colonel Boteler, d'intéresser le président Davis et le général Lee à sa proposition : porter la guerre dans le Maryland et la Pennsylvanie et éviter à tout prix un affrontement avec McClellan. Il avait échoué. Lee et Davis n'avaient d'yeux que pour l'armée du Potomac, campée aux abords de Richmond. Ils ne pouvaient rien voir d'autre.

Les batailles des Seven Days (« des sept jours ») qui suivirent furent donc livrées exactement comme Lee le souhaitait. Il rassembla toutes les forces des Confédérés et alla se mesurer directement aux forces ennemies. L'opération débuta, le 26 juin 1862, par une attaque contre le corps de Fitz John Porter, situé au nord de la rivière Chickahominy. Cinq batailles se succédèrent, qui étaient autant d'assauts directs. La division de A. P. Hill, aidée par celle de D. H. Hill, attaqua les fortifications de l'Union, bâties le long de Beaver Dam Creek, juste à l'est du village de Mechanicsville. Ce fut un échec. Connue sous le nom de Gaines Mill, cette bataille, permit de rejeter Porter au-delà de la Chickahominy, mais au prix de très lourdes pertes. Une attaque frontale s'ensuivit à Savage Station, qui ne donna rien ; McClellan avait ordonné un repli vers Harrison's Landing, sur la rivière James. Vint alors une nouvelle attaque directe à Frayser's Farm, tout près de Glendale. Nouvel échec. Finalement, le 1er juillet, Lee se lança tête baissée contre les forces de l'Union, massivement rassemblées à Malvern Hill. Sans succès. McClellan put se retirer en toute tranquillité à Harrison's Landing, d'où il était indélogeable.

Un seul des assauts menés par Lee s'était bien terminé. Les batailles des Seven Days coûtèrent 20 000 hommes aux Confédérés, presque tous tués ou blessés, soit un quart de l'armée dont disposait Lee. McClellan perdit 8 800 hommes, tués ou blessés, auxquels il faut ajouter les 6 000 Fédéraux capturés par l'ennemi. Puisque l'on échangeait traditionnellement les prisonniers de guerre, le prix dont les Fédéraux avaient payé ces affrontements s'élevait à moins de la moitié de celui dont avaient dû s'acquitter les Confédérés. À ce train-là, le Sud, dont la population était le tiers de celle du Nord, était voué à la défaite.


La bataille des Sept Jours
26 juin - 2 juillet 1862
0 Kilomètres 5
0 Miles 5
Pamunkey
Hanover Court House
Ashland
Totopotomoy
Creek
Chickahominy
Atlee's Station
Hundley's Corner
Beaver Dam Creek
Bethesda Church
Meadow Bridge Road
Mechanicsville
Walnut Grove Church
Mechanicsville Bridge
Mechanicsville Turnpike
Meadow Bridge
Gaines Mill
Old Cold Harbor
Pamunkey
Mattaponi Creek
White House
New Cold Harbor
Boatswain's Swamp
Alexander's Bridge
Duane's Bridge
Grapevine Bridge
Creighton Road
New Bridge
Doubles Creek
RICHMOND
Nine Mile Rd.
RICHMOND & YORK RIVER R.R.
Fair Oaks Station
Rocketts
Manchester
Seven Pines
Savage Station
Dispatch Station
Williamsburg Rd.
Bottoms Bridge
Charles City Road
White Oak Swamp
Brackett's Ford
Chickahominy
Long Bridge
James
Darbytown Road
Fishers's Ford
White Oak Bridge
River Road
Glendale
Long Bridge Road
Frayser's Farm
Willis Church
Chaffin's Bluff
Drewry's Bluff
Quaker Road
Malvern Hill
Bermuda Hundred
Shirley
Evelynton Heights
Charles City Court House
Appomattox
Herring Creek
City Point
James
Berkeley
Harrison's Landing
Jeffrey L. Ward

Durant les Seven Days, le général Lee adopta une démarche dont il ne devait plus se départir pendant toute la durée de la guerre. Allant toujours de l'avant, il cherchait à attaquer l'ennemi de front. Procéder d'une manière indirecte n'avait pour lui aucun sens. Seul comptait à ses yeux l'assaut direct. Les méthodes de Lee étaient en complète infraction avec les principes de Sun Tzu et ne tenaient aucun compte des enseignements de Napoléon Bonaparte, qui disait : « Une maxime bien établie à la guerre consiste à ne rien faire de ce que souhaite votre ennemi – et pour la seule raison qu'il le souhaite. Vous devriez donc éviter un champ de bataille qu'il a reconnu et étudié. Vous devriez être encore plus attentif à en éviter un qu'il a fortifié et où il s'est retranché. Corollaire de ce principe : ne jamais attaquer de front une position qu'il est possible de contourner[85]. » Au lieu d'aller charger directement au cœur des forces ennemies comme le faisait Lee, a pu écrire Basil H. Liddell Hart, grand spécialiste en stratégie, un général doit prendre exemple sur ce que fit Pâris pendant la guerre de Troie : plutôt que de chercher à atteindre le puissant Achille à la tête ou dans la poitrine, cibles trop évidentes, il dirigea sa flèche sur le seul point faible de son adversaire : son talon[86].

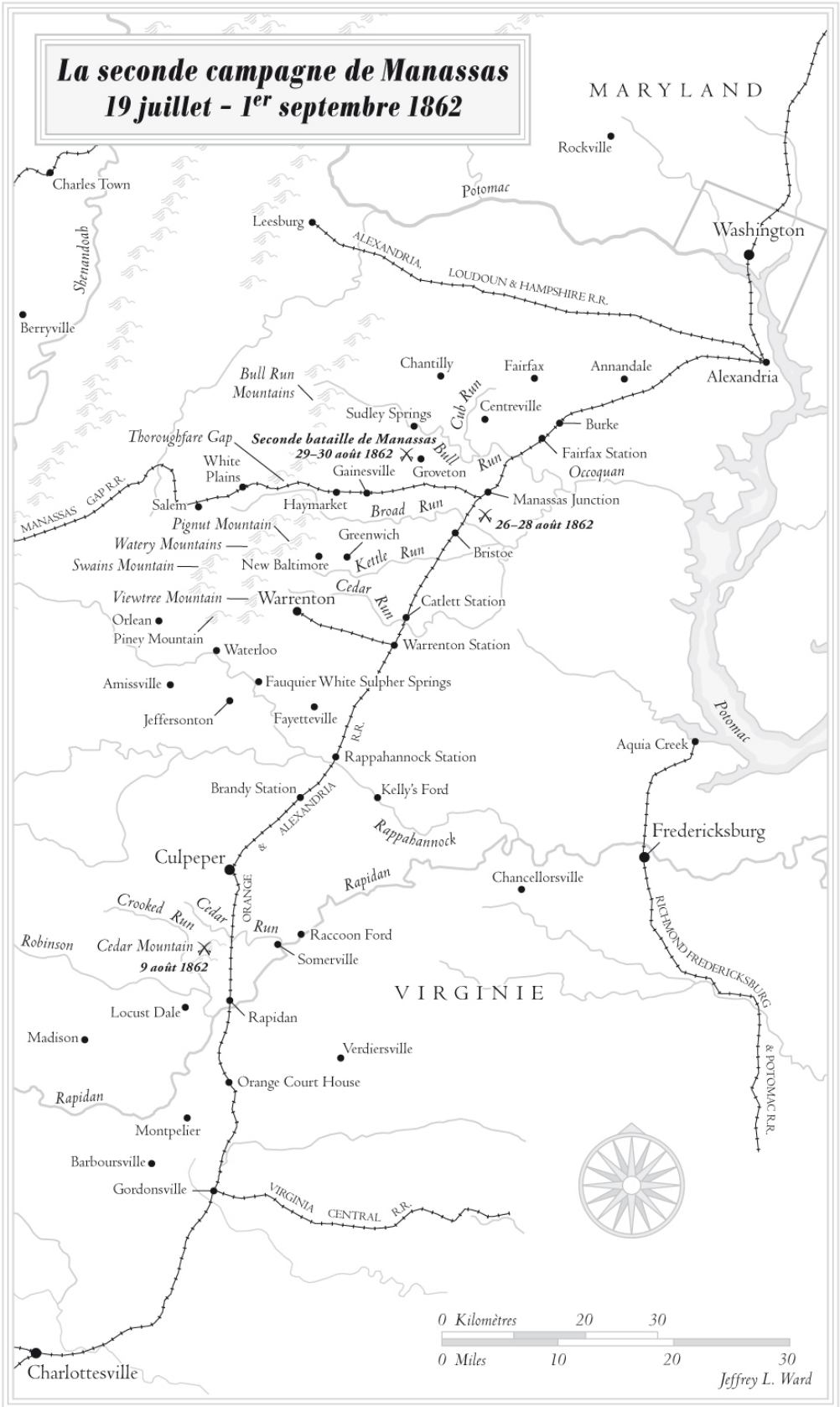
Jackson avait été profondément troublé par les façons de faire de Lee lors des Seven Days. Le 7 juillet 1862, il demanda à son vieil ami Alexander Boteler de faire une nouvelle démarche auprès du président Davis pour le convaincre d'envahir le Nord. Le Sud, faisait valoir Jackson, était militairement trop faible pour l'emporter sur l'armée de l'Union par le seul recours à la force. L'unique solution était d'éviter les troupes de l'ennemi et de contraindre le Nord, confronté à la destruction de ses biens, à accepter la paix. Jackson souligna que l'armée de McClellan ne présenterait aucun danger tant qu'elle n'aurait pas été réorganisée et renforcée. Le Sud devait rassembler 60 000 hommes et marcher sur le Maryland. Une fois encore, Davis rejeta l'idée. Jackson finit par se convaincre que Davis n'accepterait jamais cette stratégie, pas plus que Lee.

*

Abraham Lincoln fit venir de l'ouest un officier, Henry Wager Halleck, sous la direction duquel il plaça toutes les forces de l'Union. Il fit également venir, depuis ce même théâtre de l'Ouest, un autre officier, John Pope, pour former une nouvelle « armée de Virginie » de 60 000 hommes à partir des différentes unités éparpillées un peu partout sur le terrain. Pendant que George McClellan et ses 90 000 hommes massés à Harrison's Landing menaçaient Richmond, Lincoln ordonna à John Pope de marcher sur Richmond en empruntant le trajet de la ligne de chemin de fer d'Orange-Alexandria, autrement dit d'approcher la capitale confédérée par l'ouest.

Le 12 juillet 1862, la cavalerie de Pope s'empara de Culpeper Court House, à seulement 43 kilomètres au nord de Gordonsville. Lee envoya alors Jackson avec 12 000 hommes, bientôt 24 000, pour l'arrêter. Gordonsville se trouvait sur la Virginia Central Railroad. Sa perte couperait toute communication avec la vallée de la Shenandoah et devait être évitée à tout prix. Pope éprouvait des difficultés à rassembler les divers éléments de sa nouvelle armée, et Jackson vit là l'occasion de détruire certains d'entre eux. Le 9 août, il se heurta aux troupes isolées de Banks à Cedar Mountain, à onze kilomètres environ au sud de Culpeper. Quand Banks attaqua, Jackson mit son corps en fuite, mais d'autres forces de l'Union se portèrent au secours de Banks et Jackson se replia sur la rivière Rapidan, juste au nord d'Orange.

Lorsque McClellan découvrit que Jackson avait fait mouvement sur Gordonsville, sa première réaction aurait dû être d'attaquer à Richmond l'armée diminuée de Lee. Jackson ne s'était pas trompé : McClellan n'était pas maître de ses mouvements. Halleck et Lincoln estimèrent que son armée devait être évacuée de Harrison's Landing et ramenée à Washington, ou envoyée en renfort de Pope au cœur de la Virginie. C'était, du point de vue stratégique, une décision absurde, parce que l'Union abandonnait ainsi une position avantageuse, à portée d'attaque de Richmond. Voilà qui allait permettre à Lee de rejoindre Jackson avec le gros des troupes confédérées.


La seconde campagne de Manassas
19 juillet - 1er septembre 1862
MARYLAND
Rockville
Charles Town
Potomac
Leesburg
Washington
ALEXANDRIA, LOUDOUN & HAMPSHIRE R.R.
Shenandoah
Berryville
Chantilly
Fairfax
Annandale
Alexandria
Bull Run Mountains
Cub Run
Centreville
Sudley Springs
Burke
Thoroughfare Gap
Seconde bataille de Manassas
29–30 août 1862
Bull Run
Fairfax Station
Occoquan
White Plains
Gainesville
Groveton
MANASSAS GAP R.R.
Salem
Haymarket
Broad Run
Manassas Junction
26–28 août 1862
Pignut Mountain
Watery Mountains
Greenwich
Swains Mountain
New Baltimore
Kettle Run
Bristoe
Viewtree Mountain
Warrenton
Cedar Run
Catlett Station
Orlean
Piney Mountain
Waterloo
Warrenton Station
Amissville
Fauquier White Sulpher Springs
Jeffersonton
Fayetteville
R.R.
Potomac
Aquia Creek
Rappahannock Station
Brandy Station
Kelly's Ford
ALEXANDRIA &
Rappahannock
Fredericksburg
Culpeper
Chancellorsville
ORANGE
Rapidan
Crooked Run
Cedar Run
Raccoon Ford
Robinson
Cedar Mountain
9 août 1862
Somerville
RICHMOND FREDERICKSBURG & POTOMAC R.R.
VIRGINIE
Locust Dale
Rapidan
Madison
Verdiersville
Orange Court House
Rapidan
Montpelier
Barboursville
Gordonsville
VIRGINIA CENTRAL R.R.
Charlottesville
0 Kilomètres 20 30
0 Miles 10 20 30
Jeffrey L. Ward

Le 15 août, Lee tint une réunion avec Jackson et James Longstreet. Jackson avait déjà formé un plan. L'un des principes de Sun Tzu consiste à découvrir les dispositions arrêtées par l'ennemi et, en s'en servant, à élaborer ses propres plans. Jackson ne procéda pas autrement. Quand Pope s'était arrêté à la Rapidan, il avait concentré son armée sur la route Gordonsville-Culpeper, convaincu que, si Jackson avançait, ce serait en remontant la route jusqu'à Culpeper. Il avait laissé sans aucune protection les gués qui permettaient de traverser la Rapidan vers l'est. N'avoir pas pris cette précaution élémentaire bafouait tout à la fois le bon sens et les maximes de Sun Tzu, lequel soutient qu'un général ne devrait jamais compter sur la chance, mais s'assurer des capacités de l'ennemi et remédier à ses propres faiblesses, seul moyen d'éviter une attaque-surprise[87].

Jackson expliqua à Lee qu'en franchissant le gué de Somerville et celui de Raccoon, trois kilomètres plus à l'est, les Confédérés pourraient tourner l'aile gauche de Pope, couper sa ligne d'approvisionnement et empêcher l'arrivée de tout secours. Il serait alors aisé de repousser ses troupes, désormais isolées, contre la Rapidan ou à l'ouest contre les montagnes, puis de les détruire ou de les forcer à capituler. C'était exactement ainsi que Jackson avait manœuvré lorsqu'il avait pris à revers l'armée de Banks à Strasburg, et les conséquences de l'opération auraient même pu être cette fois plus dévastatrices : les Confédérés avaient la possibilité de mettre l'armée de Pope en danger en coupant la ligne de chemin de fer d'Orange-Alexandria.

Lee accepta le plan de Jackson, mais en rejeta, sans le lui dire, certains aspects essentiels. Jackson voulait faire franchir les gués aux Confédérés dès la nuit suivante, le 16 août. Longstreet demanda avec insistance à disposer de davantage de temps pour rassembler du ravitaillement. Jackson proposa de lui fournir une ration de biscuits suffisante pour la marche, mais Lee retarda au 17 la traversée et au 18 le mouvement tournant. Pour Jackson, il était capital de lancer rapidement l'opération, avant que Pope n'ait connaissance de ses mouvements.

Lee reporta de nouveau l'attaque. Longstreet n'avait toujours pas assez de biscuits et le chef de la cavalerie de Lee, J. E. B. (Jeb) Stuart, n'avait pas incendié, contrairement aux ordres, le pont situé à Rappahannock Station.

En fait, Lee n’avait pas l’intention de repousser Pope contre la Rapidan ou contre les montagnes, mais voulait tout simplement le forcer à se retirer. Il écrivit au président Davis, peu avant la fin de la campagne, que tous ses efforts avaient consisté à faire partir Pope de Virginie, et non pas à détruire son armée. Mais il n’en fit pas état auprès de Jackson.

Les atermoiements de Lee ruinèrent les espoirs de Jackson. L’une des meilleures occasions de la guerre était perdue. Le 18 août, Pope eut vent de ce qui se préparait contre lui grâce à un ordre qu’il trouva sur un officier confédéré qui avait été fait prisonnier, et grâce aussi à des espions qui l’informèrent que l’armée rebelle se massait près des gués de l’est. À la suite de quoi Pope ramena son armée sur la Rappahannock, quarante kilomètres au nord. Le 20 août, il était solidement installé le long de la rivière, depuis Rappahannock Station jusqu’au gué de Kelly, un peu plus de six kilomètres en aval.

D’ici peu, l’armée de Pope allait devenir trop grande pour que l’on pût se mesurer à elle. Déjà, des éléments de l’armée de McClellan débarquaient à Aquia Creek sur le Potomac, près de Fredericksburg. Il pourrait bientôt disposer de toutes ses forces. Une tentative menée par la cavalerie de Stuart pour détruire le pont de chemin de fer à Catlett Station, à vingt-deux kilomètres de Rappahannock Station, échoua. Le 24 août, Lee ordonna à Jackson de se diriger avec son corps au complet, soit 23 000 hommes, sur les arrières de Pope et de couper la ligne de chemin de fer pour forcer ce dernier à la retraite.

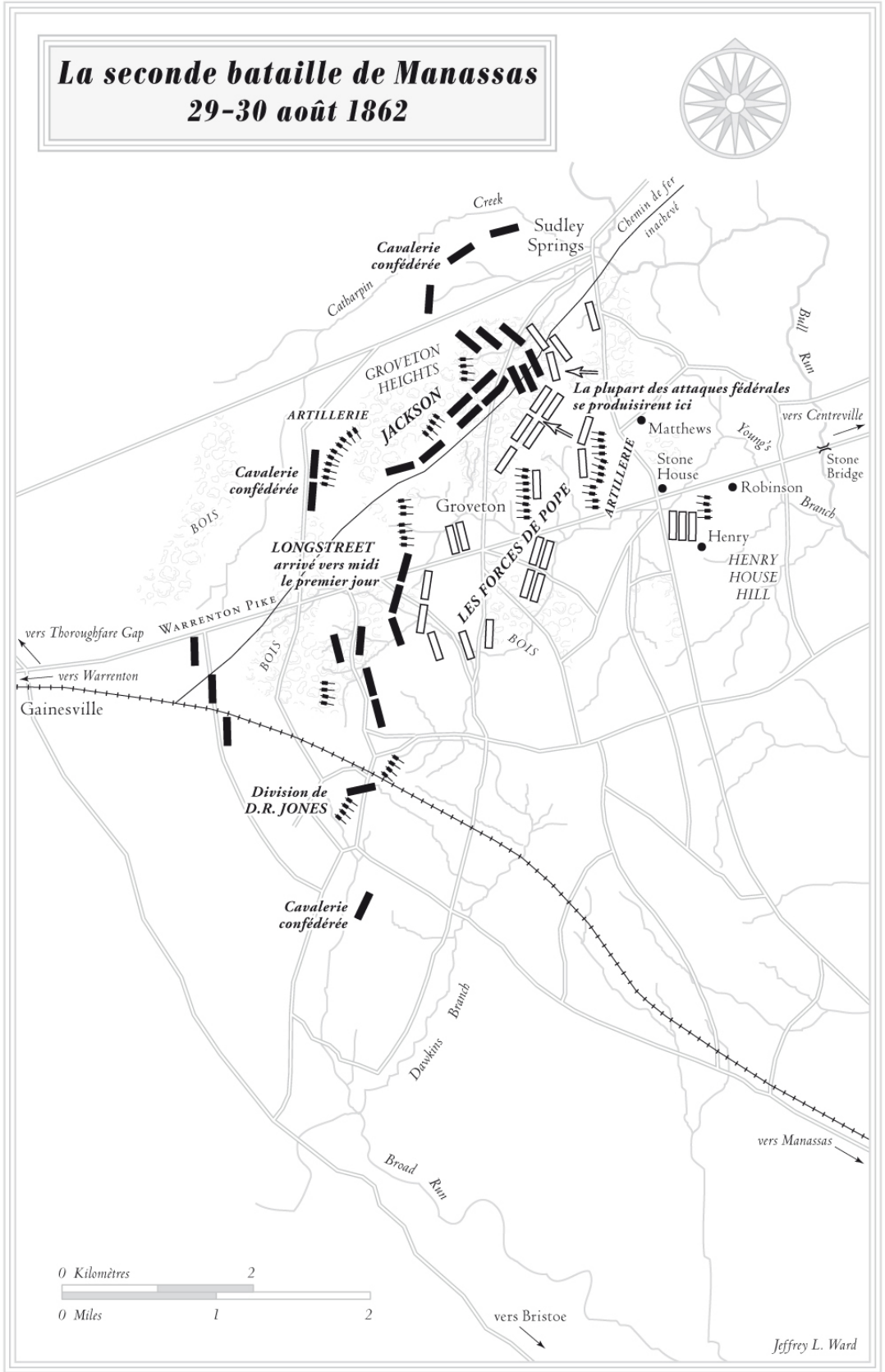
Pour Jackson, c’était une occasion à ne pas manquer. Au lieu de contourner, en la serrant au plus près, la ligne de Pope, juste à l’est des Bull Run Mountains (nom que l’on donne à la chaîne de Catoctin dans cette partie de la Virginie) et de couper le chemin de fer à l’endroit le plus proche, Jackson prit à l’ouest des montagnes, marcha vers le nord sur quarante kilomètres jusqu’à Thoroughfare Gap, et prit plein est sur Manassas Junction, la principale base d’approvisionnement fédérale sur la voie ferrée Orange-Alexandria. C’était une surprise complète sur le plan stratégique : non seulement l’ensemble du système d’approvisionnement de Pope se voyait compromis, mais, avec cette arrivée soudaine de troupes à moins de cinquante kilomètres de Washington, une menace directe pesait sur la capitale nationale.

La nouvelle força Pope à quitter à la hâte la Rappahannock. Il n’en sous-estimait pas moins Jackson. Il pensa que ce dernier était désormais

cloué à Manassas et pourrait être « cueilli » par des forces fédérales arrivant conjointement du sud, de l'ouest et du nord. Quand les forces de l'Union atteignirent Manassas le matin du 28 août 1862, elles découvrirent que l'oiseau s'était envolé, et que le dépôt fédéral d'approvisionnement, auquel les rebelles avaient mis le feu, n'était plus qu'un amas de ruines fumantes.

Ce n'est qu'à la fin de la journée que les Fédéraux découvrirent que Jackson occupait les hauteurs situées juste à l'ouest de Groveton, à treize kilomètres au nord-ouest de Manassas et à cinq kilomètres au nord-est de Gainesville, où l'armée de Lee, passant par Thoroughfare Gap, devait arriver le lendemain. Jackson avait fait en sorte que toute l'armée des Confédérés se retrouve réunie à Groveton. Il avait également fait en sorte de pouvoir mettre à l'épreuve une nouvelle théorie qu'il avait élaborée pour remporter la victoire dans une bataille avec l'armée de l'Union. Il était certain de pouvoir pousser Pope à l'attaquer car – conformément aux recommandations de Sun Tzu – il s'était comporté comme s'il avait fui Manassas dans la panique et comme s'il tremblait à présent de peur à Groveton. « La guerre, écrit Sun Tzu, est l'art du mensonge. Vous êtes capable ? Donnez à l'ennemi le spectacle de l'incapacité. Vous êtes prêt à mettre vos forces en action ? Simulez l'inactivité[88]. »

Jackson avait compris qu'il fallait changer de méthode : les attaques frontales, comme celles ordonnées par Lee lors des Seven Days, étaient trop meurtrières. Les assauts directs allaient s'empaler en plein cœur des forces ennemies. Autre raison de leur échec : l'efficacité des fusils à balle Minié et des canons légers à mitraille que l'on amenait jusqu'à la ligne de feu et qui projetaient sur les assaillants un nuage de fer mortel. Ces deux armes rendaient impraticable la façon habituelle de livrer un assaut, avec des soldats en ligne sur deux rangs de profondeur. La question était totalement à revoir, mais il fallait pour cela une véritable révolution dans les esprits. La solution ne fut trouvée qu'en 1915, quand un capitaine allemand renonça complètement aux attaques en formations pour les remplacer par de petites équipes de voltigeurs chargées d'infiltrer les tranchées des Alliés et de s'en emparer à la grenade à main et au fusil.


La seconde bataille de Manassas
29-30 août 1862
Creek
Sudley Springs
Chemin de fer inachevé
Cavalerie confédérée
Catharpin
GROVETON HEIGHTS
JACKSON
ARTILLERIE
Cavalerie confédérée
BOIS
La plupart des attaques fédérales se produisirent ici
Matthews
vers Centreville
Young's
Stone House
Stone Bridge
Robinson
Bull Run
Branch
ARTILLERIE
Groveton
LES FORCES DE POPE
Henry
HENRY HOUSE HILL
LONGSTREET arrivé vers midi le premier jour
WARRENTON PIKE
vers Thoroughfare Gap
vers Warrenton
Gainesville
BOIS
BOIS
Division de D.R. JONES
Cavalerie confédérée
Dawkins Branch
Broad Run
vers Manassas
0 Kilomètres 2
0 Miles 1 2
vers Bristoe
Jeffrey L. Ward

Jackson avait inventé une sorte de méthode intermédiaire qui préservait les formations et les pratiques traditionnelles. Elle consistait à inciter l'ennemi à attaquer les forces confédérées une fois celles-ci implantées sur une position défensive solide, mûrement choisie et appuyée par l'artillerie, avec un flanc suffisamment ouvert pour permettre aux défenseurs de manœuvrer autour, une fois la bataille terminée. Les armes défensives – le fusil à balle Minié et les canons à mitraille – étaient si puissantes que n'importe quelle attaque contre un défenseur déterminé et bien organisé était vouée à l'échec, comme l'avaient montré les batailles des Seven Days. Les Confédérés pourraient alors prendre à revers une armée de l'Union affaiblie et démoralisée et soit la contraindre à faire retraite dans le désordre, soit la repousser contre une rivière ou contre une chaîne de montagnes pour la forcer à se rendre[89].

Groverton était un site parfait pour tester la nouvelle théorie de Jackson. Il offrait sur son flanc occidental, à Gainesville, l'espace ouvert souhaité. La seule route de retraite envisageable pour l'armée de Pope passait par le Stone Bridge (« Pont de pierre »), sur l'arrière des Fédéraux. Si les Confédérés réussissaient à tourner le flanc gauche de Pope, ils pourraient bloquer le pont, acculer l'armée fédérale contre la rivière Bull Run et la détruire.

Le matin du 29 août 1862, Pope attaqua Jackson, déclenchant ainsi la Seconde bataille de Manassas (dite encore Seconde bataille de Bull Run). Comme Jackson l'avait prévu, les assauts frontaux de Pope échouèrent et il encourut de lourdes pertes. Vers 11 h 30, Lee arriva à Gainesville et plaça son armée pratiquement à angle droit de celle de Pope, en face de son flanc gauche, mais il n'attaqua pas, contrairement à ce qu'espérait Jackson. Tout au contraire, Lee et Longstreet discutèrent toute la journée pour savoir si une attaque était envisageable, optant finalement pour la négative. Une énorme occasion de l'emporter avait été manquée. Dès le lendemain, Pope renouvelait son attaque et, une fois encore, les forces de Jackson repoussèrent ses assauts. De nouveau, Lee se refusa à attaquer le flanc de Pope, pourtant totalement exposé. Ce n'est que vers le soir, quand les assauts inefficaces de Pope commencèrent à désorganiser son armée, que Lee finit par ordonner une attaque. Il était trop tard. Les Confédérés ne

purent s’emparer de Henry House Hill, juste au-dessus du Stone Bridge, avant la tombée de la nuit et l’armée de Pope put s’échapper. Ayant fini par reconnaître l’incompétence de Pope, Lincoln l’envoya dans l’ouest combattre les Indiens et rappela McClellan.

Ce qui aurait pu conduire à l’anéantissement d’une armée fédérale se solda pour elle par une simple défaite. Jackson avait montré à Lee comment on pouvait gagner la guerre en un ou deux engagements, mais Lee n’avait rien compris et se refusait à jouer le jeu jusqu’au bout. Jackson n’abandonna pas pour autant. Il attendit que d’autres événements lui permettent de convaincre Lee du bien-fondé de son système. En attendant, une chance unique avait été perdue à la Seconde bataille de Manassas.

*

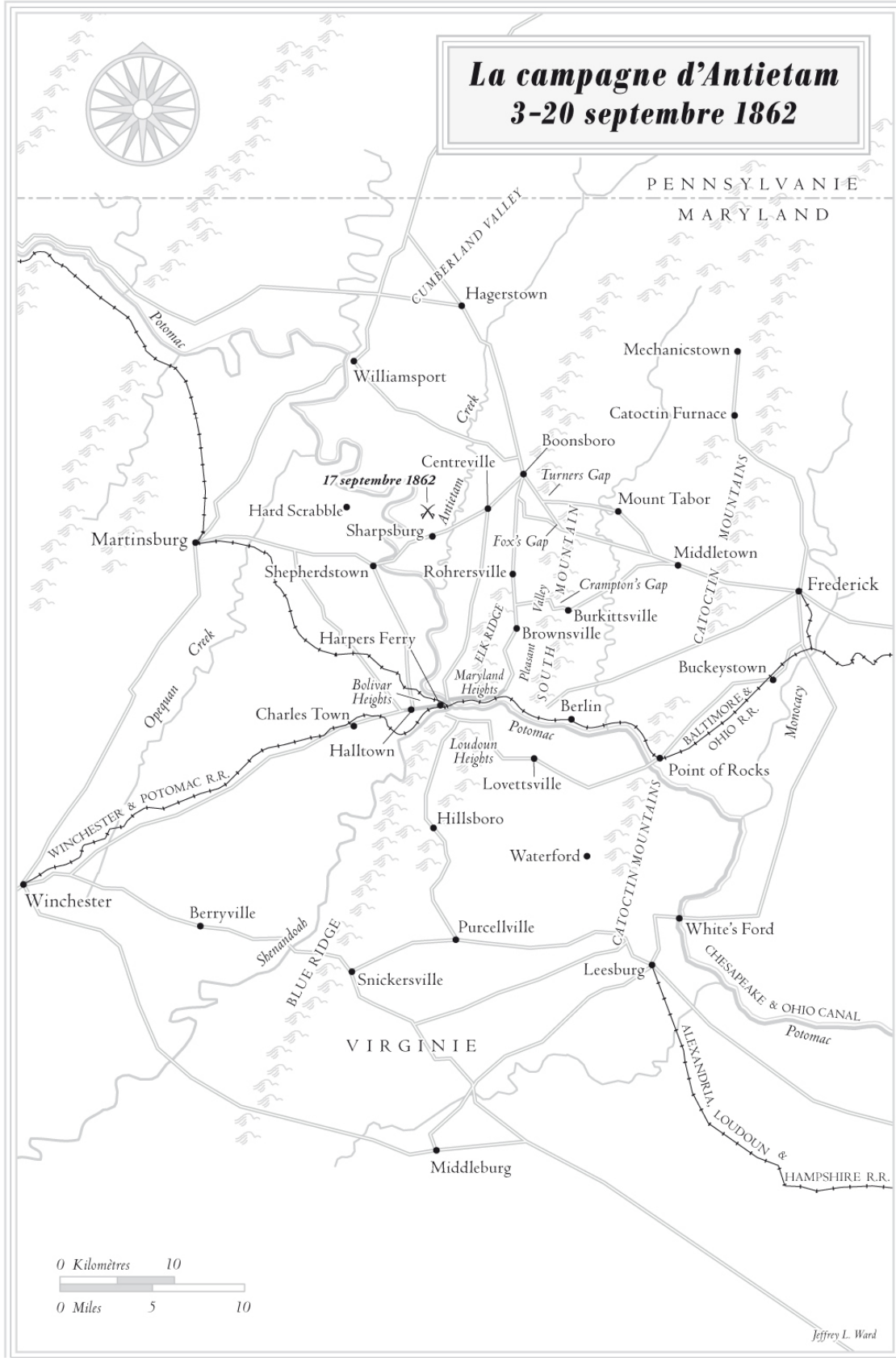
C’est alors que Lee décida d’envahir le Maryland. Tout comme il l’avait fait lors des Seven Days, il se proposait d’attaquer l’armée de George McClellan. Jackson venait de démontrer que l’on pouvait vaincre l’ennemi en restant sur la défensive, puis en attaquant, *dans un deuxième temps*, des Fédéraux désorganisés et démoralisés. Mais Lee n’avait pas retenu la leçon. Le 3 septembre 1862, il fit obliquer ses colonnes sur Leesburg et les gués permettant de franchir le Potomac. Il fit halte à Frederick, à soixante-cinq kilomètres au nord-ouest de Washington. Il y tint un conseil de guerre avec Jackson et Longstreet. Jackson insista pour que l’armée des Confédérés occupe au plus vite une forte position défensive, en laissant libre l’un de ses flancs, quelque part à l’est de Frederick. On pouvait être assuré que Lincoln – qui craignait en permanence une attaque sur la capitale – demanderait à McClellan de maintenir l’armée de l’Union entre Lee et Washington. Les Confédérés n’auraient donc personne devant eux pour les empêcher de marcher sur Baltimore ou Philadelphie, et McClellan serait obligé d’attaquer Lee à la première occasion. Et là, expliqua Jackson, il perdrait.

La proposition de Jackson était parfaitement logique et convaincante. Les neuf dixièmes de l’industrie du Nord étaient situés le long du corridor de la voie ferrée allant de Baltimore au sud du New Hampshire. C’était là également que se trouvait concentrée la population du Nord. Une menace exercée dans cette direction serait décisive.

McClellan vit clairement le danger. Dans le rapport officiel qu’il rédigea un an plus tard, il écrivit : « Une bataille perdue et tout aurait été

perdu. L’armée de Lee aurait pu marcher à sa guise sur Washington, Baltimore, Philadelphie ou New York. Elle aurait pu trouver sur place, dans un pays fertile et que n’avait pas dévasté la guerre, tous les approvisionnements nécessaires, imposer des contributions à des villes riches et peuplées sans rencontrer nulle part, à l’est des monts Allegheny, de forces capables d’entraver sa progression. »

Malgré tout le poids des arguments de Jackson, Lee refusa. Il entreprit de faire mouvement vers l’ouest, à travers la South Mountain, l’extension vers le Maryland du Blue Ridge, puis de marcher vers le nord, en direction de Harrisburg, et de détruire le pont de chemin de fer qui traversait à cet endroit la Susquehanna ! C’était une manœuvre stratégique d’une affligeante inconsistance. L’effort de guerre du Nord ne s’en ressentirait pratiquement pas, et la décision de Lee d’attaquer McClellan – et non pas de laisser McClellan l’attaquer – conduirait aux mêmes résultats désastreux qu’aux Seven Days[90].


La campagne d'Antietam
3-20 septembre 1862
PENNSYLVANIE
MARYLAND
VIRGINIE
CUMBERLAND VALLEY
Hagerstown
Potomac
Williamsport
Creek
Mechanicstown
Catoctin Furnace
Boonsboro
Centreville
17 septembre 1862
Antietam
Turners Gap
Mount Tabor
Hard Scrabble
Sharpsburg
Martinsburg
Fox's Gap
SOUTH MOUNTAIN
CATOCTIN MOUNTAINS
Middletown
Shepherdstown
Rohrersville
Valley
Crampton's Gap
Frederick
Burkittsville
Brownsville
ELK RIDGE
Harpers Ferry
Pleasant
Buckeystown
Maryland Heights
Bolivar Heights
Opequan Creek
Berlin
Charles Town
Potomac
BALTIMORE & OHIO R.R.
Monocacy
Halltown
Loudoun Heights
Point of Rocks
Lovettsville
WINCHESTER & POTOMAC R.R.
Hillsboro
Waterford
CATOCTIN MOUNTAINS
Winchester
Berryville
Shenandoah
Purcellville
White's Ford
BLUE RIDGE
Snickersville
Leesburg
CHESAPEAKE & OHIO CANAL
Potomac
ALEXANDRIA, LOUDOUN & HAMPSHIRE R.R.
Middleburg
0 Kilomètres 10
0 Miles 5 10
Jeffrey L. Ward

Durant la campagne qui suivit, Lee décida d'envoyer une partie importante de son armée s'emparer de Harpers Ferry, qu'il avait contourné, puis de reformer ses troupes à l'ouest de la South Mountain, dans le Maryland. Conduite par Jackson, l'attaque sur Harpers Ferry fut une belle réussite : 11 500 soldats de l'Union furent forcés de se rendre, mais le message contenant l'ordre donné par Lee à son armée de se dissocier fut trouvé sur le site de l'ancien camp des Sudistes, à Frederick, où il avait été abandonné (probablement par le général D. H. Hill). Connaissant ainsi les dispositions de Lee, McClellan défit le petit contingent que les Confédérés avaient laissé en défense sur la South Mountain, le forçant à battre en retraite. Lee n'avait plus d'autre choix que de se retirer en Virginie. Avec une armée qui faisait la moitié de celle de l'Union, il décida de se battre le long de l'Antietam Creek, juste à l'est de Sharpsburg, le 17 septembre 1862.

Il méconnaissait ainsi l'un des principes fondamentaux de Sun Tzu : il ne s'assura pas la supériorité dans le choix du terrain. L'armée confédérée était coincée dans un cul-de-sac formé par une boucle du Potomac et se trouvait incapable de manœuvrer. Il ne lui restait plus qu'à se battre pour sauver sa peau. Elle y réussit, essentiellement à cause de l'incompétence de McClellan, mais ce fut la journée la plus sanglante de toute la guerre de Sécession. Elle donna à Lincoln l'occasion de promulguer le décret connu sous le nom de Proclamation d'émancipation, qui transforma la guerre en croisade morale. La campagne de 1862 au Maryland fut une calamité, et toute la faute en revient à Robert E. Lee.

*

Le dernier événement de 1862 illustrant l'aveuglement de Lee en matière de stratégie fut la campagne de Fredericksburg. Lincoln démit McClellan, mais ce fut pour nommer à sa place un officier encore plus incapable, Ambrose E. Burnside. Burnside n'avait qu'une idée en tête : attaquer de front l'armée confédérée, laquelle avait choisi de s'installer sur les hauteurs situées juste au sud de la Rappahannock, à Fredericksburg.

Lee avait décidé défendre cette position, mais Jackson ne souhaitait pas y livrer combat. Il expliqua à Lee que les Confédérés l'emporteraient, mais

qu’ils ne réussiraient pas à prendre à revers les Fédéraux une fois repoussés et à les mettre en pièces : les canons de l’Union postés sur Stafford Heights, juste de l’autre côté de la ville, sur la rive nord de la rivière, dominaient l’ensemble du champ de bataille et interdiraient toute contre-attaque confédérée. De plus, il serait impossible de lancer une manœuvre contre le principal point faible de Burnside, sa ligne de ravitaillement, parce que sa base, installée à Aquia, n’était qu’à une vingtaine de kilomètres de là. Burnside pouvait facilement se replier sur Aquia Creek avant que les sudistes n’aient isolé son armée.

Jackson proposait de faire reculer les Confédérés sur la rivière North Anna, à quarante kilomètres au sud. Là, les Fédéraux, venant de Fredericksburg, auraient leur flanc droit exposé, ainsi que leur ligne de ravitaillement sur toute la distance depuis Aquia Creek, soit près de soixante kilomètres. S’ils attaquaient sur la North Anna et étaient défaits – Jackson en était certain –, il leur faudrait battre en retraite jusqu’à Aquia Creek. En de nombreux points du trajet, la cavalerie confédérée aurait l’occasion de ralentir la progression des Fédéraux, donnant ainsi à l’infanterie tout le temps de tourner l’ennemi, de couper sa ligne d’approvisionnement et de le forcer à de nouvelles attaques qui le conduiraient à de nouvelles défaites. Il y avait là l’occasion de détruire toute l’armée de l’Union. « Je suis contre l’idée de combattre sur la Rappahannock, confia Jackson au général D. H. Hill. Nous donnerons un bon coup de fouet à l’ennemi, mais nous ne profiterons pas de notre victoire. J’ai recommandé la North Anna, mais ma proposition a été rejetée[91]. » Une fois encore, Lee refusa de suivre l’avis de Jackson. Les Confédérés remportèrent effectivement la victoire à la bataille de Fredericksburg, le 13 décembre 1862. Les assauts de front menés par Burnside échouèrent complètement, lui coûtant 12 600 hommes, mais le Nord pouvait combler facilement ses pertes. Si bien que le Sud, comme l’avait prédit Jackson, n’y gagna rien.

*

Les campagnes de 1862 montrent que, lorsque les plans de guerre des uns et des autres respectèrent les maximes de Sun Tzu, les avantages obtenus furent énormes. Dans le cas contraire, les conséquences allèrent de la simple occasion manquée à la catastrophe complète. C’est un succès

spectaculaire qu'obtint Jackson en utilisant une méthode indirecte (le *qi* de Sun Tzu) pour écraser l'armée de Banks à Strasburg. Mais les Confédérés perdirent gros lorsque Lee refusa d'employer la même méthode pour coincer l'armée de Pope contre la Rapidan. Un autre exemple encore, dans l'autre sens : Jackson, toujours lui, qui, par la façon dont il sut exploiter ses connaissances sur la vallée de la Shenandoah et sa géographie, parvint (en parfait accord avec un autre axiome de Sun Tzu) à empêcher Banks d'avancer sur Stanton, parce qu'il pouvait couper sa ligne de ravitaillement à New Market. Et ce fut un dommage irrémédiable qui se produisit à Antietam quand Lee, échouant à suivre l'exemple donné précédemment par Jackson, ne s'aperçut pas que le tracé du Potomac paralysait l'armée confédérée et lui enlevait toute possibilité de tourner le flanc de l'Union.

CHAPITRE IV

GETTYSBURG, 1863

En mai 1863, le nouveau commandant de l'Union, « Fighting Joe » (Joe le bagarreur) Hooker, rassembla une énorme force de 70 000 soldats à Chancellorsville, sur le flanc gauche de l'armée confédérée, qui se trouvait alors à Fredericksburg.

Robert E. Lee décida de répondre favorablement aux demandes pressantes de Stonewall Jackson, qui voulait faire passer la totalité de son corps d'armée sur le flanc occidental des forces de Hooker (lequel n'était pas gardé), repousser ces forces loin du gué des United States – la seule voie possible pour traverser la Rappahannock – et les contraindre à capituler[92]. L'opération connut un plein succès, mais Jackson fut mortellement blessé alors qu'il procédait à la dernière manœuvre, qui consistait à bloquer le gué, et le coup décisif ne put jamais être porté. L'armée de l'Union avait subi un sérieux revers, mais elle put se replier de l'autre côté de la Rappahannock[93].

Jackson disparu, on aurait cherché en vain son équivalent parmi les autres officiers de Lee. C'est donc une armée confédérée passablement désemparée qui s'attela à la nouvelle tâche que lui avait fixée Lee : envahir le Nord pour mettre fin à la guerre. Lee réorganisa son armée en trois corps, sous le commandement respectif de James Longstreet, Richard S. Ewell et A. P. Hill.

Longstreet était entré dans certaines des idées de Jackson. Il essaya de convaincre Lee de ne pas attaquer l'ennemi, et de ne livrer bataille que lorsque les Confédérés occuperaient une solide position défensive. D'autres chefs militaires de la Confédération partageaient ce point de vue. Porter

Alexander, le brillant commandant d'artillerie de Longstreet, fit observer que les différents corps de l'armée de la Virginie du Nord, une fois rassemblés, n'avaient aucune attaque à redouter[94].

Longstreet croyait avoir reçu de Lee la promesse que ce dernier resterait sur la défensive lors de la campagne dans les territoires du Nord. La réalité devait montrer qu'il s'était complètement trompé. Le 10 juin 1863, Lee lança son armée vers le nord. Pour éviter d'avoir à se mesurer aux troupes de l'Union, dont il redoutait la puissance, il suivit la ligne de moindre résistance, contournant par l'ouest le gros des forces fédérales qui protégeait Washington et débouchant dans la Cumberland Valley, au Maryland et en Pennsylvanie. Précédé par des éléments de cavalerie qui arrivèrent presque jusqu'à Harrisburg, la capitale de la Pennsylvanie, le corps d'Ewell, qui menait la marche, s'empara le 27 juin de Carlisle, à trente-deux kilomètres à l'ouest de Harrisburg, tandis que la division de Jubal Early traversait York à marche forcée pour atteindre Wrightsville sur la Susquehanna, à peu près à quarante-huit kilomètres au sud-est de Harrisburg.

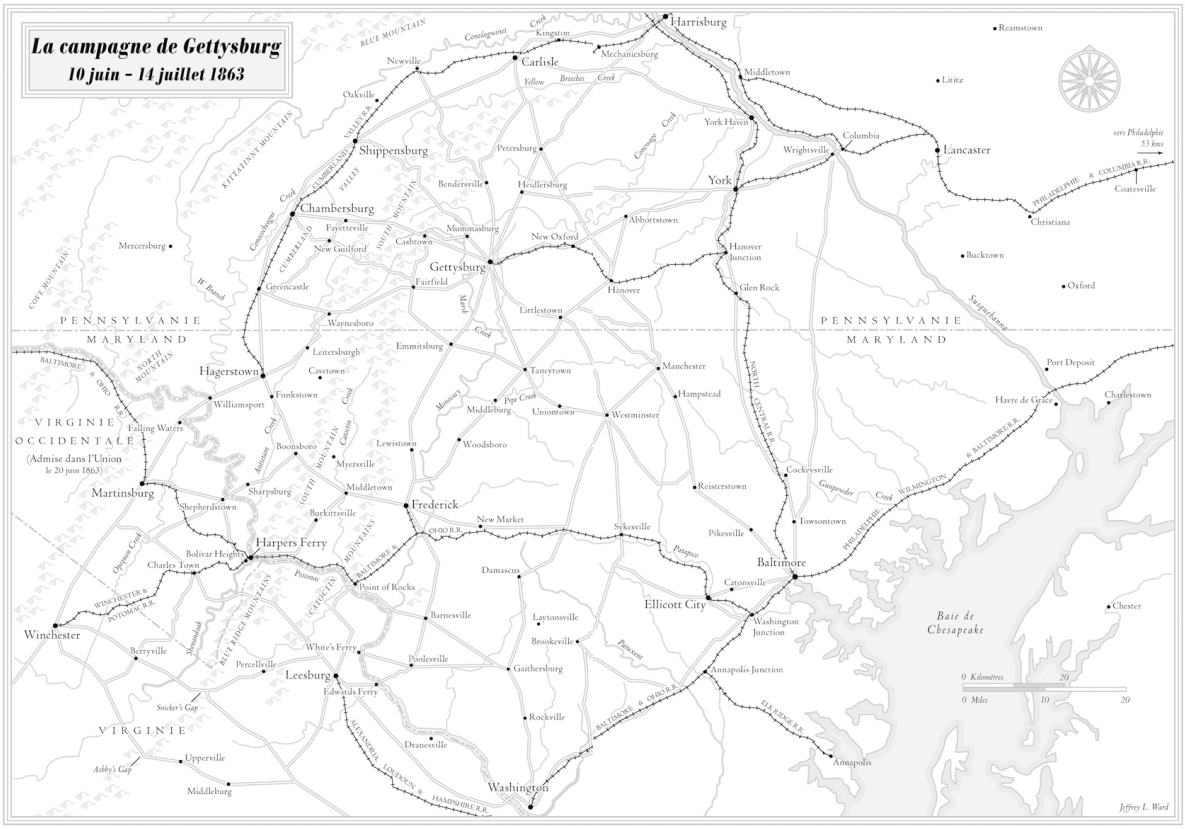
À ce premier stade de l'invasion, Sun Tzu n'aurait pu qu'applaudir aux actions de Lee. Le commandant sudiste avait pris stratégiquement l'initiative en manœuvrant de façon à se placer dans une position pratiquement inexpugnable. Il suivait ainsi l'un des préceptes les plus subtils de Sun Tzu : « Il en va d'une armée comme de l'eau. L'eau évite les hauteurs et se précipite dans les fonds. De même une armée doit éviter ce qui est plein et frapper ce qui est vide. Comme l'eau adapte son cours à la configuration du terrain, c'est en s'adaptant à l'ennemi qu'une armée s'assure la victoire[95]. » L'attaque de Lee s'était ainsi portée sur des espaces qui n'étaient pratiquement pas défendus. Situé à présent bien au nord de l'armée de l'Union, il voyait toutes les directions s'ouvrir devant lui, alors que son adversaire, George G. Meade, qui venait tout juste d'être nommé (le 28 juin) à la tête de l'armée du Potomac, ne pouvait guère que réagir à ses initiatives.

Lee avait le choix entre deux options stratégiques particulièrement prometteuses. Il pouvait masser ses troupes à Carlisle, forçant Meade à attaquer, sur un terrain bien choisi, des positions confédérées solidement défendues ; ou bien il pouvait se servir de la Susquehanna comme de douves et s'engager sur la route, qui n'était pas gardée, conduisant à Philadelphie, la deuxième plus grande ville du Nord et un nœud ferroviaire vital entre le nord et le sud. La perte de Philadelphie serait un désastre

militaire et politique dont le Nord ne pourrait se remettre. Une attaque sur Philadelphie aurait été dans le droit fil d'une des recommandations de Sun Tzu : « Celui qui sait bien manœuvrer l'ennemi adopte des dispositions auxquelles l'ennemi doit répondre. Il offre à l'ennemi quelque chose dont celui-ci doit s'assurer[96]. » Ce « quelque chose », c'était sans conteste Philadelphie.

Meade, dont l'armée ne s'était prudemment avancée que jusqu'à Frederick, dans le Maryland, était bien incapable d'interdire à Lee l'une ou l'autre option. Si Lee choisissait de rester à Carlisle, il disposerait, avant que l'armée de Meade ne puisse le rejoindre, de tout le temps suffisant pour trouver une hauteur qui lui convienne et préparer des défenses imprenables. S'il décidait de marcher sur Philadelphie – il était plus près de la ville que Meade et c'était de loin la meilleure solution – l'armée de l'Union serait obligée de courir derrière lui. À n'importe quel endroit sur la route, Lee pourrait arrêter son armée, l'installer sur une éminence facile à défendre, avec des flancs bien dégagés, bâtir des fortifications de campagne, poster des canons et attendre. Meade serait forcé d'attaquer dans les pires conditions. Il serait presque à coup sûr défait.

La campagne était donc quasiment gagnée. Incroyablement, Lee ne s'en aperçut pas. Il ne fit pas le moindre effort pour jouer sur les angoisses de Meade et le plonger dans l'incertitude sur ses intentions. Il ne comprit même pas qu'il avait réussi à occuper une position stratégique spectaculaire à Carlisle. On peut l'affirmer avec certitude, parce que, dès le moment où il apprit que Meade avait atteint Frederik, il abandonna les avantages qu'il s'était ménagés et envoya son armée opérer le plus rapidement possible sa concentration à Cashtown, au sud de la Pennsylvanie, à treize kilomètres à l'ouest de Gettysburg. C'était une très mauvaise décision, complètement contre-productive[97].



Les troupes de Lee furent contraintes de rejoindre à marche forcée le point de ralliement (les trois corps se trouvaient éloignés les uns des autres, à des distances par rapport à Cashtown allant de trente-deux à soixante-quatre kilomètres). Une épreuve épuisante et déroutante pour les soldats. Personne ne savait ce que réservait Cashtown. C’était une plongée dans l’inconnu. Dans son rapport officiel, Lee reconnut qu’il ne savait rien des effectifs ennemis qui avançaient sur Gettysburg ni des intentions des Fédéraux. Dès son arrivée à Cashtown, il s’empêtra dans un affrontement improvisé avec l’armée de Meade qui lui fit perdre tous les avantages dont il disposait. Cela conduisit à une bataille qui ne s’imposait absolument pas : Gettysburg.

Sun Tzu dit qu’une armée devrait suivre des plans mûrement réfléchis, et non pas réagir à des événements inattendus. « Si toute l’armée est mise à contribution pour obtenir un avantage, vous n’arriverez jamais à temps[98]. » Cela signifie qu’il ne faut jamais se précipiter pour livrer une bataille, mais manœuvrer de manière à occuper une position tactiquement avantageuse

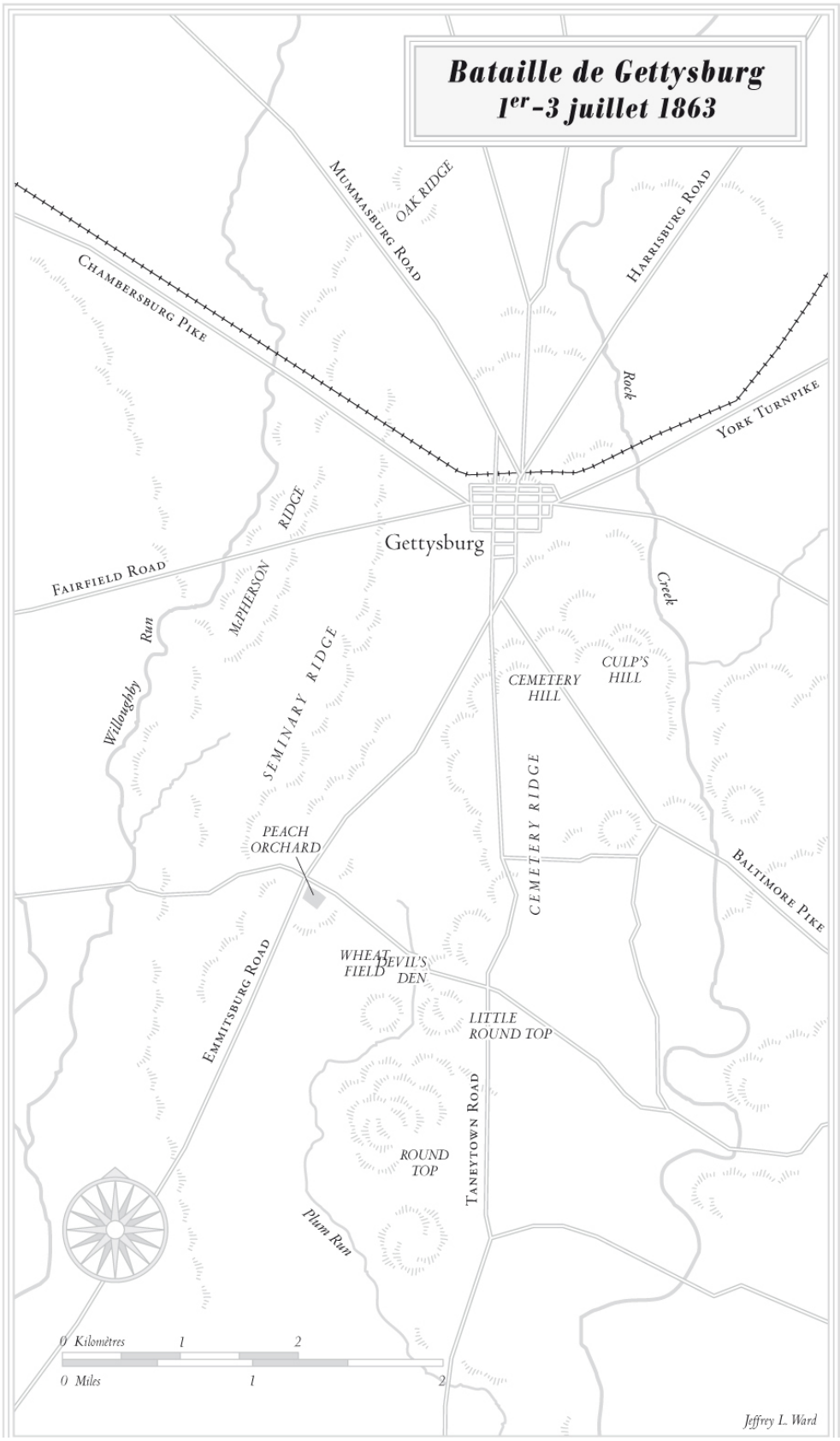
avant d'affronter l'ennemi. Lee fit tout le contraire : il se dirigea le plus vite qu'il put sur un point de ralliement sur lequel il n'avait aucune information. Il ne connaissait même pas le terrain et il n'avait aucun objectif bien défini. Avant même de se mesurer à l'ennemi, il plaça son armée dans une situation extrêmement dangereuse, qui n'avait absolument aucune raison d'être.

Sun Tzu fait valoir que les généraux devraient éviter de s'engager à la hâte dans des lieux qui ne leur sont pas familiers. Avoir un plan et s'y tenir, voilà qui permet de garder ordre et cohésion. Quand il apprit que Meade était à sa poursuite, Lee n'aurait pas dû réagir en se précipitant sur Cashtown. Oui, Meade le poursuivait ! Mais qu'aurait-il pu faire d'autre ? Cela prendrait des jours à Meade avant de pouvoir venir le défier. En fait, plus loin Lee se trouverait de Meade et plus de temps il faudrait à Meade pour le rejoindre, un temps que Lee pourrait mettre à profit pour bien se préparer à le recevoir. En se dirigeant précipitamment sur Cashtown, donc *vers* Meade, Lee renonçait à cet inestimable avantage qu'était le temps. Il aurait dû déjà décider de l'endroit où il comptait conduire l'armée de l'Union, et s'en tenir à cette décision. Cela aurait forcé Meade à se conformer aux plans de Lee, et non pas Lee à ceux de Meade.

Il est tout à fait évident, cependant, que Lee n'avait aucun objectif en tête lorsqu'il entre en Pennsylvanie. Les positions stratégiques que se ménagea l'armée des Confédérés ne correspondaient pas à un dessein bien arrêté de son chef. Elles étaient le fait d'actions audacieuses menées par des subordonnés. Lee ne sut même pas se rendre compte de ce qu'ils avaient réalisé. Une maxime de Sun Tzu convient parfaitement à la situation qui était alors celle de Lee : « L'armée qui l'emporte est celle qui s'assure les conditions de la victoire avant d'engager la bataille. L'armée vaincue est celle qui commence par se battre et ne cherche qu'après à s'assurer de la victoire. » C'est exactement ce que fit Lee : il commença par combattre et ne se préoccupa qu'ensuite de remporter la victoire. Sans avoir échafaudé le moindre plan, il rebroussa chemin à toute allure en direction de Cashtown et se retrouva pris dans une bataille à Gettysburg. Tout ce qu'il fit durant les trois jours que dura la bataille relève de l'improvisation. Il aggrava encore les choses en allant se jeter contre un ennemi qui s'était déjà assuré la maîtrise du champ de bataille. Comme le fait remarquer Sun Tzu : « Celui qui arrive le premier sur le champ de bataille et attend l'ennemi se sentira à son aise ; celui qui arrive le dernier sur le champ de bataille et doit courir pour aller combattre sera épuisé[99]. »

*

La bataille de Gettysburg commença d'une manière bizarre. La division de Harry Heth, appartenant au 3e corps de Hill, quitta Cashtown le 1er juillet pour aller mettre la main à Gettysburg sur un stock de chaussures qui était censé s'y trouver, un équipement dont les soldats de Lee avaient le plus grand besoin. Au lieu de chaussures, les Confédérés tombèrent sur la division de cavalerie de John Buford qui les attendait. Hill fit venir d'autres unités vers Gettysburg pour chasser les Yankees de la ville, mais il se heurta à des éléments d'infanterie du 1er corps qui arrivaient à temps pour épauler les cavaliers de Buford. Comme un aimant, cet engagement improvisé, né d'une simple rencontre, attira les deux armées l'une contre l'autre. Quand Lee arriva sur les lieux, il renonça très vite à toute idée de bataille défensive pour passer directement à l'offensive. Il n'avait qu'une vague connaissance du terrain et pas la moindre information sur les effectifs qui lui faisaient face. En totale violation des préceptes de Sun Tzu, il se jeta dans une bataille tumultueuse sans du tout savoir comment la remporter. Au prix de lourdes pertes, il délogea les Fédéraux de McPherson Ridge, à l'ouest de Gettysburg, et occupa Seminary Ridge, au sud-ouest. Pendant ce temps, Ewell, descendu depuis Carlisle, chassait les Fédéraux de la ville et les repoussait sur Cemetery Hill (« la colline du Cimetière ») et Culp's Hill, juste au sud.


Bataille de Gettysburg
1er-3 juillet 1863
Mummasburg Road
Oak Ridge
Harrisburg Road
Chambersburg Pike
Rock
York Turnpike
Ridge
Gettysburg
Fairfield Road
McPherson
Creek
Run
Willoughby
Seminary Ridge
Cemetery Hill
Culp's Hill
Cemetery Ridge
Peach Orchard
Baltimore Pike
Wheat Field
Devil's Den
Emmitsburg Road
Little Round Top
Taneytown Road
Round Top
Plum Run
0 Kilomètres 1 2
0 Miles 1 2
Jeffrey L. Ward

Tout commença donc de façon accidentelle : il n’y avait aucune raison d’en venir à une bataille à grande échelle. Aussitôt qu’il se rendit compte que Gettysburg était tenu par un nombre indéterminé de soldats, Lee aurait dû se replier sur la South Mountain, juste à l’ouest de Cashtown, rassembler son armée, s’assurer des dispositions de l’ennemi et décider alors quoi faire. C’est exactement ce qu’aurait recommandé Sun Tzu : « Celui qui excelle à la guerre, écrit-il, s’installe sur une position où il ne peut être vaincu[100]. » Lee, tout au contraire, se jeta tête baissée dans la bataille. Exactement comme lors des Seven Days, il alla d’une collision frontale à une autre. Stonewall Jackson, durant la campagne de la Shenandoah savait, avant même de livrer bataille, qu’il allait être victorieux : à McDowell, à Front Royal, à Winchester, à Cross Keys, à Port Republic.

Même sans s’être replié sur la South Mountain ni avoir déterminé quelles forces au juste se trouvaient devant lui, Lee aurait encore pu éviter le désastre s’il s’en était remis au bon sens dès la fin de la première journée. Il aurait dû observer que les Fédéraux occupaient une position défensive de tout premier ordre sur la ligne de crête qui s’étend vers le sud depuis Gettysburg. Cette ligne de crête, qui part de Cemetery Hill et de Culp’s Hill au nord, passe le long de Cemetery Ridge et débouche au sud sur deux mamelons assez élevés, Little Round Top et Round Top, donnait aux Fédéraux un avantage marqué dans une bataille défensive. Quand les troupes d’Ewell échouèrent à prendre d’assaut Cemetery Hill et Culp’s Hill à la fin de la première journée, Lee aurait dû comprendre qu’il ne devait pas attaquer cette ligne de crête, mais la contourner ou s’en éloigner. Comme le dit Sun Tzu : « Ne pas attaquer des formations impeccablement disposées[101]. » Il ne vit pas qu’il était impossible de donner l’assaut à Cemetery Ridge.

Lorsque James Longstreet arriva à Seminary Ridge le 1er juillet, après la fin des combats, il trouva Lee qui observait les Fédéraux en train d’opérer leur concentration sur Cemetery Hill. Longstreet étudia la situation avec ses jumelles pendant cinq à dix minutes, puis se tourna vers Lee : « Ce que nous devons faire, dit-il, c’est les contourner par leur flanc gauche [c’est-à-dire au sud] : nous nous interposerons ainsi entre l’armée fédérale et Washington. » Les Confédérés pourraient trouver là des hauteurs

appropriées, poster des canons, construire des fortifications de campagne et attendre les Fédéraux. Si ces derniers n'attaquaient pas, les Confédérés pourraient descendre sur Washington. Longstreet était certain que, pour parer à ce danger, les Fédéraux donneraient l'assaut le plus tôt possible. « Quand ils attaqueront, dit-il, nous les battrons[102]. »

Lee s'opposa vigoureusement aux vues de Longstreet mais ce dernier répliqua non moins vigoureusement. Il savait, tout comme Lee, que Lincoln insistait toujours pour que l'armée de l'Union demeure entre la capitale et l'armée des Confédérés. Lee avait l'occasion de placer son armée plus près de Washington que ne l'était celle de Meade. À coup sûr, ce dernier attaquerait immédiatement, sous peine d'être démis de ses fonctions. Lee mit un terme à la discussion : « Ils sont là en position [montrant du doigt Cemetery Hill et Cemetery Ridge], et je vais leur donner un bon coup de fouet, ou ce sont eux qui vont me le donner[103]. »

*

Quel étonnant refus de voir la réalité en face ! Sun Tzu, Napoléon, le simple bon sens conduisent à la même conclusion : ne pas attaquer de front un ennemi supérieur en nombre et qui a pris position sur une hauteur très facile à défendre. C'était d'autant plus vrai que les deux armées étaient équipées du fusil à balle Minié ainsi que de canons légers que l'on plaçait dans la ligne de défense et qui tiraient à mitraille sur les attaquants. Les défenseurs pouvaient également s'abriter derrière des fortifications de campagne, s'ils disposaient du temps et des matériaux nécessaires pour les aménager, ou derrière des barrières naturelles, comme des murs de pierre. L'avantage appartenait de très loin à la défense.

Une armée, disait Sun Tzu, doit s'efforcer de contourner les barrages établis en travers des routes, les fortifications et toute position solidement défendue. Elle « doit éviter ce qui est plein et frapper ce qui est vide[104] ». Napoléon recommandait de ne jamais se lancer dans une attaque frontale si l'on pouvait procéder autrement, et de toujours faire mouvement sur l'arrière de l'ennemi, même si ce mouvement devait échouer, parce qu'il ébranlerait le moral de l'ennemi et le pousserait à la faute. Lee préféra retomber dans ses méthodes habituelles, celles qui avaient été les siennes depuis sa prise de commandement en juin 1862.

Dès qu'il arriva le 1er juillet peu avant minuit sur Cemetery Hill, Meade se rendit compte que Lee pouvait l'obliger à bouger simplement en s'installant entre la capitale et lui. Abner Doubleday, qui commandait le 1er corps de l'Union, aperçut lui aussi le danger. « Lee, écrivit-il, aurait pu facilement faire sortir Meade de la solide position qu'il occupait sur les hauteurs, et il aurait dû le faire[105]. »

Le second jour de la bataille, le 2 juillet, Lee insista pour que le 1er corps de James Longstreet aille attaquer Cemetery Ridge depuis le sud-ouest. Il s'était convaincu que l'armée de l'Union n'occupait que Cemetery Hill et Culp's Hill : les forces confédérées pouvaient donc gravir les pentes de Cemetery Ridge juste au sud, qu'il pensait inoccupées, et déloger les forces de l'Union installées sur les deux collines plus au nord. Longstreet protesta, en vain. Lee ordonna l'attaque avant d'avoir pris une bonne connaissance du terrain. Sun Tzu l'avait pourtant bien recommandé : « Il faut établir quel est le dispositif de l'ennemi pour savoir si sa position est avantageuse ou non. Et il faut mettre l'ennemi à l'épreuve pour savoir où sont ses points forts et où sont ses points faibles[106]. »

Le matin du 2 juillet, Lee envoya deux officiers du génie pour savoir si des troupes ennemies occupaient le sud de Cemetery Ridge et le Round Top. Ils dirent n'avoir aperçu, en dehors de quelques individus isolés, aucune force de l'Union. Ni Lee ni Longstreet ne firent procéder à des investigations plus poussées, une négligence très grave de la part des deux officiers. Au fil de la journée, la situation changea complètement. Meade ordonna à Daniel Sickles d'occuper Cemetery Ridge avec son 3e corps. Mais ce dernier estima que Peach Orchard, une hauteur située en bordure de la route d'Emmitsburg entre Seminary Ridge et Cemetery Ridge, convenait mieux. Il déplaça donc son corps vers l'ouest, créant ainsi un vaste saillant avec Peach Orchard à sa pointe.

Lee ne découvrit la présence du corps de Sickles qu'à 15 h 30. Il avait justement prévu d'installer son artillerie à Peach Orchard pour couvrir son avance sur Cemetery Ridge. Les Confédérés auraient à présent bien du mal à s'emparer de Cemetery Ridge pour désorganiser la ligne des Fédéraux. Il leur faudrait au préalable s'emparer de Peach Orchard. Voilà qui prendrait du temps et donnerait aux Fédéraux l'occasion de renforcer leurs positions défensives sur Cemetery Ridge. Avec l'avancée de Stickles, c'était tout le plan de Lee qui s'effondrait. Furieux d'avoir vu ses propositions rejetées,

Longstreet n’envoya aucun message à Lee pour l’informer et choisit de s’en tenir obstinément aux ordres qu’il avait reçus au départ. À la guerre, un cas comme celui de Longstreet n’a rien d’inhabituel. La structure du commandement, chez les militaires, exige qu’un subordonné obéisse aux ordres de son supérieur même s’il les désapprouve. C’est le devoir d’un subordonné d’exécuter les directives de son supérieur au mieux de ses compétences. Longstreet, cependant, savait désormais de façon certaine que l’idée de départ de Lee ne tenait plus. On pouvait être pratiquement sûr que les Fédéraux occupaient Cemetery Ridge et qu’ils avaient avancé vers l’ouest à l’intérieur de la vallée. Il était de la responsabilité de Longstreet d’informer Lee de ces événements. Impossible de savoir si celui-ci aurait changé ses plans, mais, en gardant le silence, Longstreet manqua à son devoir.

C’est alors que McIvor Law, qui commandait une brigade dans la division de John Bell Hood, proposa à Longstreet un plan bien plus intéressant – une solution qui aurait pu faire gagner la bataille en une journée. Law découvrit que Round Top était inoccupé. Cette hauteur se dressait, écrivit-il, « comme une sentinelle colossale gardant le flanc gauche des Fédéraux, avec des contreforts et des prolongements vers le nord qui offraient des emplacements parfaits pour l’artillerie[107] ». Des canons installés sur Round Top pourraient prendre en enfilade toute la ligne de l’Union, de Little Round Top jusqu’à Cemetery Hill. Il est pratiquement impossible de résister à ce genre de tir : il n’y a pas d’autre solution que de se replier. Porter Alexander a bien décrit les avantages d’une telle situation : « Une batterie placée à un endroit où elle peut prendre l’ennemi en enfilade n’a pas à s’embarrasser d’un objectif. Il lui suffit de tirer dans la bonne direction et ses projectiles, où qu’ils tombent, feront immanquablement des ravages. Aucune troupe, qu’il s’agisse d’infanterie ou d’artillerie, ne peut endurer longtemps un tir en enfilade[108]. » Hisser des canons sur Round Top aurait eu un effet décisif, parce que l’armée de l’Union aurait été contrainte d’abandonner la ligne de crête.

Law expliqua à Hood que Round Top constituait une base idéale pour l’armée de la Confédération, et que sa brigade pouvait s’emparer de la colline, bloquer la route de Taneytown, quatre cents mètres à l’est, et couper le Baltimore Pike, un peu plus de trois kilomètres au-delà. Cela bouleverserait complètement la situation de l’Union. L’occupation de Round Top forcerait l’ennemi à déplacer son front, à abandonner la solide

position qu'il tenait sur la crête, et à venir attaquer les Confédérés. Law avait raison. Sa brigade pouvait frapper là où l'ennemi n'était pas et s'emparer de la seule position d'où l'on pût dominer toute la ligne de bataille de l'Union.

Hood reprit à son compte la proposition de Law, mais, quand il l'exposa à Longstreet, ce dernier répliqua que Lee était déjà dans tous ses états parce que lui, Longstreet, tardait à attaquer, et qu'il ne voulait pas aggraver les choses en faisant d'autres suggestions. Ce faisant, il manquait une nouvelle fois à son devoir.

Si Lee avait été mis au courant, quelle aurait été son attitude ? Il est évident qu'il n'avait pas vu l'importance de Round Top ou n'en avait pas tenu compte, même après avoir observé le terrain pendant plus d'une journée. S'en emparer aurait conduit à une bataille défensive, et Lee voulait attaquer. Il est impossible d'en être sûr, bien évidemment, mais on peut penser qu'il n'aurait fait aucun cas du plan de Law – tout comme il n'avait fait aucun cas de celui de Longstreet, qui proposait de marcher vers le sud.

La bataille de Gettysburg nous éclaire très utilement sur la façon dont les généraux jugent le terrain et évaluent les dispositions prises par l'ennemi. Ce qu'ils *voient* varie énormément d'un individu à l'autre. Qui découvre le paysage de Gettysburg est presque aussitôt frappé par la situation dominante de Round Top à l'extrémité sud de la ligne de crête. La colline surplombe tous les autres accidents de terrain. Pour toute personne douée d'imagination – et à plus forte raison pour un militaire expérimenté qui devrait plus particulièrement savoir ce qu'il en est du tir en enfilade – c'est l'emplacement idéal pour poster des canons. De toute évidence, ou Lee était aveugle ou il était incompétent. La même remarque s'applique à Meade, qui ne fit aucun effort pour s'emparer de Round Top[109].

McIvor Law, quant à lui, sut tout voir et tout comprendre à peine arrivé sur place, et il n'était pourtant qu'un subordonné : c'est le chef suprême qui doit tout voir et tout comprendre. Comme le fait remarquer Sun Tzu, le général qui réussit est celui qui sait, en un seul regard, prendre toute la mesure d'une situation[110]. C'était le cas de Napoléon Bonaparte, qui disait que le grand général est celui qui a « le coup d'œil », qui embrasse tout d'un seul regard.

Le sort des batailles, et souvent celui des guerres, dépend pour une large part de la présence ou de l'absence de chefs possédant une telle qualité. Si un général qui sait voir se trouve opposé à un autre général qui ne sait pas

voir, c’est le premier qui presque certainement l’emportera. Ce fut le cas de Stonewall Jackson dans les combats dont il eut la responsabilité. Quand un chef qui ne sait pas voir se heurte à un autre chef qui ne sait pas voir non plus, l’issue dépendra d’autres facteurs. C’est ce qui arriva à Gettysburg.

Non seulement Lee ne savait pas voir, mais il était incapable de faire des choix raisonnés. Tout au long de la guerre, il concentra son attention sur l’ennemi qui lui faisait face, et rarement sur autre chose. C’est pourquoi la bataille des Seven Days connut le déroulement qui fut le sien. C’est pourquoi Lee ne put comprendre la stratégie de Stonewall Jackson : tourner l’armée de Pope et la repousser contre la Rapidan ou contre les montagnes. C’est aussi la raison pour laquelle, lors de la Seconde bataille de Manassas, il resta pendant deux jours sur le flanc de l’armée de l’Union, qui n’était pas défendu, sans attaquer.

L’un des aspects les plus remarquables de la bataille de Gettysburg, c’est que les Confédérés parvinrent à se rendre maîtres de Round Top, mais que rien ne fut fait pour exploiter cet avantage. Le colonel William C. Oates, qui commandait deux régiments de l’Alabama, s’empara de Round Top quelques minutes après l’ordre donné à 17 heures par Longstreet à la division de Hood de monter à l’assaut. Oates n’avait pas pris part à la controverse, mais dès qu’il eut atteint le sommet, il se rendit compte que les Confédérés avaient le moyen de forcer les Fédéraux à abandonner tout leur dispositif. Il suffisait de couper quelques arbres et de hisser des canons sur la colline, sans avoir à attaquer Little Round Top, Cemetery Ridge, Cemetery Hill ou Culp’s Hill[111]. Un officier d’état-major vint lui intimer l’ordre de suivre le plan initial de Lee et d’avancer dans un premier temps sur Little Round Top, avant de se lancer dans l’ascension de Cemetery Ridge. Oates protesta, mais obéit. Ses hommes allèrent se heurter au 20e régiment du Maine, qui venait juste d’arriver à Little Round Top, et repoussa les attaques répétées de Oates. Par une ironie du sort, la responsabilité de l’opération incomba à Law. Hood avait été grièvement blessé peu après le lancement de l’attaque, si bien qu’il revint à Law de prendre le commandement de la division. Il passa le reste de la journée à essayer de suivre les ordres de Lee. Aucun officier supérieur n’eut donc la possibilité de s’intéresser à Round Top, qui ne joua donc aucun rôle.

Longstreet attendit une heure et demie avant d’envoyer, à 18 h 30, la division Lafayette de McLaw contre Peach Orchard. Après des assauts acharnés et répétés, les Confédérés parvinrent à rompre le centre de la ligne

de Sickles, obligeant tout le corps de l'Union, y compris les renforts qu'il avait reçus, à se retirer en désordre. Les Confédérés furent arrêtés par la nuit, ainsi que par une ligne de feu que l'artillerie de l'Union avait installée le long de Plum Run, juste à l'ouest de Cemetery Ridge[112]. Ces attaques, qui coûtèrent 7 000 hommes aux Confédérés, eurent pour seul effet le repli de Sickles sur Cemetery Ridge, qui était la vraie ligne de défense de l'Union. Longstreet, sans l'avoir voulu, ramena ainsi à sa juste dimension une ligne que Sickles avait au départ beaucoup trop étirée.

À cause de toutes les erreurs de Lee, les avantages que le Sud avait gagnés en envahissant le Nord se trouvaient réduits à néant le 2 juillet 1863 au soir. Dès le 3 juillet au matin, lorsque Lee refusa à Longstreet ce que celui-ci lui demandait instamment, c'est-à-dire le départ de l'armée vers le sud, la seule issue raisonnable, tant que les Confédérés disposaient encore de quelques moyens offensifs, était de se replier en Virginie. Lee s'y refusa, insistant tout au contraire pour qu'un assaut frontal soit livré au cœur même des positions de l'Union – une action qui est passée à l'histoire sous le nom de « charge de Pickett ». De toutes les opérations contre-productives que mena Lee durant la guerre, celle-ci fut la plus calamiteuse.

C'est probablement une situation analogue à celle du 3 juillet, qui devait décider de la bataille de Gettysburg, que Sun Tzu a dans l'esprit lorsqu'il écrit : « Celui qui sait quand il est possible de combattre et quand il est impossible de combattre remportera la victoire. » Comme le stratège chinois le souligne un peu plus loin : « Il y a des terrains pour lesquels on ne lutte pas[113]. » Pas de meilleur exemple de ce genre de terrain que les positions renforcées de l'Union en ce 3 juillet : partant de Cemetery Hill et de Culp's Hill, se développant le long de Cemetery Ridge et allant s'ancrer à Little Round Top. Lee aurait dû se rendre compte qu'une attaque frontale prenant pour cible le centre de cette ligne sur Cemetery Ridge – « terrain pour lequel on ne lutte pas » – était une action « impossible ». Longstreet multiplia les arguments pour le dissuader de lancer l'attaque, mais, malgré tous ses efforts, Lee resta inflexible. Peut-être Stonewall Jackson aurait-il pu le convaincre de prendre un parti plus raisonnable.

Dans un fragment perdu de *L'Art de la guerre* découvert dans une tombe ancienne bien des années après la composition du texte original, le roi de Wu pose à Sun Tzu la question suivante : « Supposons que l'ennemi arrive le premier sur les lieux, qu'il occupe les positions stratégiques et tienne les points forts avec des troupes d'élite. Que devrons-nous faire ? »

Et son interlocuteur de répondre, ce qui va tout à fait dans le sens de Longstreet : « Si l'ennemi est parvenu à occuper une position, il ne faut surtout pas songer à l'attaquer. Il faut l'en faire sortir en feignant de partir. L'ennemi sera certainement amené à sortir d'où il s'est installé pour se porter au secours des points menacés. Ce que les autres convoitent, nous le leur offrirons ; ce qu'ils abandonnent, nous le leur prendrons[114]. »

Ne comptant plus que sur ses hommes pour l'emporter, Lee lança 13 500 soldats dans un assaut frontal contre le centre de la position tenue par l'Union. Quel tragique refus de faire face à ses responsabilités ! La sagesse de Sun Tzu a désespérément manqué au Sud ce jour-là, un Sun Tzu qui disait : « Celui qui excelle à la guerre cherche la victoire grâce au bon usage stratégique de son armée et non pas en s'en remettant à ses hommes[115]. » Les objectifs doivent être atteints grâce aux plans conçus par le général et à leur exécution. Un chef militaire ne devrait jamais dépendre de ses soldats pour qu'ils réussissent avec leur sang là où lui-même a échoué comme stratège et comme tacticien. Les dispositions arrêtées par Lee à Gettysburg étaient désastreuses, et la victoire ne pouvait être obtenue que si ses troupes faisaient montre d'un courage surhumain. C'était impossible, et la catastrophe s'ensuivit. Les soldats ne sont pas faits pour sauver une situation, mais pour l'exploiter.

Un grand général préserve la vie de ses hommes en les mettant en situation, grâce à son habileté manœuvrière, de remporter la victoire par leur présence et par leurs actions. Un grand général évite de s'enfermer dans des impasses d'où il ne peut sortir que par des actions désespérées, en sacrifiant la vie de ses hommes. Lors de la campagne de Gettysburg, Lee eut plusieurs fois l'occasion de conduire son armée sur des positions où il n'aurait pas pu connaître la défaite, qui lui auraient offert la possibilité de tourner l'ennemi et d'en venir à bout. Il aurait pu se mettre en position défensive à Carlisle ou sur la route menant à Philadelphie ; rassembler ses troupes sur la South Mountain, juste à l'ouest de Cashtown, et, une fois à Gettysburg, s'installer au sud de Cemetery Ridge, forçant les Nordistes à s'en aller. Il aurait pu s'organiser défensivement sur Seminary Ridge, la principale position tenue par les Confédérés à Gettysburg, et obliger ses ennemis à l'attaquer – ce qui les aurait conduits à la défaite, comme il y fut conduit lui-même quand il les attaqua.

C'est ce que vit très bien Porter Alexander. « Selon toute vraisemblance, nous aurions pu défier Meade en toute sécurité le 2 [juillet]

à Gettysburg sans aller attaquer la position merveilleusement renforcée qu'il occupait, écrivit-il. Le prestige de la victoire était de notre côté, puisque nous l'avions bousculé dans un premier temps et chassé de la ville. Nous avions une belle position défensive sur Seminary Ridge, qui ne demandait qu'à être occupée. Ce n'était pas une position aussi exceptionnelle que celle qu'avait réussi à se ménager l'ennemi, mais ce n'était pas une mauvaise position, et elle aurait résisté à tous les assauts. » Alexander ajouta que la responsabilité d'attaquer incombait de toute façon à Meade. « Nous aurions même pu retourner à Cashtown et tenir les cols dans la montagne avec tout le prestige dû aux vainqueurs, et le sentiment populaire aurait obligé Meade à attaquer[116]. » Mais Lee s'en remettait totalement à ses hommes pour accomplir ce qui était manifestement irréalisable : traverser sous les balles et les éclats, sur une profondeur de plus de huit cents mètres, un espace à découvert et triompher d'un ennemi bien en place, supérieur en nombre et occupant une position élevée. Ordonner une telle attaque était une monstrueuse erreur de commandement.

Porter Alexander avait été chargé de la préparation d'artillerie des Confédérés, un intense bombardement auquel prirent part 138 canons disposés autour de Peach Orchard et le long de Seminary Ridge. Alexander dirigeait le tir depuis un point situé en dehors de la vallée, devant Seminary Ridge. Longstreet vint alors le voir. Il était seul. « Je ne veux pas lancer cette attaque, confia-t-il au commandant de son artillerie. Je pense qu'elle échouera. Je ne vois pas comment elle pourrait réussir. Je ne la lancerais pas, même au point où nous en sommes, mais ce général, Lee, l'a ordonnée et l'attend. »

Alexander crut que Longstreet était sur le point d'arrêter l'attaque, « et il aurait suffi d'un petit mot d'encouragement pour qu'il le fasse ». Mais Alexander, qui n'était que colonel, explique pourquoi il n'en fit rien : « J'étais trop conscient de ma propre jeunesse et de ma propre inexpérience pour formuler un avis que l'on ne m'aurait pas expressément demandé. C'est pourquoi je restai silencieux, laissant Longstreet se débrouiller tout seul avec sa bataille et obéir aux ordres qu'il avait reçus[117]. »

L'infanterie des Confédérés, à savoir les divisions commandées par George Pickett, Johnston Pettigrew et Isaac Trimble, se mit en marche le 3 juillet vers 14 heures. La charge de Pickett fut repoussée au terme d'affrontements sanglants dans lesquels la moitié des soldats confédérés furent tués ou blessés. Se rendant compte que la bataille était

irrémédiablement perdue, Lee accueillit les survivants en se lamentant : « C’est entièrement ma faute ! ». Il disait vrai.

Il faut voir dans la charge de Pickett une nouvelle version, en beaucoup plus grand, de la charge de la Brigade légère à Balaclava lors de la guerre de Crimée, le 25 octobre 1854 : une conséquence de la folie ou de la perversité d’un chef resté sourd aux meilleurs conseils, responsable d’un désastre qui aurait pu et aurait dû être évité. Plus de 150 000 soldats confédérés et fédéraux prirent part pendant trois jours à la bataille de Gettysburg. Près de 50 000 d’entre eux furent tués ou blessés. Les pertes furent identiques dans les deux camps, mais elles équivalaient à 30 % de l’armée de Lee contre 25 % de celle de Meade. Alors que l’armée de l’Union pouvait rapidement compenser les pertes subies à Gettysburg – et grossir ses rangs de plusieurs dizaines de milliers de nouveaux combattants – l’armée des Confédérés en était incapable.

Lee ramena son armée vaincue en Virginie, échappant aux unités du Nord qui le poursuivaient sans trop d’acharnement et traversant, dans la nuit du 13 au 14 juillet, un Potomac gonflé par les pluies. La guerre continua, mais l’issue en était inévitable. Deux ans environ après avoir conduit l’armée des Confédérés, qui était alors « au sommet de la vague », au désastre de Gettysburg, Lee capitula à Appomattox Court House le 9 avril 1865.

Qu’aurait fait Sun Tzu s’il avait été aux commandes de l’armée du Sud en ces jours fatidiques de juillet 1863 ? On peut être certain qu’il n’aurait en aucun cas livré bataille.

Chapitre V

La bataille de la Marne, 1914

La bataille de la Marne, bataille décisive qui se déroula au début septembre 1914, est l'un des meilleurs exemples que l'on puisse trouver dans l'histoire de l'application et de la non-application du principe stratégique essentiel de Sun Tzu : la combinaison entre des forces orthodoxes régulières (*zheng*) et des forces irrégulières (*qi*). Durant cette bataille, le chef d'état-major allemand, Helmuth von Moltke, ne respecta pas le plan de bataille initial, qui mettait en œuvre les idées de Sun Tzu, et transforma tout au contraire la force *qi*, censée procéder à un spectaculaire mouvement circulaire autour de Paris, en une force *zheng* fonçant directement sur les troupes françaises. Cette décision désastreuse fit perdre la Première Guerre mondiale à l'Allemagne.

Pratiquement toutes les opérations militaires – du plus petit affrontement local jusqu'aux plus grandes manœuvres stratégiques – peuvent se ramener à la façon dont le chef applique ou non le système du *zheng* et du *qi*. D'innombrables chefs militaires, tout au long de l'histoire, ont ignoré ou ont méconnu ces concepts. À de rares exceptions près, les généraux qui combattirent durant la guerre de Sécession, que ce soit chez les Nordistes ou chez les Sudistes, furent de ceux-là. Ils s'en remirent à des attaques frontales, c'est-à-dire à la force brute, pour atteindre leurs objectifs. C'est ce qui explique que six sur sept de leurs assauts aient échoué.

À l'opposé, presque tous les responsables militaires qui, au fil des siècles, l'ont emporté, ont appliqué la règle du *zheng* et du *qi*. La combinaison de ces deux approches oblige l'ennemi à diviser ses propres troupes, ce qui permet de porter le coup décisif contre une fraction

seulement des effectifs ennemis et non pas – comme dans le cas d'une attaque directe – contre le gros de ses forces.

« À la guerre, écrit Sun Tzu, les dispositifs stratégiques sont au nombre de deux, l'irrégulier et le régulier, mais les combinaisons entre les deux sont si variées qu'on ne peut les embrasser toutes. L'irrégulier et le régulier s'engendrent l'un l'autre en un cycle sans fin. Qui peut énumérer toutes les façons de faire[118] ? » En général, l'élément régulier correspond à la force principale, celle qui va affronter et fixer l'ennemi, tandis que l'élément irrégulier correspond à une force moins importante, qui va attaquer l'ennemi en un endroit différent, inattendu, le plus souvent sur le flanc ou sur les arrières, le contraignant ainsi à se désagréger. Mais on rencontre aussi l'inverse. Lors de la campagne de 1805, par exemple, qui conduisit à la bataille d'Austerlitz, une petite force française de cavalerie, sous les ordres de Joachim Murat, fit mouvement à travers la Forêt noire, en Allemagne du Sud, et vint fixer à Ulm, sur le Danube, l'armée autrichienne de Karl Mack von Leiberich. Le gros des forces françaises, avec Napoléon à sa tête, passait plus au nord pour descendre ensuite sur les arrières de Mack, l'obligeant à capituler. Dans ce cas, Murat représentait l'élément régulier, ou *zheng*, tandis que la Grande Armée représentait l'élément irrégulier, ou *qi*. Même cas de figure pendant la campagne d'Italie de 1796-1797 : Napoléon, après force manœuvres, amena l'armée autrichienne à prendre position sur le Pô, à Valenza, tandis que ses forces principales suivaient le fleuve vers l'aval, sur plus de quatre-vingt-dix kilomètres, avant de le traverser à Piacenza et de venir menacer Milan, la principale base autrichienne – ce qui contraignit l'ennemi à se replier en désordre. L'opération de Valenza était l'élément *zheng*, celle de Piacenza l'élément *qi*.

*

La Première Guerre mondiale naquit d'une rivalité économique. Après son unification en 1871, l'Allemagne multiplia dans des proportions considérables ses capacités de production. Au tournant du siècle, elle dépassait l'Angleterre en termes de performances industrielles et, plus globalement, de puissance économique. L'Allemagne commença à se doter d'un grand empire colonial et à développer ses relations commerciales, le plus souvent au détriment de l'Angleterre. Les dirigeants conservateurs allemands entreprirent de contester le rôle de leader tenu par l'Angleterre

sur le marché international. Pour mieux s'y implanter, ils engagèrent leur pays dans un programme qui se donnait pour objectif de rivaliser avec la Royal Navy et qui eut de redoutables conséquences. L'Angleterre, dont la suprématie reposait sur le commerce maritime, n'était pas disposée à tolérer la moindre menace contre sa marine. Le résultat fut une course acharnée aux armements dans le domaine des constructions navales. L'Angleterre l'emporta : en 1909, sa flotte était deux fois supérieure à celle de l'Allemagne, et l'écart, loin de se réduire, allait grandissant. Inquiète des intentions de son adversaire et préoccupée par son essor économique, elle avait signé en 1904 une série d'accords avec la France qui conduisit à un traité secret d'alliance militaire ; elle devait faire de même avec la Russie en 1907.

En 1907, Arthur Balfour, Premier ministre britannique de 1902 à 1905, confia à un diplomate américain : « Nous serions probablement des imbéciles si nous ne trouvions pas une raison de déclarer la guerre à l'Allemagne avant qu'elle n'ait construit trop de bateaux et ne nous ait confisqué nos parts de commerce. » Comme le fit remarquer le président américain Woodrow Wilson en 1919, « cette guerre était une guerre commerciale et industrielle. Ce n'était pas une guerre politique. » À peu près au même moment, l'économiste anglais John Maynard Keynes écrivit que l'Angleterre avait détruit, grâce à la guerre, un rival commercial. « Voulez-vous connaître la cause de la guerre ?, demandait Henry Ford, le constructeur automobile. C'est le capitalisme, la cupidité, la sale passion pour le dollar[119]. »

Même si l'affrontement économique avec l'Angleterre fut la cause sous-jacente de la guerre, l'Allemagne devait faire face en Europe à d'importants défis. À la suite de la défaite française de 1871, elle avait annexé l'Alsace et la Lorraine. Sa rapacité lui fit de la France un ennemi mortel, obsédé par la revanche. Danger à l'ouest, mais aussi danger à l'est. La Russie cherchait à s'ouvrir sur les Balkans aux dépens du seul allié sur lequel pouvait réellement compter l'Allemagne : l'Autriche-Hongrie. Il ne manquait qu'une étincelle pour déclencher le conflit. C'est un groupe de terroristes serbes, travaillant à la création d'une « Grande Serbie », qui la fit jaillir en tuant l'archiduc autrichien François-Ferdinand et sa femme dans une rue de Sarajevo, le 28 juin 1914. L'Autriche voulut exploiter l'assassinat en détruisant la Serbie. L'Allemagne assura secrètement l'Autriche de son soutien, mais la Serbie était appuyée par la Russie. Après

un mois d'intenses négociations, l'Autriche-Hongrie déclara la guerre à la Serbie, et la Russie décréta la mobilisation. L'Allemagne essaya de convaincre la Russie de faire respecter à ses troupes la frontière austro-hongroise, ce qu'elle refusa. Moyennant quoi l'Allemagne lui déclara la guerre le 1er août. Dans les jours qui suivirent, l'Angleterre, la France et la Russie entraient en guerre contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

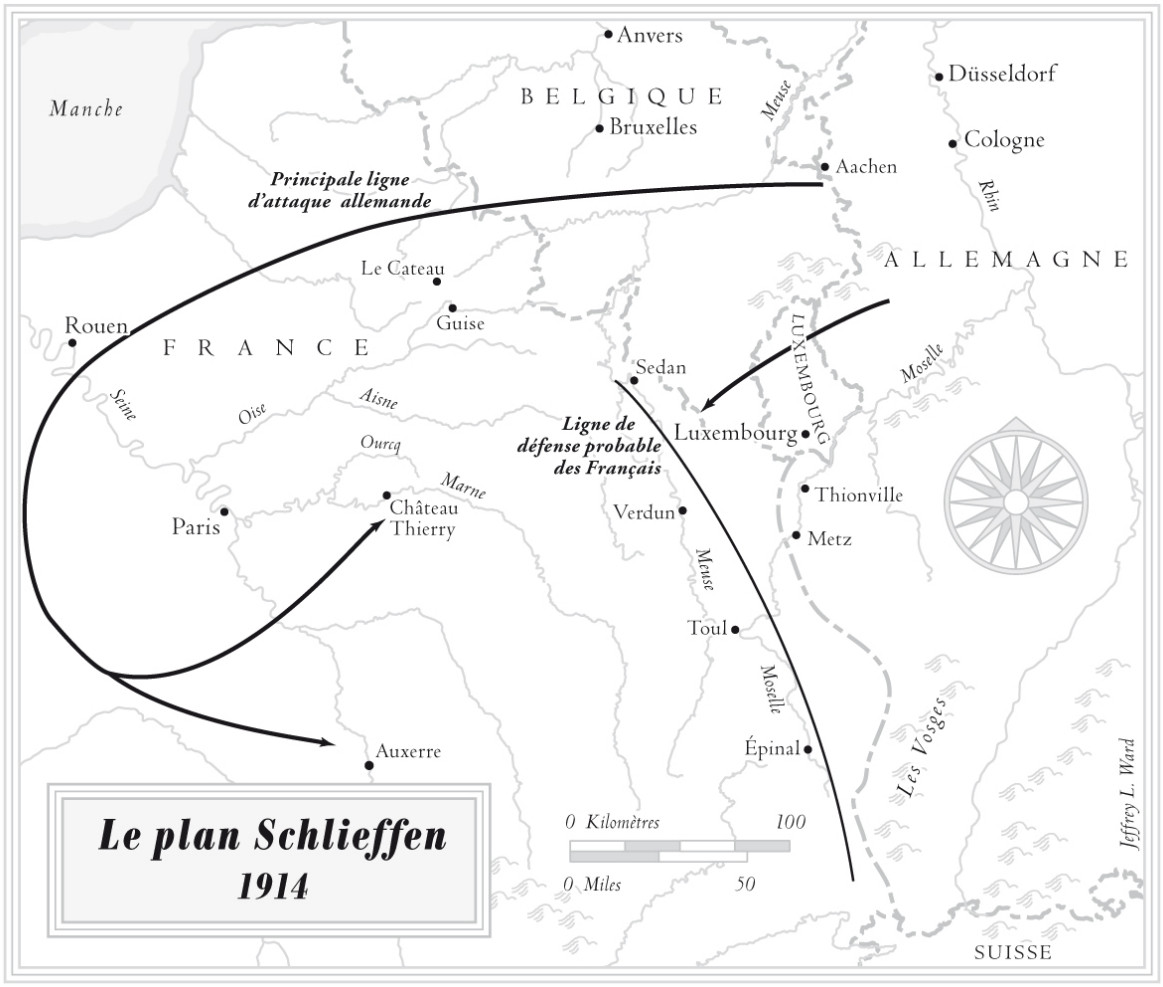
La crainte de devoir se battre sur deux fronts avait longtemps tourmenté l'état-major général allemand. Il chercha comment éliminer une menace avant d'avoir à se préoccuper de l'autre. Comme il était bien connu que la Russie mettait du temps à mobiliser ses forces, et puisque le cœur de l'industrie allemande se trouvait dans la Ruhr, juste à l'est des Pays-Bas, une solution s'imposa de plus en plus fortement : dresser un bouclier temporaire contre la Russie et concentrer l'essentiel des forces allemandes pour vaincre rapidement et complètement la France. On aurait alors tout le loisir de se consacrer au danger russe.

Toutefois, vaincre la France n'était pas chose aisée, d'autant qu'elle bénéficierait selon toute probabilité de l'aide de l'Angleterre. C'est avec ces pensées en tête que le comte Alfred von Schlieffen, qui avait été le chef de l'état-major allemand de 1891 à 1906, élabora des plans en vue d'une *Vernichtungskrieg*, c'est-à-dire une guerre d'annihilation. Son idée était d'éviter une attaque de front en opérant un grand mouvement concentrique d'encerclement autour du flanc français, de façon à amener les forces françaises dans une sorte de poche ou de chaudron où elles seraient condamnées soit à la capitulation, soit à l'annihilation.

Même si Schlieffen ignorait tout de Sun Tzu, son plan illustrait parfaitement la combinaison du *zheng* et du *qi*. Il prévoyait en effet de confier à une force allemande (*zheng*) la mission de fixer le gros des troupes françaises, tandis qu'une autre force allemande (*qi*) se porterait, par une manœuvre tournante, sur le flanc ou les arrières de l'ennemi, le vouant ainsi à la destruction. Une telle opération était impossible si l'on s'en tenait à la seule frontière entre l'Allemagne et la France, longue de 240 kilomètres. Les forces françaises seraient si nombreuses et si redoutables que toute attaque serait frontale, laissant peu de champ libre pour une attaque de flanc. La seule possibilité était de fixer la principale armée française le long de sa frontière avec de petits effectifs (*zheng*), et de lancer la principale attaque (*qi*) par la Belgique et le Luxembourg d'où elle obliquerait ensuite pour se diriger sur les arrières de l'armée française.

Étonnamment, Schlieffen s’inspira pour ce plan extrêmement ambitieux d’une seule bataille – Leuthen, en Silésie – livrée en 1757 par le roi de Prusse Frédéric le Grand. Ce dernier avait décidé de mettre à profit la rapidité de déplacement des troupes prussiennes, supérieure à celle des autres armées. Il instaura en conséquence le principe d’un « ordre oblique » : une petite force maintenait l’armée ennemie en position en menaçant d’attaquer l’une de ses ailes, tandis que le gros des effectifs marchait sur l’autre aile et l’anéantissait. À Leuthen, la cavalerie prussienne vint se placer devant le flanc nord des Autrichiens, tandis que l’infanterie marchait sur leur flanc sud et le mettait en pièces.

Schlieffen se proposait d’utiliser la même méthode, mais sur une vaste échelle. Tandis qu’une petite force viendrait défier les Français en Alsace-Lorraine, les incitant à attaquer, la grande offensive allemande s’engouffrerait dans les plaines de la Belgique et du Nord de la France ; elle franchirait la Seine près de Rouen, contournerait Paris par le sud, puis remonterait en direction du nord-est et irait faire pression sur les arrières des Français, qui auraient avancé entretemps à travers l’Alsace-Lorraine pour arriver sur le Rhin ou à peu près. Schlieffen escomptait que les armées françaises se retrouveraient prises entre des forces allemandes situées devant et derrière elles et se verraient donc contraintes de capituler[120]. Alors qu’une manœuvre de contournement classique aurait été très probablement déjouée, il était moins sûr que le commandement français arrive à comprendre ce que cachait au juste une attaque en « ordre oblique » menée dans un espace géographique aussi étendu. Ce sont les dimensions mêmes de l’opération qui la rendraient difficile à percevoir et en masqueraient les intentions.



Le plan Schlieffen supposait la concentration de l'essentiel des effectifs allemands sur ce grand mouvement en tenaille opéré par la droite. Sur les soixante-douze divisions dont les Allemands pouvaient espérer disposer, cinquante-trois seraient affectées à cette aile, dix formeraient un pivot autour de Verdun et neuf seulement seraient maintenues en Alsace-Lorraine, le long de la frontière française. L'idée de Schlieffen était d'affaiblir l'aile gauche allemande pour mieux persuader les Français d'attaquer. Le plus loin les Français avanceraient, le plus difficile ce serait pour eux de se désengager lorsque le mouvement de contournement viendrait s'attaquer à leurs arrières.

Par un heureux hasard, les Français se préparaient à faire le jeu des Allemands. Dans les quelques années qui précédèrent la guerre, une

nouvelle école, sous l'égide de Ferdinand Foch, était apparue chez les théoriciens de l'art militaire. Ses adeptes soutenaient que l'on pouvait gagner une guerre grâce à des actions offensives rondement menées. Les Français ne pouvaient pas manquer de l'emporter s'ils attaquaient avec vigueur. Cette obsession pour « l'offensive à outrance » ne tenait aucun compte des leçons fournies par la guerre de Sécession, où l'on avait constaté que des armes défensives utilisées depuis des fortifications de campagne solidement construites pouvaient arrêter pratiquement n'importe quelle attaque. Elle ne tenait pas davantage compte des formidables progrès faits depuis en matière d'armes défensives. On citera notamment le fusil à verrou et chargeur, d'une portée utile de plus de neuf cents mètres ; la mitrailleuse, perfectionnée par Hiram Maxim en 1884 ; des explosifs beaucoup plus puissants, à commencer par la dynamite inventée par Alfred Nobel en 1866 ; l'artillerie à tir rapide équipée de mécanismes de recul hydrauliques et pouvant effectuer des tirs à plusieurs kilomètres de la ligne de front (ce qui la mettait à l'abri des fusils et des mitrailleuses ennemis).

Le plan Schlieffen était un élément essentiel de la stratégie mise au point par les Allemands pour éviter d'avoir à livrer une guerre sur deux fronts. Et pourtant Helmuth von Moltke, qui devint chef d'état-major en 1906, ne comprit pas ce plan. Aussi extraordinaire qu'il y paraisse, personne, parmi les dirigeants allemands, ne s'en aperçut. Moltke portait le même prénom et le même nom que son oncle, le brillant chef d'état-major prussien qui avait permis l'unification de l'Allemagne en 1871. Le jeune Moltke avait suivi la meilleure des formations possibles ; ses références étaient sans appel. Tout le monde pensait qu'il maîtrisait l'art de la guerre en général, et les plans secrets de l'Allemagne en particulier. C'était une erreur. Le choix des commandants dépend de bien des facteurs, qui peuvent eux-mêmes varier en fonction des circonstances ; il arrive que des hommes ne comprenant rien à l'art militaire accèdent aux postes les plus élevés. Moltke était l'un d'entre eux.

Seul un tout petit nombre de responsables allemands était au fait du plan de Schlieffen, et personne ne s'interrogea lorsque Moltke commença à modifier ce plan dans les années qui précédèrent la guerre. Sur les neuf divisions nouvelles qui furent créées, il en affecta huit à l'aile gauche et seulement une à l'aile droite. Quand la guerre commença, il altéra encore davantage le plan. Il fit avancer à travers la Belgique, pour amorcer la grande manœuvre de contournement, trente-quatre divisions seulement – au

lieu des cinquante-trois qu'avait prévues Schlieffen – réparties en trois armées. Les Français n'avaient à leur opposer que treize divisions appartenant à la 5e armée, plus les quatre divisions du corps expéditionnaire britannique (CEB). Les Allemands auraient dû progresser sans beaucoup de difficultés, car les Alliés, pensant qu'ils visaient directement Paris, avaient laissé l'extrême ouest pratiquement sans défenses. Les Allemands pouvaient donc prendre par l'ouest sans risquer de rencontrer les troupes françaises et britanniques : la voie leur était presque totalement ouverte.

Dès le départ, Moltke commit de graves erreurs. Il amputa l'aile droite de sept divisions pour surveiller l'armée belge et s'emparer des vieilles forteresses françaises de Givet et de Maubeuge. Les Belges s'étaient retirés sur Anvers et ne pensaient qu'à se protéger, certainement pas à attaquer l'armée allemande. Les vieilles forteresses n'auraient servi en rien à ralentir l'avance allemande et l'on aurait pu facilement laisser des troupes de réserve s'en occuper. Moltke envoya également quatre autres divisions en Prusse orientale pour aider à arrêter les Russes, alors qu'elles n'étaient pas nécessaires et n'avaient pas été demandées. Au même moment, il devint clair qu'il avait négligé d'expliquer le plan Schlieffen aux chefs des trois armées de l'Ouest. Ceux-ci ne comprirent pas ce que ce plan impliquait et, au lieu d'éviter les forces françaises et britanniques, ils ne cessèrent de les attaquer frontalement. La première armée allemande, commandée par Alexander von Kluck, se heurta au CEB au Cateau, dans le nord de la France et engagea contre lui, du 25 au 27 août, un combat de très large envergure. Le CEB réussit à éviter un double enveloppement par toute l'armée de Kluck. Ce fut la plus grande bataille anglaise depuis Waterloo. Le CEB parvint à se désengager, mais sur 40 000 hommes il en perdit 7 800. Pour soulager les Britanniques, la 5e armée française livra une série de combats victorieux aux alentours de Guise, à vingt-quatre kilomètres au sud du Cateau, le 29 août. Ces affrontements amenèrent les forces allemandes à infléchir leur marche pour aller directement se mesurer aux forces de défense françaises.

Pendant que les Allemands avançaient en Belgique, les Français lancèrent une offensive en Lorraine, le 14 août 1914, avec dix-neuf divisions, juste comme l'avait prévu Schlieffen. S'écartant complètement, cependant, du plan Schlieffen, Moltke affecta à son aile gauche six divisions nouvellement formées, qui auraient dû normalement renforcer

l’aile occidentale. Il permit également au commandant de l’aile orientale, Rupprecht Maria Luitpold Ferdinand, prince héritier de Bavière, de passer lui-même à l’attaque. C’était en contradiction totale avec le principe de base du plan de Schlieffen, à savoir que l’aile orientale devait dans un premier temps se replier, pour inciter les Français à avancer.

Au 20 août, ces derniers avaient complètement perdu pied, victimes non seulement de la puissance allemande, mais aussi de cette idée erronée selon laquelle l’esprit d’offensive pouvait triompher des balles des mitrailleuses et des obus de l’artillerie rapide. Les dix-neuf divisions françaises furent mises en pièces et les rares survivants cherchèrent refuge dans les Vosges, ainsi que sur la chaîne de forteresses françaises, dont Épinal, Toul et Verdun étaient les points forts. C’est là que les réserves françaises furent à même d’arrêter facilement les attaques ultérieures du prince Rupprecht. Les Français purent envoyer des troupes pour former une 6e armée destinée à renforcer leur flanc occidental.

C’est alors que Moltke commit une erreur fatale qui fit disparaître tout espoir de mener à bien le plan Schlieffen. L’aile occidentale allemande, continuant à ne tenir aucun compte des directives de Schlieffen, qui prescrivaient de prendre par l’ouest puis par le sud, marcha en direction du sud-est, se heurtant aux forces françaises à chaque étape de sa route. Au lieu d’ordonner à son aile droite de revenir au trajet initial et de contourner les troupes ennemies, Moltke changea brusquement et complètement de stratégie. Le 28 août 1914, il informa ses armées que l’objectif de la campagne devait être « d’avancer aussi rapidement que possible sur Paris, de ne pas donner le temps à l’armée française de se rétablir, de l’empêcher de former de nouvelles unités et de tout faire pour anéantir les moyens de défense dont pouvait disposer la France[121] ». En d’autres termes, ce que Moltke esquissait ici à grands traits, c’était une autre démarche, celle de l’attaque directe, qui n’avait rien à voir avec le plan Schlieffen. Au lieu de leur prescrire de contourner la résistance qui viendrait à leur être opposée, Moltke ordonna à la IIe et à la IIIe armées d’attaquer l’ennemi de front. Seule la Ire armée, tout à l’ouest, devait continuer à suivre le plan initial. Moltke lui ordonna de se diriger vers le sud-ouest en empruntant un itinéraire qui la conduirait à environ quarante kilomètres à l’ouest de Paris. Il demanda à la IIe armée d’avancer directement sur la capitale et à la IIIe de faire mouvement vers le sud-est jusqu’à Château-Thierry, sur la Marne, à

quatre-vingt-huit kilomètres de Paris. Moltke laissait présager ses véritables intentions en ajoutant qu'il serait peut-être nécessaire d'abandonner complètement la manœuvre de flanc et de faire effectuer à la I^re^ armée une conversion directe vers le sud si la résistance de l'ennemi sur la Marne était trop forte.

Ces dispositions montrent que Moltke n'avait rien compris au plan de Schlieffen. Il n'avait pas saisi ce que signifiait le grand mouvement circulaire vers l'ouest que ce plan prévoyait : éviter les forces ennemies et permettre à l'aile occidentale des Allemands d'arriver au sud de Paris sans avoir rencontré de résistance, de manière à pouvoir remonter sur les arrières des Français occupés à défendre la frontière avec l'Allemagne. Il décida, tout au contraire, d'attaquer la résistance alliée en plein cœur. Les II^e^ et III^e^ armées allemandes se dirigèrent non pas exactement sur Château-Thierry, mais sur l'est de la ville, créant ainsi un écart de plusieurs kilomètres entre les I^re^ et II^e^ armées. C'est Kluck, à la tête de la I^re^ armée, qui porta le dernier coup au plan Schlieffen. Quand Karl von Bülow, qui commandait la II^e^ armée, demanda de l'aide pour faire reculer les Français, Kluck acquiesça aussitôt, avec l'accord exprès de Moltke. Il fit demi-tour vers l'est le 31 août. En agissant ainsi, il exposait son flanc droit, et il abandonnait du même coup l'idée de contourner Paris en passant par l'ouest puis par le sud. Ce fut la fin de la manœuvre d'enveloppement. Toute l'aile droite allemande se lançait dans un assaut direct contre les forces françaises installées en bordure de la Marne. C'était s'écarter complètement du plan Schlieffen et faire le jeu des défenseurs français et anglais.

Le 5 septembre, la 6^e^ armée française, qui avait opéré sa concentration à Paris, avança sur le flanc droit de Kluck le long de l'Ourcq, un affluent de la Marne, à environ cinquante-six kilomètres au nord-est de Paris et trente-deux kilomètres à l'ouest de Château-Thierry. Une action rapidement menée par Hans von Gronau, qui commandait le corps allemand situé sur le flanc droit, fit échapper la I^re^ armée à l'encerclement. Kluck ne s'était pas rendu compte immédiatement du danger, mais il en était devenu tout à fait conscient le 7 septembre, quand il lança l'ensemble de son armée vers l'ouest, dans une farouche contre-attaque qui obligea la 6^e^ armée française à se mettre sur la défensive. Son commandant en chef, Joseph Maunoury, ne

put endiguer l'avancée allemande que grâce à un renfort de 6 000 hommes acheminés par 600 taxis depuis la capitale.

Le déplacement vers l'ouest effectué par Kluck porta jusqu'à quarante-huit kilomètres l'écart entre les I^re^ et II^e^ armées. Kluck ne s'en inquiétait pas, parce que les 70 000 hommes du CEB placés sous les ordres de Sir John French, qui étaient censés occuper cet espace, s'étaient repliés à toute allure après la bataille du Cateau pour se retrouver bien au sud de la Marne. Mais, le 7 septembre, le corps expéditionnaire britannique se décida enfin à changer de direction et entama une lente progression vers le nord, menaçant de venir s'intercaler entre les I^re^ et II^e^ armées allemandes. La bataille faisait désormais rage tout le long de la Marne : les trois armées allemandes étaient aux prises avec les 6^e^ et 5^e^ armées françaises, appuyées à l'est par une nouvelle armée, la 9^e^. Schlieffen avait imaginé une grande manœuvre de contournement des armées alliées, sans effusion de sang. Du fait des ordres stupides de Moltke, la campagne avait tourné à la confrontation brutale et directe avec les armées alliées.

Moltke ne recevait que peu de nouvelles du front. Alerté par les rumeurs et les messages pessimistes qui lui parvenaient de divers côté, il envoya le 8 septembre un membre de son état-major, le lieutenant-colonel Richard Hentsch, inspecter le front. Les instructions reçues par Hentsch étaient verbales et on s'interroge encore sur leur teneur exacte ; Moltke avait laissé pleine autorité à son collaborateur pour donner des ordres en son nom. Hentsch arriva au PC de la II^e^ armée juste au moment où l'on apprenait que le flanc droit était en train d'être tourné à la suite d'une vigoureuse attaque de nuit de la 5^e^ armée française, commandée par Franchet d'Espèrey. Bülow s'apprêtait à battre en retraite. Kluck avançait vers le nord-ouest sur la 6^e^ armée de Maunory, mais la menace d'une arrivée du CEB dans l'espace laissé ouvert entre les deux armées mettait en péril la gauche et les arrières de Kluck.

Hentsch approuva les intentions de Bülow et un peu plus tard, le même jour, parlant au nom de Moltke, il ordonna à la I^re^ armée de se retirer elle aussi. Moltke comprit que son offensive avait échoué et il décida un repli général sur l'Aisne, une cinquantaine de kilomètres au nord. Ce repli ne s'imposait pas. Les armées allemandes auraient pu facilement contenir

l’avancée des Alliés. Mais il constituait la solution la plus raisonnable. Étant donné que Moltke avait réduit à néant toute possibilité de mener à bien le plan Schlieffen, s’adosser à l’Aisne permettrait aux Allemands de bâtir une ligne défensive solide et de réorganiser leurs forces. On rapporte que Moltke, après la bataille, aurait dit à l’empereur Guillaume II : « Votre Majesté, nous avons perdu la guerre. » C’était vrai, même s’il fallut aux deux camps quatre années et des millions de morts pour s’en apercevoir. Une fois les Allemands bloqués, les Alliés purent mettre en place tout un système de défense, et c’en fut très vite fini de la guerre de mouvement. Le 14 septembre, le Kaiser relevait Moltke de ses fonctions et le remplaçait par le général Erich von Falkenhayn.

Vint alors la « course à la mer ». Chaque camp essaya de tourner le flanc occidental de l’autre. Cette course se termina sur le détroit du Pas-de-Calais (que les Anglais appellent le détroit de Douvres), à Nieuport, en Belgique, à quelques kilomètres de Dunkerque. Dans le même temps, le front défensif connaissait une extension similaire vers l’est. Se mettait ainsi en place une ligne continue de retranchements, de la Suisse à la Belgique, qui interdisait toute manœuvre sur le front de l’Ouest. Cette ligne de tranchées se solidifia et devint bientôt un complexe fortifié pratiquement infranchissable, épaulé par des mitrailleuses et une abondante artillerie. Aucun des deux camps ne devait arriver par la suite à se ménager assez d’espace pour pouvoir renouer avec la guerre de mouvement.

La bataille de la Marne fut l’une des batailles les plus déterminantes de l’histoire mondiale. Si elle avait connu une issue différente, le cours du XX^{e} siècle en aurait été totalement changé. Elle dut son résultat à la totale incompréhension de la stratégie de Schlieffen par Moltke. Ce chef de guerre inepte gâcha un plan brillant qui, s’il avait été correctement exécuté, aurait certainement réussi. Ce ne fut pourtant pas l’opinion qui prévalut au lendemain de la guerre. L’offensive allemande avait été abondamment présentée comme étant le plan Schlieffen ; comme elle avait abouti à un désastre, quantité de commentateurs en conclurent que la faute en revenait au plan lui-même. Bien peu savaient que ce n’était pas le plan qui avait échoué, mais ce que Moltke en avait fait.

Dans les années qui suivirent 1918, l’idée d’une stratégie à grande échelle tomba en désuétude. Ce fut particulièrement net chez ceux qui l’avaient emporté, c’est-à-dire les Alliés. Leurs généraux découragèrent toute pensée originale, étouffèrent toute idée nouvelle. En Angleterre, en

France, aux États-Unis, la théorie militaire se focalisa tout entière sur la façon de conduire les offensives que les Alliés avaient méticuleusement élaborée durant la guerre. Les attaques commençaient par un violent bombardement des positions ennemies, suivi par un « barrage roulant », véritable mur de feu qui accompagnait (en la précédant toujours à la même distance) la progression des fantassins sortis des tranchées[122]. La méthode combinait le principe de l'attaque directe et celui de la guerre d'usure : il s'agissait d'épuiser petit à petit l'ennemi. Même s'il lui arrivait souvent de réussir, elle entraînait d'énormes pertes et ne permettait pas de réaliser de véritables percées. Avancer prenait du temps, parce que les obus pulvérisaient villes et villages et creusaient partout des cratères, ce qui excluait pratiquement l'usage de véhicules à roues pour le transport. L'ennemi avait donc le temps de dresser de nouvelles barrières pour s'opposer à de nouveaux assauts.

La plupart des chefs, chez les Alliés, n'en persistèrent pas moins à penser que, dans les guerres à venir, on se trouverait confronté à des tranchées et à des fortifications de campagne formant des lignes continues sur toute l'étendue du front, et que l'on ne pourrait faire éclater ou reculer ces lignes que par le système du « barrage roulant ». Moyennant quoi ils abordèrent la Seconde Guerre mondiale avec la volonté de reprendre la méthode d'attaque qu'ils avaient minutieusement suivie lors de la guerre précédente. Dans le camp des vaincus, c'est-à-dire chez les Allemands, les responsables militaires ne voulaient pas revivre les échecs qu'ils avaient connus durant la Première Guerre mondiale, mais ils se montraient aussi conservateurs que leurs homologues de l'autre camp. Ils continuaient à n'avoir en tête que de longues lignes défensives solidement fortifiées et des attaques rigoureusement planifiées, associant infanterie et artillerie et se fixant des objectifs limités.

Il y avait pourtant dans l'armée allemande un petit nombre d'esprits inventifs qui s'étaient refusés à croire que le plan Schlieffen avait échoué parce qu'il était mal conçu. Ils cherchèrent comment venir à bout de lignes continues de tranchées et renouer avec la guerre de mouvement. Ils trouvèrent la réponse dans le recours aux « sections d'assaut », c'est-à-dire à la tactique d'« infiltration » déjà expérimentée par les Allemands durant la guerre précédente. Un petit groupe de soldats dirigeait un feu direct sur une portion de tranchée ou sur un point fort, clouant ainsi sur place les défenseurs[123]. C'était l'élément orthodoxe de Sun Tzu, le *zheng*, ou force de

fixation. Une fois l'ennemi contraint de se mettre à couvert, une ou deux équipes bien entraînées de huit à douze « soldats d'assaut » (l'élément irrégulier de Sun Tzu, le *qi*, ou force de contournement) partaient s'infiltrer dans la tranchée ou se glisser sur le point fort, avec des grenades et un armement léger, et les enlevaient par surprise. On pouvait élargir la méthode à plusieurs équipes opérant de concert pour attaquer un secteur plus important.

Les sections d'assaut étaient la réponse tardive à un problème sur lequel avaient buté les responsables militaires durant la guerre de Sécession, parce qu'elles rendaient complètement caduque la notion de formations ou de dispositifs de combat, et qu'elle donnait aux soldats des missions spécifiques. Le système s'est généralisé. C'est ainsi que l'on combat encore aujourd'hui dans toutes les armées du monde. La méthode, fondée sur la combinaison du feu et de la manœuvre, a triomphé des canons et des fortifications et a rendu, sur le champ de bataille, tous ses droits au mouvement. Les sections d'assaut n'ont pas suffi à faire gagner la guerre à l'Allemagne. Même si elles ont pu, par moments, créer des brèches dans la ligne ennemie, les sections se déplaçaient à pied et ne pouvaient avancer assez vite pour réussir – avant que les forces ennemies, transportées par chemin de fer, ne viennent combler la faille – un véritable bond stratégique. Un élément supplémentaire était nécessaire. Durant les années qui suivirent la Première Guerre mondiale, le petit groupe de novateurs qui réfléchissait à la question s'aperçut que l'on pouvait faire fructifier la tactique du *zheng* et du *qi*, telle que la pratiquaient les sections d'assaut, en créant des divisions de chars rapides et de forces motorisées pouvant s'engouffrer dans une brèche avant que les renforts ennemis ne viennent la colmater. C'était une idée complètement nouvelle, qui allait redonner sa mobilité à la guerre.

CHAPITRE VI

LA BATAILLE DE FRANCE, 1940

L'une des applications les plus réussies de l'axiome de Sun Tzu, selon lequel il faut éviter ce qui est fort et frapper ce qui est faible eut lieu en 1940, lorsque l'Allemagne nazie parvint, en six semaines, à envahir les Pays-Bas, à vaincre la France et à chasser l'Angleterre du continent. Les Allemands donnèrent le change en simulant une attaque massive sur le nord de la Belgique et sur la Hollande, qui amena la plupart des forces mobiles alliées à se déplacer vers ce secteur géographique. Pendant ce temps, leur véritable avancée stratégique passa presque inaperçue : ils traversèrent l'épaisse forêt des Ardennes, dans l'est de la Belgique et au Luxembourg, pour déboucher en France, à Sedan, derrière les armées de leurs adversaires. La surprise fut totale chez les Alliés. Ils n'avaient pas prévu que le gros de l'attaque passerait par les Ardennes. En 1933, le maréchal Philippe Pétain, héros du premier conflit mondial, alors ministre de la Guerre, avait assuré le Sénat qu'aucune force allemande d'envergure ne pourrait franchir les Ardennes.

Le succès obtenu par l'Allemagne lui ouvrait pratiquement la voie jusqu'à la Manche, quelque 260 kilomètres plus loin. Quand ses armées surgirent en France, elles avaient isolé par là même toutes les forces alliées qui se trouvaient en Belgique. La plupart d'entre elles se rendirent, mais – parce qu'Hitler se refusa, inexplicablement, à s'emparer de Dunkerque – les Anglais purent évacuer leur corps expéditionnaire ainsi que 120 000 soldats français. La campagne n'en constitua pas moins la plus grande victoire du XX^{e} siècle. Mais elle ne suffit pas à faire gagner la guerre aux

Allemands, parce qu'Hitler se méprit complètement sur sa signification et en gaspilla les bénéfices[124].

Le plan allemand avait été imaginé par un officier de rang subalterne, un major général de cinquante-trois ans, Erich von Manstein, dont les idées furent rejetées par le haut commandement, qui voulait livrer une guerre ressemblant de très près à celle qu'il avait perdue en 14-18. Ce n'est que grâce à l'intervention de trois officiers de rang encore plus subalterne que le plan de Manstein fut porté à la connaissance d'Hitler. Celui-ci en ordonna la mise en œuvre, mais n'en saisit pas la portée.

Manstein, qui ne connaissait rien de Sun Tzu, n'en fut pas moins un brillant stratège, retrouvant l'un des principes fondamentaux du maître chinois : « faire du tapage à l'est mais attaquer à l'ouest ». Il comprit que c'est en trompant l'ennemi que l'on s'assure les meilleures chances de remporter la victoire. En organisant du « tapage » dans un lieu donné, un général peut inciter son adversaire à y envoyer le meilleur de ses forces, et faire en sorte que le véritable objectif qu'il s'est fixé soit faiblement défendu, voire pas du tout[125]. L'idée de Manstein n'avait rien d'original. Elle remontait aux tout débuts de l'art militaire. C'est elle qui sous-tend chez Sun Tzu la théorie du *zheng* et du *qi*, c'est-à-dire la combinaison d'une force orthodoxe ou régulière, le *zheng*, avec une force irrégulière, le *qi*.

*

Le plan des Allemands était à l'origine extrêmement modeste. Il visait seulement à amputer les Alliés d'une grande partie de leurs forces et à s'arroger de nouveaux territoires en Hollande, en Belgique et dans le Nord de la France « pour pouvoir lancer avec succès des opérations aériennes et navales contre l'Angleterre et faire bénéficier la Ruhr d'une vaste zone de protection[126] ».

Ce plan était un défi au bon sens. Les Alliés avaient déjà prévu, en effet, que les Allemands passeraient par la Belgique, parce qu'une attaque directe à travers la frontière française n'était pas envisageable. Dans les années 1930, la France avait construit la ligne Maginot. Cette barrière, qui allait de la Suisse au Luxembourg, était formée d'une série de casemates en béton armé, dotées de mitrailleuses et de canons antichars et reliées entre elles ; on ne pouvait en venir à bout qu'en les attaquant directement, à supposer que l'on puisse y arriver, et au prix de pertes humaines considérables. Une

fois les Allemands entrés en Belgique, les Alliés comptaient lancer vers l'avant pratiquement toutes leurs formations mobiles pour les affronter le long de la Dyle, une rivière qui coule vers le nord, à quelques kilomètres à l'est de Bruxelles. Au mieux les Allemands pouvaient espérer repousser les Alliés sur la Somme. Mais il était exclu pour eux d'arriver à faire basculer ainsi le cours de la guerre.

Quand Manstein, chef d'état-major du groupe d'armées A, découvrit le plan de ses supérieurs en octobre 1939, il déclara que ce serait un crime d'utiliser l'armée allemande pour obtenir un succès limité, conduisant à une longue guerre d'usure. Puisque les Alliés avaient la maîtrise de la mer, ils avaient accès à toutes les ressources de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Ce n'était pas le cas de l'Allemagne, soumise au blocus maritime et vouée, selon toute vraisemblance, à perdre une longue guerre d'usure. Manstein proposa de lancer une importante attaque au nord de la Belgique et en Hollande pour appâter les armées alliées, mais de faire porter le principal effort sur les Ardennes et de confier l'essentiel de cette mission aux panzers, c'est-à-dire aux nouvelles divisions blindées, et à une nouvelle arme aérienne, le bombardier en piqué Stuka. Et pourtant, ni le commandant en chef de l'armée allemande, Walther von Brauchitsch, ni le chef d'état-major, Franz Halder, n'avaient perçu l'impact révolutionnaire de ces deux armes. Ils ne croyaient pas davantage que des chars puissent se frayer un chemin dans les Ardennes ou traverser à Sedan une rivière aussi profonde que la Meuse sans un soutien massif de l'infanterie et de l'artillerie.

La doctrine officielle, en Allemagne, était exactement la même que celle élaborée par les Alliés durent la Première Guerre mondiale. Elle stipulait que les chars devaient apporter leur soutien à l'infanterie lors des assauts donnés par elle, *à pied*, contre des objectifs adverses. C'est pourquoi les Anglais et les Français mirent l'accent sur des monstres à court rayon d'action, équipés d'épais blindages – comme l'anglais Matilda ou le char français B – qui pouvaient résister à presque tous les tirs de l'ennemi, mais se déplaçaient à peu près à l'allure de fantassins marchant au pas. Les chefs alliés pensaient que, si l'ennemi réussissait une percée, ce serait sur une étroite portion du front : ils auraient alors le temps de faire avancer un certain nombre de chars, en même temps que de l'infanterie et de l'artillerie, pour la colmater. Ils disposaient de plus de chars que les Allemands et les avaient répartis par « petits paquets » au sein de leurs différentes divisions d'infanterie.

Les Français, et dans une large mesure les Anglais, s'apprêtaient à livrer le même type de guerre que celle qu'ils avaient livrée lors du premier conflit mondial. Pour les Français, il n'y avait pas d'autre façon de faire que de bâtir un front continu, fortement tenu par l'infanterie et non moins fortement appuyé par l'artillerie, puis d'attendre que l'ennemi l'attaque en vain et y use ses forces. Une fois l'ennemi arrêté, et alors seulement, on pouvait passer à l'offensive. Quand le moment était venu de faire donner l'infanterie, l'attaque devait s'opérer derrière un barrage massif d'artillerie. Les fantassins avançaient de 1 500 mètres, puis s'arrêtaient pour permettre à l'artillerie de déplacer d'autant sa ligne de feu. Après plusieurs bonds analogues, nouvel arrêt, plus long cette fois, pour que l'on puisse déplacer les canons vers l'avant. Tout cela demandait un temps considérable.

Heinz Guderian, l'officier qui créa les forces blindées allemandes, jugeait cette méthode totalement désuète. Il s'était inspiré dans sa démarche des enseignements de deux experts britanniques, J.F.C. Fuller et Basil H. Liddell Hart. Pendant les années 1920, ces derniers avaient réfléchi d'une manière très poussée au regroupement des blindés en grandes unités. Leurs idées avaient eu peu d'effet sur leurs compatriotes, et celles de Guderian, qui allaient dans le même sens, guère davantage sur le haut commandement allemand. Quand Hitler manifesta son enthousiasme pour les chars, peu après son arrivée au pouvoir en 1933, Guderian en profita pour convaincre les responsables militaires de mettre sur pied des divisions de panzers. Il persuada également le haut commandement d'adopter seulement des chars à grand rayon d'action, capables de « courir vite ». Avec un blindage moins épais que leurs équivalents français et anglais, ils pouvaient se déplacer à une vitesse comprise entre quarante et quarante-huit kilomètres à l'heure, pénétrer rapidement au cœur de l'ennemi et continuer leur route.

Guderian accrut grandement le pouvoir des panzers en obtenant que soient ajoutés, à chacune de leurs divisions, de l'infanterie motorisée, de l'artillerie et des éléments du génie. Toutes les armes, regroupées en groupes de bataille, pourraient ainsi travailler ensemble et avancer à la même vitesse que les chars. Suivant la nouvelle doctrine énoncée par Guderian, les divisions de panzers, seules ou avec l'appui de bombardiers en piqué, étaient à même de percer n'importe quelle ligne de résistance. Erwin Rommel, qui devait devenir célèbre comme chef de panzers, a su résumer cette doctrine en une phrase : « L'art de concentrer ses forces en un point, d'ouvrir une brèche, de bousculer l'adversaire en se gardant bien sur

ses deux flancs, puis de s'enfoncer comme l'éclair pour aller frapper les arrières de l'ennemi avant que ce dernier ait eu le temps de réagir[127]. »

Guderian reprenait à son compte, mais en passant en quelque sorte à la vitesse supérieure, le système des « sections d'assaut » que des officiers subalternes allemands avaient mis au point plusieurs années auparavant. On pouvait, en utilisant les chars, remédier au défaut majeur de ce système : son incapacité à obtenir des succès stratégiquement décisifs[128]. Contrairement aux fantassins qui composaient les *Stosstruppen*, les chars pouvaient continuer leur progression et démanteler toute la ligne de résistance de l'ennemi.

Le bombardier en piqué Stuka Ju 87B était un avion lent (380 kilomètres à l'heure), mais il pouvait procéder à des attaques très ciblées sur les positions ennemies et remplir des missions analogues à celles de l'artillerie. Les Alliés n'avaient pas vu la nécessité de construire ce genre d'avion. Leurs bombardiers étaient conçus pour pilonner de grands espaces, non pas pour frapper des cibles précises.

*

Manstein et Guderian étaient certains de pouvoir forcer rapidement la Meuse à Sedan avec seulement des divisions de panzers et les bombardiers de la Luftwaffe. Ils estimaient que les Français n'auraient pas le temps de faire venir suffisamment de troupes et de canons pour les arrêter. Grâce à leur vitesse de déplacement, les panzers ne trouveraient pas grand-monde sur la route pour leur faire obstacle lorsqu'ils traverseraient la France en direction de la Manche.

Le haut commandement allemand, le *Oberkommando des Heeres*, ou OKH, refusa d'accepter la proposition de Manstein. Comme celui-ci ne cessait de revenir à la charge, Halder le nomma à la tête d'un nouveau corps d'infanterie qui ne devait jouer qu'un rôle mineur dans la campagne à venir. Il pensait s'être débarrassé ainsi de l'homme et de ses idées. Mais à Coblence, à l'état-major du groupe d'armées A, deux des adjoints de Manstein se révoltèrent. Quand, fin janvier 1940, l'aide de camp d'Hitler, le colonel Rudolf Schmundt, leur rendit visite, le colonel Günther Bulmentritt et le major Henning von Tresckow lui exposèrent le plan de Manstein.

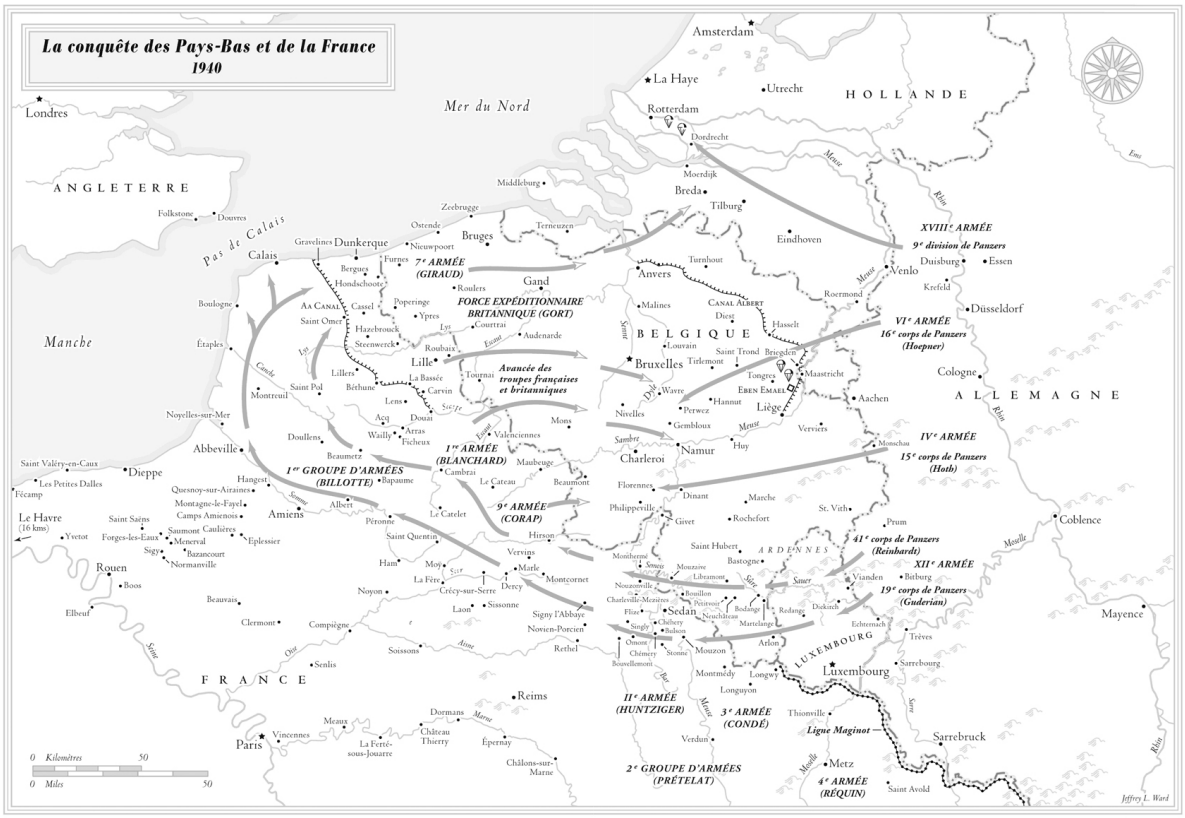
Schmundt, à son tour, exposa le plan à Hitler. Ce dernier fut séduit. Pour être sûr de son accord, Schmundt organisa un « petit-déjeuner de

travail » entre Hitler et cinq nouveaux commandants de corps, dont Manstein, mais aussi Rommel, à qui venait d'être confiée la responsabilité de la 7e division de panzers. Au sortir de table, Manstein expliqua toute son idée à Hitler, qui l'approuva et ordonna sa mise en œuvre. Dans le plan final de l'OKH, le groupe d'armées B était chargé de faire du « tapage » au nord de la ligne Liège-Charleroi pour y attirer autant de forces alliées que possible. Dans le même temps, le groupe d'armées A conduirait la véritable attaque à travers l'est de la Belgique et le Luxembourg, au sud de cette ligne.

Sur les dix divisions de panzers que possédait l'Allemagne, l'OKH en affecta sept (soit 1 800 chars sur un total de 2 400) au groupe d'armées A. Aux trois divisions de panzers (la 1re, la 2e et la 10e) du 19e corps, commandé par le lieutenant général Heinz Guderian, revenait la mission principale : traverser les Ardennes pour surgir à Sedan. Avec deux divisions de panzers, le 41e corps du major général Hans Reinhardt devait attaquer Monthermé, sur la Meuse, à quelques kilomètres au nord de Sedan. Le lieutenant général Hermann Hoth, avec son XVe corps (deux divisions de panzers dont celle de Rommel, la 7e), devait traverser la Meuse à Dinant, à environ soixante-cinq kilomètres au nord de Sedan, pour s'opposer à toute tentative alliée de faire mouvement vers le sud. Mais la directive finale de l'OKH ne faisait toujours pas état de ce qu'avaient recommandé Manstein et Guderian : la ruée des panzers sur la Manche immédiatement après la traversée de la Meuse. Halder jugeait indispensable, une fois réussi le franchissement par les panzers, d'établir en priorité de solides têtes de pont sur le fleuve en y acheminant des divisions d'infanterie. Tout retard risquait de compromettre la chance qui s'offrait d'encercler en Belgique l'aile des Alliés. La grande question était donc de savoir ce qu'allait faire Guderian après avoir traversé la Meuse. Allait-il suivre les ordres et s'arrêter, ou bien s'en affranchirait-il pour se diriger à toute allure sur la Manche ?

Le 10 mai 1940, aux premières heures de la matinée, les Allemands lancèrent des actions particulièrement spectaculaires en Hollande et dans le Nord de la Belgique. Le commandant suprême des forces alliées, le général Maurice Gamelin, ordonna aussitôt à la 1re armée française et aux neuf divisions du corps expéditionnaire britannique (CEB) de John Standish Verecker, vicomte de Gort (lord Gort) de se porter au plus vite sur la Dyle.

Gamelin ordonna également à la 7e armée française d'avancer tout aussi vite sur Breda, à une cinquantaine de kilomètres au sud-est de Rotterdam, pour y opérer la jonction avec les Hollandais.


La conquête des Pays-Bas et de la France
1940
Mer du Nord
Manche
ANGLETERRE
FRANCE
BELGIQUE
HOLLANDE
ALLEMAGNE
Londres
Amsterdam
La Haye
Utrecht
Rotterdam
Dordrecht
Moerdijk
Breda
Tilburg
Eindhoven
Middleburg
Zeebrugge
Ostende
Bruges
Terneuzen
Gravelines
Dunkerque
Nieuwpoort
Furnes
Calais
Douvres
Folkestone
Pas de Calais
Boulogne
Étaples
Bergues
Hondschoote
Roulers
Gand
Anvers
Turnhout
Malines
Canal Albert
Diest
Hasselt
Roermond
Venlo
Duisburg
Essen
Krefeld
Düsseldorf
Cologne
Aachen
Maastricht
Tongres
Saint Trond
Bruxelles
Tirlemont
Louvain
Namur
Charleroi
Liège
Verviers
Huy
Gembloux
Wavre
Hannut
Perwez
Nivelles
Eben Emael
Briegden
Monschau
Prum
Coblence
Mayence
Trèves
Sarrebourg
Sarrebruck
Luxembourg
Longwy
Montmédy
Longuyon
Thionville
Metz
Saint Avold
Arlon
Mouzon
Sedan
Bouillon
Neufchâteau
Bastogne
Saint Hubert
Vianden
Bitburg
Echternach
Martelange
Florennes
Dinant
Philippeville
Givet
Rochefort
Marche
St. Vith
Namur
Lille
Roubaix
Tourcoing
Courtrai
Tournai
Audenarde
Lys
Escaut
Ypres
Poperinge
Hazebrouck
Steenwerck
Saint Omer
Aa Canal
Cassel
Lillers
Béthune
La Bassée
Carvin
Lens
Montreuil
Saint Pol
Noyelles-sur-Mer
Abbeville
Saint Valéry-en-Caux
Dieppe
Les Petites Dalles
Fécamp
Le Havre
(16 kms)
Yvetot
Saint Saëns
Forges-les-Eaux
Saumont
Caulières
Ménerval
Sigy
Bazancourt
Eplessier
Normanville
Rouen
Boos
Elbeuf
Beauvais
Clermont
Compiègne
Soissons
Senlis
Paris
Vincennes
Meaux
Dormans
Château Thierry
La Ferté-sous-Jouarre
Épernay
Châlons-sur-Marne
Reims
Laon
Sissonne
Signy l'Abbaye
Novion-Porcien
Rethel
Montcornet
Marle
La Fère
Moy
Ham
Noyon
Crécy-sur-Serre
Vervins
Hirson
Saint Quentin
Péronne
Albert
Amiens
Montagne-le-Fayel
Quesnoy-sur-Airaines
Hangest
Camps Amenois
Cambrai
Le Cateau
Le Catelet
Beaumont
Maubeuge
Valenciennes
Douai
Arras
Bapaume
Pas
Wailly
Picheux
Acq
Doullens
Beaumetz
Mons
Nivelles
Ardennes
Meuse
Sambre
Escaut
Lys
Canche
Somme
Oise
Aisne
Marne
Moselle
Rhin
Ems
Sûre
Semois
Our
Ourthe
Vesdre
Dyle
Senne
Escaut
Meuse
Sambre

des ponts sur le canal Albert. D'autres encore atterrirent en planeur sur le toit, qui n'était pas défendu, du puissant fort belge d'Eben-Emael, à huit kilomètres au sud de Maastricht. Les envahisseurs neutralisèrent les tourelles et emprisonnèrent dans la citadelle la garnison, qui se rendit le lendemain.

Avec à sa tête les deux divisions (la 3e et la 4e) du 16e corps de panzers de Erich Hoepner, la VIe armée allemande encercla la ville fortifiée de Liège et vint harceler les Alliés à Anvers et sur leur ligne de défense de la Dyle. La XVIIIe armée, qui avait envahi la Hollande, mit le cap sur Anvers dès la capitulation du pays et en chassa la 7e armée française. Les blindés français, qui avaient tenté une progression à l'est de la Meuse pour ralentir l'avancée allemande, n'obtinrent que de maigres résultats et se retirèrent derrière les principales positions alliées.

Treize divisions françaises, appuyées par 800 chars répartis en petits groupes à l'intérieur des différentes unités, partirent protéger la « trouée de Gembloux », un couloir de 32 kilomètres de large entre Wavre sur la Dyle et Namur sur la Meuse. Un corps blindé français comprenant deux divisions et fort de 400 chars vint défier les panzers de Hoepner près du village de Hannut, à quelques kilomètres au nord-est de Gembloux[129]. En dépit de la formation en ligne adoptée par le commandement français, qui interdisait aux chars, éparpillés sur un vaste espace, de manœuvrer de concert, ceux-ci n'en réussirent pas moins à arrêter les premiers panzers allemands. Mais quand d'autres panzers arrivèrent, leurs commandants, à qui la faiblesse du dispositif français n'avait pas échappé, concentrèrent leurs blindés en un même point, percèrent la ligne française et taillèrent en pièces leurs adversaires sur toute la largeur de la trouée de Gembloux. Les Belges et les Alliés durent se replier sur la Schelde, une rivière située à quatre-vingts kilomètres à l'ouest. Le haut commandement allemand ne voulait pas pousser les Alliés à faire retraite trop rapidement, tant que le filet n'était pas encore tendu en travers de leurs arrières. C'est pourquoi il retira du front le corps de panzers de Hoepner pour l'envoyer appuyer la marche à travers les Ardennes et mit un terme au soutien que la Luftwaffe apportait à l'opération.

Tandis que l'attention du monde entier restait suspendue aux batailles saisissantes qui se déroulaient en Belgique et en Hollande, le vrai centre de gravité de l'offensive allemande, son *Schwerpunkt*, se déplaçait, via les

Ardennes, jusqu'à Sedan et l'endroit le plus faible de la ligne française, à une centaine de kilomètres plus au loin. À la pointe de ce mouvement, la 1re division de panzers du corps de Guderian. L'aviation alliée n'y vit que du feu.

La 1re division de panzers ne rencontra qu'une résistance sporadique et s'empara de la rive nord de la Meuse, à Sedan, le 12 mai au soir. Les défenseurs français, pris au dépourvu, n'en crurent pas leurs yeux lorsque, le lendemain, l'infanterie de Guderian traversa la rivière dans des bateaux pneumatiques, avec le soutien massif des bombardiers de la Luftwaffe. À la fin de la journée, l'infanterie avait progressé de plus de huit kilomètres vers le sud. Mais ce n'est que le 14 mai au matin que fut achevée la mise en place d'un pont de bateaux et que les premiers chars allemands purent traverser la Meuse.

Le 41e corps de panzers de Reinhardt parvint à établir une petite tête de pont de l'autre côté de la rivière, à Monthermé, mais le terrain était très en pente à cet endroit et Reinhardt eut beaucoup de mal à résister à la forte pression des Français. La 7e division de panzers de Rommel, en revanche, créa une large brèche plus au nord, à Dinant. Guderian réclama l'envoi du plus grand nombre de chars et de canons possibles par le pont de bateaux, le seul pont dont il disposait, certain que ses adversaires se hâtaient de faire venir des renforts pour lancer une puissante contre-attaque. Mais le commandement français, déconcerté par l'arrivée inattendue à Sedan d'une force aussi importante, mit un temps considérable à réagir. Il se contenta d'envoyer quarante chars et un simple régiment d'infanterie attaquer, le 14 mai à 7 heures, l'infanterie de la 1re division de panzers à Bulson, à environ huit kilomètres au sud de Sedan. Les Allemands réussirent à contenir les Français le temps que des blindés et de l'artillerie arrivent en renfort. À 10 h 45, il ne restait plus en action qu'une poignée de chars français, qui se replièrent rapidement vers le sud avec ce qui subsistait de l'infanterie. Pendant ce temps, l'aviation alliée essayait courageusement de détruire le pont de bateaux aménagé à Sedan, mais faute de bombardiers en piqué elle ne put atteindre un objectif aussi ténu et la défense antiaérienne allemande lui infligea de lourdes pertes.

L'infanterie allemande approchait des hauteurs de Stonne, à seize kilomètres environ au sud de Sedan. Ces hauteurs surplombent le territoire

situé plus au sud et protègent les accès à la Meuse. Guderian laissa le soin de prendre Stonne à Gustav von Wietersheim, dont les deux divisions motorisées de son 14e corps n'étaient pas encore sorties des Ardennes. Il confia à la 10e division de panzers et au régiment d'infanterie qui lui était rattaché, le régiment *Grossdeutschland*, le soin de surveiller Stonne en attendant.

Guderian se concerta avec les commandants de la 1re et de la 2e division de panzers. Ayant obtenu leur approbation enthousiaste, il ne tint aucun compte des instructions de Halder, qui étaient de s'arrêter et d'attendre que les divisions d'infanterie arrivent à hauteur. Il ordonna aux panzers de mettre cap à l'ouest, de percer les défenses françaises et de foncer à toute vitesse sur la côte. Il avait vu que les Français étaient paralysés par la rapidité de l'avance allemande et décida de suivre l'idée de Manstein : continuer d'un seul élan jusqu'à la Manche et la victoire totale.

La percée de Sedan
13 mai 1940
Monthermé
Semois
Mouzaive
Meuse
Nouzonville
BELGIQUE
Semois
FRANCE
Bouillon
Charleville-Mézières
Bosseval
Fleigneux
Vrigne-aux-Bois
Saint Menges
La Chapelle
Vivier
Saint Albert
Illy
Vence
1er Régt de fusiliers
1re Div. de panzers
Floing
Givonne
Gaulier
Glaire
Régt d'inf. du Grossdeutschland
Bellevue
Donchery
86e Régt de fusiliers
10e Div. de panzers
Sedan
Flize
Boulzicourt
Pont-à-Bar
Balan
Frénois
Cote 247
Wadelincourt
Villers-sur-Bar
Cote 301
La Boulette
Bazeilles
Hannogne
Cheveuges
Cote 246
Pont-Maugis
Chiers
Canal des Ardennes
Bar
Noyers
Bois de la Marfée
Sapogne
St. Aignan
Remilly
Chéhéry
Singly
Omicourt
Connage
Bulson
Cote 322
Haraucourt
Meuse
Crête de Bulson
Vendresse
Malmy
Chémery
Raucourt-et-Flaba
Omont
Maisoncelle
Flaba
Bar
Artaise-le-Vivier
Bouvellemont
Bois de Mont-Dieu
Yancq
La Besace
Sauville
Stonne
Beaumont
Bois de St. Pierremont
0 Kilomètres 5
0 Miles 5
Tannay
La Berlière
Le Chesne
Jeffrey L. Ward

Le même soir, le général André Corap, qui commandait la 9e armée française, la seule force désormais susceptible de s'opposer aux panzers, commit une erreur fatale. Il ordonna à toute son armée d'abandonner la Meuse et de se replier sur une nouvelle ligne, située entre vingt-quatre et trente-deux kilomètres environ à l'ouest. Ce qui lui fit prendre cette décision, ce ne fut pas seulement la percée de Sedan, mais aussi l'annonce que des « milliers » de chars s'engouffraient par la brèche qu'avait ouverte Rommel à Dinant, alors que la totalité du corps de Hoth ne se montait en réalité qu'à 542 chars. Quand les Français arrivèrent sur leur nouvelle ligne, les panzers de Rommel et de Guderian étaient déjà sur certaines des positions que la 9e armée était censée occuper. Le retrait des Français avait, dans le même temps, laissé la voie ouverte à Reinhardt, dont les chars purent avancer vers l'ouest sans rencontrer d'obstacles, bouleverser le dispositif français et précipiter la 9e armée dans le chaos.

*

Le 16 mai, le nouveau Premier ministre anglais, Winston Churchill, arriva à Paris. La panique y était à son comble. On brûlait les papiers dans les ministères et l'on s'attendait à voir tomber la capitale à tout moment. Le tumulte s'apaisa peu à peu quand la nouvelle se répandit que les panzers se dirigeaient sur l'ouest et non pas sur Paris. Lors d'une réunion avec le président du Conseil, Paul Reynaud, et Churchill, le général Gamelin annonça qu'il n'avait plus de réserves et qu'il ne voyait pas comment stopper les Allemands.

Paul Reynaud décida de prendre les choses en main. Il démit Gamelin et le remplaça à la tête du commandement militaire par le général Maxime Weygand, tout juste arrivé de Syrie. Il nomma également l'ambassadeur de France en Espagne, le maréchal Philippe Pétain, vice-président du Conseil. Weygand se rendit sur le front le 21 mai, mais fut incapable de proposer le moindre plan pour enrayer le désastre en cours. Le commandement français était organisé d'une manière beaucoup trop rigide et avec des délais de transmission beaucoup trop longs pour lui permettre de répondre à une

avancée aussi rapide que celle des panzers. Les plans élaborés étaient déjà périmés bien avant d'avoir été communiqués aux troupes et mis en œuvre sur le terrain.

*

Les panzers de Guderian et de Reinhardt roulaient vers la Manche en ne rencontrant pratiquement aucune opposition. Sur les routes se mêlaient, dans un inextricable chaos, civils paniqués et soldats en fuite. Côté allemand, des divisions d'infanterie avaient pris la relève des forces mobiles qui se battaient pour la possession de Stonne, mais Wietersheim éprouvait des difficultés à faire avancer ses divisions motorisées suffisamment vite pour assurer aux panzers lancés vers l'ouest une bonne protection sur les flancs. Runstedt faisait tout ce qu'il pouvait pour accélérer la progression des divisions d'infanterie, mais elles se déplaçaient à pied et le rythme était lent. Pour les tenants de l'orthodoxie militaire qui peuplaient le haut commandement allemand, le danger s'accroissait sur les flancs à chaque nouveau kilomètre parcouru par les panzers.

Les généraux allemands étaient aussi éberlués que les Alliés par la vitesse à laquelle s'effectuait la progression. Ils n'arrivaient pas à saisir ce qui se passait vraiment. Personne n'avait jamais rien vu de tel. Les responsables allemands ne parvenaient pas à comprendre qu'une victoire sans précédent se dessinait, et que la rapidité de déplacement des panzers suffisait à elle seule à interdire la moindre riposte aux Français.

Tout au contraire, ils s'imaginèrent qu'un désastre était sur le point de s'abattre sur eux sous la forme d'une terrible contre-offensive déclenchée à un certain endroit contre leurs flancs. Hitler, notamment, était « dans tous ses états ». Même s'il avait approuvé la stratégie d'enveloppement qu'on lui avait proposée, le concept cher à Manstein (et à Sun Tzu) du « tapage » à l'est et de l'attaque à l'ouest lui restait totalement étranger. Maintenant que l'idée était en train de réussir, au-delà des espérances les plus folles, il se laissait aller à l'angoisse et au doute. Il se précipita à Charleroi pour y rencontrer Rundstedt, auquel il recommanda vivement la prudence. Celui-ci, un soldat des plus conventionnels, était lui aussi très préoccupé. Il ordonna à Ewald von Kleist, qui commandait le groupe de panzers constitué par les corps de Guderian, Reinhardt et Wietersheim, de faire arrêter les panzers pour que l'infanterie puisse les rattraper. Kleist ne parla pas des

angoisses du haut commandement à ses chefs de corps. Il leur dit simplement de faire halte. Mais Guderian et Reinhardt voyaient bien que la seule façon de s'assurer la victoire était de continuer à toute allure leur raid vers l'ouest et de ne pas laisser aux Français, dans l'état de confusion où ils étaient, le temps de reprendre leur souffle, de rassembler leurs forces éparpillées et de lancer une attaque de flanc.

Au terme d'une âpre discussion avec Kleist, Guderian reçut l'autorisation de continuer d'avancer pendant encore vingt-quatre heures. Il ordonna donc à ses troupes de foncer droit, sans hésitation et sans interruption. Le 16 mai, à la tombée de la nuit, les premiers éléments de Guderian étaient à Marle et à Dercy, sur la Serre, à quatre-vingt-huit kilomètres à l'ouest de Sedan, tandis que son unité de reconnaissance ainsi que celle de Reinhardt se trouvaient tout près de l'Oise, quelque vingt-quatre kilomètres à l'ouest.

Estimant que ce succès spectaculaire avait dû calmer les craintes de l'état-major, Guderian envoya un message pour dire qu'il comptait poursuivre sa progression le lendemain 17 mai. Tôt dans la matinée, il reçut un flash radio l'informant que Kleist se poserait à 7 heures sur la piste d'atterrissage de Montcornet, à quelques kilomètres à l'est de Marle. Arrivé à l'heure dite, Kleist, sans saluer Guderian, lui reprocha dans une longue tirade sa désobéissance aux ordres. Guderian demanda aussitôt à être relevé de son commandement. Déconcerté, Kleist, acquiesça et lui demanda de confier ses responsabilités au plus ancien des officiers supérieurs. Guderian fit joindre par radio le groupe d'armées de Rundstedt pour l'informer de la situation et annonça qu'il viendrait par avion faire son rapport. Quelques minutes plus tard, un message lui parvenait : il devait rester là où il se trouvait. Le général Wilhelm List, commandant la XII^{e} armée, était en route avec mission de tirer les choses au clair. List, avec l'accord de Kleist, réintégra Guderian dans son commandement et lui apprit que l'ordre de faire halte émanait de Rundstedt. List partageait le désir qu'avait Guderian de continuer la progression et il l'autorisa à opérer des « reconnaissances en force[130] », un subterfuge qui permettait de contourner les ordres sans pour autant s'y opposer. Profondément reconnaissant, Guderian lâcha la bride à ses panzers, qui se ruèrent vers l'avant. Rundstedt finit par annuler son ordre, et, le 19 mai, la 1re division de panzers installait une tête de pont sur la Somme près de Péronne, à soixante-cinq kilomètres à l'ouest de Marle.

En dépit de la confusion totale où se trouvait jeté le haut commandement français, la 4e division blindée, de création récente et placée sous le commandement de Charles de Gaulle, vint attaquer Montcornet le 17 mai avec un petit nombre de chars. Ce n'était qu'une opération marginale et la division française fut sévèrement repoussée. Tout au long de la campagne, ni les Français ni les Anglais ne parvinrent à prendre les mesures qui leur auraient permis de regrouper des blindés en nombre suffisamment important. L'incroyable rapidité des panzers perturba à ce point les Alliés dans leur prise de décision que tout ce que les responsables trouvèrent à faire, quand les chars allemands se ruaient sur eux, fut soit de rester stoïquement en place, soit de faire retraite. Pourtant les Alliés disposaient encore à ce moment-là d'un nombre impressionnant de blindés. S'ils étaient parvenus à les concentrer en un seul et même endroit, ils auraient pu les faire s'enfoncer dans le flanc de l'ennemi et obliger ainsi les Allemands à stopper leur progression.

Les Alliés, pourtant, ne firent jamais un usage massif de leur arme blindée. Les Français avaient formé quatre divisions blindées, mais les gaspillèrent dans des engagements isolés, comme lors de la tentative manquée de de Gaulle à Montcornet. La plus grande partie de la 3e division blindée avait été dispersée parmi les troupes d'infanterie au sud de la Meuse, à Sedan, et ne fut jamais à même de jouer un rôle décisif. La 1re division française était tombée à court d'essence et avait été mise en pièces par la 5e division de panzers juste à l'ouest de Dinant. Des éléments de la 2e division, qui n'avaient pas pris part aux combats, étaient partis se réfugier au sud de l'Aisne, à Rethel, tandis que le restant était acheminé par rail depuis plusieurs gares à proximité d'Hirson. Autant de petites unités livrées à elles-mêmes, qui furent contournées ou balayées par les corps de Guderian et de Reinhardt.

En Belgique, les Anglais disposaient de dix bataillons de chars qui étaient répartis au sein des divisions d'infanterie ; il en allait de même pour les bataillons qui composaient les trois divisions françaises mécanisées et auxquels s'ajoutaient un certain nombre de bataillons de chars indépendants. Les chars français rassemblés à Gembloux avaient été placés sur une ligne démesurément étirée, sans aucune possibilité pour eux de recevoir du secours ; chaque char dut combattre seul ou avec l'appui des

chars voisins. En dépit de ces dispositions tactiques calamiteuses, ils s'étaient brillamment comportés, montrant ainsi ce qui aurait pu être obtenu si on les avait regroupés et utilisés pour une attaque concertée.

Une fois rendu à la liberté par l'état-major allemand, Guderian ne s'arrêta plus. Le 20 mai, la 1re division de panzers s'empara d'Amiens et s'en alla plus au sud établir une tête de pont de six kilomètres de profondeur sur la Somme. Dans l'après-midi, la 2e division arriva à Abbeville ; le même soir, l'un de ses bataillons traversait Noyelles-sur-Mer, devenant ainsi la première unité allemande à atteindre la côte atlantique. Dix jours seulement après le début de l'offensive, les armées alliées étaient coupées en deux.

*

Après avoir quitté précipitamment la ligne de la Dyle, les Alliés s'étaient repliés sur une nouvelle ligne, le long de la Schelde, une rivière coulant vers le nord. Leur flanc sud se trouvait à Arras, sur la Scarpe, un affluent de la Schelde. Quarante kilomètres seulement séparaient Arras, au nord, de Péronne, au sud, et de la Somme. C'est par cet étroit couloir que les Allemands devaient faire passer les approvisionnements destinés à leurs panzers et à leur offensive. Les Alliés avaient encore une chance. En parvenant à fermer ce passage, ils pouvaient isoler les panzers, opérer la jonction entre les armées se trouvant en Belgique et les forces situées plus au sud, et stopper l'offensive allemande.

Lord Gort, qui commandait le CEB, s'inquiétait de la sécurité des forces anglaises qui tenaient Arras. Le 21 mai, il donna l'ordre au major général Harold E. Franklyn d'interdire, avec les 5e et 50e divisions d'infanterie et le 1er bataillon de chars de l'armée, tout accès des Allemands à la ville. Doutant de la capacité des Français à mettre sur pied une quelconque riposte à l'offensive allemande, il avait déjà prévenu le ministère de la Guerre à Londres qu'il songeait à se replier sur la côte et à ramener ses troupes en Angleterre. Ces sombres perspectives poussèrent le cabinet anglais à envoyer en Belgique, le 20 mai, Sir Edmund Ironside, chef de l'état-major général de l'Empire britannique, qui ordonna au CEB de faire mouvement vers le sud sur Amiens, de l'autre côté du couloir, et d'attaquer toutes les forces ennemies qu'il rencontrerait. Vu les circonstances, ces

instructions étaient tout à fait ridicules. Lord Gort expliqua à Ironside que la majeure partie des forces anglaises s'employait à contenir la VI^{e} armée allemande à l'est, et que toute attaque en direction du sud devait se faire en liaison avec les Français. Ironside et le chef d'état-major de Gort, le lieutenant général Sir Henry Pownall, se rendirent auprès du général Gaston Billotte, qui commandait le 1er groupe d'armées français. Celui-ci donna l'ordre à deux divisions françaises d'attaquer le lendemain, 21 mai, mais leurs chefs furent lents à réagir et déclarèrent qu'ils ne pourraient pas mettre une attaque sur pied avant le 22 mai.

Puisque les Français n'étaient pas prêts, l'opération envisagée par le général Franklyn pour protéger Arras se déroula comme prévu le 21 mai. Franklyn fit bouger l'essentiel de ses forces vers la Scarpe, à l'est d'Arras. Pensant que les Allemands ne disposaient au sud de la ville que d'effectifs peu importants, il n'envoya pour les affronter que deux bataillons d'infanterie appuyés par cinquante-huit chars Mark I Matilda équipés d'une simple mitrailleuse, et seize Mark II Matilda dotés d'un canon ultra-rapide de 40 mm. Les Matildas, conçus pour manœuvrer avec l'infanterie, n'allaient pas vite, mais avec leur blindage de 75 mm ils résistaient beaucoup mieux au feu ennemi que les panzers, à la protection plus légère.

En fait, la 7^{e} division de panzers de Rommel était déjà parvenue au sud d'Arras. Le 22 mai au matin, son commandant lui fit contourner la ville par le nord-ouest, avec l'intention d'aller prendre Lille, trente-deux kilomètres plus au nord. Comme l'artillerie et l'infanterie de sa division traînaient en route, Rommel rebroussa chemin pour les faire se hâter. Les Anglais se mirent en formation à l'ouest d'Arras dans l'après-midi et attaquèrent en direction du sud-est. Ils se heurtèrent à l'artillerie et à l'infanterie de Rommel, qui se trouvaient isolées, et leur infligèrent dans un premier temps de lourdes pertes. Les Allemands constatèrent que leurs canons antichars de 37 mm étaient sans effet sur les Matildas. Les blindés britanniques firent sauter ce premier obstacle, mais furent arrêtés par la « ligne de feu » dressée par Rommel, au prix de multiples efforts, avec son artillerie de campagne et plus particulièrement ses canons antiaériens ultra-rapides de 88 mm, qui se révélèrent être une arme nouvelle d'une redoutable efficacité contre les chars alliés. L'artillerie allemande et les « 88 » détruisirent trente-six chars et brisèrent l'attaque anglaise. Les Britanniques se réfugièrent dans Arras et ne tentèrent plus la moindre attaque.

La tentative anglaise avait été trop timide, mais elle montrait ce qui aurait pu être fait si les responsables militaires avaient mobilisé suffisamment de troupes pour lancer une contre-attaque d'envergure. Néanmoins, les événements d'Arras inquiétèrent profondément le haut commandement allemand, et notamment Adolf Hitler. La division de Rommel perdit 387 hommes, quatre fois le nombre enregistré jusqu'alors. L'attaque anglaise stupéfia Rundstedt. Ses craintes redoublèrent comme celles déjà vives d'Hitler, ce qui conduisit quelques jours plus tard à des conséquences d'une extrême importance.

Le 22 mai, Guderian quitta Abbeville pour foncer vers le nord, en direction des ports de la Manche et des arrières des Anglais, des Français et des Belges, dont les armées continuaient de faire face, à l'est, au groupe d'armées B de Fedor von Bock. Les panzers de Reinhardt progressaient bon train sur la droite. Quant aux chars de Guderian, sur la gauche, ils isolèrent Boulogne et Calais, qui capitulèrent peu après devant les attaques allemandes. Ils atteignirent ensuite Gravelines, à moins de seize kilomètres de Dunkerque, le dernier port d'où pouvaient être évacuées les armées alliées qui se trouvaient alors en Belgique.

Reinhardt lui aussi arriva près de Dunkerque, à trente-deux kilomètres de la ville, sur le canal de La Bassée (dit encore canal de l'Aa) qui va de Douai, sur la Scarpe, à Gravelines en passant par La Bassée et Saint-Omer. Les panzers se trouvaient maintenant plus près de Dunkerque que la plupart des Alliés.

Pendant ce temps, le flanc droit du CEB était contraint de se replier d'Arras sur La Bassée le 23 mai, Rommel s'étant élancé vers le nord en direction de Lille. Le 24 mai, le groupe d'armées B rompit la ligne de l'armée belge à Courtrai, à seulement quarante-huit kilomètres d'Ostende et de Dunkerque, ouvrant un trou béant sur le front allié. Le roi Léopold capitula quatre jours après tandis qu'en dépit de la défection de la Belgique, le CEB parvenait à se replier par échelons jusqu'à Dunkerque.

Malgré les bonnes nouvelles concernant l'avance allemande, Rundstedt, le 24 mai au matin, fit à Hitler un rapport plutôt sombre, mettant l'accent sur les chars qu'avaient perdus les Allemands et sur la possibilité pour les Alliés de tenter une attaque de plus grande envergure que celle d'Arras. Ces inquiétudes renforcèrent les craintes d'Hitler. La rapidité avec laquelle Guderian, Reinhardt et Rommel exploitaient leurs succès constituait pourtant une protection tout à la fois contre des opérations de résistance et

contre des attaques sur les flancs. Les Allemands ne couraient plus aucun danger depuis le premier jour, mais cela semblait à Hitler, et à bon nombre des hauts responsables militaires, trop beau pour être vrai.

Peu de troupes alliées faisaient face à Guderian et à Reinhardt, qui n'auraient donc pas de difficulté à s'emparer de Dunkerque. Faute de pouvoir être évacués, tout le CEB, ainsi que le premier groupe d'armées français, seraient contraints de capituler, soit plus de 400 000 hommes.

En ce 24 mai, la guerre prit un tour bizarre et totalement déconcertant. Redoutant que les Alliés ne lancent une attaque sur ses flancs, Rundstedt voulait que les divisions d'infanterie rattrapent les panzers pour assurer leur protection. Hitler, qui partageait sa paranoïa, ordonna aux panzers de faire halte le long du canal de La Bassée. Guderian et Reinhardt eurent beau protester avec vigueur, on leur fit savoir sèchement qu'ils devaient rester là où ils étaient. Tandis que le CEB et de nombreux éléments des armées françaises se précipitaient sur Dunkerque, dressant un solide bouclier défensif, et que la Royal Navy multipliait ses efforts, avec une grande efficacité, pour transporter les soldats vers l'Angleterre, les panzers allemands ne bronchaient pas. C'était à n'y pas croire.

Les Anglais se servirent de tous les bateaux qu'ils purent trouver, 861 au total, dont beaucoup d'embarcations privées pilotées par des civils qui s'étaient portés volontaires pour embarquer les troupes. Il fallut abandonner armes et véhicules sur le rivage. Mais, entre le 26 mai et le 4 juin, on n'en évacua pas moins 338 000 soldats, dont 120 000 Français (qui rentrèrent rapidement en France, dans des endroits non encore occupés). Seuls quelques milliers de combattants appartenant à l'arrière-garde française furent faits prisonniers.

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'a été capable de comprendre la décision d'Hitler. Il avait déjà la victoire en mains, et il la laissa s'échapper. Le CEB était la seule armée dont disposaient les Anglais : presque tous les chefs militaires anglais se trouvaient en Belgique. Si elle avait perdu son corps expéditionnaire, l'Angleterre n'aurait pas pu mettre sur pied une nouvelle armée avant très longtemps. Plus grave, la capture de son armée aurait très probablement incité le gouvernement britannique à conclure une paix séparée avec Hitler pour libérer les siens. Churchill se défiait, mais d'autres chefs de gouvernement auraient très probablement accepté de négocier afin de récupérer leurs soldats, – d'autant qu'Hitler avait déjà indiqué qu'il permettrait à l'Angleterre de garder sa flotte et son empire, lui

demandant seulement de laisser à l'Allemagne les mains libres sur le continent.

Brauchitsch et Halder essayèrent vainement de faire rapporter l'ordre qui leur avait été donné, mais Hitler fit à Brauchitsch un tableau très désinvolte de la situation, soutenant que la Luftwaffe ferait échouer toute tentative d'embarquement des troupes à Dunkerque et enverrait par le fond tout bateau qui atteindrait la haute mer. C'était manifestement impossible. La Luftwaffe avait subi de lourdes pertes durant la campagne, ce que savaient tous les responsables militaires allemands. De fait, elle causa beaucoup de dommages, mais ne put arrêter l'évacuation.

La seule explication plausible de la décision prise par Hitler, c'est qu'il pensa que les Anglais considéreraient l'évacuation comme une défaite rédhibitoire, ce qui les amènerait à composer. Il ne vit pas les choses comme les virent les Anglais : un exploit qui les arrachait au désastre. Le « miracle de Dunkerque » redonna le moral aux Anglais et l'espoir dans la victoire. Mais Hitler était totalement refermé sur lui-même. Immédiatement après l'évacuation, il dit haut et fort sa conviction que les Anglais avaient été vaincus, qu'ils « reviendraient à la raison » et signeraient la paix avec lui.

Hitler ne pouvait imaginer d'autre point de vue que le sien. Les voies détournées, la subtilité n'étaient pas dans sa manière. Sa façon de faire habituelle, c'était de se porter droit sur l'ennemi. Il ne choisit qu'une seule fois l'approche indirecte : lorsqu'il approuva l'avance proposée par Manstein à travers les Ardennes. Il ne voyait pas que, si les Allemands l'emportaient, c'est parce qu'ils évitaient la puissance de l'adversaire. Il était incapable de comprendre une doctrine comme celle de Sun Tzu, combinant les forces directes du *zheng* avec les forces indirectes du *qi*. Il suivit sa méthode, l'attaque directe, durant tout le reste de la guerre, accumulant les décisions calamiteuses. Hitler était l'opposé même de Sun Tzu. Son incapacité à imaginer d'autres façons d'atteindre ses objectifs fut la principale raison de son échec.

*

En France, la fin ne tarda pas. En trois semaines, les Allemands avaient fait un million de prisonniers, tandis que leurs pertes ne se montaient qu'à 60 000 hommes. Les armées belge et hollandaise avaient été éliminées et les Français avaient perdu trente divisions, soit à peu près un tiers de leurs

forces, dont les éléments les meilleurs et les plus mobiles. Il leur manquait l'appui de neuf divisions anglaises, rentrées en Grande-Bretagne avec tous leurs équipements. Il ne restait plus en France, au sud de la Somme, qu'une division anglaise et quelques composantes d'une autre. Le général Weygand ne disposait plus que de soixante-six divisions, la plupart incomplètes, pour tenir, le long de la Somme, de l'Aisne et de la ligne Maginot, un front plus étendu que le front initial. Une grande partie des divisions mécanisées avait été perdue ou gravement affaiblie. De leur côté, les Allemands remirent rapidement en état leurs dix divisions de panzers et déployèrent cent trente divisions d'infanterie, dont seul un petit nombre avait déjà combattu.

L'OKH confia à Guderian le commandement d'un nouveau groupe constitué de deux corps de panzers et lui ordonna de se diriger depuis Rethel, sur l'Aisne, jusqu'à la frontière suisse. Kleist garda deux corps de panzers pour conduire une attaque vers le sud, à partir des têtes de pont établies sur la Somme, à Amiens et à Péronne, mais ces unités firent par la suite mouvement vers l'est pour soutenir la progression de Guderian. Les autres corps de blindés, sous le commandement de Hermann Hoth, devaient avancer entre Amiens et la mer.

L'offensive commença le 5 juin, et la France s'effondra très vite. Même s'il ne leur fut pas toujours facile de percer, les panzers ne tardèrent pas à progresser librement à travers le pays, évitant ou contournant le plus souvent les villages, les villes et les forêts où Weygand avait installé des défenses tous azimuts, en hérisson. Cette avancée, qui ne rencontrait pratiquement aucun obstacle, sema le chaos : les soldats français se rendirent par centaines de milliers.

La marche d'Erwin Rommel avec sa 7e division de panzers fut particulièrement spectaculaire. Le 5 juin, il traversa la Somme près d'Hangest, entre Abbeville et Amiens. Sa rapidité de déplacement était telle, et les endroits où il faisait son apparition étaient à ce point inattendus, que les Français avaient surnommé sa division la « division fantôme ». Le 6 juin, à Quesnoy-sur-Airaines, un peu au sud-ouest d'Hangest, toute la division se mit en ligne sur un front de deux kilomètres, avec à sa tête le régiment de panzers, et partit de l'avant. Deux jours plus tard, elle atteignait la Seine à Rouen, après un parcours de cent treize kilomètres. Rommel partit alors à vive allure vers le nord-ouest, en direction de la mer. Il arriva à Saint-Valéry-en-Caux, où il fit prisonniers la plupart des soldats de la

51e division anglaise des Highlands, ainsi que trois divisions françaises. Partant des environs de Rouen, Rommel devait ensuite se lancer sur Cherbourg, dans ce qui fut le plus long raid de l'histoire. Les Allemands s'emparèrent du port alors que les dernières troupes britanniques venaient tout juste d'en partir.

L'avancée des panzers de Guderian, qui fonçaient sur la Suisse, coupa en deux le Nord-Est de la France. Les troupes qui défendaient la ligne Maginot battirent en retraite et se rendirent sans avoir pratiquement tiré le moindre coup de fusil. Les Allemands entrèrent dans Paris le 14 juin et atteignirent la vallée du Rhône le 16. Dans la nuit qui suivit, les Français demandèrent l'armistice. Reynaud démissionna de la présidence du Conseil et le maréchal Pétain le remplaça.

Le général Alan Brooke, qui avait pris le commandement des forces anglaises restées en France après Dunkerque, se hâta de faire évacuer ses effectifs depuis les nombreux ports de la côte atlantique, soit 150 000 hommes auxquels s'ajoutaient 24 000 Polonais, 5 000 Tchèques et 18 000 Français. Un bon nombre de ces derniers devait rejoindre la France libre, créée par le général de Gaulle qui, fraîchement arrivé en Angleterre, s'était engagé à continuer la lutte contre les Allemands.

Le 22 juin, la France accepta les conditions fixées par l'Allemagne. L'armistice fut signé à Compiègne, dans le même wagon où les Allemands, vaincus, avaient signé en 1918 l'armistice qui mettait fin à la Première Guerre mondiale. Le 25 juin, les deux camps cessèrent le feu. Il avait fallu six semaines pour que soit remportée la plus grande victoire des temps modernes. L'Allemagne occupa le Nord de la France. Dans le Sud du pays, qui restait inoccupé, un nouveau gouvernement fut constitué, sous la direction du maréchal Pétain. Il s'installa dans la station thermale de Vichy. La « France de Vichy » allait collaborer pendant plusieurs années avec l'Allemagne nazie.

*

Incapable de s'apercevoir que l'Allemagne, en capturant le CEB, aurait pu obtenir un résultat bien plus retentissant, Hitler fut tout aussi incapable de comprendre qu'il pouvait encore transformer sa victoire, qui n'était que partielle, en un triomphe complet. La façon d'y parvenir crevait pourtant les yeux : par l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient. L'Angleterre manquait

cruellement de moyens militaires : pour défendre le canal de Suez, elle ne disposait que d'une simple division blindée, qui n'était même pas au complet. Si Hitler avait envoyé ne serait-ce que quatre divisions de panzers en Libye – une colonie détenue par son partenaire de l'Axe, l'Italie –, il aurait pu occuper l'Afrique française du Nord (le Maroc, l'Algérie et la Tunisie) et s'emparer de Suez, ce qui aurait obligé la Royal Navy à quitter la Méditerranée, devenue un lac germano-italien. Les panzers auraient pu traverser le Moyen-Orient de part en part, depuis la Palestine jusqu'en Iran, en s'emparant ainsi de la seule ressource dont ils avaient le plus grand besoin : le pétrole, en quantités illimitées. La Turquie aurait été bien forcée de composer. L'occupation de l'Iran aurait fermé aux Anglais et aux Américains la seule voie d'approvisionnement envisageable avec l'Union soviétique. Des forces allemandes implantées au nord de l'Iran se seraient trouvées à courte distance de frappe des champs pétrolifères soviétiques, ceux du Caucase comme ceux des rivages de la mer Caspienne. On ne pouvait mener une guerre moderne sans pétrole, et Staline aurait fait n'importe quoi pour empêcher les Allemands de venir s'en prendre à son pétrole. Il les aurait approvisionnés en blé, leur aurait fourni caoutchouc, nickel et autres matières premières venues de l'Asie du Sud-Est par le Transsibérien. En d'autres termes, l'Allemagne – en envoyant simplement quatre divisions de panzers en Afrique du Nord – aurait neutralisé la menace représentée par l'Union soviétique et créé un empire pratiquement invulnérable, regroupant toute l'Europe à l'ouest de la Russie, l'Afrique du Nord jusqu'à Dakar au sud, et le Moyen-Orient.

Un certain nombre des conseillers d'Hitler, notamment le commandant en chef de la Marine, Erich Raeder, avaient bien vu cette opportunité, et tâchèrent de le convaincre. Sans succès. Hitler préféra lancer une attaque directe contre l'Union soviétique en juin 1941. Ce fut une erreur fatale. À partir de ce moment, l'Allemagne s'engageait sur la voie du désastre. Adolf Hitler était fermé à toute voie détournée, du genre de celles que suggère Sun Tzu dans son *Art de la guerre*. Cet aveuglement permit au monde d'échapper à la domination d'un des monstres les plus malfaisants jamais apparus sur la terre.

Chapitre VII

Stalingrad, 1942

Si les Alliés ont gagné la Seconde Guerre mondiale, c'est avant tout parce qu'Hitler fut incapable d'apercevoir les chemins vers la victoire que lui indiquaient ses hauts responsables militaires. Ces chemins correspondaient parfaitement aux axiomes formulés bien des siècles auparavant par Sun Tzu, mais, sous une dictature, seules comptent les idées du dictateur. S'il ne parvient pas à comprendre et à adopter les stratégies les plus intelligentes, il est condamné à l'échec. Aussi inévitablement que la nuit succède au jour, l'Allemagne était vouée à la catastrophe pour avoir commis le crime d'obéir à un leader fou et irresponsable. La bataille de Stalingrad, en 1942, offre l'un des meilleurs exemples dans l'histoire d'un leader rejetant avec arrogance les conseils les plus sages et travaillant lui-même à sa propre ruine. À la fin de cette bataille désastreuse – qui coûta 250 000 hommes à l'Allemagne – les chefs alliés comprirent qu'Hitler était dépourvu de tout jugement en matière militaire. Ils surent alors qu'ils allaient l'emporter.

La formation militaire d'Hitler se réduisait à son passé de simple soldat, puis de caporal, dans les tranchées de la Première Guerre mondiale. Il voyait la guerre comme la collision frontale de forces gigantesques. La force la plus puissante finissait par faire reculer la force la plus faible et par s'emparer d'un champ de bataille dévasté. Le maréchal Erich von Manstein identifia très clairement le défaut d'Hitler. « C'était un homme pour qui combattre conduisait nécessairement à la violence la plus extrême, écrivit-il. Il avait remplacé l'art de la guerre par le recours à la force brute[131]. » Hitler ne s'éleva jamais au-dessus de cette conception élémentaire et tout à

fait incomplète de la guerre. Pour lui, la campagne militaire la plus importante n'était jamais que la version démesurément agrandie des affrontements continuels, et mortels, auxquels avait donné lieu le précédent conflit sur le front occidental. Atteindre son objectif d'une manière indirecte : cette idée était totalement étrangère à Hitler, dont la seule méthode était l'épreuve de force. L'assaut frontal sur Stalingrad en apporte la preuve éclatante. Sun Tzu, quant à lui, déteste les attaques directes, tout particulièrement lorsqu'elles visent des « villes fortifiées[132] ».

Hitler s'attribuait les succès remportés par l'Allemagne au début de la guerre. Il n'a jamais rendu hommage à Manstein pour son plan, qui avait permis de vaincre la France en 1940. D'après ce dernier, la satisfaction de soi qu'éprouva bien à tort Hitler lui fit perdre tout sens de la mesure quant à ses véritables capacités militaires. « Il n'était donc pas prêt, écrivit-il, à accepter à ses côtés un conseiller militaire réellement compétent. Il voulait être un autre Napoléon, qui n'avait accepté au-dessous de lui que des hommes soucieux de respecter scrupuleusement ses volontés. Il n'avait malheureusement pas la formation militaire dont avait bénéficié Napoléon, ni son génie militaire[133]. »

Outre sa cécité dans le domaine stratégique, Hitler, au moins depuis le début des années 1920, était habité par deux démons qui le consumaient, et qui lui firent perdre le peu de sens logique, de bon sens qui lui restait. Le premier était sa haine insensée, obsessionnelle, des Juifs ; le second, tout aussi insensé, tout aussi obsessionnel, son désir d'anéantir l'Union soviétique. Deux délires paranoïaques qui le poussèrent à attaquer de front celle-ci en juin 1941, et à tuer ou à faire mourir de faim des millions de Slaves pour « faire de la place » *(Lebensraum)* à des colons allemands. Ce sont ces mêmes délires qui lui firent envoyer les *Einsatzgruppen* dans le sillage de ses armées pour exterminer tous les Juifs que l'on pouvait trouver, et qui le conduisirent à faire installer des chambres à gaz à Auschwitz et ailleurs, où les morts se comptèrent par millions.

Il ressort de tout cela une vérité d'évidence : dans une situation donnée, un général victorieux doit savoir prendre en considération tous les facteurs possibles et agir en conséquence. Parce qu'il n'était pas intellectuellement à la hauteur, Hitler rejeta toutes les idées que lui soumettaient ses responsables militaires ; il était incapable de comprendre ce qu'ils entendaient faire. Nous sommes avec lui aux antipodes du chef de guerre tel que se le figure Sun Tzu : quelqu'un qui sait raisonner en connaissance de

cause, en tenant compte de tous les imprévus, de tous les dangers, de toutes les occasions. Pour Hitler, la guerre se ramenait à ce qu'il avait pu en connaître dans les tranchées[134]. Son incompétence confondante apparaît très clairement dans les objectifs qu'il fixa à l'attaque déclenchée contre l'Union soviétique en juin 1941 : en dépit d'effectifs qui n'arrivaient pas à la moitié de ceux de l'adversaire, Hitler espérait non seulement détruire l'armée soviétique, mais s'emparer d'un million de km^2 en Russie occidentale durant l'été et l'automne 1941.

L'armée allemande devait lancer simultanément trois offensives dans des directions totalement différentes : l'une sur Leningrad (Saint-Pétersbourg) au nord, une autre sur Moscou au centre, une autre encore en Ukraine au sud. Réussir une seule de ces opérations représentait déjà un défi immense, les réussir toutes les trois relevait de l'impossible.

Les offensives s'enlisèrent dans les neiges de l'hiver russe en décembre 1941 sans pouvoir atteindre Moscou. Ces sept mois de guerre se soldèrent par plus d'un million de soldats tués, blessés ou faits prisonniers, soit un tiers de toute l'armée allemande déployée en Union soviétique.

Ce que les Allemands avaient conquis, ils le devaient autant à l'organisation désastreuse de l'Armée rouge voulue par Joseph Staline qu'à leurs propres faits d'arme. Staline avait disposé son armée en ligne le long de la frontière, avec peu de troupes en réserve. Quand les panzers allemands ouvrirent des brèches dans ce front, ils purent tourner l'infanterie russe, dont la plus grande partie ne disposait d'aucun moyen de déplacement, et créer des sortes de chaudrons ou de poches, prenant ainsi au piège des centaines de milliers de soldats russes qui furent contraints de se rendre.

Avec l'entrée en guerre des États-Unis, le 7 décembre 1941, à la suite de l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, les Allemands se trouvèrent confrontés à un nouveau défi stratégique. Hitler devait-il continuer à attaquer l'Union soviétique, ou bien passer à la défensive et se préoccuper plutôt d'empêcher les forces américaines et anglaises de prendre pied sur le continent européen[135] ? Le commandant en chef de la Marine, Erich Raeder, présenta un plan qui répondait aux deux questions. Il proposait deux grands objectifs pour 1942 : Erwin Rommel, commandant de l'Afrikakorps en Libye, recevrait assez d'effectifs pour pouvoir s'emparer de l'Égypte, du canal de Suez et du Moyen-Orient, tandis que l'armée de l'Est *(Ostheer)* irait se saisir des champs de pétrole soviétiques situés dans le Caucase et le long du rivage occidental de la mer Caspienne autour de Bakou.

L’Allemagne, disait Raeder, avait les moyens d’atteindre ces deux objectifs ; mais pas plus.

Si l’Allemagne mettait la main sur ses champs pétrolifères, l’Union soviétique aurait les plus grandes difficultés à mener une guerre moderne[136]. Ses autres ressources en pétrole étaient limitées. Dans ces conditions, les chars et les camions soviétiques auraient du mal à faire face à de longues offensives. Si l’Allemagne contrôlait le canal de Suez, la flotte anglaise serait contrainte d’évacuer la Méditerranée et l’Allemagne pourrait occuper toute l’Afrique du Nord. Elle pourrait alors se lancer dans la construction de sous-marins et d’avions destinés à empêcher l’arrivée depuis les États-Unis de troupes et d’approvisionnements. Tout effort mené par les Alliés à l’ouest serait rendu alors extrêmement compliqué et hautement problématique. C’est ce que comprit très bien Winston Churchill. Dans un message au président Franklin D. Roosevelt, il fit valoir que, si l’Égypte et le Moyen-Orient étaient perdus, la poursuite de la guerre deviendrait « une entreprise de longue haleine, rude et incertaine[137] ».

Rommel soutint pleinement le plan de Raeder et assura à Hitler qu’il pouvait s’emparer de l’Égypte et du Moyen-Orient avec seulement trois divisions de plus, c’est-à-dire environ 45 000 hommes et 360 chars. Après avoir reçu des renforts au début de 1942, l’armée de l’Est comptait 2 400 000 soldats et des milliers de chars et de canons autopropulsés. Les propositions de Raeder constituaient de très loin la meilleure option pour l’Allemagne, mais Hitler refusa d’envoyer davantage de troupes à Rommel. Il accepta l’idée de Raeder d’aller se saisir des champs de pétrole, mais fit bien comprendre qu’il ne suffisait pas de neutraliser l’Union soviétique : c’était la destruction de l’Armée rouge qu’il voulait. Tel était son véritable objectif. Il était incapable de voir qu’un coup indirect porté dans le Caucase avec des forces largement supérieures pouvait lui faire gagner pratiquement tout ce dont il avait besoin à l’est, tout en lui permettant de préserver les autres moyens dont il disposait pour contrer le pouvoir grandissant des États-Unis.

Hitler aurait pu obtenir ce qu’il souhaitait en demandant à une force mobile peu nombreuse de lancer une offensive vers l’est, depuis Koursk jusqu’à Voronej, dans le bassin supérieur du Don. Cette offensive aurait obligé une grande partie des troupes soviétiques à se replier et le gros des formations allemandes aurait pu alors faire mouvement vers le sud et déferler sur le Caucase. Les Allemands, situés plus à l’intérieur que les

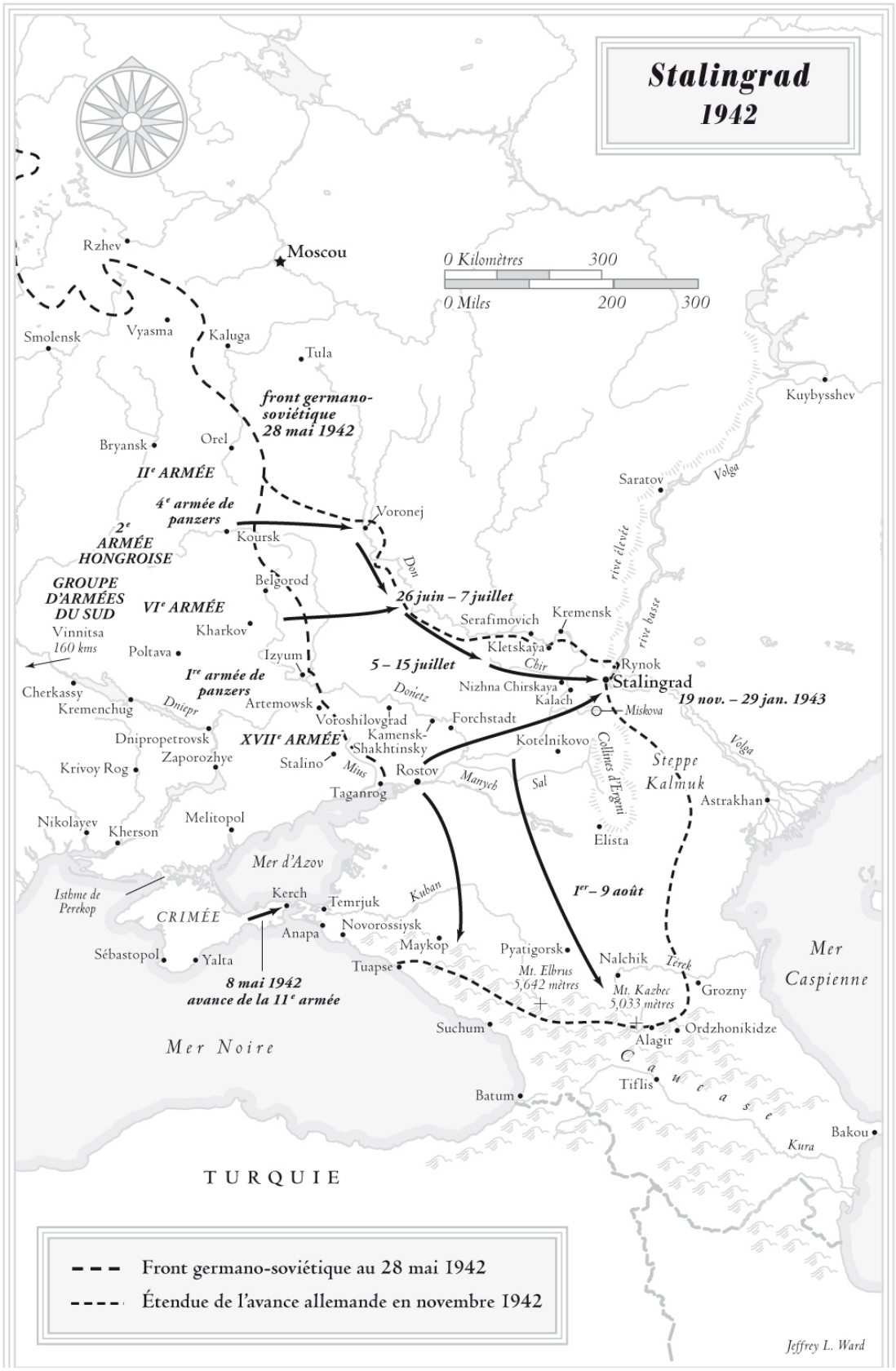
Soviétiques par rapport à l'objectif visé, auraient eu des distances nettement moins longues à parcourir, empêchant ainsi l'Armée rouge de renforcer le Sud avant leur arrivée. Une attaque sur Voronej aurait été ce que Sun Tzu appelle un *zheng*, c'est-à-dire le coup direct destiné à fixer l'adversaire ; une attaque sur le Caucase, un *qi*, le coup indirect qui apporte la victoire. Hitler resta toujours étranger à ce genre de considérations, comme à toute forme de stratégie fondée sur la ruse ou la tromperie.

Manstein, qui eut beaucoup affaire à lui durant cette période, rapporte qu'Hitler ne parvint jamais à comprendre un principe essentiel de l'art militaire, à savoir que l'on n'est jamais trop fort à l'endroit crucial et qu'il faut savoir sacrifier des secteurs moins vitaux pour atteindre un objectif décisif. Au lieu de quoi, écrit Manstein, « Hitler sautait sur tout ce qui lui traversait l'esprit, ce qui l'amenait à gaspiller les forces allemandes en suivant plusieurs idées à la fois[138]. » Au lieu d'envoyer chaque soldat, chaque char qu'il pouvait en direction des champs de pétrole, il fit marcher la plus grande partie de ses forces sur Stalingrad (aujourd'hui Volgograd), sur la Volga. La ville n'avait aucune importance stratégique, mais Hitler insista pour qu'elle soit prise. Stalingrad n'avait rien à voir avec la conquête des champs de pétrole ; elle faisait face aux vastes plaines, largement ouvertes, de l'Eurasie. Même si on réussissait à la prendre, on n'y gagnerait que du vide.

La seule raison qui poussa Hitler à s'emparer de Stalingrad, c'était d'interdire la circulation des pétroliers sur la Volga. Mais si les champs de pétrole tombaient aux mains des Allemands, cette circulation s'arrêterait d'elle-même. Bon nombre d'historiens pensent qu'Hitler avait surtout en tête le nouveau nom que Staline, pour se glorifier lui-même, avait donné en 1925 à la vieille ville de Tsaritsyn. S'en prendre à une ville à cause de son nom, voilà qui ressemble à l'acte d'un fou, mais c'est le même Hitler qui avait insisté en 1941 pour que l'armée allemande s'empare de Leningrad – qui n'avait pas non plus d'importance stratégique –, parce que c'était là qu'avait éclaté en 1917 la révolution communiste et parce que la ville portait le nom de Lénine.

Initialement, Hitler avait prévu quatre armées pour le Caucase et une pour Stalingrad. Il changea bien vite d'idée et fit partir trois armées sur Stalingrad (la II^{e}, la VI^{e} ainsi que la IV^{e} armée de panzers) et seulement deux sur le Caucase. Ces dernières (la XVII^{e} et la I^{re} armée de panzers)

étaient trop faibles pour vaincre la résistance acharnée des armées soviétiques. Elles se retrouvèrent très vite bloquées dans les hautes passes du Caucase[139]. Tous les chefs expérimentés de l'armée allemande comprirent la folie de la situation. Franz Halder, le chef d'état-major, protesta haut et fort, mais Hitler n'en tint aucun compte. Il persista à croire que l'Armée rouge était au bord de l'effondrement et se refusa à voir l'évidence : la présence de puissantes formations soviétiques à l'est de la Volga et dans le Caucase. Il s'en prit violemment à Halder lorsque celui-ci lui apprit que l'Union soviétique produisait trois fois plus de chars que l'Allemagne. « Il ne pouvait pas croire ce qu'il ne voulait pas croire[140] », note Halder dans son journal. Hitler transféra son quartier général à Vinnitsa en Ukraine et prit directement le commandement du front méridional.


Stalingrad
1942
Rzhev
Moscou
0 Kilomètres 300
0 Miles 200 300
Smolensk
Vyasma
Kaluga
Tula
Kuybysshev
front germano-soviétique 28 mai 1942
Bryansk
Orel
IIe ARMÉE
Saratov
Volga
4e armée de panzers
Voronej
2e ARMÉE HONGROISE
Koursk
Don
rive élevée
rive basse
Belgorod
GROUPE D'ARMÉES DU SUD
VIe ARMÉE
26 juin – 7 juillet
Serafimovich
Kremensk
Vinnitsa
160 kms
Kharkov
Kletskaya
Chir
Poltava
Izyum
5 – 15 juillet
Rynok
Ire armée de panzers
Nizhna Chirskaya
Stalingrad
19 nov. – 29 jan. 1943
Cherkassy
Donetz
Kalach
Kremenchug
Dniepr
Artemowsk
Miskova
Voroshilovgrad
Forchstadt
Dnipropetrovsk
XVIIe ARMÉE
Kamensk-Shakhtinsky
Kotelnikovo
Volga
Zaporozhye
Stalino
Collines d'Ergeni
Steppe Kalmuk
Krivoy Rog
Mius
Rostov
Manych
Sal
Taganrog
Astrakhan
Nikolayev
Melitopol
Kherson
Elista
Mer d'Azov
Isthme de Perekop
Kerch
Temrjuk
Kuban
Ier – 9 août
CRIMÉE
Anapa
Novorossiysk
Maykop
Pyatigorsk
Nalchik
Terek
Sébastopol
Yalta
Tuapse
Mt. Elbrus 5,642 mètres
Mt. Kazbec 5,033 mètres
Grozny
Mer Caspienne
8 mai 1942 avance de la 11e armée
Suchum
Ordzhonikidze
Alagir
Mer Noire
Caucase
Tiflis
Batum
Bakou
Kura
TURQUIE
Front germano-soviétique au 28 mai 1942
Étendue de l'avance allemande en novembre 1942
Jeffrey L. Ward

Les campagnes d'Hitler en 1942 se firent à l'opposé de pratiquement toutes les règles de la guerre formulées par Sun Tzu. Au lieu d'un objectif, le dictateur s'en fixa deux ; au lieu de concentrer ses forces, il les divisa ; au lieu de chercher à tromper les Soviétiques, il mena ses opérations à découvert. Sun Tzu dit qu'un général habile doit chercher à égarer l'ennemi et se garder par-dessus tout de révéler ses préparatifs et ses intentions. Hitler, pour sa part, visait très ouvertement deux objectifs complètement différents, situés à plusieurs centaines de kilomètres l'un de l'autre.

Les Soviétiques pouvaient donc négliger la présence de forces allemandes à d'autres endroits et masser toutes leurs réserves pour s'opposer à ces deux offensives. Voilà qui allait complètement à l'encontre d'une des maximes de Sun Tzu : « Avant de livrer bataille, le grand général fait en sorte que l'ennemi se disperse. Quand l'ennemi se disperse et cherche à se défendre à chaque endroit, il est faible à chaque endroit ; il suffira d'envoyer, sur les points que l'on aura choisis, un grand nombre de soldats pour l'emporter sur le petit nombre qu'y aura laissé l'ennemi[141]. » Hitler ne fit aucune manœuvre de diversion pour forcer l'ennemi à se disperser. Il ne se soucia pas davantage d'utiliser une force directe, ou *zheng*, pour fixer sur place les Russes, et une force indirecte, ou *qi*, pour descendre sur les flancs ou les arrières des Russes et l'emporter par surprise. Tout était frontal, tête baissée et sans mystère.

*

Le 28 juin 1942, la IV^{e} armée de panzers d'Hermann Hoth perça les défenses soviétiques à l'est de Koursk et s'empara en quelques jours de Voronej. Tandis que la II^{e} armée entrait dans la ville, la IV^{e} armée de panzers fonçait à travers la steppe, à l'ouest du Don, en direction de Kalach, là où s'infléchit le cours du fleuve, à soixante-douze kilomètres de Stalingrad. Elle était suivie par l'immense VI^{e} armée, placée, avec ses vingt divisions, sous le commandement de Friedrich Paulus. Alors que la IV^{e} armée prenait momentanément la direction du sud, la VI^{e} armée continuait

sa route vers Stalingrad. L'avant-garde motorisée de Paulus atteignit Kalach le 28 juillet, mais les Allemands ne purent venir à bout de la très vive résistance des Soviétiques et ne franchirent finalement le Don que le 23 août. Pendant ce temps, la IV^{e} armée de panzers avait rebroussé chemin vers le nord et, par Elista et la steppe kalmouke, se dirigeait vers Stalingrad. À quatre-vingts kilomètres de la ville, l'attaque de Hoth se heurta à la farouche opposition de deux armées soviétiques.

Le 28 juillet, Staline lança son fameux mot d'ordre : « Pas un pas en arrière ! » *(Ni shagu nazad* !*)*. Il envoya au commandant de Stalingrad, Andreï I. Eremenko, onze divisions d'infanterie et neuf brigades d'élite pour renforcer ses cinq armées, passablement amoindries. Le général soviétique mit par ailleurs en place des bases d'approvisionnement dans la steppe, à l'est de la Volga. Eremenko mobilisa des milliers de civils dans la ville pour aider les militaires, y compris de jeunes garçons âgés de treize à seize ans, et il fit évacuer 200 000 habitants, trop vieux ou trop jeunes pour combattre.

Stalingrad n'était pas une forteresse. C'était un mélange de constructions anciennes, d'installations industrielles, de dépôts de chemin de fer et d'immeubles d'habitation ressemblant à des casernes. La ville, implantée sur la rive gauche de la Volga, s'étendait en longueur sur vingt-quatre kilomètres avec une largeur par rapport au fleuve comprise entre trois et six kilomètres. Elle bénéficiait de bonnes positions défensives grâce aux escarpements de la rive occidentale de la Volga, à de nombreux *balkas* (des ravins à sec aux pentes abruptes) et aux talus du chemin de fer.

Le 24 août, les attaques des Stukas sur Stalingrad causèrent d'énormes dégâts, tuant des civils, réduisant en poussière des pâtés entiers de maisons et mettant le feu à toutes les structures en bois. Pendant que les Stukas bombardaient la ville, la 16^{e} division de panzers balaya la faible résistance opposée par les Russes à l'ouest de la ville ; le 24 août, à 18 h 30, elle s'établissait près de Rynok, à seize kilomètres au nord de Stalingrad. L'objectif affiché d'Hitler était atteint : l'artillerie allemande, installée sur les hauteurs de la rive occidentale de la Volga, allait pouvoir interdire le passage aux pétroliers. Mais Hitler exigea la prise de la ville tout entière. Impossible d'y parvenir sans engager un combat rapproché de la plus haute intensité : un véritable corps-à-corps, maison par maison. Militairement, c'était de la folie. Tous les principaux responsables en convenaient : à partir

du moment où l'on n'avait pu s'emparer du premier coup de Stalingrad, il fallait boucler la ville avec des forces défensives et passer à autre chose.

Par une chaleur étouffante (il n'avait pas plu depuis deux mois), les troupes allemandes furent contraintes de prendre d'assaut l'une après l'autre les barricades que les Russes édifiaient en travers de chaque rue ou presque. La progression se révélait incroyablement difficile. Les Russes dissimulaient des mitrailleuses et des mortiers dans les immeubles en ruines et tenaient sous leur feu des rues et des quartiers entiers. Chaque usine, chaque bâtiment encore en état devenait une forteresse farouchement défendue. Les pertes allemandes étaient lourdes et l'avance se faisait au ralenti. Les fournitures et les munitions mettaient du temps à arriver et s'avéraient à chaque fois insuffisantes. Comme a pu l'écrire le chef de panzers Friedrich-Wilhelm von Mellenthin, Hitler fit complètement le jeu des Russes[142]. Dans un tel environnement, les soldats russes, mal entraînés, mais tenaces, tinrent la dragée haute aux unités d'élite allemandes les plus prestigieuses. On s'affrontait au plus près, quelquefois face à face, et c'était la force brute qui primait. Tous les avantages dont disposaient les Allemands en termes de mobilité, d'entraînement et de précision dans les manœuvres furent réduits à néant. La bataille tournait à l'impasse.

L'une des meilleures formations allemandes, la VI^{e} armée, massive et bien équipée, se retrouvait immobilisée dans le chaos de décombres du saillant de Stalingrad, où même les chars progressaient difficilement. Les lignes, de chaque côté de ce saillant, étaient tenues, à l'ouest, sur deux cent quarante kilomètres le long du Don, par des unités mal pourvues et véritablement de second ordre (la III^{e} armée roumaine, la VIII^{e} armée italienne et la II^{e} armée hongroise) et, au sud-est, sur une distance équivalente, par la IV^{e} armée roumaine, une petite unité mal équipée, ne comprenant que quatre divisions et à laquelle revenait la charge de surveiller la steppe kalmouke.

Tous les généraux allemands un tant soit peu expérimentés se rendaient compte qu'une telle situation était intenable. Selon Erich von Manstein, « un chef avisé aurait compris dès le début que masser la totalité des forces d'assaut allemandes dans Stalingrad et aux alentours sans leur assurer une protection adéquate sur les flancs leur faisait courir le risque mortel d'être encerclées aussitôt que l'ennemi aurait pu forcer le passage à travers les lignes de front limitrophes[143]. »

Il était certain que les Russes s'employaient à regrouper des troupes de chaque côté du saillant, afin de passer à l'offensive pour isoler Stalingrad et y emprisonner la VI^e^ armée. Ce que confirmaient les informations irrécusables que Franz Halder, le chef d'état-major, avait réunies. Quand il décida d'en faire part à Hitler, le Führer le révoqua, le 24 septembre. Le nouveau chef d'état-major, le lieutenant général Kurt Zeitzler, un expert en matière d'armes blindées, vit qu'Hitler se préoccupait fort peu de la vérité. Il ne fit rien pour le dissuader de maintenir la VI^e^ armée dans la position risquée qui était la sienne.

Hitler démit également Wilhelm List, commandant de la XVII^e^ et de la I^re^ armées de panzers (Groupe d'armées A), qui n'avait pas réussi à s'emparer de tout le Caucase. Au lieu de nommer un nouveau commandant, il prit lui-même la tête du groupe. C'était le signe évident de son déni total de la réalité. Depuis son QG de Vinnitsa, il ordonna à ses troupes de mener dans les montagnes caucasiennes des opérations impossibles à exécuter. Il ne mit jamais le pied lui-même dans la région et resta dans l'ignorance complète de la situation désespérée de ses troupes.

*

Le 19 novembre 1942, dans un épais brouillard, N. F. Vatutin, commandant du front soviétique du sud-ouest, lança une attaque massive, avec des chars en fer de lance, contre la III^e^ armée roumaine à Kletskaya et à Kremensk, sur le Don, à cent trente kilomètres à l'ouest de Stalingrad. Les Roumains n'avaient pas de chars en propre et ne disposaient pas non plus de canons antichars capables de percer l'épais blindage des T-34 soviétiques. Ils ne purent opposer qu'une brève résistance avant que leur armée entière ne se désintègre et ne se jette à corps perdu dans la retraite. Le lendemain, le général Eremenko lança une attaque identique contre la IV^e^ armée roumaine dans la steppe kalmouke. Cette dernière sombra très vite, elle aussi, dans le chaos. L'armée soviétique voyait s'ouvrir devant elle tout l'arrière du dispositif allemand au-delà de Stalingrad.

Le 22 novembre, deux unités de chars soviétiques firent leur jonction près de Kalach et refermèrent les deux branches de la tenaille sur la VI^e^

armée. 250 000 hommes se trouvaient ainsi enfermés dans une poche mesurant cinquante kilomètres d'est en ouest et quarante kilomètres du nord au sud. Si la VI^{e} armée avait reçu l'autorisation de se dégager, elle aurait pu certainement y parvenir sans dommage, mais Hitler lui interdit de bouger : elle devait se replier sur elle-même comme un hérisson et se défendre sur place. Le commandant en chef de la Luftwaffe, Hermann Göring, un proche compagnon d'Hitler, avait promis, dans un discours grandiloquent, que l'aviation assurerait le ravitaillement de l'armée jusqu'à ce qu'un nouveau groupe de bataille soit mis sur pied pour venir briser l'encerclement. Les officiers supérieurs de la Luftwaffe eurent beau déclarer la chose impossible, Hitler n'en tint aucun compte.

Les troupes soviétiques formaient un double anneau autour de Stalingrad, l'un pour fixer sur place la VI^{e} armée, l'autre pour s'opposer à l'arrivée d'éventuels renforts. Les artilleurs soviétiques installèrent 395 canons antiaériens le long du corridor aérien que devait emprunter la Luftwaffe, tandis que 490 chasseurs étaient rassemblés pour abattre les avions de transport allemands. Les besoins quotidiens en approvisionnements de la VI^{e} armée se montaient à 700 tonnes, mais le colonel Fritz Morzik, responsable du transport aérien, déclara qu'il ne pourrait acheminer au mieux que 350 tonnes par jour. Voilà qui montrait bien l'inefficacité de la solution envisagée, mais Hitler refusa de regarder la réalité en face. En dépit de tous ses efforts, la Luftwaffe ne parvint à livrer que 269 tonnes entre le 25 et le 29 novembre et seulement 1 267 tonnes entre le 30 novembre et le 11 décembre. Les réserves en munitions s'épuisèrent, l'essence devint rare et les hommes commencèrent à souffrir de la faim.

Mais la menace d'un autre mouvement d'encerclement, encore plus dangereux, commençait à poindre. Les grossières erreurs d'Hitler donnaient aux Soviétiques une magnifique occasion de gagner la guerre en quelques mois, sinon en quelques semaines. Après la défaite infligée par les Russes à la III^{e} armée roumaine à Kletskaya et à Kremensk, Manstein avait déplacé la principale ligne de défense allemande sur la Chir, une rivière située à environ quatre-vingts kilomètres au sud du Don, à l'ouest de Stalingrad. Les six divisions de la VIII^{e} armée italienne étaient chargées de protéger son cours supérieur. Les Italiens se trouvaient à seulement 320 kilomètres de

Rostov, une ville implantée sur le cours inférieur du Don, à proximité de la mer d'Azov. Si une armée soviétique parvenait à forcer leur ligne de défense et à marcher sur Rostov, elle pourrait isoler et détruire non seulement la VI^e armée, assiégée à Stalingrad, mais aussi les deux armées aventurées dans le Caucase ainsi que les troupes disposées le long de la Chir. En d'autres termes, si les Russes atteignaient Rostov, ils seraient à même d'anéantir *toutes* les forces de l'Allemagne et de ses alliés engagées sur le front sud. Si ces forces venaient à lui manquer, l'Allemagne ne pourrait plus assurer sa propre défense et la guerre serait perdue pour elle. Les hauts responsables militaires allemands mesuraient très bien le danger, pas Hitler.

Les services de renseignement allemands en apportaient les preuves irréfutables : les Soviétiques s'employaient à concentrer les troupes qui leur permettraient de lancer ce mouvement, dont ils pouvaient espérer qu'il allait leur faire gagner la guerre. Le groupe d'armées de Voronej, commandé par F. I. Golikov, opérait son rassemblement sur le cours supérieur de la Chir, face à la VIII^e armée italienne, si pitoyablement démunie. Malgré le danger, Manstein comprit que le problème, dans l'immédiat, était de sortir la VI^e armée du piège auquel elle s'était laissée prendre à Stalingrad. Hitler lui avait déjà confié le soin de la tirer d'affaire. Si on parvenait à lui rendre sa liberté de manœuvre, cette force considérable pourrait servir à amortir l'impact d'une attaque sur Rostov.

Manstein découvrit un étroit passage par où faire passer des renforts : depuis Kotelnikovo, au sud-ouest de Stalingrad. Il rencontra d'immenses difficultés à mettre sur pied une force d'intervention et dut finalement se contenter d'un corps de panzers, le 57^e, pour opérer une percée et marcher sur Stalingrad. Il lança l'attaque le 12 décembre, prenant l'ennemi par surprise ; ses troupes progressèrent de manière satisfaisante, en dépit des renforts dépêchés par les Russes et de contre-attaques répétées. Le 16 décembre, les Soviétiques déclenchaient leur offensive sur Rostov. La I^re Garde mit en déroute les Italiens et une brèche de près de cent kilomètres s'ouvrit sur le front, dans laquelle s'engouffrèrent les chars soviétiques pour foncer droit sur Rostov. Manstein ordonna alors au général Karl-Adolf Hollidt, qui commandait les troupes disposées le long de la Chir, de se replier pour aller défendre les points de passage sur le Donets

situés à Forchstadt et à Kamensk-Shakhtinsky, la seule barrière interdisant dorénavant l'accès à Rostov.

En dépit du danger, Manstein était toujours fermement déterminé à avancer sur Stalingrad. Il insista très fortement pour que le haut commandement militaire (OKH) ordonne à la VI^{e} armée d'opérer une sortie pour venir au-devant du 57^{e} corps de panzers. Les deux forces, si elles pesaient de tout leur poids, pouvaient arriver à percer le bouclier défensif et à se rejoindre. Hitler refusa son accord, décidant (ce qui passe l'entendement) que le 57^{e} corps devait continuer à attaquer tandis que la VI^{e} armée resterait sur place. Manstein finit par comprendre qu'Hitler entendait se maintenir dans Stalingrad et approvisionner la ville par un corridor terrestre, ce qui était manifestement impossible. Hitler était incapable de comprendre que la VI^{e} armée ne pouvait survivre qu'à une seule condition : se retirer de Stalingrad. Manstein, qui avait du mal à croire à pareille stupidité de la part d'Hitler, s'imagina qu'il allait pouvoir le rallier à ses vues.

Le moment critique arriva le 19 décembre. Le 57^{e} corps atteignit la Miskova, une étroite rivière située à un peu moins de cinquante kilomètres du front de Stalingrad. Manstein envoya un message urgent à Von Paulus et à Hitler : la VI^{e} armée devait se dégager et se diriger vers le sud-ouest pour faire sa jonction avec le 57^{e} corps. Hitler mit des heures avant de répondre que la VI^{e} armée *pouvait* tenter une percée, mais en continuant à tenir les fronts nord, est et ouest de la ville. Le refus de permettre à la VI^{e} armée de se dégager de Stalingrad équivalait à une sentence de mort. Durant sept jours, le 57^{e} corps avait pris tous les risques pour forcer une porte et la garder ouverte. Pendant une semaine encore, Manstein maintint le corps sur la Miskova, en essayant désespérément de faire changer d'idée à Hitler. Le 27 décembre, ne pouvant laisser plus longtemps le corps de panzers ainsi exposé, il le fit se replier, déjà sérieusement affaibli, sur Kotelnikovo. La tentative pour secourir Stalingrad avait échoué, non pas du fait des soldats allemands, mais d'Hitler lui-même, qui refusait de voir la réalité.

Alors commença l'agonie de la VI^{e} armée. Il n'y eut bientôt plus de vivres. Les attaques des Russes obligèrent les Allemands à abandonner la

plupart de leurs abris. Les survivants allèrent se terrer dans des ruines près de la Volga. Le 2 février 1943, la dernière résistance cessa. La Luftwaffe avait réussi à évacuer 25 000 hommes, des blessés et des spécialistes, mais il y eut 160 000 morts et 91 000 prisonniers dont la plupart moururent rapidement, victimes du froid et du typhus. Seuls 6 000 d'entre eux devaient revoir leurs foyers, après douze années de captivité.

*

Erich von Manstein se préoccupa dès lors de sauver le reste de l'armée allemande qui se trouvait dans le Sud. L'offensive soviétique sur Rostov progressait à vive allure. Une défense acharnée sur le Donets freina momentanément l'avance des Russes. Au moment précis où la situation des Allemands était au plus bas, Manstein crut voir l'occasion de transformer une défaite cuisante en une victoire spectaculaire. Son idée était du pur Sun Tzu : tromper l'ennemi et frapper un coup très fort depuis une direction totalement inattendue.

Le général allemand voyait bien que tous les avantages acquis dans le Sud en 1942 étaient perdus. Le groupe d'armées A ne pouvait pas rester dans le Caucase. Une fois Rostov pris par les Russes, ce groupe se retrouverait isolé. Il fallait que les quelques forces dont les Allemands disposaient encore à l'ouest de Stalingrad opèrent leur retrait. En conséquence, il proposa à Hitler que – pendant qu'Hollidt tenait provisoirement tête aux Russes devant le Donets – toutes les forces allemandes se trouvant sur le front sud se replient par échelons sur le cours inférieur du Dniepr, à 350 kilomètres à l'ouest de Rostov. Mainstein était sûr que les Russes interpréteraient ce retrait massif comme un renoncement. Ils penseraient alors pouvoir détruire l'armée allemande en menant une offensive rapide destinée à la couper des principaux passages permettant de traverser le Dniepr, à Dnipropetrovsk et à Zaporozhye, deux endroits par où devaient nécessairement se faire les évacuations et par où transitaient les approvisionnements. Manstein était persuadé que les Russes feraient tout leur possible pour passer au large des Allemands et arriver les premiers à ces deux points. Il allait en résulter la formation d'un front soviétique très vaste, très fluide, s'étirant à travers toute l'Ukraine méridionale.

Manstein proposa donc de concentrer au même moment une puissante force allemande près de Kharkov, à 400 kilomètres au nord-ouest de Rostov

et à 200 kilomètres au nord-est de Dnipropetrovsk. Quand les Russes se déploieraient vers l'ouest, les forces allemandes disposées aux alentours de Kharkov viendraient s'enfoncer dans leur flanc nord. Ce mouvement, expliqua Manstein à Hitler, « transformerait ce qui n'était qu'une vaste retraite en une opération d'encerclement » qui repousserait les Russes vers le sud, contre la mer d'Azov, et les conduirait à leur perte[144]. C'était un plan brillant, aussi propre à égarer l'ennemi que la stratégie proposée par le même Manstein en 1940, lorsqu'il avait suggéré de passer par les Ardennes pour aller attaquer les Alliés, en Europe. Ce plan forcerait les Russes à se mettre sur la défensive et changerait complètement la donne dans le Sud.

Hitler refusa. Il ne voulait pas abandonner ses conquêtes de l'été, toutes provisoires qu'elles fussent. Manstein en conclut qu'il « refusait de prendre des risques dans le domaine militaire ». « La défense obstinée de chaque pouce de terrain, écrit Manstein, devint peu à peu l'alpha et l'oméga d'Hitler dans sa conduite de la guerre. Il pensait que le secret du succès consistait à s'accrocher à tout prix à ce qu'il possédait déjà[145]. »

C'est à Manstein que les armées allemandes, à l'exception de la VI^{e}, durent de pouvoir se retirer. Il ne tint pas compte des instructions d'Hitler, qui avait ordonné aux troupes de rester sur place. Il inventa subterfuge sur subterfuge pour justifier sa conduite et fit faire retraite aux armées allemandes en organisant magistralement toute une série de replis. Les Allemands abandonnèrent Koursk, au centre, et se retirèrent au-delà de Kharkov, à près de 700 kilomètres à l'ouest de Stalingrad. Manstein maintint des troupes à Rostov, le temps pour les Allemands de quitter le Caucase. Même dans ces conditions, Hitler insista pour laisser la XVII^{e} armée aux abords du Kouban, un fleuve situé à l'extrémité nord-ouest du Caucase ; elle n'y servit à rien et parvint plus tard à se replier jusqu'en Crimée par le détroit de Kertch. Manstein organisa une nouvelle ligne, le long de la rivière Mius, à soixante-cinq kilomètres à l'ouest de Rostov, et réussit à arrêter l'avance des Russes. Il remporta le dernier succès obtenu par les Allemands sur le front est : le 14 mars 1943, il encercla à Kharkov les forces soviétiques, qui s'étaient beaucoup trop distendues, et reprit la ville.

*

L’amiral Raeder et les généraux Halder et Manstein avaient élaboré des plans qui allaient tout à fait dans le sens des axiomes de Sun Tzu. Ils avaient essayé de les faire adopter par Hitler mais ce dernier n’en avait tenu aucun compte, occasionnant ainsi la pire défaite jamais subie par des troupes allemandes durant la guerre. En perdant à Stalingrad 250 000 de ses meilleurs hommes et en se refusant par la suite à opérer un repli stratégique permettant de passer à la contre-offensive, Hitler cessa d’avoir l’initiative. Il se retrouvait désormais le dos au mur, condamné à se défendre sur tous les fronts. C’était une forme de guerre que l’Allemagne allait se trouver de moins en moins capable de mener, parce que sa production en armements était bien loin d’égaler celle des Alliés et de l’Union soviétique.

Stalingrad est un cas d’école qui illustre parfaitement le contraste entre une campagne qui se conforme aux axiomes de Sun Tzu et ce que l’on encourt lorsque ces mêmes axiomes ne sont pas respectés. À suivre la direction indiquée par l’amiral Reader, tout ce que l’on risquait, c’était de se retrouver dans une impasse, avec la possibilité d’obtenir une paix négociée. À suivre la direction choisie par Hitler, c’était la défaite, inévitablement.

Chapitre VIII

La Libération de la France, 1944

Aussi bien les Alliés que les Allemands ont enfreint les principes de Sun Tzu lors de la campagne pour la libération de l'Europe qui commença avec l'invasion de la Normandie le 6 juin 1944. Cela conduisit dans les deux camps à des pertes considérables et entraîna, pour les uns comme pour les autres, de graves conséquences[146].

La première erreur commise par les Allemands, et la plus importante, fut de ne s'être pas renseignés, pour en tenir compte, sur les capacités de l'ennemi, en l'occurrence sur la puissance aérienne des Alliés – ce qui contrevenait à l'une des maximes de Sun Tzu[147]. C'est pourquoi les Allemands laissèrent à l'intérieur des terres les dix « divisions rapides » *(Schnelldivisionen)*[148] qu'Hitler avait chargées de défendre l'Ouest, avec l'intention de les lancer sur les plages dès que les Alliés auraient débarqué. Mais la puissance aérienne de ces derniers empêcha les divisions rapides d'atteindre les têtes de pont à un moment où les troupes du débarquement étaient encore vulnérables et auraient pu être défaites. Cet échec permit aux Alliés d'asseoir leur mainmise sur la Normandie et d'obtenir finalement la victoire.

Leurs erreurs commencèrent elles aussi avant l'invasion, par leur incapacité à bien s'assurer au préalable, pour mieux s'y adapter, de la nature du terrain sur lequel évoluait l'adversaire – une entorse à une autre règle édictée par Sun Tzu[149]. Les Alliés ne s'attendaient pas aux barrières naturelles qu'allait leur opposer le bocage normand, avec ses champs bordés de haies. Autant de lieux clos appelés à devenir le terrain de multiples affrontements et qui entravèrent pendant sept semaines leur progression,

leur coûtant 200 000 hommes. Quand les Américains parvinrent enfin, le 25 juillet 1944, à s'extirper du bocage, Hitler prit la décision, qui devait tourner pour lui à la catastrophe, de maintenir ses armées en Normandie, alors qu'il aurait fallu les faire aussitôt se replier[150]. C'est alors que les responsables alliés rejetèrent la proposition du général George S. Patton Jr, qui consistait à encercler les Allemands et à les forcer à capituler. Ils préférèrent tenter de couper la route à l'ennemi. Une opération qui fut mal conduite. En dépit de la puissance aérienne alliée et des dégâts qu'elle causa, le gros des troupes allemandes put s'échapper, ce qui permit à Hitler de poursuivre la guerre pendant huit mois encore – huit mois meurtriers. Les chefs alliés, ce faisant, n'avaient pas respecté l'un des dogmes essentiels de Sun Tzu : ils ne prirent pas le temps d'étudier objectivement la proposition de Patton et ils ne surent pas empêcher les Allemands de leur échapper. Un chef intelligent, fait remarquer Sun Tzu, crée les occasions permettant de remporter la victoire, en sachant tirer parti des événements tels qu'ils se présentent. Les succès dus au hasard ne l'intéressent pas. Il ne s'en remet jamais à la chance[151].

*

Où les Allemands devaient-ils installer leurs divisions de panzers et de panzers-grenadiers ? La question avait fait s'affronter les deux plus grands commandants de blindés de l'histoire : Heinz Guderian, le père des panzers, et Erwin Rommel, le « Renard du désert », qui avait bâti sa réputation à la tête de l'Afrikakorps en Libye et en Égypte en 1941-1942. En accord avec le général Leo Geyr von Schweppenburg, responsable de l'entraînement des panzers à l'ouest, Guderian proposa que les dix divisions rapides soient stationnées au nord et au sud de Paris. C'était suffisamment loin de la côte Atlantique pour leur faire prendre la bonne direction dès que l'on saurait à quoi s'en tenir sur l'axe principal d'invasion choisi par l'ennemi. Les deux officiers reconnaissaient la supériorité des Alliés dans les airs, mais ils croyaient qu'on pouvait résoudre le problème en se déplaçant de nuit. Ils reçurent l'approbation de Gerd von Rundstedt, commandant du front de l'Ouest.

Guderian pensait qu'il fallait laisser les Alliés débarquer où ils voudraient et entamer leur progression. On les rejetterait alors à la mer en lançant une contre-offensive à grande échelle. C'est de cette manière que les

Allemands avaient répondu avec succès aux offensives soviétiques en Russie. Ni Guderian ni Geyr n'avaient la moindre idée de la façon dont le commandement aérien anglo-américain s'y prendrait pour enrayer un mouvement de panzers. Rommel, si. Lui qui avait dû faire face en Afrique du Nord à une puissance aérienne supérieure, savait d'expérience que l'aviation alliée pouvait briser les véhicules, casser les ponts, défoncer les routes conduisant au front, et ralentir ainsi la progression des blindés de jour comme de nuit. En tant que commandant du groupe d'armées B, Rommel devait assurer la défense de la côte atlantique. Il insista pour que les divisions de panzers se tiennent très près des plages. Il expliqua à Guderian que c'en était fini pour les Allemands de la guerre de mouvement depuis que les Alliés avaient conquis la supériorité dans les airs, mais aussi parce que l'Allemagne n'avait pas réussi à rester à niveau avec les Alliés pour la production de chars et d'engins blindés.

Aux yeux de Rommel, il fallait que les Allemands déterminent à l'avance où les Alliés allaient déclencher leur invasion. Puisque l'armée allemande ne pouvait pas bouger, il ne lui restait plus qu'à se trouver à proximité du site de débarquement. Rommel estimait que les Alliés débarqueraient dans le Pas-de-Calais, en face de Douvres. Il élimina toute autre possibilité parce que le Pas-de-Calais donnait accès à des ports pouvant accueillir de grands navires et parce les Alliés pouvaient y assurer une plus grande couverture aérienne que partout ailleurs. « Si l'ennemi parvient à y prendre pied, il installera dans sa tête de pont tous les canons antichars et tous les chars qu'il pourra et nous laissera nous fracasser contre eux », confia-t-il à Fritz Bayerlein, commandant de la division de panzers Lehr[152].

Pour éviter une telle situation, insista Rommel, les Allemands devaient combattre et gagner sur les plages. Il ne fallait pas installer les réserves trop loin à l'intérieur. Elles devaient se trouver juste en arrière du rivage, de manière à pouvoir arriver rapidement sur place sans se préoccuper de la puissance aérienne des Alliés. C'est pourquoi Rommel se mit à construire une zone minée et fortifiée qui s'étendait de la côte du Pas-de-Calais jusqu'à des points situés entre huit et dix kilomètres dans les terres. Il édifia également quelques positions défensives le long de la côte normande, mais en nombre limité.

Rommel se trompait quant au lieu du débarquement. Il n'était pas au fait d'une brillante invention britannique – deux ports artificiels (les

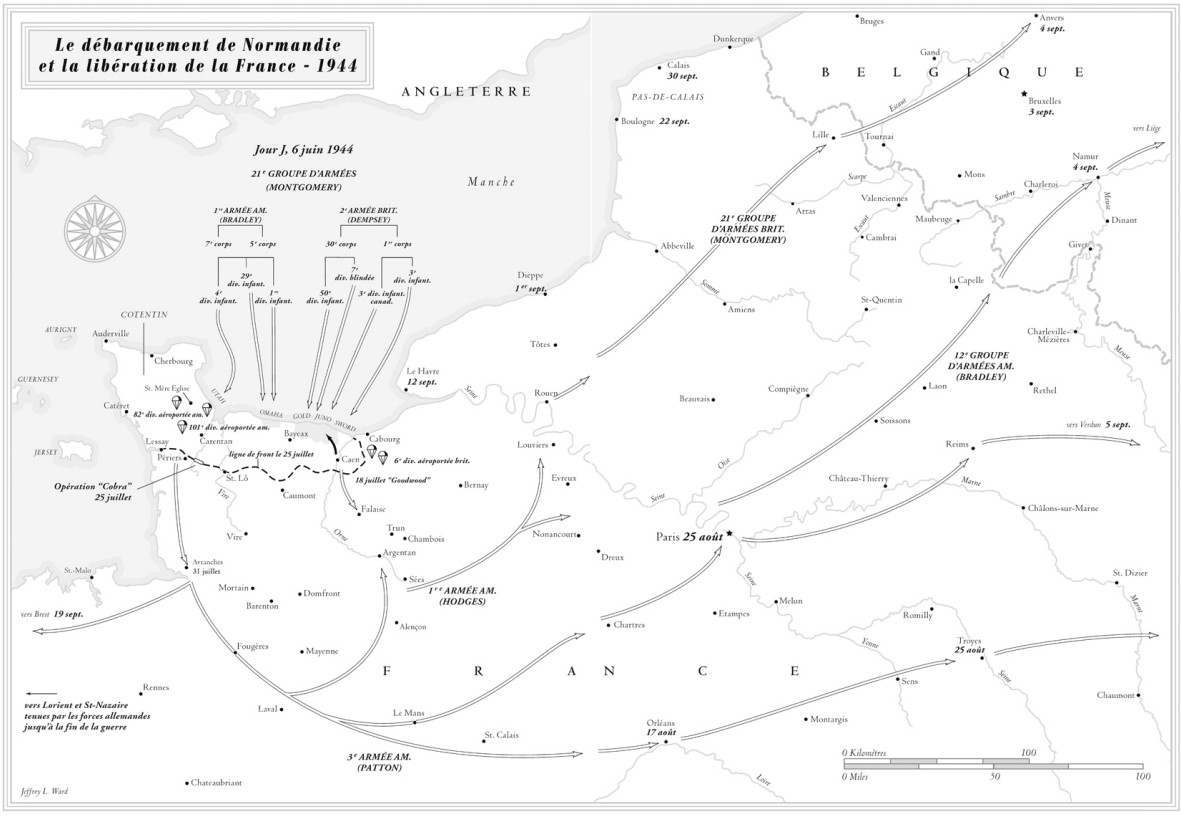
« Mulberries ») qui allaient pouvoir être installés à titre temporaire. Les Alliés n'avaient pas besoin de s'emparer d'un port existant pour envahir le continent. Ils pouvaient débarquer sur les plages de Normandie, l'endroit le moins vraisemblable de tous ceux se trouvant sous leur couverture aérienne.

Guderian lui aussi se trompait sur la puissance aérienne des Alliés. Durant l'hiver 1944, la Luftwaffe avait été quasiment chassée du ciel par le chasseur Mustang P-51. Doté de réservoirs d'aile jetables qui en accroissaient le rayon d'action, il escortait les bombardiers B-17 dans leurs raids de jour, menés loin au cœur de l'Allemagne. La Luftwaffe s'efforça de trouver la parade, mais son meilleur appareil, le Focke-Wulf 190, était inférieur. Elle perdit de nombreux chasseurs en essayant de s'opposer aux raids alliés. Au printemps 1944, elle ne disposait pratiquement plus du moindre chasseur[153].

La situation exigeait de mettre en œuvre, avec toute la rigueur requise, un axiome de Sun Tzu : « Ce qui est de la plus haute importance à la guerre, c'est d'attaquer la stratégie de l'ennemi[154]. » Peut-être en raison de la vive controverse qui les opposa sur l'emplacement des panzers, les responsables allemands omirent d'analyser la stratégie des Alliés. S'ils l'avaient fait, ils auraient pu identifier facilement les rares endroits où une invasion pouvait se produire.

La stratégie des Alliés était fondée sur leur supériorité aérienne. Ils avaient montré en 1943, en Méditerranée, qu'ils ne débarqueraient que sur des plages que leurs chasseurs pourraient protéger. Puisque le meilleur chasseur anglais, le Spitfire, avait un rayon d'action d'un peu plus de 640 kilomètres, tous les lieux de débarquement en Sicile et en Italie étaient à un peu moins de 320 kilomètres des terrains d'aviation alliés. Même si les derniers modèles de Spitfire, tout comme d'autres chasseurs et chasseurs-bombardiers britanniques et américains, disposaient de rayons d'action un peu plus importants, seuls trois endroits se situaient dans la zone de couverture aérienne des Alliés : le Pas-de-Calais, les plages de Normandie et la péninsule du Cotentin[155]. Parce qu'ils étaient parfaitement conscients de l'extrême importance que donnaient les Alliés à la question de la couverture aérienne, les Allemands auraient dû se fier à la logique pour déterminer les sites potentiels de débarquement. Et s'ils avaient placé trois ou quatre divisions de panzers directement derrière chacun de ces trois sites, ils auraient pu faire rapidement mouvement, quelle qu'ait pu être la plage concernée, pour en chasser les Alliés.

Un tel compromis aurait résolu la question de savoir où placer les panzers. Il aurait satisfait les exigences de Rommel, qui insistait pour avoir des chars là même où allait se produire l'invasion, et il aurait donné à Guderian les réserves mobiles qu'il souhaitait pour faire face à des situations inattendues, ce qui l'avait conduit à vouloir installer les chars à l'abri, plus à l'intérieur. Mais cela n'arriva pas. Rommel persista à croire, quelque temps encore après le débarquement, que le Pas-de-Calais était le seul site possible. Puisque Guderian, Geyr et Rundstedt étaient d'un autre avis, le dernier mot revint à Adolf Hitler. Le Führer avait déjà montré en d'innombrables occasions qu'il était incapable de se faire une opinion. Comme Erich Manstein avait pu l'observer de près, il se précipitait sur tout ce qui frappait son imagination ou éveillait ses craintes, et prenait des décisions complètement illogiques[156]. N'apercevant partout que des dangers, il éparpilla les dix divisions de panzers et de panzers-grenadiers depuis le Nord de la Belgique jusqu'au Sud de la France. Il finit par en mettre six au nord de la Loire et quatre au sud, dont trois près de la frontière espagnole ou en bordure de la Méditerranée, non loin de Marseille. Disséminer ainsi les panzers, c'était aller directement à l'encontre de Sun Tzu, qui recommande la concentration des forces. Conséquence : il fut impossible aux divisions blindées allemandes d'arriver en Normandie à temps pour y faire la différence. Il n'y avait qu'une seule division de panzers près des plages de Normandie, et son commandant fut si indécis qu'il gaspilla les quelques chances qu'il avait de faire obstacle aux Alliés[157].


Le débarquement de Normandie
et la libération de la France - 1944
ANGLETERRE
Manche
Jour J, 6 juin 1944
21e GROUPE D'ARMÉES
(MONTGOMERY)
1re ARMÉE AM.
(BRADLEY)
2e ARMÉE BRIT.
(DEMPSEY)
7e corps
5e corps
30e corps
1er corps
29e div. infant.
4e div. infant.
1re div. infant.
7e div. blindée
50e div. infant.
3e div. infant.
3e div. infant. canad.
COTENTIN
AURIGNY
GUERNESEY
JERSEY
Auderville
Cherbourg
St. Mère Eglise
Carentan
Bayeux
Caen
Cabourg
Lessay
Périers
St. Lô
Caumont
Falaise
Vire
Avranches
14 juillet
Mortain
Barenton
Domfront
Mayenne
Fougères
Laval
Le Mans
Alençon
Argentan
Trun
Chambois
Sées
Dieppe
1er sept.
Le Havre
12 sept.
Tôtes
Rouen
Louviers
Evreux
Bernay
Nonancourt
Dreux
Paris 25 août
Chartres
Etampes
Melun
Romilly
Troyes
25 août
Sens
Montargis
Orléans
17 août
Amiens
Abbeville
Arras
Lille
Tournai
Dunkerque
Calais
30 sept.
Boulogne 22 sept.
Bruges
Gand
Anvers
4 sept.
Beuxelles
3 sept.
Valenciennes
Mons
Maubeuge
Cambrai
St-Quentin
la Capelle
Charleroi
Namur
4 sept.
Dinant
Givet
Charleville-Mézières
Laon
Rethel
Soissons
Reims
Compiègne
Beauvais
Château-Thierry
Châlons-sur-Marne
St. Dizier
Chaumont
Montargis
Chateaubriant
Rennes
Le Mans
St. Calais
Laval
Mayenne
Fougères
Alençon
Mortain
Barenton
Domfront
Avranches
Vire
St.-Malo
Périers
Lessay
Carentan
Bayeux
Caen
Cabourg
Falaise
Argentan
Trun
Chambois
Sées
Nonancourt
Evreux
Louviers
Rouen
Tôtes
Dieppe
Abbeville
Amiens
Arras
Lille
Tournai
Valenciennes
Mons
Maubeuge
Cambrai
St-Quentin
la Capelle
Charleroi
Namur
Dinant
Givet
Charleville-Mézières
Laon
Rethel
Soissons
Reims
Compiègne
Beauvais
Château-Thierry
Châlons-sur-Marne
St. Dizier
Chaumont
Montargis
Orléans
Sens
Troyes
Romilly
Melun
Etampes
Chartres
Dreux
Paris 25 août
Nonancourt
Evreux
Bernay
Caumont
Falaise
Vire
Avranches
Mortain
Barenton
Domfront
Mayenne
Fougères
Laval
Le Mans
St. Calais
Alençon
Argentan
Trun
Chambois
Sées
Dieppe
Le Havre
Tôtes
Rouen
Louviers
Evreux
Bernay
Nonancourt
Dreux
Paris 25 août
Chartres
Etampes
Melun
Romilly
Troyes
Sens
Montargis
Orléans
Amiens
Abbeville
Arras
Lille
Tournai
Dunkerque
Calais
Boulogne
Bruges
Gand
Anvers
Beuxelles

d’Hitler des considérations délirantes. Rundstedt et Rommel s’attendaient à être démis de leurs responsabilités. Quand Rundstedt revint à Paris le 1er juillet, il reçut d’Hitler l’ordre de « tenir les positions ». Il appela le QG et déclara à un officier qu’il ne pouvait pas exécuter ce qui lui était demandé. « Qu’allons-nous faire ? », demanda l’officier. Rundstedt répondit : « Faites la paix, bande d’imbéciles[158] ! » Le lendemain, un messager du Führer tendit à Rundstedt une note manuscrite qui le relevait de ses fonctions « en raison de son âge et de sa mauvaise santé ». Günther von Kluge, qui lui succéda, en vint très vite aux mêmes constatations sans espoir.

À sa surprise, Rommel fut maintenu à son poste. Avec son chef d’état-major, Hans Speidel, il en était venu à penser que les Allemands devaient entamer des pourparlers de paix avec les Alliés. Rien n’était encore engagé quand il fut grièvement blessé près de Livarot, le 17 juillet, par un avion américain volant à basse altitude.

Trois jours plus tard, le 20 juillet, une bombe explosait sous une table au quartier général d’Hitler, à Rastenburg, en Prusse orientale, où se tenait une réunion. Elle avait été placée par le colonel Claus von Stauffenberg, l’un des chefs du mouvement secret d’opposition à Hitler. Le Führer échappa à l’attentat et une vague de terreur s’abattit sur tous ceux qui pouvaient être suspectés d’avoir joué un rôle dans l’affaire. Il y eut de nombreuses exécutions. Le 14 octobre 1944, une délégation se déplaça depuis Berlin pour rencontrer Rommel, qui se remettait de ses blessures dans sa maison près d’Ulm. On lui laissait le choix : ou il était jugé par un tribunal populaire et exécuté, ou il prenait du poison et recevait des funérailles d’État – sa femme et son fils échappant à toute poursuite. Rommel choisit le poison[159].

*

Les Alliés se retrouvaient en grande difficulté dans le bocage normand. Les haies furent pour eux une surprise totale. Aucun de ceux qui avaient élaboré les plans d’attaque ne s’était préoccupé de savoir à quoi ressemblait le terrain au-delà des plages. La Normandie avait été pourtant une destination touristique extrêmement populaire chez les Anglais avant la guerre. Pratiquement tout le secteur américain, depuis la côte du Cotentin jusqu’à la ligne nord-sud allant de Bayeux à Caumont, était fait de bocage.

Dans le secteur anglais, à l'est, le terrain consistait pour partie en bocage, pour partie en paysage vallonné.

Depuis des siècles, pour protéger leurs récoltes et leurs animaux contre les vents venus de la mer, les fermiers normands avaient divisé leurs terres en parcelles d'à peine quelques hectares. Ils avaient entouré chacun des champs ainsi délimités de talus hauts de 90 cm à 1 m 20. Une végétation épaisse – des ronces, des aubépines et des arbustes – avait poussé sur ces talus, formant de solides barrières qui maintenaient les animaux à l'intérieur. Chaque champ disposait d'une porte permettant de laisser passer les animaux et l'équipement nécessaire. Des sentiers de terre ou des chemins creux, largement recouverts et échappant à la vue, couraient entre ces haies, permettant à des troupes et à des armements de se déplacer sans être repérés depuis les airs ou depuis le sol. Le terrain se trouvait ainsi fragmenté en milliers de petites enceintes fortifiées.

Le bocage était le terrain idéal pour une guerre défensive. Les Allemands se cachaient dans les haies. Quand les soldats ou les chars alliés se présentaient pour traverser ces petits champs, ils détruisaient les véhicules avec des *Panzerfäuste*, c'est-à-dire des roquettes de bazooka, et utilisaient les armes automatiques contre l'infanterie. Ils firent de chaque champ un bastion défensif. Une fois qu'ils avaient arrêté une attaque dans un champ, ils y faisaient pleuvoir des salves de mortier dont ils avaient réglé au préalable la portée. Les mortiers furent responsables des trois quarts des pertes subies par les Américains en Normandie. Des chars Tigre camouflés, des canons d'assaut et des canons anti-aériens de 88 mm pouvaient anéantir jusqu'à une distance de 1 800 mètres n'importe quel char allié s'aventurant sur les routes principales, les pistes de terre ou les chemins creux. L'avance alliée fut stoppée. La guerre risquait de tomber dans une impasse. Les erreurs commises par ceux qui avaient élaboré les plans d'invasion sans tenir compte de la configuration défavorable du terrain se payaient pour les soldats alliés au prix du sang.

Les pages qui précèdent ont fourni d'abondants exemples de l'incapacité de certains chefs militaires, tout au long de l'histoire, à s'informer de la nature du terrain sur lequel ils s'apprêtaient à faire combattre leurs troupes, et des conséquences mortelles qui s'en suivirent. En 1777, le général John Burgoyne ne tint aucun compte du relief de la région située au nord de New York, et des pièges naturels auxquels ce relief exposait : ce fut la raison essentielle de sa défaite et de sa capitulation, qui

entraînèrent pour l'Angleterre la perte de ses colonies américaines. Autre pièce à verser au même dossier : le comportement de Robert E. Lee, lors de la guerre de Sécession. Le stratège sudiste ne sut pas voir que le cours du Potomac à Antietam enfermait l'armée des Confédérés dans une sorte de boîte ou de poche où son seul espoir était de survivre tant bien que mal. C'est ce désastre qui rendit possible la proclamation de l'Acte d'Émancipation et la défaite finale du Sud. L'importance décisive du terrain explique l'insistance mise par Sun Tzu à exiger des chefs militaires une connaissance « des montagnes et des forêts, des gorges et des défilés, des marécages et des marais[160] ».

Le bocage n'était pas un secret. La Normandie et l'Angleterre étaient en rapport bien avant la conquête normande de 1066, et ces rapports continuèrent dans les siècles qui suivirent. Plusieurs milliers d'Anglais, en cette moitié du XX^{e} siècle, connaissaient bien la nature du paysage normand. Les officiers responsables de l'opération Overlord, c'est-à-dire du plan d'invasion de l'Europe, n'avaient aucune excuse : ils auraient dû tenir compte de la configuration du bocage. De vastes portions du territoire anglais, au sud, étaient couvertes de champs entourés de haies, tout à fait comme en Normandie. Les concepteurs d'Overlord auraient pu facilement mettre au point des méthodes pour passer au travers des haies sans avoir à essuyer de lourdes pertes. Ils auraient pu trouver dès le départ la solution à laquelle les soldats, livrés à eux-mêmes, finirent par aboutir sur le terrain. Ils découvrirent en effet qu'en soudant sur le devant du char allié standard (le Sherman M4A3) des lames analogues à celles d'un bulldozer, celui-ci pouvait franchir les haies sans exposer au feu ennemi le dessous, mince et vulnérable, de son blindage. C'est précisément ce talon d'Achille qu'avaient exploité les soldats allemands pour venir à bout de bon nombre des Shermans engagés dans le bocage. Une fois trouvé le procédé, il se diffusa à une vitesse extraordinaire : le 25 juillet, 60 % des Shermans étaient équipés de lames.

On n'en était pas encore là dans les semaines qui suivirent le débarquement du 6 juin, et les responsables américains cherchaient désespérément une façon de sortir de l'impasse. Omar Bradley, commandant la 1re armée américaine, décida de tirer parti de la suprématie aérienne des Alliés pour pulvériser sur cinq kilomètres la ligne allemande à l'ouest de Saint-Lô. S'il parvenait à ouvrir une brèche suffisamment large

dans cette ligne, il pensait que le 7e corps, sous les ordres de J. Lawton Collins, pourrait se jeter sur les arrières des Allemands et mettre à mal leur position défensive. L'opération Cobra fut déclenchée le 25 juillet ; elle mit en œuvre 1 500 bombardiers lourds, 380 bombardiers moyens et 550 chasseurs-bombardiers. C'est la division de panzers Lehr qui essuya le gros de l'attaque. Son commandant, Fritz Bayerlein, signala que toutes les positions allemandes avaient volé en éclats et que l'on pouvait se croire sur la lune. Un tiers des effectifs allemands fut tué ou blessé et une douzaine de chars seulement restèrent opérationnels. La résistance allemande en Normandie était annihilée.

Au soir du 26 juillet, les blindés américains avaient pénétré de seize kilomètres au cœur des terres, et leur progression fut encore plus importante le lendemain. Toute la portion occidentale du front allemand s'effondra. À la droite de Collins, c'est-à-dire à l'ouest, le 8e corps de Troy Middleton opéra une percée sur Avranches, à la jonction entre la Normandie et la Bretagne. Le bocage avait été contourné.

Une fois les Alliés sortis de Normandie, l'opération Overlord prévoyait de les faire se diriger sur la Bretagne, pour libérer les ports de la région et leur permettre d'assurer l'approvisionnement des troupes. Cette tâche revint à Omar Bradley, qui, le 1er août, donna mission à cet effet à la 3e armée de George Patton. C'est à ce moment qu'Hitler offrit généreusement aux Alliés un moyen de remporter la guerre bien avant la fin de 1944. Il commit une autre de ces bourdes catastrophiques qui avaient marqué sa façon de conduire la guerre : il demanda à ses panzers de se diriger vers l'ouest pour reprendre Avranches. Son but était d'isoler et de détruire toutes les forces américaines qui avaient fait mouvement vers la Bretagne, en s'engageant au sud d'Avranches.

Cette décision était une énorme erreur stratégique. La percée américaine avait mis en grave danger toutes les forces allemandes de Normandie ; les Américains, qui se trouvaient désormais au sud des Allemands, pouvaient avancer rapidement vers l'est et les encercler complètement. La seule réponse militaire correcte de la part des Allemands consistait à faire aussitôt retraite, d'abord sur la Seine, puis sur d'autres rivières et barrières naturelles à l'est, et ce jusqu'à la frontière allemande, préservant ainsi la possibilité pour les troupes et les armements de livrer bataille un autre jour. Mais Hitler n'entendait pas abandonner la moindre parcelle de territoire. Il était aussi

profondément troublé par l'attaque personnelle dont il venait d'être victime, un événement qui indiquait le désir de beaucoup d'Allemands de mettre aussi vite que possible un terme à la guerre.

Patton – de loin le chef militaire le plus inventif et le plus compétent du côté des Alliés – s'aperçut aussitôt de l'erreur d'Hitler. Il comprit qu'il était possible de remporter rapidement une immense victoire. Il était sûr, comme d'autres généraux américains qui se trouvaient sur place, de pouvoir arrêter l'attaque des panzers sur Avranches. Cette attaque mettrait encore plus en danger les Allemands. Elle les amènerait à envoyer loin vers l'ouest une grande partie de leurs forces, ce qui leur compliquerait d'autant la tâche pour s'extraire du piège qui se formait autour d'eux en Normandie.

Patton fit valoir à Bradley que, puisque les Américains se trouvaient maintenant bien au sud des armées allemandes, la route était ouverte pour lancer, sans rencontrer pratiquement aucune opposition, une attaque massive vers l'est dans la « trouée » entre Orléans et Paris. Les forces américaines pouvaient s'emparer de Paris, puis descendre le long de la rive droite de la Seine jusqu'à la Manche et isoler toutes les forces allemandes de Normandie, qui seraient contraintes de capituler. Il resterait peu de troupes aux Allemands pour s'opposer à une attaque vivement menée sur le Rhin. Une fois ce fleuve franchi, des colonnes mobiles viendraient à bout du pays en quelques jours. On pouvait mettre rapidement un terme à la guerre, avec un minimum de pertes.

Le plan de Patton permettrait aux Alliés de faire l'économie de la lente et prudente progression qu'avaient envisagée les concepteurs d'Overlord, face à une armée allemande redoutable, qui se défendrait pied à pied. La manœuvre qu'il suggérait correspondait à l'élément *qi*, ou indirect, de Sun Tzu, qui déciderait de la victoire, tandis que le reste des troupes alliés demeurant en Normandie jouerait le rôle de l'élément *zheng*, ou direct, en immobilisant les Allemands. Le moment décisif était venu dans la campagne engagée pour la libération de la France et la victoire finale. Patton avait compris comment exploiter l'erreur fatale à laquelle son obstination à défendre le moindre pouce de terrain avait poussé Hitler. Il voulait en profiter pour isoler et forcer à se rendre toutes les armées allemandes de Normandie, mais la décision n'était pas dans ses mains, elle était dans celles de ses supérieurs : le général américain Dwight D. Eisenhower, le commandant en chef des forces alliées ; le général anglais Bernard Law Montgomery, commandant des forces terrestres alliées ; et

Omar Bradley, chef de la 1re armée américaine. Extrêmement prudent, ce dernier n'était pas enclin à prendre des partis audacieux et n'avait donné son feu vert à l'opération Cobra que parce qu'il s'y voyait contraint et forcé pour sortir du piège du bocage.

Ces trois grands chefs militaires manquaient de sens stratégique et d'imagination. Eisenhower n'avait aucune expérience du combat ni beaucoup d'idées sur la façon de gagner la guerre, mais il ne rechignait pas devant les responsabilités. Honnête et patient, il arborait un grand sourire et s'exprimait avec facilité et cordialité : les gens aimaient « Ike ». Montgomery avait mené la 8e armée à la victoire en Égypte et en Libye. Né d'une mère perfectionniste et d'un père effacé, Montgomery devint au fil des années, introverti, dépourvu de tact et arrogant. Il était très critique vis-à-vis des autres et, contrairement à Eisenhower, refusait de transiger. Bradley, quant à lui, était réservé : un pur produit du Missouri, que le doute assaillait souvent. Patton se trouvait sous ses ordres quand il manqua se faire renvoyer pour avoir giflé dans un hôpital de Sicile, en 1943, deux simples soldats qu'il soupçonnait de simulation. Eisenhower avait finalement décidé de le garder, mais en refusant de lui confier une responsabilité plus importante que le commandement d'une armée.

Patton se situait à l'exact opposé de Bradley. Il était excentrique, imprévisible, vaniteux, très émotif, un vrai romantique. Né en Californie, il était le descendant d'une grande famille de Virginie. Son grand-père avait été colonel chez les Confédérés, et John Singleton Mosby, le fameux leader sudiste de Virginie, devenu avocat en Californie, venait souvent rendre visite aux Patton. La jeunesse de Patton fut bercée par le récit des aventures de Mosby, et le jeune homme chercha à devenir un héros à son tour. Sa situation était semblable à celle de Stonewall Jackson. Ce dernier avait compris pratiquement depuis le début comment le Sud pouvait gagner la guerre, mais, n'étant pas le commandant en chef, il n'eut pas la possibilité de mettre en pratique sa stratégie. Patton, lui aussi, eut l'idée, durant l'été 1944, de la méthode à suivre pour remporter la victoire ; encore fallait-il que ses supérieurs acceptent ses propositions.

Bradley, qui venait d'être promu au commandement du 12e groupe d'armées, prenait très au sérieux le plan Overlord, qui prévoyait la prise des ports bretons, tandis que Patton et un certain nombre de commandants de blindés militaient pour l'abandon de cette démarche méthodique, qu'ils

jugeaient inutile. Mieux valait lancer les troupes dont on disposait dans une attaque de grande envergure vers l'est. Tout avait été bouleversé par l'effondrement des Allemands sur le flanc occidental. Les Alliés étaient déjà en train d'approvisionner trente divisions par Cherbourg, dont ils s'étaient emparés, et par celui des deux ports artificiels de Normandie qui avait survécu à la tempête. Ces débouchés pouvaient servir à approvisionner les colonnes mobiles qui, sous la direction de Patton, fonceraient sur Paris, puis descendraient vers la mer par la rive nord de la Seine. On pouvait réussir à mettre fin à la guerre en envoyant une force mobile de taille relativement réduite en direction de la frontière. Elle franchirait le Rhin et irait s'enfoncer, comme un coup de poignard, en plein pays allemand. Une poussée aussi déterminée ne rencontrerait guère de résistance. En quelques semaines, on pouvait planter un pieu dans le cœur de l'Allemagne et en finir avec la guerre.

Bradley examinait la proposition de Patton quand les panzers arrivèrent à l'ouest de Mortain, à une trentaine de kilomètres à l'est d'Avranches, pour y être arrêtés par un fort dispositif américain. Hitler refusant toujours d'autoriser le retrait, les troupes allemandes occupaient un profond saillant allant de Mortain à l'ouest jusqu'aux abords de Falaise, à soixante-dix kilomètres au nord-est. Située à une trentaine de kilomètres au sud de Caen, Falaise servait aux Anglais à ancrer sur le côté est la tête de pont qu'ils avaient implantée en Normandie. Même s'il était sensible aux perspectives éblouissantes que laissait entrevoir le plan de Patton, Bradley ne pouvait se résoudre à l'adopter. C'était un soldat trop conventionnel. Le plan avait éclos dans l'esprit de Patton quand Hitler avait essayé de contrer la percée de Cobra en lançant une attaque désespérée sur Avranches. Les concepteurs d'Overlord n'avaient prévu ni la stratégie suicidaire d'Hitler ni l'effondrement allemand, cette incroyable aubaine. Pour que Bradley souscrive aux propositions de Patton, il lui aurait fallu faire preuve d'audace, d'imagination, de rapidité. Ce n'était pas son genre. Il ne reçut aucune aide de Montgomery, qui avait encore moins d'imagination que lui, et qui lui conseilla de continuer à s'en tenir au plan Overlord, lequel prévoyait de s'emparer de la Bretagne. Eisenhower se tint à distance de l'affaire. Bradley choisit donc l'option orthodoxe : consacrer une bonne partie de ses efforts à se rendre maître de la Bretagne. Patton, qui était encore sous surveillance après l'épisode sicilien, ne se sentait pas assez sûr de lui pour s'opposer à son supérieur. Montgomery et Bradley ne surent pas

reconnaître son intelligence et son imagination et gâchèrent une magnifique occasion de mettre un terme à la guerre en une poignée de semaines.

L'opération sur la Bretagne devint très vite une opération secondaire, coûteuse, prenant beaucoup de temps et complètement inutile. Il fallut deux semaines à 20 000 soldats américains pour s'emparer de Saint-Malo, sur la côte nord de la Bretagne : les combats entraînèrent la destruction de la ville, la rendant totalement inutilisable. Il fallut plus de trois divisions, un mois d'affrontements et des pertes se montant à 10 000 hommes pour que tombe enfin Brest, dans le même état de ruine que Saint-Malo. Lorient et Saint-Nazaire restèrent sous contrôle allemand, encerclées par des troupes américaines, jusqu'à la fin de la guerre. Bradley envoya beaucoup trop de soldats en Bretagne, dépensant pour rien une bonne partie de ses ressources, menant une campagne difficile pour des ports qui ne furent jamais utilisés. Un triste gâchis en efforts et en hommes.

Patton n'en dit rien publiquement, mais il se fit l'écho de John Shirley Wood, qui commandait la 4e division blindée américaine. Wood regrettait que les responsables militaires s'emploient à « gagner la guerre de la mauvaise façon[161] », parce qu'ils progressaient avec une extrême lenteur, se lançaient dans des opérations peu profitables et subissaient trop de pertes inutiles. Avec le nombre relativement réduit de troupes qu'il n'avait pas envoyées en Bretagne, Bradley opta pour un plan beaucoup moins ambitieux que celui proposé par Patton. Après l'échec de l'attaque voulue par Hitler sur Avranches, les Allemands se retrouvaient dans une situation périlleuse. Au nord, il y avait les deux armées de Montgomery (la 2e armée anglaise et la 1re armée canadienne) ainsi que la 1re armée américaine, désormais sous le commandement de Courtney Hodges. Au sud, on trouvait le 15e corps de Wade Haislip, seul élément de la 3e armée de Patton à n'avoir pas été engagé en Bretagne.

Selon le plan de Bradley, le corps de Haislip devait atteindre Alençon, à cent-vingt kilomètres à l'est d'Avranches, puis se diriger vers le nord et traverser Argentan pour faire sa jonction avec les Canadiens et les Polonais qui exerçaient au même moment une pression vers le sud depuis Falaise pour venir s'emparer de Caen. Si elle réussissait, la manœuvre prendrait au piège toutes les forces allemandes situées entre Mortain et Falaise-Argentan. Ce plan ne pouvait rapporter gros que s'il était exécuté avec beaucoup d'énergie, de rapidité et de ténacité. Patton n'était guère séduit,

parce que l'opération impliquait une jonction avec Montgomery, dont tout le monde savait qu'il était lent. Comme Patton s'y attendait, Montgomery ne poussa pas les Canadiens et les Polonais à se précipiter pour gagner Falaise, et il n'était pas prêt non plus à laisser les Américains de Patton progresser à leur guise sur Falaise, car il s'agissait d'un secteur dévolu aux Anglais.

Obsédé par l'idée de préserver « le bon ordre » dans la disposition des troupes sur le terrain, Montgomery voyait là une transgression malencontreuse de principes qui lui étaient chers. Bradley aurait pu s'opposer à lui, mais il n'en fit rien[162]. Le simple fait d'arriver jusqu'à Argentan posa des problèmes à Patton. Le 12 août, la ville n'était plus tenue que par une compagnie allemande de boulangerie. La 5e division blindée américaine, distante d'à peine quelques kilomètres, s'apprêtait à en prendre possession, mais, au mépris des ordres reçus, la 2e division blindée de la France libre, qui était rattachée au corps de Haislip, vint se placer sur la route, empêchant les Américains de l'emprunter. Le temps que les Américains se soient dépêtrés de l'obstacle français, une puissante force allemande de panzers était arrivée à Argentan pour en assurer la protection.

Un large espace restait ainsi ouvert entre Falaise et Argentan, que les Allemands mirent à profit pour évacuer la poche dans laquelle ils étaient pris. Ils eurent certes à souffrir des attaques des bombardiers et des chasseurs alliés, mais quand une compagnie de la 90e division américaine se retrouva enfin au contact d'une compagnie polonaise le 19 août, dans le village en flammes de Chambois, au nord-est d'Argentan, la plupart des Allemands étaient partis. La jonction ainsi réalisée ne créa pas pour autant une barrière solide. Les Allemands continuèrent à s'infiltrer au travers de ce qui, pour plusieurs jours encore, ressembla plutôt à une passoire. Rien que durant les douze derniers jours d'août, plus de 240 000 Allemands parvinrent à s'échapper et se replièrent rapidement sur la frontière allemande.

Rester aussi longtemps à Argentan ne faisait pas les affaires de la division blindée française, commandée par Philippe Leclerc : les Français voulaient libérer Paris. Le 21 août, Leclerc, sans avoir reçu la moindre autorisation, fit partir une unité rapide sur la capitale, à cent-soixante kilomètres de là. Cette initiative souleva une tempête au sein du commandement américain et provoqua un affrontement entre Eisenhower et

de Gaulle. Le 22 août, Eisenhower céda et permit à toute la division blindée française de faire aussitôt mouvement sur Paris, abandonnant Argentan. Il en résulta une profonde cassure entre le gouvernement allié et de Gaulle. Les militaires français et les civils parisiens eurent vite fait de reconquérir la ville. Le commandant allemand, Dietrich von Choltitz, capitula le 25 août. De Gaulle arriva le jour même dans la ville, qui avait été épargnée, et prit la tête du gouvernement français.

Durant les dernières phases de la bataille pour la poche de Falaise, les responsables alliés se préoccupaient déjà des étapes suivantes : la marche sur le Rhin, l'invasion de l'Allemagne[163]. C'est pendant que les troupes alliées progressaient à travers la France qu'Eisenhower opta pour la stratégie du « front large », destinée à permettre à l'Angleterre et aux États-Unis de se prévaloir à égalité de la victoire. Refuser de monter une opération, et une seule, pour mettre un terme à la guerre, c'était mettre aussi bien les Anglais que les Américains dans l'impossibilité de l'emporter en 1944, faute de suffisamment d'essence et d'approvisionnements. Il y eut là une grave faute de commandement de la part d'Eisenhower : les considérations politiques l'avaient emporté sur les considérations militaires, en faisant fi des vies humaines.

Si Eisenhower n'avait pas agi ainsi, il aurait certainement été possible de tirer parti du chaos où se trouvait plongé l'ennemi pour pénétrer au cœur de son pays – à condition que l'essentiel des ressources en essence, en munitions et en vivres soient affectées à une seule et même opération : la traversée du Rhin en un point donné. Cela aurait nécessairement impliqué de confier le commandement à Patton : la 3e armée se trouvait à l'est, au plus près de l'Allemagne et Patton était de toute évidence volontaire pour conduire cette opération. Mais Bradley ne fit rien pour hâter les choses, et Eisenhower ne tint pas compte de ses demandes, ne voulant pas déplaire aux Anglais.

Montgomery, pour sa part, soutint que c'était son groupe d'armées qui devait conduire l'attaque, affirmant contre toute logique qu'il pouvait remonter le long de la côte et traverser le cours inférieur du Rhin en Hollande avant que les Allemands ne puissent organiser leur défense. Non seulement cette route était beaucoup plus longue, mais les Anglais trouveraient sur leur chemin, comme autant de barrières, une succession de rivières. Le plan Overlord prévoyait, il est vrai, l'élimination des sites de lancement de V 1, la bombe volante utilisée par Hitler comme arme de

représailles contre l'Angleterre : ces sites se trouvaient dans le Pas-de-Calais. Overlord prévoyait aussi la conquête d'Anvers sur l'Escaut, une ville qui était censée devenir un grand port d'approvisionnement. Le raid prévu par Montgomery permettrait de débusquer les sites de V 1, ce qui était un argument en sa faveur. Patton, d'un autre côté, faisait valoir qu'une attaque dirigée en plein cœur de l'Allemagne mettrait un terme rapide à la guerre, ce qui conduirait par là même à l'arrêt des tirs de V 1[164].

Eisenhower alloua à Montgomery l'essentiel des ressources en essence et en approvisionnements, plaçant sous ses ordres la 1re armée américaine et douze divisions américaines, soit un total de trente-cinq divisions. Mais l'opération menée par Montgomery avait peu de chance de mettre un terme rapide à la guerre. Patton, laissé avec quinze divisions et très peu d'essence – il disposait de 2 000 tonnes d'approvisionnements par jour contre 5 000 à la 1re armée –, ne risquait guère, lui non plus, d'y arriver. En divisant les réserves d'essence entre les groupes d'armées de Montgomery et ceux de Bradley, Eisenhower pouvait être sûr que personne ne serait capable d'aller au-delà du Rhin.

Bradley laissa partir Patton avant la fin de la bataille pour la poche de Falaise. La progression de ce dernier fut remarquable, mais il tomba à court d'essence sur la Moselle, près de Metz, le 5 septembre. Montgomery, quant à lui, crut réussir sa manœuvre dans le Pas-de-Calais en s'emparant d'Anvers le 4 septembre, mais il ne parvint pas à protéger les approches du port par la mer : Anvers resta donc inutilisable. De surcroît, sa tentative pour traverser le cours inférieur du Rhin « un pont trop loin », à Arnhem en Hollande, tourna court. L'opération Market Garden se solda par un échec, avec de très lourdes pertes à la clé.

La colère des Américains se déchaîna contre la décision prise par Eisenhower de donner la préférence à Montgomery en matière de ravitaillements, ce qui entravait par là même Patton, et cette colère s'exprima d'autant plus fortement que Montgomery venait d'échouer lamentablement. Les Anglais répliquèrent en faisant valoir qu'Eisenhower aurait dû autoriser un seul mouvement sur Berlin et en laisser la conduite à Montgomery. Ils auraient voulu que l'on stoppe l'avancée de Patton (qui se trouvait à portée de canon du Rhin) et que toute l'essence et les approvisionnements aillent à Montgomery, qui devait traverser d'innombrables cours d'eau et canaux.

Leur thèse ne résistait pas à l'examen. Mais, comme Patton avait bénéficié d'une partie de l'essence qui aurait dû revenir d'après eux à Montgomery, les Anglais disposaient là d'un argument qu'ils ne cessèrent de faire valoir avec véhémence jusqu'à la fin du conflit et bien au-delà. À leurs yeux, Eisenhower était responsable de l'impasse où les Alliés se retrouvèrent quand ils tombèrent en panne d'essence le long de la frontière allemande en septembre 1944. Les critiques se mirent à pleuvoir sur Eisenhower : on lui reprocha d'avoir laissé la 3e armée américaine s'embourber dans une attaque sur Metz ; d'avoir engagé la 1re armée américaine dans un combat éprouvant, un arbre après l'autre, près d'Aachen, juste à l'intérieur de la frontière allemande ; d'avoir laissé le temps aux Allemands de rassembler suffisamment de forces pour passer à l'offensive dans les Ardennes à la Noël 1944, lors de ce que l'on nomme en anglais la Bataille du Saillant (« Battle of the Bulge »). Ces différents épisodes, ainsi que d'autres affrontements le long de la frontière, entraînèrent des pertes massives chez les Alliés.

Les accusations des Anglais contre Eisenhower étaient injustes. Cependant, ce dernier avait démontré qu'il lui manquait une qualité majeure pour devenir un grand général : quand il était confronté à deux points de vue opposés, il était incapable d'en faire l'analyse et de prendre la bonne décision. Dans son désir de ménager les intérêts et l'orgueil à la fois des Américains et des Anglais, il ne pouvait qu'aller à l'échec. Pire, on pouvait être sûr, avec un tel comportement, que la guerre continuerait et que des centaines de milliers d'hommes, dans les deux camps, le paieraient de leur vie ou de leur intégrité physique.

Eisenhower viola l'un des préceptes les plus importants de Sun Tzu. « La guerre, dit le stratège chinois, est la plus grande affaire pour un État, c'est le terrain où se jouent la vie et la mort, c'est la voie qui conduit à la survie ou à l'anéantissement. Il faut l'étudier et l'analyser à fond[165]. » Le devoir d'Eisenhower, en tant que commandant suprême, était de mettre un terme à la guerre le plus rapidement possible et au moindre coût. En divisant ses ressources au lieu de les rassembler, il n'avait aucune chance d'y arriver. Le fait que la guerre se soit prolongée jusqu'en mai 1945 lui est donc largement imputable. Mais une autre erreur avait déjà été commise dont la responsabilité revient principalement à Bradley, même si Montgomery n'y est pas étranger, non plus, indirectement, qu'Eisenhower,

qui ne prit aucune part à la décision. Ils furent tous incapables de saisir les occasions que leur fit valoir Patton après la réussite de l'opération Cobra. Ils ne surent pas voir que son plan offrait la possibilité d'en finir en quelques semaines, en éliminant les armées allemandes qui se trouvaient en Normandie. Il n'était pas nécessaire d'attendre pour obtenir, beaucoup plus tard, le même résultat sur le Rhin. Montgomery et Bradley portent à égalité le poids des responsabilités dans la mise en œuvre défectueuse du plan beaucoup moins ambitieux qui consistait à combler le « trou » resté ouvert entre Falaise et Argentan. S'ils avaient conduit cette opération avec vigueur et détermination, ils auraient pu faire prisonniers une grande quantité de soldats allemands parmi les plus aguerris[166].

Sun Tzu soutient que les bons généraux doivent être capables de voir ce qui leur permettra de l'emporter. À eux de saisir les occasions inattendues quand elles se présentent. Cette qualité de vision, indispensable, manquait aux trois hauts responsables alliés qui commandaient en France en 1944. Seul George Patton sut voir ce qu'il fallait faire pour aller de l'avant : d'abord descendre le long de la Seine pour piéger les armées allemandes en Normandie, puis s'en aller frapper au cœur de l'Allemagne, par le plus court chemin et sur un front resserré.

La gifle administrée par George Patton à deux soldats psychologiquement inaptes dans un hôpital de campagne sicilien aura été à l'origine de certains des épisodes les plus meurtriers de la Seconde Guerre mondiale. Ce comportement avait révélé l'instabilité d'un caractère. Bien qu'Eisenhower ait finalement choisi de lui confier une armée, Patton était condamné à occuper une position relativement subalterne. Si cet incident ne s'était pas produit, il serait devenu le conseiller militaire le plus proche d'Eisenhower, et il aurait commandé en France les armées américaines. En tant que responsable militaire, il aurait agi en fonction des occasions qu'il apercevait si clairement ; il aurait déclenché cette guerre de mouvement, menée pied au plancher, pour laquelle l'armée américaine disposait de tous les équipements et de toutes les compétences nécessaires. Omar Bradley, qui occupa le poste qui aurait dû être celui de Patton, avait peu d'imagination et ne sut jamais saisir les occasions. En conséquence de quoi les Alliés « gagnèrent la guerre de la mauvaise façon », en y mettant beaucoup plus de temps et au prix de beaucoup plus de pertes – des centaines de milliers d'hommes – qu'il n'était nécessaire.

Chapitre IX

Incheon et l'Invasion de la Corée du Nord, 1950

Été 1950 : les États-Unis se voient confrontés à une situation tout à fait extraordinaire. Embourbés dans une guerre totalement imprévue avec un petit État communiste, la Corée du Nord, ils sont en passe de la perdre. Le 25 juin, les Nord-Coréens ont attaqué la Corée du Sud, un État situé dans la mouvance américaine, et taillé en pièces son armée, sous-équipée. Seule l'intervention rapide des forces américaines d'occupation au Japon empêcha la Corée du Nord de s'emparer de la totalité de la péninsule. Mais les Américains, eux non plus, n'étaient pas préparés à faire face à une guerre. Ils furent très vite repoussés à l'intérieur du « périmètre de Pusan », une étroite bande de terre entourant le port sud-coréen de Pusan.

Tandis que les responsables militaires américains s'employaient désespérément à renforcer ce périmètre et que les soldats nord-coréens multipliaient les tentatives pour franchir le Naktong – une rivière qui constituait la dernière barrière importante protégeant Pusan –, le général Douglas MacArthur, le chef des troupes américaines en Extrême-Orient, conçut l'idée d'une riposte parfaitement inattendue, qui résoudrait à elle seule toutes les difficultés en évitant d'avoir à affronter l'armée nord-coréenne massée sur le Naktong – une riposte, en somme, tout à fait dans l'esprit de Sun Tzu[167].

MacArthur avait vu ce que personne d'autre n'avait su apercevoir. À savoir que les Nord-Coréens avaient complètement négligé le fait que la Corée est une péninsule. Alors que les Nord-Coréens se focalisaient sur la péninsule elle-même, c'est-à-dire sur les *terres* qui la constituaient,

MacArthur était attentif aux *mers* qui la bordaient sur trois côtés. Il savait que la marine américaine était à même de mener une opération amphibie en n'importe quel point de la côte coréenne et que leurs adversaires, dépourvus de toute marine, ne pourraient rien faire contre.

MacArthur s'intéressa alors au chemin de fer à double voie qui allait de la Corée du Nord jusqu'à Séoul et au-delà, assurant pratiquement tout l'approvisionnement, en vivres, en munitions et en essence, de l'armée nord-coréenne postée le long du Naktong. Si cette voie était coupée au-dessus de l'armée nord-coréenne, peu importe en quel endroit, celle-ci s'effondrerait au bout de quelques jours, privée de vivres et de matériel. Sans nul besoin de tirer le moindre coup de feu.

MacArthur remarqua l'intérêt d'Incheon, le satellite portuaire de Séoul dont il est distant de seulement trente-deux kilomètres. Si les Américains y débarquaient, ils n'auraient que cette faible distance à parcourir pour couper la voie ferrée, libérer la capitale de la Corée du Sud et détruire l'armée nord-coréenne. Le plus étonnant, dans le débarquement d'Incheon, c'est que le *Joint Chiefs of Staff* (JCS), c'est-à-dire le Comité de coordination des chefs d'état-major, l'organe suprême de commandement, s'opposa jusqu'à la dernière minute, comme un seul homme, au plan de MacArthur. Quand la preuve fut faite que le comité était dans l'erreur, MacArthur fit figure de génie militaire, tandis que le prestige du JCS s'effondrait d'autant. Ce dernier se trouva donc bien mal placé pour ramener MacArthur à la raison, trois semaines plus tard, lorsque ce dernier lança une opération destinée à conquérir la Corée du Nord, une opération on ne peut plus irresponsable qui devait conduire les Américains au désastre.

MacArthur est un cas totalement hors normes. Ses qualités et ses défauts – sa capacité à percevoir les grandes occasions et sa propension à ne pas tenir compte des faits les plus évidents – formaient un saisissant mélange. Il savait évaluer les possibilités stratégiques, ce qui le porta à entreprendre des actions extrêmement ambitieuses, mais il était incapable de se rendre compte du danger, ce qui fit tourner à la catastrophe les efforts qu'il déploya pour détruire la Corée du Nord. MacArthur était bien loin de ressembler à ce chef à la personnalité équilibrée dont Sun Tzu fait l'éloge, un chef attentif en permanence aussi bien aux occasions qu'aux dangers et sachant tenir compte des unes comme des autres dans la conduite de ses campagnes[168].

Les défauts de MacArthur passèrent inaperçus à Incheon, parce que les Américains n'eurent en face d'eux que des forces nord-coréennes minuscules et que la puissance de la marine américaine emportait tout sur son passage. Mais dans la tentative d'invasion de la Corée du Nord qui s'ensuivit, c'est de la Chine communiste que dépendait l'issue. Interviendrait-elle ou non ? Pour bien répondre à cette question, il fallait faire preuve de sang-froid, de logique et d'exactitude. Parce que MacArthur, à la suite d'Incheon, était devenu une sorte de dieu, son avis avait beaucoup de poids. Il trouva ridicule l'idée que la Chine pourrait oser se mêler du conflit, ce en quoi il se trompait complètement, comme la suite devait le montrer. Surtout, il ne tint aucun compte des mises en garde répétées des Chinois, qui avaient prévenu qu'ils interviendraient si les forces américaines entraient en Corée du Nord. L'erreur commise par le président Truman et ses conseillers politiques fut d'écouter MacArthur au lieu d'écouter Pékin.

Les deux décisions prises par les Américains, de débarquer à Incheon, puis d'envahir la Corée du Nord, fournissent quelques-uns des exemples les plus convaincants que l'on puisse trouver de la capacité des êtres humains à formuler des jugements corrects, capacité qui varie considérablement d'un individu à l'autre et ne dépend ni de la formation ni de l'expérience. Trois responsables civils – le président Truman ; W. Averell Harriman, son plus proche conseiller politique ; Louis Johnson, secrétaire à la Défense – approuvèrent avec enthousiasme la décision de débarquer à Incheon, tandis que le *Joint Chiefs of Staff* s'y opposa. Omar Bradley, qui le présidait, qualifia la proposition de MacArthur de « plan pour les beaux jours » et déclara qu'« Incheon était probablement le pire endroit jamais choisi pour un débarquement[169] ». Dans le même temps, il peut exister chez certains responsables civils une tendance à prêter une compétence politique à des chefs militaires simplement parce qu'ils remportent des succès à la tête de leurs armées. Ce fut le cas de Truman et de son équipe de conseillers. Aucun d'eux n'osa contester l'opinion de MacArthur suivant laquelle les Chinois ne se mêleraient pas de la guerre de Corée.

*

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, en août 1945, Américains et Russes choisirent, pour établir une frontière à travers la péninsule coréenne,

le 38e parallèle. Au sud de cette ligne, les troupes japonaises se rendraient aux Américains, au nord, elles se rendraient aux Russes, mais avec la guerre froide cette frontière militaire devint très vite une frontière politique : au sud, dans la mouvance américaine, le régime de Syngman Rhee ; au nord, dans la mouvance soviétique, un État communiste dirigé par Kim Il Sung.

Le 12 janvier 1950, le secrétaire d'État Dean Acheson annonça la mise en place d'un périmètre américain de défense en Asie de l'Est, qui incluerait le Japon et les Philippines, mais ni Taiwan ni la Corée. Cette déclaration convainquit apparemment Kim Il Sung que les États-Unis n'interviendraient pas s'il essayait d'unifier la péninsule par la force. Il persuada Staline de lui fournir des armes offensives, dont 150 chars soviétiques T-34, des monstres lourdement cuirassés dotés de canons de 85 mm à tir ultra-rapide. Le T-34 était le meilleur char produit durant la Seconde Guerre mondiale ; d'après Heinz Guderian, le célèbre général allemand, ce char aurait arrêté en 1941 l'attaque allemande sur Moscou.

Les Américains, qui craignaient de voir Syngman Rhee lancer une attaque contre le Nord, n'avaient donné aux Sud-Coréens aucun armement permettant d'arrêter un char. Pas de chars qui leur appartiennent en propre, pas de munitions pour canons anti-char, pas de mines anti-char, pas de « super bazookas », ces lance-rockets de 3,5 pouces récemment mis au point. En conséquence, les T-34 eurent tôt fait, le 25 juin et les jours suivants, de mettre en déroute les Sud-Coréens, les jetant dans le chaos et les repoussant loin au sud.

Le débarquement d'Incheon et l'intervention chinoise en Corée 1950
Tumen
Chongjin
CHINE
Yalu
MANDCHOURIE
Réservoir de Changjin (Chosin)
Songjin
Yudam-ni
Iwon
Hagaru-ri
Chongchon
An-tung (Dandong)
Won-ni
Kujang-dong
Hamhung
Anju
Yongwon
Hungnam
Kunu-ri
Tokchon
Yonghung
Sunchon
Wonsan
Mer du Japon
Taedong
Pyongyang
Imjin
Triangle de fer
Kosong
Sariwon
Pyonggang
Taepo-ni
Chorwon
Kumwha
Soyang R.
Inje
Mer Jaune
38e parallèle
Kaesong
Chunchon
Panmunjom
Pukhan
Hongchon R.
Montagnes de Taebaek
Samchok
Séoul
Hongchon
Incheon
Débarquement des forces de l'ONU 15 septembre
Suwon
Wonju
Han
Osan
Ulchin
Naktong
Kongju
Périmètre de Pusan
Kum
Taepyong-ni
Taejon
Kunsan
Taegu-QG arrière de la 8e armée
Chonju
Ulsan
Nam
Masan
Sunchon
Pusan
Koje-do
JAPON
HONSHU
0 Kilomètres 100
0 Miles 100
Sasebo
KYUSHU
Jeffrey L. Ward

Le président Truman crut que l'attaque contre la Corée du Sud était la première manifestation d'une conspiration ourdie par le Kremlin pour s'emparer des pays démocratiques. Il fit prendre aussitôt un tout autre tour à la politique américaine, ordonna au général MacArthur d'envoyer les forces américaines d'occupation au Japon aider les Sud-Coréens, obtint le soutien officiel des Nations unies, mais ne reçut pratiquement aucune aide, sauf de la part des Britanniques, pour repousser les Nord-Coréens. En dépit de nombreux échecs, les Américains parvinrent néanmoins à ralentir l'avance de ces derniers. Ils occupaient en août un petit périmètre autour de Pusan.

Avec l'aide des forces navales, Truman s'occupa aussi de « sécuriser » l'île de Taiwan (Formose), une province chinoise qui avait été occupée en octobre 1949 par le leader Tchang Kai-shek, qui s'y était réfugié avec ses nationalistes après avoir été chassé du continent par les communistes de Mao Zedong. Truman pensait que la Chine populaire était une composante de ce que les démocraties occidentales appelaient « le communisme monolithique », et faisait partie de la conspiration communiste. Il ignorait que la révolution chinoise était complètement étrangère au communisme soviétique et que la Chine n'entrait pour rien dans l'attaque nord-coréenne.

Les responsables américains s'étaient trompés en faisant de la Chine communiste un satellite de l'Union soviétique. En fait, les communistes chinois voulaient achever l'unification de leur pays et s'engager dans un processus de développement économique sans aucun rapport avec les buts poursuivis par le Kremlin. Les mesures de protection prises à l'égard de Taiwan amenèrent les Chinois à penser que les Américains avaient conclu une alliance secrète avec Tchang Kai-shek, que leur intention était d'envahir le continent et de chasser les Rouges du pouvoir. C'est ainsi que les leaders américains réussirent à se faire de la Chine communiste un ennemi qu'ils auraient pu éviter.

*

L'idée qui était venue à MacArthur pour triompher de la Corée du Nord s'inscrivait dans le droit fil de la doctrine développée par Sun Tzu. Face à une armée nord-coréenne tout entière occupée à faire pression sur son adversaire, il fallait un élément *zheng* capable de résister, mais tout juste, de façon à inciter les Nord-Coréens à lancer contre lui toutes leurs forces jusqu'aux dernières. Si l'on faisait en sorte que les Nord-Coréens n'aient

plus qu'un seul objectif, l'élimination du périmètre de Pusan, on pourrait leur porter un coup décisif en envoyant un élément indirect, ou *qi*, à Incheon, c'est-à-dire loin derrière leur armée[170].

Le JCS s'était prononcé contre le site d'Incheon à cause de l'extrême amplitude des marées à cet endroit et de l'étroitesse des accès. Le général J. Lawton Collins, chef d'état-major de l'armée (qui s'était distingué en 1944 à la tête du 7e corps américain en réussissant à percer les lignes allemandes en Normandie) et l'amiral Forrest P. Sherman, chef des opérations navales, plaidaient avec vigueur pour un débarquement à Kunsan, un petit port situé à environ cent soixante kilomètres au sud d'Incheon et à un peu plus de cent dix kilomètres seulement à l'ouest de la ligne de front du périmètre de Pusan le long du Naktong. Un débarquement à Pusan n'aurait eu aucun des avantages que présentait le choix d'Incheon. Il aurait menacé le flanc des Nord-Coréens, les obligeant simplement à étirer leur ligne. Les forces des Nations unies se verraient donc contraintes de mener une attaque frontale, en remontant vers le nord à travers la péninsule, ce qui rapprocherait les Nord-Coréens de leurs approvisionnements et de leurs renforts au lieu de les en couper.

Ni Collins ni Sherman n'avait compris l'intérêt de la stratégie. La stratégie sert à gagner en évitant le plus possible les affrontements et les pertes. Comme le dit Sun Tzu : « Remporter cent victoires en cent combats n'est pas une preuve d'excellence. Ce qui est une vraie preuve d'excellence, c'est de soumettre l'ennemi sans combattre[171]. » Le plan de MacArthur aurait conduit pratiquement à éliminer l'armée nord-coréenne sans avoir jamais eu à l'affronter.

Le JCS était issu du *National Security Act* de 1947, qui unifiait le commandement des forces armées en l'intégrant dans un nouveau Département de la Défense et mettait en place le *National Security Council* (NSC) ainsi que la *Central Intelligence Agency* (CIA). Le JCS était censé traiter de tous les problèmes de sécurité, mais c'était un comité, et les comités se distinguent rarement par leur imagination. En ce qui concerne la Corée, le plus créatif dans son approche fut MacArthur. Il commença par demander plus de troupes qu'il n'en existait alors de disponibles. Ces demandes obligèrent les États-Unis à se mettre sur le pied de guerre. Le 19 juillet 1950, le président Truman annonça un très vaste renforcement des troupes américaines, ce qui impliquait le rappel sous les drapeaux d'unités de la Garde nationale et de réservistes.

Le 13 juillet, le JCS envoya à Tokyo le général Collins et le général Hoyt S. Vandenberg, chef d'état-major de l'aviation, pour mieux s'informer auprès de MacArthur de ses plans. Le JCS s'inquiétait beaucoup plus d'une menace militaire soviétique contre l'Europe que de la menace nord-coréenne contre la Corée. MacArthur, lui, ne prenait pas au sérieux un éventuel danger européen. La guerre froide, disait-il, se réglerait en Extrême-Orient et il soutenait qu'on devait donner la priorité à cette région. Quand Collins lui demanda de combien de troupes il aurait besoin pour rétablir la frontière sur le 38e parallèle, il déclara que son intention était de détruire les forces nord-coréennes et pas simplement de les repousser. C'était contraire au mandat des Nations unies, qui consistait à revenir au statu quo d'avant la guerre. On ne pouvait pas détruire l'armée nord-coréenne sans détruire l'État nord-coréen. Pour cela, il faudrait envahir la Corée du Nord et réunifier le pays.

C'était là une ligne de conduite radicale, qui demandait une décision politique au plus haut niveau. La Chine populaire s'opposerait à une réunification du pays par la force : la Corée du Nord constituait une zone tampon essentielle entre les États-Unis et la Chine. La présence de troupes américaines sur la frontière entre la Chine et la Corée, c'est-à-dire sur la rivière Yalu, ne pourrait qu'aiguiser les craintes existantes des Chinois, qui prêtaient aux États-Unis l'intention d'envahir la Chine et d'y réinstaller Tchang Kai-shek. Mais le JCS ne s'intéressa pas à la question, non plus que le président Truman. C'était là abdiquer toute responsabilité, violer le premier et le plus important des axiomes de Sun Tzu : « La guerre est la plus grande affaire de l'État, c'est le terrain sur lequel se jouent la vie et la mort. » Il faut se livrer à une profonde réflexion avant de s'y engager[172].

Si, en juillet 1950, les responsables américains avaient bien mesuré toutes les implications du plan proposé par MacArthur, ils auraient pu développer une action diplomatique qui aurait apaisé les craintes de la Chine populaire tout en éliminant la menace militaire représentée par Kim Il-sung. La Chine populaire ne se serait peut-être pas opposée à une invasion temporaire destinée à renverser le gouvernement de Kim Il-sung, mais elle se serait dressée à coup sûr contre une invasion conduisant à l'absorption de la Corée du Nord par la Corée du Sud et à son passage sous le joug autocratique de Syngman Rhee, qui était complètement dépendant des Américains. Le gouvernement Truman fit l'impasse sur ces questions. Il fallut attendre jusqu'au 27 septembre, douze jours après l'invasion, pour

qu’il prenne une décision sur la suite des opérations. Il s’appuyait sur un plan très populaire dans l’opinion américaine, qui visait à anéantir la Corée du Nord, alors qu’il aurait fallu procéder à une prise en compte réfléchie des intérêts du pays à long terme, analyser les peurs des Chinois et s’interroger sur les meilleures façons de les apaiser.

*

La flotte et les Marines rechignaient à débarquer à Incheon. Des îles situées près du rivage y ralentissent la montée des eaux au moment des marées et entraînent la formation de bancs de boue sur une assez grande profondeur. Pendant quatre jours seulement, du 15 au 18 septembre, les marées seraient assez hautes pour recouvrir suffisamment les bancs de sable et permettre aux LST (bâtiments de débarquement de chars) d’arriver jusqu’au rivage. L’invasion devait impérativement intervenir à la mi-septembre ou être reportée à une date indéterminée. Il devait sûrement y avoir, déclaraient les responsables de la marine, un meilleur endroit pour débarquer.

Le 23 août, le général Collins, l’amiral Sherman et d’autres officiers de haut rang du JCS rencontrèrent MacArthur à Tokyo pour mettre les choses au point. Collins et Sherman plaidèrent une fois de plus pour le choix de Kunsan comme site de débarquement. À cette occasion, Collins avança un argument très étonnant : Kunsan, dit-il, était relié à des routes qui permettraient d’opérer rapidement la jonction avec les troupes américaines du périmètre de Pusan ! Ce qu’il avait en tête, c’était de faire se rejoindre la force d’invasion (le 10e corps) et les troupes américaines se trouvant dans le Sud (la 8e armée), pas du tout de couper la ligne d’approvisionnement nord-coréenne. C’est tout le sens de l’entreprise qui lui avait échappé[173].

MacArthur dut revenir sur les raisons qui l’avaient conduit à proposer un débarquement à Incheon : les Nord-Coréens avaient engagé pratiquement toutes leurs forces contre la 8e armée ; ils manquaient de troupes de réserves bien entraînées pour s’opposer à l’opération ; un débarquement à Kunsan leur permettrait au contraire de créer un nouveau front faisant face à la fois à la 8e armée et au 10e corps, ce qui obligerait donc à mener contre eux un assaut direct, en s’exposant à toutes les rigueurs de l’hiver. Collins et Sherman ne furent pas pour autant convaincus. De

retour à Washington, le JCS opta pour un report de l'opération jusqu'à ce que l'on soit sûr que la 8e armée pouvait tenir le périmètre. Le président Truman tenait cependant Incheon pour une idée stratégique audacieuse, dont il était sûr qu'elle réussirait.

Le 28 août, écartelés entre l'enthousiasme du Président et leurs propres doutes, les membres du JCS donnèrent leur accord de principe à MacArthur, sans fixer aucun lieu définitif pour l'opération, se réservant ainsi le droit de reconsidérer le choix du site[174]. Pendant ce temps, le commandement nord-coréen, comprenant que ses chances de prendre Pusan se réduisaient chaque jour, lança tout autour du périmètre une offensive générale désespérée. Les Nord-Coréens avaient réuni 98 000 hommes. Le commandement des Nations unies disposait contre eux de 120 000 soldats, auxquels s'ajoutaient 60 000 personnels techniques. En puissance de feu, les Nations unies l'emportaient très largement sur les Nord-Coréens. Les munitions, l'essence arrivaient encore à ces derniers, mais en quantités réduites, et les rations qui leur parvenaient ne leur autorisaient qu'un ou deux repas par jour. Au 1er septembre, bien des Nord-Coréens avaient perdu de leur dynamisme et de leur élan au combat.

Cela n'empêcha pas ces combattants affamés et en infériorité numérique de se lancer à l'assaut et de réussir à percer en plusieurs points, mais la défense acharnée des troupes des Nations unies et la supériorité de leur armement finirent par émousser l'ardeur des assaillants. Ils furent partout repoussés. L'affrontement fut néanmoins sévère et son issue fait encore question. Le 5 septembre 1950, le général Walton H. Walker, qui commandait la 8e armée, envisagea de se replier sur une dernière ligne de retranchements autour du port de Pusan. Durant la nuit qui suivit, il renonça à cette idée. Des nouvelles alarmantes se répandirent, évoquant la possibilité d'un regroupement précipité dans une zone d'évacuation « à la Dunkerque », autour de Pusan. Elles semèrent la panique parmi les membres du JCS, qui envoyèrent à MacArthur, le 7 septembre, un message angoissé pour l'avertir des conséquences désastreuses qu'aurait un échec à Incheon, laissant entendre qu'il fallait renoncer à l'ensemble de l'opération. MacArthur répondit du tac-au-tac que les chances de succès étaient excellentes. Faire marche arrière, disait-il, c'était « s'engager dans une guerre sans fin, une guerre d'usure aux résultats incertains ». La situation à l'intérieur du périmètre n'avait rien de critique et « la manœuvre

d’enveloppement lancée depuis le nord allait faire baisser immédiatement la pression exercée sur le sud[175] ».

Le message de MacArthur aurait dû calmer les craintes des membres du JCS. Ce ne fut pas le cas. Après une réunion avec le président Truman le 8 septembre, ils approuvèrent le plan, mais à contrecœur, et leur attitude resta la même jusqu’au bout. Comme le nota Omar Bradley, « la partie était déjà trop engagée pour que le JCS désapprouve formellement Incheon[176] ».

*

En dépit des affrontements spectaculaires auxquels avait donné lieu la possibilité d’un débarquement à Incheon, tout fonctionna « comme une horloge », avec peu de pertes et aucun déboire. Les Marines s’emparèrent rapidement de la ville et mirent aussitôt le cap sur Séoul, encadrés par des troupes d’infanterie. Le seul véritable obstacle rencontré le fut dans les rues de la capitale, où une poignée de Nord-Coréens désespérés dressèrent en travers des rues des barricades qu’il fallut prendre d’assaut les unes après les autres. Rien de nature à remettre en question l’opération, mais la ville fut sérieusement endommagée. Les derniers combattants nord-coréens finirent par abandonner Séoul le 28 septembre.

De son côté, l’armée nord-coréenne qui faisait face, dans le Sud, à la 8e armée n’avait mis que quelques jours à se désintégrer. Affamés, pratiquement sans véhicules et pour la plupart sans armes, les survivants refluaient vers le nord par toutes les routes et tous les chemins qui n’étaient pas gardés. L’armée nord-coréenne, de fait, avait cessé d’exister.

Que le général Bradley, président du JCS, ait pu qualifier Incheon d’« opération militaire la plus chanceuse de l’histoire[177] » est donc tout à fait étonnant. Rarement une opération aura moins dépendu de la chance et autant d’une prévention minutieuse contre toute forme de risque.

*

L’invasion d’Incheon offre un parfait exemple de la stratégie de base prônée par Sun Tzu : la combinaison d’une force *zheng*, maintenant l’ennemi en place, avec une force indirecte *qi*, manœuvrant de flanc et assurant la victoire. Un seul commandant américain, le général MacArthur,

avait plaidé pour cette démarche. L'organe suprême, le JCS, n'y avait rien compris depuis le début et s'y opposa jusqu'à la fin, mais la preuve fut apportée que l'une des idées-clés de Sun Tzu était toujours valide.

Il fallait décider maintenant de l'avenir de la Corée du Nord. C'était l'occasion d'appliquer un axiome que Sun Tzu, toujours lui, considérait comme le plus important de tous : une nation ne doit recourir à la guerre qu'en tout dernier ressort[178]. Le compromis, les arrangements, l'acceptation de solutions plus ou moins satisfaisantes, tout est préférable à l'affrontement armé. Il n'existe pas de guerre dont l'issue soit assurée. Et les pertes qui surviennent à la guerre sont irréparables.

À ce moment crucial, le « leadership » américain échoua lamentablement. Tous les hauts responsables suivirent une politique qui aurait horrifié Sun Tzu et qui faisait fi des intérêts de la nation. Une guerre dont personne ne voulait éclata. Elle coûta très cher à tous ceux qui s'y engagèrent et les précipita en pleine tragédie. Elle aurait pu, elle aurait dû être évitée.

Le gouvernement Truman – avec une vision extrêmement étriquée de ce qui serait le plus avantageux pour les États-Unis – finit par élaborer un plan qui prévoyait la réunification de la Corée par le moyen d'élections organisées tant au Nord qu'au Sud[179]. Ce plan impliquait l'invasion de la Corée du Nord.

Personne ne prit en considération la Chine. Ignorance crasse et grossières erreurs de calcul s'additionnèrent pour créer une situation particulièrement périlleuse. La première grande erreur porta sur la localisation du danger. Les responsables politiques crurent que seule la Russie était susceptible d'intervenir, sauf que la chose était invraisemblable. Ils pensèrent que la Chine ne se manifesterait pas de sa propre initiative. Omar Bradley résuma le sentiment officiel en déclarant que la Chine populaire était sous le contrôle étroit de Moscou et que « les Russes n'étaient pas prêts à risquer une guerre mondiale pour la Corée ». Si la Chine devait jamais bouger, ce serait pour s'emparer de Taiwan, pas pour « aider les Russes à résoudre le problème qu'ils rencontraient en Corée du Nord[180] ». Sauf que l'intérêt de la Chine communiste n'était pas de servir les objectifs géopolitiques du Kremlin, mais de protéger ce que Pékin jugeait vital pour la Chine : depuis la dynastie des Han, c'est-à-dire depuis le début de l'ère chrétienne, les empereurs chinois avaient cherché à rester maîtres de la Corée pour s'en servir comme d'un bouclier destiné à protéger les

plaines de la Chine du Nord. En neutralisant Taiwan, Washington s'était déjà donné l'allure d'un ennemi aux yeux des Chinois. On ne pouvait attendre d'eux qu'ils acceptent une présence militaire américaine de l'autre côté du Yalu.

Il aurait été bien plus profitable pour les Américains de regarder le problème en face et de se demander où était leur véritable intérêt. Ils n'avaient absolument rien à gagner à se heurter à la résistance de la Chine communiste. Étant donné les fortes craintes qu'ils éprouvaient par ailleurs devant les ambitions soviétiques en Europe, rien n'aurait dû les pousser à se retrouver aux prises avec la Chine[181]. Aucune de ces objections ne retint l'attention. Le 27 septembre, le président Truman autorisa la destruction de l'armée nord-coréenne et donna son accord au plan d'action militaire au nord du 38e parallèle. Le 7 octobre, les États-Unis firent approuver par l'assemblée générale des Nations unies une résolution prévoyant l'unification de la Corée. Cette résolution invitait « toutes les catégories » de la population à participer à des élections en vue de la constitution d'un gouvernement unifié.

*

La Chine populaire commença à masser des forces le long du Yalu à la mi-août 1950. Cette initiative suivit immédiatement les premières prises de position d'officiels américains en faveur d'une élimination de la Corée du Nord. L'intervention qui fit le plus de bruit fut celle, le 17 août, de Warren R. Austin, ambassadeur des États-Unis auprès du Conseil de sécurité des Nations unies. Il déclara que les Nations unies devraient s'occuper de mettre fin à la situation actuelle de la Corée, un pays « à moitié esclave et à moitié libre[182] ».

L'événement le plus significatif, cependant, fut la diffusion d'un message adressé par MacArthur, en date du 28 août, aux *Veterans of Foreign Wars* (les anciens combattants des deux guerres mondiales) qui tenaient un meeting à Chicago. MacArthur laissait entendre que les États-Unis devaient transformer Taiwan en base militaire et faire peser une menace directe sur la Chine communiste. Ces propos prirent par surprise le président Truman alors même qu'il était occupé à régler avec beaucoup de précautions l'affaire de Taiwan[183]. MacArthur n'avait prévenu de sa

déclaration ni le JCS ni le Président. Furieux, Truman, lui ordonna de retirer son texte alors qu'il avait déjà fait le tour du monde.

L'inquiétude des Chinois devint manifeste après Incheon. Le 1er octobre, alors que l'assemblée générale des Nations unies débattait du projet de résolution prévoyant des élections dans toute la Corée, le Premier ministre chinois, Zhou Enlai, annonça que le franchissement du 38e parallèle était de nature à constituer un « casus belli ». Mais c'est au petit matin du 3 octobre 1950 que l'avertissement chinois se fit le plus explicite. Zhou Enlai convoqua l'ambassadeur de l'Inde, K. M. Panikkar, et l'informa que la République populaire de Chine interviendrait si des troupes américaines franchissaient le 38e parallèle, mais pas s'il s'agissait seulement de troupes sud-coréennes. Les propos de Zhou furent immédiatement portés à la connaissance de Washington par le biais des Anglais. Chose très surprenante, le gouvernement américain ne les prit pas au sérieux. Dans une série de réactions aussi obtuses qu'irréfléchies, les responsables américains traitèrent l'avertissement chinois de manœuvre de propagande et l'invasion de la Corée du Nord débuta le 9 octobre.

On ignore quels arrangements au juste Washington aurait bien pu conclure avec Pékin. Zhou Enlai avait laissé ouverte une large porte en indiquant à Panikkar que le franchissement du 38e parallèle par des troupes sud-coréennes ne poserait pas problème. Celles-ci étaient capables de venir à bout de ce qui restait de l'armée nord-coréenne, particulièrement si elles recevaient davantage de canons, de chars et de support aérien.

Même après le départ des troupes américaines vers le nord, il était possible de donner satisfaction aux Chinois en décidant de s'arrêter judicieusement là où la péninsule est la plus étroite, juste au-dessus de Pyongyang, ce qui leur aurait ménagé ainsi une petite zone tampon devant le Yalu. Ce n'était pas ce que demandaient les Chinois, mais ils attendirent que les forces américaines et sud-coréennes soient au seuil de la Mandchourie pour se manifester. Voilà qui démontre que les États-Unis auraient pu obtenir de meilleurs résultats par la négociation qu'ils n'en obtinrent au terme de deux années et demie d'une guerre sanglante.

L'offensive des Nations unies venait à peine de commencer quand le président Truman, préoccupé par la menace chinoise, décida qu'il devait s'entretenir avec MacArthur. Truman choisit pour ce face-à-face, qui eut lieu le 15 octobre 1950, l'île de Wake, un petit atoll américain situé à 3 700

kilomètres à l'ouest d'Honolulu et à 3 200 kilomètres au sud-est de Tokyo. Ce fut une étrange rencontre, surtout parce qu'elle semblait faire du général l'égal, politiquement parlant, du Président. Dean Acheson, qui refusa de se déplacer, résuma ainsi ses objections : « Alors que le général MacArthur se comportait pratiquement comme un souverain étranger […], il n'était pas opportun de le reconnaître comme tel[184]. » Les membres du JCS ne voulaient pas non plus venir : c'est le général Bradley qui les représenta.

MacArthur dit être convaincu que la résistance purement formelle des Nord-Coréens cesserait pour Thanksgiving (la fête que les Américains célèbrent le quatrième jeudi de novembre). Il y avait « très peu » de chances, d'après lui, de voir intervenir les Russes ou les Chinois. Les Chinois, comme il l'expliqua, n'avaient pas d'aviation. « Maintenant que nous disposons de bases pour nos avions en Corée, si les Chinois essayaient de descendre sur Pyongyang, ils s'exposeraient à un terrible massacre[185]. »

Même s'il revenait au président Truman, et non pas à MacArthur, de se prononcer sur les intentions de la Chine, MacArthur avait pris une telle stature que ni le Président ni personne d'autre ne mirent en question ses affirmations.

*

Le plan d'invasion qu'avait élaboré MacArthur pour Incheon s'était révélé quasiment parfait. Mais celui qu'il élabora pour conquérir la Corée du Nord laissait beaucoup à désirer. Il était en complète contradiction avec les principes de Sun Tzu, qui veulent que l'on procède, avant le déclenchement d'une campagne, à des calculs minutieux et à une planification précise[186]. L'idée première de MacArthur était de lancer des troupes à vive allure directement sur Pyongyang, la capitale de la Corée du Nord, et d'en envoyer rapidement d'autres, également par voie de terre, au nord-est de Séoul, pour liquider les restes de l'armée nord-coréenne regroupés dans le « triangle de fer » de Chorwon, Pyongyang (un autre Pyongyang que la capitale) et Kumwha, juste au nord du 38e parallèle. Les deux opérations exigeaient l'une et l'autre d'aller très vite.

Au lieu de quoi MacArthur se sépara des seules troupes fraîches dont il disposait, le 10e corps déjà rassemblé à Séoul, pour leur faire accomplir, en vue de leur débarquement à Wonsan, sur la mer du Japon, un voyage long,

compliqué et qui prit beaucoup de temps. C'est à la 8e armée, qui était remontée depuis le Naktong épuisée et à cours de munitions, qu'il confia le soin d'attaquer au nord en direction de Pyongyang. On se soucia peu de rapidité et on ne fit aucune tentative pour réduire ce qui restait de la résistance coréenne dans le Triangle d'or.

En ordonnant au 10e corps – la 1re division de Marines et la 7e division d'infanterie – de faire mouvement sur Incheon et Pusan pour y embarquer en direction de Wonsan, MacArthur engorgea les deux ports par lesquels pouvaient passer les approvisionnements destinés à l'offensive sur la Corée du Nord. Le résultat fut que, pendant plusieurs semaines, les deux divisions furent absentes du champ de bataille. La préparation du débarquement prit tellement de temps que des soldats sud-coréens arrivèrent à pied à Wonsan bien avant que les Marines ne soient montés sur leurs bateaux. Les plans de MacArthur souffraient à l'évidence de graves défauts, et l'on pouvait sincèrement s'interroger sur les capacités de jugement de leur auteur, mais les membres du JCS, intimidés par le succès du général à Incheon, les approuvèrent sans la moindre réserve.

Une fois Wonsan occupé, MacArthur envoya le 10e corps prendre possession du Nord-Est de la Corée. La 1re division de Marines et des éléments de la 7e division d'infanterie débarquèrent à Hungnam et progressèrent par une étroite route de montagne jusqu'au réservoir de Chosin (ou Changjin), en direction du Yalu. Le reste de la 7e division débarqua à Iwon, tandis que les forces sud-coréennes continuaient à remonter la côte de Corée jusqu'à la frontière avec la Sibérie. Des éléments de la 8e armée se heurtèrent à l'ouest à une certaine opposition de la part des Nord-Coréens, mais réussirent à atteindre, le 22 octobre, la rivière Chongchon, à moins de 100 kilomètres du Yalu. La résistance nord-coréenne était devenue faible et sporadique ; MacArthur ordonna à toutes les unités qui se trouvaient en pointe de faire rapidement mouvement sur le Yalu en prenant au plus court. De nombreux petits groupes (des soldats des Nations unies, des Anglais, des Américains, des Sud-Coréens), isolés les uns des autres des autres et sans aucun soutien, prirent donc la direction du Yalu.

*

Mais l'absence de résistance était trompeuse. Le 6 octobre 1950, le Politburo du parti communiste chinois décida d'envoyer des « volontaires » en Corée. Il n'y eut en fait aucun volontaire. Tous les combattants en question étaient des membres des forces régulières de l'Armée populaire de libération, revêtus d'uniformes chinois. Toutefois la décision du Politburo d'appeler ces soldats « volontaires » entretenait la fiction suivant laquelle la guerre se limitait à la péninsule de Corée, ce qui forçait les États-Unis à considérer la Chine communiste comme un état neutre. Cette fiction allait aussi dans le sens des intérêts américains, car les États-Unis ne voulaient pas étendre la guerre à la Chine – avec tous les dangers que cela comportait, et plus particulièrement le risque d'une intervention soviétique.

L'opération chinoise commença dans la nuit du 18 octobre. Une force importante entreprit de s'infiltrer en Corée du Nord en échappant à l'attention de l'aviation américaine de reconnaissance. Marchant de nuit, restant à couvert le jour, les troupes chinoises se dirigèrent vers l'ouest pour occuper des positions sur le versant méridional d'un grand massif montagneux, à quatre-vingt kilomètres au sud du Yalu et à quelques kilomètres au nord du Chongchon. D'autres éléments firent mouvement vers l'est pour s'installer au-dessous du réservoir de Chosin.

Au moment où la 8e armée entreprit de traverser le Chongshon, elle ignorait que trois armées chinoises (de 30 000 hommes chacune) lui faisaient face, tandis que deux armées supplémentaires se tenaient en réserve, dissimulées dans les montagnes. Sur le front du 10e corps, une armée chinoise était déployée au sud du réservoir de Chosin, mais une seule de ses trois divisions était en mesure de défier les Marines et les soldats qui progressaient sur la route étroite conduisant de la côte vers l'intérieur[187].

Les Chinois frappèrent sans prévenir le 25 octobre. Dans une série d'attaques dévastatrices, ils mirent en pièces un corps sud-coréen composé de trois divisions, anéantirent complètement un régiment sud-coréen et firent voler en éclats un régiment américain (le 8e de cavalerie), dont l'un des bataillons, considéré comme perdu, fut abandonné à son sort. Ce massacre effraya à ce point le général Walker qu'il replia toutes ses forces, à l'exception de deux petites têtes de pont, sur la rive sud du Chongchon. Sur le front du 10e corps, des forces chinoises occupèrent une colline, à trente-

deux kilomètres du réservoir, dominant la seule route conduisant vers le nord. Les Chinois résistèrent aux attaques répétées lancées par le 7e régiment de Marines pour s'emparer de la position.

La réaction de la 8e armée, de MacArthur et du commandement d'Extrême-Orient devant l'entrée en scène des Chinois fut stupéfiante. Ils commencèrent par refuser la réalité. Même devant les pertes épouvantables causées par les attaques, le commandement rechignait à croire que les forces des Nations unies avaient devant elles des unités chinoises régulièrement constituées. C'est alors que se produisit, le 6 novembre, l'un des événements les plus étranges de toute l'histoire militaire : en pleine ivresse de la victoire, l'armée chinoise rompit soudain le contact et se retira du champ de bataille. Des soldats australiens appartenant à la 27e brigade britannique, engagée à l'ouest, purent voir de leurs propres yeux les troupes chinoises quitter à pied les lieux. À la fin de la journée, les Chinois étaient tous repartis dans les montagnes.

La seule explication plausible de cet événement extraordinaire, c'est que les responsables chinois avaient lancé une attaque délibérée contre les forces des Nations unies à titre d'avertissement, puis s'étaient repliés en espérant que l'organisation reconsidèrerait ses opérations en direction du nord et y mettrait un terme. Quelles qu'aient pu être les intentions de Pékin, la réaction de Tokyo et de Washington fut de tourner le dos à l'évidence. Le commandement d'Extrême-Orient ne tira aucune leçon des événements, et personne à Washington ne fit passer les feux au rouge. MacArthur insista pour que l'on continue la progression sur le Yalu, comme si l'intervention chinoise n'avait pas eu lieu[188]. On l'a accablé de reproches pour avoir refusé de voir ce qu'il avait sous les yeux, mais c'est de la même cécité que firent preuve les membres du JCS et les principaux responsables du gouvernement américain. Ce qu'il aurait fallu décider, bien évidemment, c'était un arrêt complet et une totale réappréciation de la situation. Mais les officiels de Washington restèrent sans rien faire[189].

*

Pendant que les forces américaines s'occupaient de rassembler les fournitures nécessaires pour leur raid sur le Yalu, les Chinois concentraient 180 000 hommes à l'ouest d'une chaîne élevée et dépourvue de tout sentier

(un lointain prolongement des montagnes de Taebaek) qui s'étendait au nord jusqu'au Yalu et au sud jusqu'à la côte, près de Wonsan – et 120 000 hommes à l'est de cette même chaîne[190]. Face à ces effectifs, le commandement des États-Unis alignait 247 000 hommes, pour l'essentiel des Américains.

L'offensive des Nations unies démarra le matin du 24 novembre. Elle fut aussitôt contrée par les Chinois qui exécutèrent à l'ouest une manœuvre dans le droit fil de Sun Tzu : ils attaquèrent tous les éléments des Nations unies qui traversaient le Chongchon pour aller vers le nord, luttant au plus près contre eux et ne les laissant pas s'échapper. Ils se comportaient ainsi en force *zheng*, ou directe. Pendant ce temps, d'autres troupes chinoises, agissant en tant que force *qi*, ou indirecte, portaient le coup décisif plus à l'est, près des hautes crêtes montagneuses, à Tokchon, où elles pulvérisaient une division sud-coréenne. Tokchon se trouvait assez loin au sud du Chongchon et à l'est de la principale concentration des forces des Nations unies le long de la rivière. C'était de la part des Chinois un mouvement de flanc de grande envergure, qui visait à déloger leurs adversaires de leurs positions sur le Chongchon. Le succès fut total. Les Chinois surgirent sur les arrières de la 8e armée et semèrent le plus grand désordre dans toute la ligne.

Sur le front du 10e corps, à l'est des montagnes, les Chinois recoururent là aussi, contre les divers corps de Marines et de fantassins qu'ils rencontrèrent, aux méthodes chères à Sun Tzu : ils les fixèrent par des attaques directes de type *zheng* avant de les encercler et de couper leurs lignes de retraite par des attaques indirectes de type *qi*. Sur le front de la 8e armée, à l'ouest des montagnes, toutes les forces des Nations unies purent se désengager et faire mouvement vers le sud, à l'exception de la 2e division d'infanterie et de la brigade turque. Ces deux unités se trouvaient sur une section du Chongchong située en amont. Aucune route ne permettait de s'échapper et il fallut descendre le lit du Chongchong sur une quarantaine de kilomètres pour atteindre une voie conduisant en direction du sud. Les pertes de la 2e division se montèrent à 5 000 hommes, tandis que le contingent turc de l'ONU, de 5 000 hommes également, se voyait amputé d'une grande partie de ses effectifs.

La 8e armée fit rapidement retraite. À la mi-décembre, elle avait pris place fébrilement au-dessous du 38e parallèle et le long de la rivière Imjin (gelée à cette époque de l'année), à seulement quelques kilomètres au nord de Séoul. Désormais, l'initiative appartenait entièrement aux Chinois. La retraite, près de 200 kilomètres, avait été la plus longue de l'histoire des États-Unis. Entre-temps, autour du réservoir de Chosin, des éléments de la 1re division de Marines et de la 7e division d'infanterie avaient fini par opérer une percée à travers les forces chinoises qui les entouraient, puis par organiser « un repli vers la côte ». Les Marines et les soldats durent prendre d'assaut toutes les barricades dressées par les Chinois sur la route menant à Hungnam et à la mer. Une tâche difficile et éprouvante, mais la très grande majorité des effectifs réussit à passer. Les derniers éléments arrivèrent au port le 11 décembre[191].

Tandis que les Marines et les soldats progressaient vers la côte, toutes les autres forces des Nations unies se trouvant dans le nord-est de la Corée se retirèrent par bateau. Une énorme flotte se chargea d'évacuer les Marines et les soldats depuis Hungnam. Le 24 décembre 1950, veille de Noël, les dernières troupes tirèrent leurs dernières cartouches, grimpèrent dans les péniches de débarquement et allèrent rejoindre le hâvre protecteur des bâtiments de guerre. Ce même jour, à 14 h 36, la flotte américaine appareillait pour le Sud.

*

La plus importante leçon que l'on peut tirer du cas étrange de Douglas MacArthur est peut-être qu'il faut envisager chaque proposition, dans le domaine militaire, suivant ses mérites propres, et ne pas s'imaginer qu'un plan est bon parce qu'un commandant a une excellente réputation. Si les responsables américains avaient connu et suivi les maximes de Sun Tzu ou s'ils avaient seulement fait preuve d'esprit critique, ils auraient vu très facilement que les idées de MacArthur sur la conquête de la Corée du Nord étaient entachées de lourdes erreurs. La première d'entre elles, et la plus flagrante, était l'absence d'attention portée à la façon dont réagiraient les Chinois. Sun Tzu recommande de ne jamais s'engager dans une guerre sans avoir apporté une réponse à toutes les questions concernant les conséquences, et plus particulièrement les conséquences négatives, qu'elle

peut entraîner. Le stratège chinois souligne que les chefs ne doivent jamais se laisser influence par leurs sentiments de colère et de haine ou par leurs préjugés, et ne doivent pas davantage prendre leurs désirs pour des réalités et s'imaginer que tout ira pour le mieux[192].

L'échec des États-Unis en Corée du Nord laisse supposer que les plus hauts responsables américains s'en sont remis aux assurances données par MacArthur et qu'ils firent passer – parce qu'il était brillant et qu'il en savait plus qu'eux en matière militaire – leurs doutes à la trappe. Ce que montre bien Sun Tzu, c'est que tout individu intelligent, expert ou non, peut poser n'importe quelle question sur l'art de la guerre : il est sûr, au terme d'une analyse approfondie, d'obtenir toutes les réponses.

À cause des erreurs de MacArthur, et parce que les responsables américains choisirent de lui faire confiance, les États-Unis essuyèrent une défaite catastrophique, et une guerre dont personne ne voulait fit rage pendant deux ans et demi. Elle finit là où elle avait commencé, sur le 38e parallèle. On aurait pu aboutir à la même issue dès septembre 1950[193].

Conclusion

L’éternelle sagesse de Sun Tzu

Ce livre, qui montre comment les maximes de Sun Tzu ont ou n’ont pas été respectées dans quelques-unes des campagnes militaires les plus importantes des trois derniers siècles, fait apparaître un fait très révélateur : les principes du stratège chinois sont une affaire de simple bon sens, dès lors qu’on les met en œuvre avec sérieux et sincérité. Ne pas tenir compte du bon sens, pour un chef de guerre, c’est être certain d’échouer. Sun Tzu nous invite à considérer avec objectivité tous les aspects d’un problème, les avantages aussi bien que les inconvénients. Il nous demande de définir clairement ce à quoi nous voulons aboutir, et d’y consacrer l’essentiel de nos efforts. Voilà qui peut paraître évident, mais les êtres humains que nous sommes laissent souvent leurs passions, leurs préjugés, leurs désirs égoïstes leur dicter leur conduite.

Le stratège chinois fait d’autres recommandations : ne pas attaquer des formations « aux bataillons bien ordonnés », mais inciter l’ennemi à le faire et le conduire ainsi à la défaite ; remporter des combats grâce à la concentration des forces, à la mobilité et à la surprise ; connaître le terrain de l’ennemi, la disposition de ses troupes et ses capacités ; ne pas avancer à l’intérieur d’un territoire où l’on peut se retrouver isolé ; se fier pour gagner à des plans soigneusement élaborés, et non pas au sacrifice de ses soldats. Aucun de ces principes ne soulève de difficultés. Chacun d’entre eux, une fois mis en œuvre, apparaît après coup avoir été la chose la plus évidente à faire. On obtient le succès grâce à l’intelligence et aux soins déployés pour résoudre un problème spécifique.

Les exemples qui suivent illustrent quelques-unes des maximes les plus importantes de Sun Tzu. Ils font voir qu'elles ont une valeur universelle, quelles que soient les différences, parfois considérables, entre les situations et les problèmes rencontrés par les différents responsables concernés.

Tout faire pour éviter la guerre

Le premier axiome de Sun Tzu est de bien des manières le plus important : « La guerre est la plus grande affaire de l'État, c'est le terrain sur lequel se jouent la vie et la mort, c'est la voie qui mène à la survie ou à l'anéantissement[194]. » L'issue d'une guerre n'est jamais assurée, c'est pourquoi la décision d'entrer en guerre ne devrait venir qu'en dernier recours. Toutes les autres possibilités devraient être envisagées jusqu'à l'ultime seconde. Les compromis sont de loin préférables aux bains de sang, à la destruction des biens et des vies.

Dans la période qui précéda la Révolution américaine, les responsables britanniques se préoccupèrent peu de cet axiome (voir le chapitre I). Les treize colonies regroupaient déjà un nombre d'habitants équivalant au tiers de la population anglaise, et Adam Smith, l'auteur de *La Richesse des nations*, prédisait qu'il suffirait d'un siècle pour que l'Amérique dépasse en importance la Grande-Bretagne. La seule solution envisageable pour l'Angleterre était de garantir à ses colonies l'égalité complète, ce qui signifiait l'égalité de représentation au Parlement, mais les responsables britanniques n'étaient disposés qu'à de très minimes concessions. Ils se lancèrent dans une guerre implacable, destinée à écraser toute résistance.

Le même refus d'une alternative raisonnable à la guerre intervint peu avant la Première Guerre mondiale (voir chapitre V). Les deux camps était mus par la cupidité et le désir de revanche. Les Anglais craignaient le pouvoir économique grandissant de l'Allemagne et la France voulait récupérer l'Alsace et la Lorraine. L'Allemagne se développait agressivement outre-mer et ne tenait guère compte des craintes que cela suscitait en Angleterre, tandis que l'Autriche-Hongrie souhaitait réduire à merci la Serbie et chasser la Russie des Balkans. Aucune des grandes puissances ne se souciait de compromis. La terrible guerre qui s'ensuivit affaiblit gravement les cinq pays et prépara les horribles désastres que connut la génération suivante.

En 1950, les États-Unis avaient peu à gagner et beaucoup à perdre s'ils détruisaient la Corée du Nord pour la rattacher à la Corée du Sud. Une Corée unifiée n'augmenterait pas sensiblement la puissance des États-Unis, tandis que l'élimination de la zone tampon stratégique que constituait la Corée du Nord face aux grandes plaines du Nord de la Chine constituerait une lourde menace pour la Chine communiste. Pékin avertit solennellement Washington qu'il n'hésiterait pas à déclencher une guerre pour protéger cette zone tampon, mais le gouvernement Truman et MacArthur n'en tinrent aucun compte (voir chapitre IX). Les responsables politiques ne pensaient qu'à ce qui serait le plus profitable aux États-Unis, pas à ce qui apaiserait les tensions dans l'Asie de l'Est. Il en résulta une guerre épouvantable dont personne ne voulait, qui dura deux ans et demi, coûta des centaines de milliers de vies et déboucha sur vingt années d'inimitié entre la Chine et les États-Unis.

S'en prendre à la stratégie de l'ennemi

« Rien de mieux à la guerre que de s'en prendre aux plans de l'ennemi », fait valoir Sun Tzu[195]. C'est le préalable à toute autre action. Peu de pays remportent une guerre s'ils n'ont pas trouvé d'abord le moyen de contrer la stratégie de l'ennemi. Il arrive pourtant, comme le montre l'histoire, que les chefs militaires omettent souvent de le faire et ne s'occupent que de leur propre stratégie.

L'un des exemples les plus flagrants sur ce point est celui des Britanniques lors de la Révolution américaine. La stratégie des Américains consistait à éviter d'être battus pour avoir, comme on dit, l'adversaire à l'usure (voir chapitre I). Cette méthode avait toutes les chances de réussir si les Britanniques lançaient des campagnes à répétition à travers le vaste territoire occupé par les treize colonies. Ces derniers devaient donc trouver une autre manière de gagner. Ils avaient sous les yeux une excellente façon d'y arriver : prendre ou bloquer tous les grands ports américains avec l'aide de la Royal Navy. Les Américains n'avaient pas de marine, et ils dépendaient pour survivre du commerce transatlantique ; la fermeture des ports les aurait sûrement contraints à un compromis. Mais les généraux britanniques ne prirent pas la peine d'analyser la stratégie américaine, convaincus que leurs troupes pourraient mater leurs adversaires. Ils

lancèrent donc une série de campagnes à l'intérieur des colonies. Toutes échouèrent, et les Américains gagnèrent la guerre.

Lors de la guerre de Sécession, la stratégie de l'Union consista à occuper les États du Sud et à réduire la rébellion par la force. Le Nord n'avait pratiquement aucun moyen de protéger son territoire, à l'exception de la ceinture de forts autour de Washington. Le général confédéré Stonewall Jackson se rendit compte de cette énorme faille dans la stratégie du Nord et proposa au président Jefferson Davis d'envoyer une armée traverser le Potomac pour occuper Baltimore et couper le seul couloir ferroviaire reliant le Nord à Washington, forcer le gouvernement d'Abraham Lincoln à abandonner la capitale, et, « en menant chez eux une guerre sans relâche, faire comprendre aux gens du Nord ce qu'il leur en coûterait de vouloir maintenir le Sud dans l'Union à la pointe des baïonnettes » (voir chapitre III). Davis refusa la proposition de Jackson et Robert E. Lee, général en chef des armées du Sud, s'obstina à conduire contre les armées du Nord une guerre d'affrontements, vouée à l'échec.

En juin 1863, quand Lee envahit la Pennsylvanie, son armée atteignit Carlisle, juste à l'ouest de Harrisburg et de Wrightsville, sur la Susquehanna. Lee savait que le président Lincoln demanderait à l'armée de l'Union de rester entre l'armée des Confédérés et Washington. Lee pouvait donc mettre à mal cette stratégie en allant aussitôt attaquer Philadelphie, la deuxième ville de l'Union en importance, une ville située sur l'axe ferroviaire nord-sud, vital pour le Nord, qui passait le long de la côte Est. Si cet axe était coupé, le Nord serait incapable de continuer la guerre. Son armée serait obligée d'affronter celle des Confédérés à la première occasion. Si Lee décidait d'occuper une position fortifiée sur n'importe quelle ligne de crête suffisamment dégagée, l'armée de l'Union perdrait. Le chef sudiste se trouvait donc dans une situation qui pouvait déboucher presque certainement sur la victoire. Il fut incapable de voir ce qu'il avait déjà remporté et choisit tout au contraire de rebrousser chemin vers le sud, allant se fourvoyer à Gettysburg dans une confrontation qui devait lui être fatale (voir chapitre IV). Cette décision coûta la guerre au Sud.

Au début de 1943, après la perte d'une armée de 250 000 hommes à Stalingrad du fait de l'impéritie d'Adolf Hitler, le maréchal Erich von Manstein proposa que les forces allemandes se retirent sur le Dniepr, à 720 kilomètres à l'ouest de Stalingrad. Cela pousserait l'Armée rouge à avancer rapidement pour couper les points de passage sur le fleuve. Les Allemands

pouvaient contrer cette stratégie en massant des forces à Kharkov, à 240 kilomètres au nord-est de ces points. Elles profiteraient de la progression vers l'ouest des Soviétiques pour aller frapper leur flanc nord. Comme Manstein le dit à Hitler, cela « transformerait une retraite à grande échelle en une manœuvre d'enveloppement[196] », une manœuvre qui refoulerait les Russes contre la mer d'Azov et entraînerait leur destruction. Ce plan transformait une défaite en victoire, mais Hitler fut incapable de voir ses avantages stratégiques et le refusa (voir chapitre VII). Le résultat ? Une retraite interminable, et au bout la défaite.

Combiner le zheng avec le qi

Le *zheng*, désignant les forces « régulières » ou orthodoxes, et le *qi*, désignant les forces « irrégulières » ou non orthodoxes, sont deux notions clés chez Sun Tzu. Ces deux types de forces peuvent en effet, par leur combinaison, décider du succès, qu'il s'agisse d'affrontements tactiques ou de grandes manœuvres stratégiques[197]. En général, on fixe l'ennemi avec le *zheng* et l'on remporte la victoire avec le *qi*, en frappant à un endroit différent, le plus souvent inattendu. Ces notions renvoient, chez Sun Tzu, à un principe essentiel : les armées devraient éviter le plus possible les collisions frontales. Qu'elles prennent plutôt modèle sur l'eau : contourner les obstacles, ne pas les heurter de front. « L'armée évite les pleins et attaque les vides », écrit le stratège chinois.

Lors de la bataille de Waterloo, les chefs des deux camps auraient pu recourir à la méthode du *zheng* et du *qi*. Ils ne le firent pas. Cela valut au commandant anglais, le duc de Wellington, de mettre en péril son armée et à Napoléon de perdre la bataille (voir chapitre II). Wellington avait mis son armée en ligne sur la crête de Mont-Saint-Jean, au sud de Waterloo. Napoléon, de son côté, avait massé l'un de ses corps pour donner l'assaut au centre gauche de cette ligne. Wellington avait installé par ailleurs 17 000 hommes en protection, sous le commandement du prince hollandais Frederik, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest. S'il avait placé cette force à seulement trois kilomètres à l'ouest de la ligne du Mont-Saint-Jean, il aurait pu venir frapper de plein fouet le flanc gauche des Français, à la manière d'une force indirecte ou *qi*, au moment où ceux-ci déclenchaient leur attaque. Voilà qui aurait plongé l'armée française dans le chaos. Jamais l'idée d'une telle manœuvre ne vint à l'esprit de Wellington.

À partir du moment où celui-ci n'avait pas posté le corps du prince Frederik juste au-delà de son flanc droit, c'est-à-dire à l'ouest de ses troupes, Napoléon avait la voie libre pour que l'un de ses corps vienne frapper le flanc droit des Anglais – toujours à la façon d'une force *qi* –, tandis que Wellington serait occupé à se défendre contre l'attaque frontale des Français, c'est-à-dire leur force *zheng*. C'est l'armée anglaise, cette fois, qui aurait été plongée dans le chaos. Napoléon n'envisagea rien de tel et ses troupes allèrent donner tête baissée dans les Anglais qui les écrasèrent.

En mai 1862, Stonewall Jackson exécuta une parfaite manœuvre *zheng* et *qi* contre le commandant de l'Union Nathaniel P. Banks (voir chapitre III). Il envoya sa cavalerie directement au nord, dans la basse vallée de la Pike. C'était mettre ainsi en place une force *zheng*, qui bloqua Banks dans ses retranchements à Strasburg. Dans le même temps, la principale force de Jackson opérait un mouvement tournant vers Front-Royal, au nord-est, un mouvement indirect, ou *qi*, mettant Banks en danger de se voir couper toute possibilité de retraite et d'être contraint à se rendre. Banks put s'échapper au dernier moment vers le nord, mais son armée, démoralisée et affaiblie, fut mise en pièces à Winchester.

En 1940, Erich von Manstein conçut également une spectaculaire combinaison de *zheng* et de *qi* quand il persuada Hitler de lancer une attaque *zheng*, directe et massive, en Hollande et au nord de la Belgique, qui absorba l'attention des Alliés, tandis qu'une force indirecte ou *qi*, composée de panzers, s'en allait traverser les Ardennes sans être pratiquement détectée (voir chapitre VI). Cette opération précipita la défaite de la France et entraîna l'évacuation de l'armée anglaise depuis Dunkerque.

Les notions de *zheng* et de *qi* sous-tendent un autre axiome de Sun Tzu : « Faites du vacarme à l'est, mais frappez à l'ouest. » Elles forment à elles deux un système complexe permettant de gagner des batailles et des campagnes. À la base, il y a l'idée qu'il est possible, en maîtrisant bien l'art de tromper, d'amener l'ennemi à faire se fourvoyer ses meilleures forces pour aller défendre une place qui semble constituer l'objectif principal (mais qui ne l'est pas), laissant ainsi le véritable objectif (celui que l'on se propose d'attaquer) mal défendu, voire sans défense aucune.

S'assurer d'avoir des chefs intelligents

Sun Tzu fait valoir que l'on ne saurait triompher à la guerre si l'on ne sait pas choisir et soutenir des généraux avisés, crédibles, bien disposés et courageux. Des armées ne peuvent vaincre, dit-il, « que si le général est compétent et qu'il n'a pas à souffrir de l'ingérence du souverain[198] ».

Le choix des responsables politiques et militaires dépend de plusieurs facteurs. La capacité et la détermination en font partie, mais le charisme et la chance peuvent se révéler plus importants. Les responsables élus doivent leur poste aux électeurs, dont l'opinion est souvent influencée par des considérations d'ordre émotionnel ou autre, et non par le vrai talent des candidats. Ces responsables peuvent savoir ou non déléguer leur autorité. Quelques-uns d'entre eux refusent d'avoir sous leurs ordres des chefs militaires ou d'autres responsables compétents qui pourraient mettre en cause leur suprématie ou se poser en rivaux lors de nouvelles élections. Les dictateurs, c'est une loi universelle, se méfient des hommes de qualité.

Le cas de Napoléon Bonaparte est éloquent. Il vécut dans une perpétuelle inquiétude parce qu'il était arrivé au pouvoir par un coup d'État. Les chefs qu'il nomma le furent donc non pas pour leurs aptitudes, mais pour leur obéissance. Il était inévitable de voir Napoléon commettre une erreur qui précipiterait sa chute. Ce fut à Waterloo. Les officiers qu'il avait choisis pour commander ses ailes se révélèrent incompétents. Même si Napoléon avait omis d'utiliser une force *qi* pour attaquer de flanc, les Français pouvaient encore gagner si les responsables des deux ailes avaient saisi les occasions qui leur crevaient les yeux. C'est leur absence de réaction qui fit perdre la bataille et condamna Napoléon à l'exil sur l'île de Sainte- Hélène, en plein cœur de l'Atlantique, où il mourut quelques années plus tard (voir chapitre II.)

Le 1er juillet 1863, à la fin de la première journée de la bataille de Gettysburg, le général Robert E. Lee refusa de suivre la suggestion du général James Longstreet, qui plaidait pour que l'armée des Confédérés fasse mouvement au sud de Cemetery Ridge. Cette manœuvre aurait placé les Confédérés entre l'armée de l'Union et Washington, ce qui aurait constitué une menace pour la capitale du Nord, et créé une situation dont Abraham Lincoln ne voulait à aucun prix. L'Union se serait sentie obligée d'abandonner Cemetery Ridge et d'attaquer les Confédérés, s'exposant ainsi à une défaite quasi certaine. Lee avait réagi en déclarant : « Ils [nos adversaires] sont là en position [montrant du doigt Cemetery Hill et Cemetery Ridge], et je vais leur donner un bon coup de fouet, ou ce sont

eux qui vont me le donner[199]. » C'est l'un de ces moments dans l'histoire où l'incompétence d'un chef saute aux yeux de tous (voir chapitre IV).

En août 1944, quand les Alliés eurent réussi à sortir en Normandie de leur tête de pont, le général George S. Patton proposa de faire avancer rapidement les armées américaines le long de la Seine jusqu'à la Manche, de manière à isoler complètement toutes les troupes allemandes qui se trouvaient encore dans la région. Il n'y eut aucune réaction de la part des trois commandants en chef : Dwight D. Eisenhower, Bernard Law Montgomery et Omar Bradley. C'était pourtant l'occasion de mettre un terme à la guerre en quelques semaines, mais les grands responsables militaires ne voulaient rien changer à l'avancée méthodique sur le Rhin, pas à pas, qu'avaient prévue les planificateurs du débarquement. Il en résultat neuf mois de plus ou presque d'une guerre acharnée et la mort de centaines de milliers d'hommes (voir chapitre VIII).

À l'été 1950, le comité américain de coordination des chefs d'état-major combattit les plans du général Douglas MacArthur, qui prévoyait de lancer une invasion surprise à Incheon, près de Séoul, et de couper la liaison ferroviaire avec la Corée du Nord, qui avait acculé les forces des Nations unies dans le Sud. Les plans de MacArthur permettaient d'en finir à coup sûr avec l'armée nord-coréenne, (voir chapitre IX), mais le comité, qui manquait d'imagination et ne voulait pas courir de risques, fut paralysé par la peur et s'opposa presque jusqu'à la fin aux idées de MacArthur. Ce dernier bénéficia néanmoins de l'appui du président Truman et d'autres responsables civils, et l'invasion connut un beau succès.

De tous ces faits, on peut tirer une conclusion incontournable : un chef qui ne sait pas voir est condamné à l'échec. Le commandant victorieux, tel que le définit Sun Tzu, est celui qui, dans une situation donnée, sait prendre tous les facteurs en considération et agir en conséquence. Le but que devraient se fixer tous les gouvernements et toutes les armées, c'est de trouver des responsables de cette trempe. Gardons à l'esprit l'exemple d'Adolf Hitler, dont la cécité conduisit son pays à la ruine. C'est le genre de chef à éviter à tout prix.

NOTES

Notes de l'introduction, « Pour éviter ce qui est fort, frapper ce qui est faible »

1- Sun Tzu ou bien encore Sun Zi ou Sun Tse. Je m'en suis tenu bien évidemment à la graphie adoptée par l'auteur, qui tend à s'imposer aujourd'hui. Il existe en français deux traductions récentes de Sun Tzu, accompagnées l'une et l'autre de commentaires : Sun Zi, *L'Art de la guerre*, trad. et édit. critique par Valérie Niquet-Cabestan, Economica, 1988, et Sun Tzu, *L'Art de la guerre*, trad. et commentaires de Jean Lévi, Hachette, coll. « Pluriel », 2002. L'auteur, comme il l'explique un peu plus loin (voir note 5), se réfère à la traduction anglaise donnée par Ralph D. Sawyer dans *The Seven Military Classics of Ancient China* (« Les Sept Traités militaires classiques de la Chine ancienne »), New York, Basic Books, 1993. C'est à cette traduction – qui diffère sur plusieurs points des deux traductions françaises que je viens de citer, lesquelles sont loin du reste d'être toujours d'accord entre elles – que je me suis moi-même référé. (N.D.T.)

2- On ignore si Sun Tzu a réellement existé. *L'Art de la guerre*, ce court traité en treize chapitres ou articles attribué à Sun Tzu (ce qui signifie « maître Sun »), peut très bien avoir évolué au fil du temps à partir de notes prises par les auditeurs d'un ou de plusieurs stratèges inconnus pendant la période dite des Royaumes combattants, entre le V^{e} siècle et la fin du III^{e} siècle avant J.-C. Certains spécialistes ont soutenu que l'œuvre avait été fortement réécrite, si ce n'est entièrement élaborée, plusieurs siècles après l'existence présumée de Sun Tzu (aux alentours de 400 avant J.-C.). Mais dans les années 1970 des copies du livre sur des lattes de bambou ont été exhumées sur deux sites archéologiques très éloignés l'un de l'autre, dans les provinces du Shandong et du Qinghai. Les textes dataient de la première dynastie des Han, l'un d'entre eux remontant jusqu'au II^{e} siècle avant J.-C., et ils étaient très proches de la version traditionnelle. Jean Lévi a pu écrire, dans sa traduction de Sun Tzu (*op. cit.*, p. 16), que le texte final est probablement « le produit d'un long processus de sédimentation de réflexions stratégiques qui se cristallisa sous forme d'un manuel dans la seconde moitié du IV^{e} siècle av. J.-C. ».

3- Voir Griffith, p. V. Le célèbre concept d'« approche indirecte » développé par Basil H. Liddell Hart reprend pour l'essentiel la combinaison décrite par Sun Tzu d'une force de fixation classique (*zheng*) avec une force atypique (*qi*) destinée à frapper indirectement à un endroit inattendu. « J'en fus conduit à comprendre que l'approche indirecte […] était une loi de la vie dans tous les domaines », écrit Liddell Hart. « Impossible sans elle d'arriver à la moindre réussite concrète dans tous les problèmes où prédomine le facteur humain […]. L'approche indirecte est aussi fondamentale en matière de politique qu'en matière d'amour […]. Comme à la guerre, le but est d'affaiblir la résistance avant de tenter d'en triompher ; et l'on y arrivera d'autant mieux que l'on aura réussi à faire sortir la partie adverse de sa position défensive ». Voir Liddell Hart, *Strategy*, « Stratégie », New York, Praeger, 1954, p. 18.

4- Thomas Jonathan Jackson est un officier américain qui combattit dans les rangs des Confédérés pendant la guerre de Sécession. Il fut surnommé « Stonewall » (« mur de pierre ») pour la défense intraitable qu'il avait su organiser lors de la première bataille de Manassas en juillet 1861. (N.D.T.)

5- Voir Mao Zedong, *On Guerrilla Warfare* (New York, Praeger, 1961), et Sun Tzu, *The Art of War* (New York, Oxford University Press, 1971), tous deux traduits et présentés par Samuel B. Griffith. Un missionnaire jésuite de Pékin, le père Amiot, publia à Paris, en 1772, chez Didot l'aîné, une traduction française de l'œuvre de Sun Tzu. Le texte fut repris dans une anthologie en 1782. Il y eut aussi quatre traductions en russe et une en allemand. Avant le travail de Griffith, il y avait eu cinq traductions en anglais, dont aucune n'était satisfaisante, y compris celle de Lionel Giles en 1910, qui laissait beaucoup à désirer. Durant ces dernières années, plusieurs traductions de qualité ont été publiées. Je me réfère essentiellement, pour ma part, à celle de Ralph D. Sawyer.

Notes du chapitre premier, « Saratoga, 1777 »

6- Frederick Jackson Turner, *The Frontier in American History* (« La Frontière dans l'histoire américaine »), New York, Henry Holt, 1921, p. 4.

7- Adam Smith s'explique longuement sur ce point dans le livre IV de son ouvrage, chapitre 7, troisième partie.

8- Ce sont les deux premières phrases du chapitre 1 de *L'Art de la guerre* de Sun Tzu : « La guerre est la plus grande affaire des nations, le terrain sur lequel se jouent la vie et la mort, la voie qui mène à la survie ou à la disparition. Elle doit faire l'objet d'une étude approfondie. »

9- « Pour avancer sans être arrêté, il faut se précipiter dans les vides. » Voir Sawyer, *op. cit.*, p. 167.

10- Stratégiquement, un blocus aurait considérablement gêné les Américains. Ils dépendaient de leurs échanges commerciaux avec la métropole : ressources agricoles, forestières, minières dans un sens, produits manufacturés dans l'autre, des produits dont la Grande-Bretagne avait interdit ou fortement déconseillé à ses colonies la fabrication pour leur propre compte. Les Américains exportaient du tabac, des céréales, du poisson, des barres de fer, du bois, de l'indigo, de la poix, du goudron, des bateaux à voiles, du rhum ; ils importaient du sucre, de la mélasse, du café, du thé, des épices, et beaucoup d'autres biens de consommation. Avec le temps, les restrictions économiques auraient diminué l'influence des patriotes et augmenté celle des loyalistes en poussant les colonies à trouver un compromis avec la Grande-Bretagne. En 1759, la Nouvelle-Angleterre expédia en Grande-Bretagne pour 38 000 livres de marchandises, et en reçut pour 600 000 livres.

11- Une flottille installée à Portsmouth aurait pu bloquer tous les accès aux ports situés sur la baie de Chesapeake. Il n'aurait pas été nécessaire de s'emparer de Philadelphie ni de Wilmington, dans le Delaware. Ces ports auraient pu être bloqués par des navires de guerre stationnant à l'extrémité nord de la baie du Delaware.

12- Alfred Thayer Mahan, *The Influence of Sea Power upon History, 1660-1805* (« L'Influence de la maîtrise des mers sur l'histoire »), New Jersey, Prentice Hall, 1980, p. 156. Mahan évoque un éventuel blocus par la Royal Navy de l'Hudson et du lac Champlain afin d'isoler la Nouvelle-Angleterre. Il n'évoque pas en tant que telle l'hypothèse d'un

blocus complet des ports américains, mais l'idée transparaît dans la réflexion que lui inspire (p. 157) l'entrée en guerre de la France : si celle-ci ne s'était pas produite, la Grande-Bretagne « aurait été capable d'imposer sa loi au littoral atlantique ».

13- *Ibid.*, p. 156.

14- Pour une analyse des idées de Sun Tzu sur le sujet, on se reportera aux commentaires de Sawyer, *op. cit.*, p. 155-56. Sun Tzu enjoint aux chefs militaires d'identifier les éléments existants qui peuvent être exploités, de se créer des occasions, mais de ne surtout pas dépendre d'occasions qui se présenteraient d'elles-mêmes ni de s'en remettre à la chance ou au hasard.

15- Les armées européennes du XVIII^{e} siècle étaient composées pour une bonne part de mercenaires issus des bas-fonds de la société, et qui subissaient un entraînement intensif. Les guerres opposaient le plus souvent des rois entre eux et avaient pour but de régler des conflits dynastiques. Il était peu question de loyauté envers son pays. Ce n'était pas le patriotisme qui motivait les combattants. Il y avait peu d'honnêtes gens pour vouloir s'exposer à la discipline féroce et aux châtiments cruels du service militaire. Les soldats apprenaient à craindre leurs officiers plus que l'ennemi. Il leur était interdit de se mêler aux civils, de peur qu'ils ne les terrorisent ou n'aient l'idée de déserter. En temps de paix, ils étaient consignés dans leurs baraquements. Ils étaient bien nourris et bien vêtus, mais ne disposaient que de peu de liberté. En campagne, il leur était interdit de fourrager ; ils étaient ravitaillés grâce à des dépôts nommés magasins. Une armée européenne était censée emporter avec elle des rations pour dix-huit jours. Le soldat lui-même avait avec lui pour trois jours de pain ; le chariot de boulangerie qui suivait chaque compagnie en avait pour six, et les voitures de l'intendance transportaient de la farine pour neuf (voir Hans Delbrück, *The Dawn of Modern Warfare. History of the Art of War*, « Aux origines de la guerre moderne. Une histoire de l'art de la guerre », University of Nebraska Press, 1985, vol. 4, p. 409). En fait, les armées limitaient généralement leurs déplacements à une semaine, étant donné que de nouveaux magasins devaient être aménagés dès lors qu'une armée se retrouvait en territoire ennemi. Les soldats coûtaient cher, et les généraux cherchaient d'habitude à éviter l'affrontement. Bien des campagnes visaient à obtenir le retrait de l'ennemi grâce à des manœuvres mettant en péril sa ligne de ravitaillement, mais dès que la bataille s'engageait, c'était avec fureur et ténacité, et le plus souvent sous forme d'assauts directs, tête en avant. Les pertes pouvaient être énormes. Durant la guerre de Sept Ans, par exemple, dans chacune des quatre batailles où furent impliqués les Prussiens (Prague en 1757, Zorndorf en 1758, Kunersdorf en 1759 et Torgau en 1760), il y eut plus de tués que dans tous les affrontements auxquels donnera lieu la Révolution française, campagne d'Italie comprise, c'est-à-dire jusqu'en 1797 (voir Delbrück, *ibid.*, p. 402). En Angleterre, le duc de Marlborough joua un rôle essentiel dans la définition de la nouvelle tactique offensive qui caractérisa les batailles du XVIII^{e} siècle. Cette nouvelle tactique était rendue possible par l'apparition du mousquet à silex, plus fiable que l'ancien mousquet à mèche, et par l'adoption généralisée de la baïonnette à douille dans les dernières années du XVII^{e} siècle. On déclenchait d'ordinaire le tir à très courte distance – de trente à cinquante pas – et, sous le couvert de la fumée provoquée par les décharges, on se lançait vers l'avant à la baïonnette. La tactique de Marlborough consistait à fixer l'ennemi par des attaques d'infanterie répétées, puis à briser sa résistance par un assaut brutal de cavalerie, à l'épée ou au sabre uniquement. Un cavalier n'avait droit qu'à trois tirs de pistolet ou de mousquet pour toute une campagne, et ces tirs ne devaient pas être effectués au combat, mais pour protéger les chevaux pendant qu'ils paissaient. La nouvelle tactique était dévastatrice tant pour les attaquants que pour les défenseurs. Les pertes les plus effrayantes se produisaient lorsque l'un des deux camps cédait sous la violence de l'attaque et se dispersait en désordre. Dans de tels cas, des régiments entiers, voire toute une aile de l'armée qui faisait retraite, étaient anéantis ou forcés de se rendre. La bataille de Blenheim en Bavière, le 13 août 1704, est un bon exemple du prix extrêmement élevé dont se payait l'affrontement, dès lors que les généraux décidaient de l'engager. Marlborough, qui commandait une armée où Hollandais, Allemands et Autrichiens étaient venus s'allier aux Anglais, rencontra sur les rives du Danube une armée française et bavaroise supérieure en nombre. Il envoya de l'infanterie bloquer les garnisons ennemies qui s'étaient installées dans deux villages. Ses soldats subirent d'énormes pertes dans cette action. Le sort de la bataille bascula lorsque le commandant anglais lança une attaque frontale d'infanterie, suivie d'une charge de cavalerie, contre la ligne qu'avaient formée les Français entre les deux villages. L'attaque et la percée furent décisives. Les 7 000 soldats environ qui composaient les neuf bataillons français tenant cette ligne furent exterminés jusqu'au dernier. Les Français et les Bavarois perdirent 38 000 hommes, soit plus de la moitié de leur armée. On compta chez les Alliés 4 500 tués et 7 500 blessés, soit près d'un quart de leurs forces. Voir J.F.C. Fuller, *A Military History of the Western World* (« Une histoire militaire du monde occidental », New York, Funks and Wagnalls, 1954-1957, New York, Da Capo Press, n.d., vol. 2, p. 127-55).

16- Sawyer, *op. cit.*, p. 162.

17- Stratégiquement, c'était un excellent plan. Du point de vue politique, la Nouvelle-Angleterre constituait la région la plus importante de l'Amérique coloniale et le centre de pilotage de la Révolution. Avec l'État de New York, elle était la plus facile à envahir parce que le Canada pouvait être utilisé comme base d'opérations. En outre, les Britanniques étaient déjà maîtres de New York et en avaient fait le principal centre de pouvoir. Si l'on arrivait à mettre un terme à la rébellion en Nouvelle-Angleterre et dans l'État de New York – ce que l'armée anglaise était capable de réussir – les généraux britanniques pensaient que les colonies du centre et du Sud pourraient être ramenées peu à peu à la raison.

18- Sawyer, *op. cit.*, p. 177.

19- Voir Fuller, op. *cit.*, vol. 2, p. 161-86.

20- Richard M. Ketchum, *Saratoga : Turning Point of America's Revolutionary War* (« Saratoga : le tournant de la guerre d'Indépendance américaine »), New York, Henry Holt, 1997, 1999, p. 86-87.

21- *Ibid.*, p. 104-5 et 260-61. Quand Howe reçut la lettre de Germain, il était déjà parti pour s'emparer de Philadelphie. Il répondit à son correspondant le 30 août 1777 pour lui dire qu'il était trop tard pour qu'il puisse collaborer à la campagne de Burgoyne.

22- Sawyer, *op. cit.*, p. 169.

23- Ketchum, *op. cit.*, p. 283.

24- *Ibid.*, p. 161.

25- *Ibid.*, p. 158.

26- Le but que se proposait d'atteindre Burgoyne était Albany, sur la rive droite (ou, si l'on préfère, occidentale) de l'Hudson. Il passa sur cette rive à Fort Edward parce qu'il n'y avait pas d'ennemis à cet endroit et parce que la rivière s'élargissait en allant plus au sud, ce qui en aurait rendu la traversée plus difficile. Descendre plus bas le long de la rive orientale se serait heurté selon toute vraisemblance à une forte résistance américaine, ce qui aurait encore davantage compliqué la manœuvre. Comme Burgoyne n'avait esquissé aucun mouvement vers la Nouvelle-Angleterre, les Américains étaient certains qu'Albany constituait son objectif. Ils n'étaient donc pas obligés de diviser leurs troupes pour protéger la Nouvelle Angleterre et pouvaient les concentrer sur Bemis Heights.

27- Le major général anglais Charles Grey, à la tête de 1 200 hommes, principalement de l'infanterie légère provenant de treize régiments, conduisit une attaque de nuit contre Wayne, qui disposait à peu près du double de combattants. Grey ordonna à ses soldats d'ôter les silex de leurs mousquets, pour les empêcher de se servir de leurs armes. Il y gagna le surnom de « No Flint » Grey (Grey « Sans silex »). Les attaquants n'utilisèrent que la baïonnette et la surprise joua à plein. Les troupes de Wayne furent submergées et se débandèrent. Il y eut 53 morts, 113 blessés et 71 prisonniers parmi les Américains. Ce fut une illustration réussie de la doctrine britannique, d'après laquelle « l'ardeur et les baïonnettes » suffisaient pour l'emporter, mais il faut souligner que les Américains n'étaient pas sur leurs gardes. Les conditions dans lesquelles fut livrée la bataille de Paoli sortaient complètement de l'ordinaire ; on ne pouvait guère compter les voir se reproduire.

28- Howe avait divisé son armée : quelques éléments devaient s'emparer d'un fort (Billingsport) situé en bordure de la rivière, non loin de Chester, d'autres escorter vers le nord des approvisionnements en provenance du port de Head of Elk. Il maintenait dans le même temps un important détachement dans Philadelphie. Ce qui lui restait de troupes, environ 9 000 hommes, campait à Germantown. Le général Washington conçut un plan d'attaque consistant à faire marcher les troupes américaines sur Germantown, au sud, par quatre routes. Les milices du Maryland et du New Jersey emprunteraient la plus à l'est de ces routes, et les milices de Pennsylvanie celle de l'ouest, encore appelée Manatawny Road, près de la rivière Schuulkill. Trois divisions, sous les ordres de Nathanael Greene, descendraient Limekiln Road et viendraient attaquer le flanc droit, c'est-à-dire est, des Britanniques. La colonne de John Sullivan, composée de trois brigades, devait se diriger directement sur Germantown par la Skippack Road, suivie par la division de William Alexander. L'assaut principal serait donné par les trois brigades de Sullivan. Elles firent reculer les Anglais sur trois kilomètres, mais, ne recevant pas d'aide venant de l'est parce que Greene tardait à arriver, Sullivan fut forcé de déployer la brigade d'Anthony Wayne dans cette direction. Le général américain Adam Stephen, qui conduisait ses hommes vers l'ouest en se repérant au son des armes, tomba sur les hommes de Wayne et commença à tirer sur eux. Croyant que les Britanniques étaient sur le point de les prendre en enfilade, les hommes de Wayne s'enfuirent, semant la panique dans les autres unités de Sullivan et entraînant l'échec de toute l'opération. Le plan de Washington était trop sophistiqué pour des officiers insuffisamment expérimentés, et bon nombre de soldats américains étaient peu aguerris et enclins à paniquer. Howe, comprenant l'erreur qu'il avait commise en divisant ses troupes, abandonna Germantown et ramena son armée à Philadelphie.

29- L'Espagne déclara la guerre à la Grande-Bretagne un an plus tard, le 21 juin 1779, mais refusa de reconnaître l'indépendance américaine. Le 20 décembre 1780, la Grande-Bretagne déclara la guerre aux Pays-Bas en raison du commerce clandestin auquel les Hollandais se livraient avec les États américains.

Notes du chapitre II, « Napoléon à Waterloo, 1815 »

30- Leonard Krieger, *Kings and Philosophers, 1689-1789* (« Rois et Philosophes »), New York, W.W. Norton, 1970, p. 18-19.

31- J. F. C. Fuller, *The Conduct of War, 1789-1961* (« La Conduite de la guerre »), New Brunswick, Rutgers University Press, 1961 ; New York, Da Capo Press, 1992, p. 46.

32- Alexander Bevin, *How the South Could Have Won* (« Comment le Sud aurait pu l'emporter »), New York, Crown, 2007, p. 157.

33- Hans Delbrück, *op. cit.*, p. 434.

34- Sun Tzu recommande d'éviter toute action qui ne serait pas fondée sur une analyse détaillée de la situation et une étude des différentes options qui se présentent, lesquelles doivent prendre en compte les capacités dont on dispose soi-même. C'est pourquoi il faut se garder de laisser les préjugés et la colère influer sur ses décisions. Il faut se créer ses propres occasions, et non pas les laisser se présenter d'elles-mêmes. Voir R.D. Sawyer, *op. cit.*, p. 154-55.

35- Napoléon doit beaucoup aux théoriciens militaires français qui l'ont précédé. Les plus importants d'entre eux sont Pierre-Joseph de Bourcet (1700-1780), Jacques-Antoine Hippolyte, comte de Guibert (1743-1790), Jean-Baptiste Vaquette de Gribeauval (1715-1789) et Jean, chevalier du Teil de Beaumont (1733-1820). On doit à Bourcet l'idée du « plan à branches » : il s'agit de diviser une armée en plusieurs colonnes distinctes marchant sur des cibles différentes. Comme il est impossible pour un ennemi d'être partout en position de force, on peut arriver à lui faire croire, en procédant de la sorte, que le principal contingent se dirige sur un endroit différent de celui auquel il s'attend. L'ennemi va alors se sentir obligé d'abandonner ses plans et de disperser ses troupes, de manière à pouvoir faire face aux nouvelles menaces. Il pourrait être tenté aussi de se concentrer sur un point et d'affaiblir ainsi ses autres positions. En suivant la démarche préconisée par Bourcet, un chef pouvait atteindre au moins l'un de ses objectifs. Mais le théoricien insistait sur la nécessité pour les colonnes de rester suffisamment proches, de façon à ce que deux d'entre elles ou plus puissent se rejoindre pour s'emparer d'une position que la division opérée par l'ennemi entre ses forces avait fragilisée. On retrouve les mêmes idées chez Guibert, mais avec un souci plus grand encore de mobilité ; Guibert entendait également mettre un terme au système des fournisseurs privés, qui s'engageaient par contrat à ravitailler les troupes en campagne à partir de magasins ou de bases situés à l'arrière. Il voulait que les officiers apprennent à organiser eux-mêmes l'approvisionnement, et que l'armée s'occupe de trouver sa subsistance chez l'ennemi aux dépens de ce dernier. Le genre de soldat capable de se comporter ainsi n'existait pas dans les armées de mercenaires du XVIII^{e} siècle. Il fallut attendre les armées, composées pour l'essentiel de volontaires, qui virent le jour avec la Révolution française. On pouvait leur faire confiance pour aller fourrager et ne pas déserter à la moindre occasion. Guibert envisageait aussi de réduire le poids des canons de manière à accroître leur mobilité. Son idée était de pouvoir opérer une rapide concentration d'artillerie sur un point donné de la ligne adverse, afin de créer des brèches permettant de la traverser et de faire ainsi la décision. Au bout du compte, Guibert recommandait de ne jamais attaquer un ennemi de front, mais de chercher immédiatement à le tourner ou à le prendre de flanc. C'était une façon d'obliger l'ennemi à bouger et d'en finir avec la guerre statique qui était d'usage à l'époque. Quant à Gribeauval, il insista, comme Guibert, sur la nécessité de réduire considérablement le poids de l'artillerie de campagne. Du Teil, enfin, mit au point des canons légers à âme lisse, tirés par des chevaux, qui pouvaient progresser au même rythme que la troupe. Son objectif était de pouvoir regrouper un grand nombre de canons sur un point faible de la ligne ennemie, dans le même but, ici encore, que chez Guibert. En 1788-1789, Napoléon, qui n'avait que dix-neuf ans, fut chargé de commander un peloton de démonstration à l'école d'application d'artillerie d'Auxonne, où étaient expérimentées les nouvelles théories de du Teil. C'est là, à la fois par la pratique et par la lecture, que se forgèrent les bases de sa pensée militaire. Voir Bevin Alexander, *How Great Generals Win* (« Comment les grands généraux l'emportent »), New York, W. W. Norton, 1993, p. 97-100.

36- Theodore Ayrault Dodge, *Great Captains* (« Les Grands Capitaines »), Boston, Houghton Mifflin, 1889, et Whitefish, Kessinger publishing, n. d., p. 197 ; J.F.C. Fuller, *The Conduct of War*, *op. cit.*, p. 48-49.

37- J.F.C., *ibid.*, p. 48-51.

38- Geoffrey Parker, *The Cambridge History of Modern Warfare* (« Histoire de la guerre moderne »), New York, Cambridge University Press, 2005, p. 204-205. La grande faiblesse de Napoléon fut de ne pas comprendre que le vrai but de la guerre, c'est d'améliorer la paix. Réussir à conclure une paix juste et durable, telle devrait être la règle en politique, la victoire étant le moyen d'y parvenir. Au dix-neuvième siècle, le théoricien prussien de la guerre, Carl von Clausewitz, ne comprit pas davantage quel était le vrai but de la guerre ; soutenir, comme il le fait, qu'il faut pousser la violence jusqu'à sa toute dernière extrémité conduit à l'échec. D'après l'historien militaire anglais J.F.C. Fuller, on trouve chez Montesquieu une théorie de la guerre bien plus satisfaisante : « Les nations devraient se faire les unes aux autres le plus de bien durant la paix et le moins de mal durant la guerre, en évitant de porter atteinte à leurs vrais intérêts. » Voir J.F.C. Fuller, *The Conduct of War, op. cit.*, p. 76.

39- Napoléon voulait que l'Europe profite de la nouvelle prospérité apparue en Angleterre avec les machines de la Révolution industrielle. « Pourquoi les Anglais récolteraient-ils seuls des bénéfices qui pourraient profiter à des millions d'autres ? », demandait-il. Il croyait que le commerce ne bénéficiait qu'à l'Angleterre. Pour lui, l'Europe était perdante. Il ne comprit pas que le libre-échange créerait plus de richesses pour tout le monde. C'est pourquoi il instaura le Blocus continental, qui était destiné à empêcher l'Angleterre de commercer avec l'Europe, mais ce système priva l'Europe de biens que seule l'Angleterre pouvait lui fournir. D'où une opposition profonde à la politique de Napoléon, qui le conduisit finalement à l'échec. L'Angleterre se voyait menacée de perdre ses activités commerciales, mais elle avait aussi le sentiment qu'une Europe unie compromettrait à terme sa position dominante en tant que nation maritime. Ce n'était pas une fatalité, et une politique commerciale plus ouverte de la part de Napoléon aurait contribué à dissiper cette crainte.

40- C'est ce qu'a très bien perçu J.F.C. Fuller : « Dans sa première campagne d'Italie (1796-1797), écrit-il, son objectif était de débusquer son ennemi et de le détruire en lui livrant bataille. Cette attitude, le fait qu'il violait la neutralité d'un territoire, vivait sur le pays, subvenait aux besoins de ses troupes par le pillage et les exactions, exploitait à fond ses victoires en se lançant dans des poursuites acharnées, tout cela choqua ses contemporains, qui considéraient ces manières brutales, non pas comme des actes de guerre légitimes, mais comme les débordements d'un barbare. » Voir J.F.C. Fuller, *The Conduct of War, op. cit.*, p. 44.

41- *Ibid.*, p. 54.

42- Le récit de la campagne de Waterloo s'appuie sur : J.F.C. Fuller, *A Military History, op. cit.*, vol. 2, p. 494-539 ; Sir Edward Creasy, *Fifteen Decisive Battles of the World* (« Quinze batailles qui firent la décision »), New York, Harper, 1951, et Harrisburg, Stackpole Company, 1960, p. 298-302 ; David G. Chandler, *On the Napoleonic Wars* (« Sur les guerres napoléoniennes »), Londres, Greenhill Books, et Mechanicsburg, Stackpole Books, 1994, p. 134-139 ; *id.*, *Waterloo : The Hundred Days* (« Waterloo : les Cent jours »), Londres, Osprey, et New York, Macmillan, 1980 ; Georges Blond, *La Grande Armée, 1804-1815*, Paris, Robert Laffont, 1982 ; Georges Lefebvre, *Napoleon : From Tilsit to Waterloo, 1807-1815* (« Napoléon, de Tilsit à Waterloo »), New York, Columbia University Press, 1969, p. 358-69. Voir également Jean Colin, *Les Transformations de la guerre*, Paris, 1911, et Paris, Economica, 1989, ainsi que David G. Chandler, *The Campaigns of Napoleon* (« Les Campagnes de Napoléon »), New York, Macmillan, 1980.

43- R.D. Sawyer, *op. cit.*, p. 156. Sun Tzu ne mentionne pas la position centrale en tant que telle, mais elle figure implicitement parmi les différentes possibilités auxquelles il faut recourir, selon lui, pour mettre une armée dans une position tactiquement avantageuse, se concentrer sur des cibles précises, exploiter le terrain et atteindre définitivement l'objectif.

44- *Ibid.*, p. 161, 163. Sun Tzu dit qu'il ne faut affronter l'ennemi que si l'on dispose de forces supérieures ou au moins égales. Sinon, il faut se replier. « Une petite armée qui ne veut pas céder sera soumise par une grande. » Sun Tzu dit aussi que l'on ne peut pas rendre l'ennemi vulnérable, mais que l'on peut se rendre soi-même invulnérable. « Être invulnérable dépend de soi, être vulnérable dépend de l'ennemi. » On peut être invulnérable avec des forces inférieures ou avec des forces supérieures. Si c'est avec des forces inférieures, il convient de se retirer et de chercher une autre approche ; si c'est avec des forces supérieures, on peut envisager la victoire, mais celle-ci dépendra en réalité de ce que l'ennemi fera. Ce qui signifie que l'on remporte la victoire en recourant à la ruse et en adoptant une stratégie originale, et non pas simplement parce que l'on dispose d'une plus grande armée. De petites armées peuvent l'emporter sur de grandes, grâce à des manœuvres stratégiques ou tactiques qui leur confèrent la supériorité dans des moments critiques, même si elles sont globalement plus faibles.

45- J.F.C. Fuller, *A Military History, op. cit.*, vol. 2, p. 495.

46- R.D. Sawyer, *op. cit.*, p. 169.

47- L'idée apparaît chez Sun Tzu dans le passage suivant : « Le mieux, à la guerre, est de s'attaquer aux plans de l'ennemi, puis de s'attaquer à ses alliances, puis de s'attaquer à ses armées, et le pire est de s'attaquer à ses villes fortifiées [ce qui s'applique plus généralement à toute position lourdement fortifiée]. » Découvrir les plans de l'ennemi revient à comprendre sa stratégie.

48- J.F.C. Fuller, *A Military History, op. cit.*, vol. 2, p. 503.

49- *Ibid*., p. 510.

50- La peur d'être attaqués sur leurs arrières sema la confusion parmi les soldats du 3e corps de Vandamme. Beaucoup s'enfuirent et l'un des commandants de division de Vandamme fit tourner ses canons pour tirer contre les fuyards. Les Prussiens profitèrent du désordre où se trouvait plongé le 3e corps pour lancer un assaut vigoureux contre Saint-Amand. Si la Jeune Garde de la garde impériale n'était pas arrivée pour contre-attaquer, c'est tout le 3e corps qui aurait sans doute été mis en pièces.

51- En s'enfonçant dans la ligne prussienne à Ligny, Napoléon repoussa vers l'ouest les deux corps prussiens situés les plus en avant dans cette direction. C'était la seule voie qui leur permettait d'échapper dans un premier temps à la garde impériale et à la cavalerie qui les poursuivait. Libre à eux ensuite de faire mouvement vers le nord. Napoléon pensait que les Prussiens, une fois sortis du champ de bataille, prendraient vers le nord-est pour gagner leur base de ravitaillement de Liège.

52- Michel Ney illustre à merveille le refus de Napoléon de promouvoir des chefs militaires capables de prendre leurs responsabilités. En ne nommant que des commandants uniquement voués à lui obéir, il empêcha l'éclosion de leaders compétents, à même d'engager des actions et de gagner des batailles par eux-mêmes. À Waterloo, le choix de Napoléon était donc limité à des hommes qui n'avaient rien de remarquable. Les états de service de Ney attestaient une bravoure exceptionnelle, mais en aucune façon une aptitude au commandement. Davout était le seul à avoir fait preuve de qualités hors du commun ; Napoléon ne lui confia jamais de charges qui auraient pu lui permettre de menacer sa propre autorité. Ney était connu, en tant que chef, pour sa susceptibilité et ses caprices. Il se montra si incontrôlable en Espagne qu'il fut renvoyé chez lui en 1811, en quasi disgrâce. Après Waterloo, Napoléon reconnut que le recours à Ney avait été une lourde erreur. Voir l'entrée « Ney, Michel » dans *Encyclopaedia Britannica*, 15e édition (Chicago, 1978), Macropedia, vol. 13, pp. 55-57 ; J.F.C. Fuller, *A Military History*, *op. cit.*, vol. 2, p. 494-495.

53- *Ibid*., p. 519-20.

54- *Ibid*., p. 521.

55- C'est le 17 juin, à 22 heures, que Grouchy avait appris que les Prussiens opéraient leur concentration à Wavre. Il en informa aussitôt Napoléon. Mais il aurait dû s'apercevoir que les deux armées, anglaise et prussienne, n'étaient séparées que par une quinzaine de kilomètres et pouvaient facilement se rejoindre. Et il aurait dû aussitôt déplacer ses deux corps vers le nord-ouest, entre Wavre et le mont Saint-Jean. S'il s'était mis en marche immédiatement, il aurait eu le temps de barrer la route aux Prussiens et de les empêcher ainsi d'aller secourir les Anglais. Le 18 juin, à 11 h 30, les Prussiens étaient si près du mont Saint-Jean qu'il ne pouvait plus les attaquer que de flanc.

56- R.D. Sawyer, *op. cit.*, p. 164-165.

57- *Ibid*., p. 168, 170.

58- *Ibid*., p. 159.

59- *Ibid*., p. 157.

60- J.F.C. Fuller, A Military History, *op. cit*., vol. 2, p. 532.

61- *Ibid*., p. 530.

62- *Ibid*., p. 537-38.

Notes du chapitre III, « La guerre de Sécession : les campagnes de 1862 »

63- Sun Tzu formule ainsi ce concept : « Si l'on me demande : "Lorsqu'un ennemi nombreux et en bon ordre s'approche, que doit-on faire ?", je réponds : "D'abord s'emparer de ce à quoi il tient, et alors il vous écoutera". » Deux autres de ses recommandations se rattachent à la même idée : « Si l'ennemi ouvre la porte, s'y engouffrer aussitôt » ; « Attaquer ce qu'il considère comme primordial ». Voir R.D. Sawyer, *op. cit.*, p. 179 et p. 183.

64- Le récit des campagnes de 1862 est tiré pour l'essentiel de Bevin Alexander : *Lost Victories : The Military Genius of Stonewall Jackson* (« Victoires perdues : le génie militaire de Stonewall Jackson »), New York, Henry Holt, 1992 ; *Robert E. Lee's Civil War* (« La Guerre de Sécession de Robert E. Lee »), Holbrook, Adams Media, 1998 ; *How the South Could Have Won the Civil War : The Fatal Errors That Led to Confederate Defeat* (« Comment le Sud aurait pu gagner la guerre de Sécession : les erreurs fatales qui conduisirent les Confédérés à la défaite »), New York, Crown, 2007.

65- Il ne vint jamais à l'esprit du général McClellan qu'il aurait fallu défier l'armée confédérée implantée près de Fairfax en lançant contre elle une offensive d'envergure. Cela aurait fixé sur place cette armée et l'aurait empêchée de venir gêner la grande opération décidée par l'Union, à savoir la traversée jusqu'à Fort Monroe et la remontée de la péninsule jusqu'à Richmond. Un choc frontal avec l'Union aurait constitué ce que Sun Tzu appelle un *zheng*, c'est-à-dire un mouvement direct, orthodoxe, la remontée de McClellan à travers la péninsule faisant figure quant à elle de *qi*, c'est-à-dire de mouvement indirect, non orthodoxe. Avec l'armée confédérée incapable de se dégager de cet affrontement, McClellan n'aurait rencontré sur sa route que peu d'opposition. En ne voyant pas l'occasion qui s'offrait à lui, McClellan permit à Joseph E. Johnston et aux siens de marcher sur Richmond et de venir s'opposer à lui avec la quasi-totalité de leurs forces. La campagne entreprise par McClellan à travers la péninsule se fit donc en complète violation de la méthode préconisée par Sun Tzu. Le Nord ne manquait pourtant pas de moyens. Les 23 000 hommes de Banks et les 38 000 de McDowell, une fois réunis, auraient été à peine inférieurs en nombre aux effectifs dont disposait Jackson, et l'on aurait pu faire appel aux troupes qui tenaient les forts protégeant Washington. Il n'aurait pas été nécessaire de mettre à contribution les 100 000 hommes de McClellan.

66- Puisque les cours d'eau de la vallée de la Shenandoah vont se déverser au nord dans le Potomac, un mouvement opéré dans la vallée en direction du sud est un mouvement qui remonte, vers l'amont, et non pas un mouvement qui descend, vers l'aval.

67- Voici ce que dit exactement Sun Tzu : « Qui ignore les plans des autres princes [c'est-à-dire de l'ennemi] ne peut conclure d'alliance avant la bataille. Qui ne connaît pas les montagnes et les forêts, les gorges et les défilés, les marécages et les sols humides ne peut pas faire avancer son armée. Qui n'a pas recours à des guides locaux ne peut pas tirer avantage du terrain. » Voir R.D. Sawyer, *op. cit.*, p. 169. Des espions auraient pu facilement transmettre des informations sur les forces réelles de Magruder ainsi que sur la nature réelle de son dispositif défensif. De toute façon, les effectifs de Magruder ne pouvaient être qu'une fraction de ceux dont disposait McClellan, puisque ce dernier savait de façon certaine que le gros de l'armée confédérée se trouvait à Richmond.

68- *Ibid*., p. 161.

69- Durant la guerre de Sécession et dans la plupart des guerres jusqu'au second conflit mondial, les soldats rejoignaient à pied leur destination. Ils marchaient d'ordinaire en colonnes ou en files et sur un certain nombre de rangs (on comptait généralement trois ou quatre files avançant côte à côte). D'où en anglais l'expression « rank and file » (« rang et file ») pour désigner les simples soldats.

70- Colonel William Allan, *History of the Campaign of Gen. T. J. (Stonewall) Jackson in the Shenandoah Valley of Virginia* (« Histoire de la campagne du général T. J. (Stonewall) Jackson dans la vallée de la Shenandoah en Virginie »), Philadelphie, J. B. Lippincott & Co, 1880 ; New York, Da Capo Press, 1995, p. 85.

71- Doris Kearns Goodwin, *Team of Rivals : The Political Genius of Abraham Lincoln* (« Une Équipe de rivaux : le génie politique d'Abraham Lincoln »), New York, Simon & Schuster, 2005, p. 432.

72- Sun Tzu s'exprime ainsi : « La configuration du terrain est une aide pour l'armée. Analyser l'ennemi, évaluer ses propres chances de victoire, étudier les ravins et les défilés, apprécier les distances, c'est ainsi que se comporte le grand général. Qui rassemble ces informations et les utilise au combat remportera à coup sûr la victoire. Qui ne les rassemble pas et ne les utilise pas au combat connaîtra à coup sûr la défaite. » Voir R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 177.

73- Voir Bevin Alexander, *Lost Victories*, *op. cit.*, p. 59, note 16.

74- La première proposition que fit Jackson à Lee fut de demander pour Edward Johnson un renfort de 5 000 hommes qui permettrait à ce dernier de s'opposer pour un temps à l'avancée de Frémont. Jackson prévoyait alors de faire marcher son armée vers le nord jusqu'à Luray, de lui faire traverser le Blue Ridge par Thornton Gap jusqu'à Sperryville, sur le versant oriental de la montagne. De là, il tournerait vers le nord, laissant l'ennemi dans l'incertitude sur ses intentions : irait-il sur Front Royal au nord-ouest ou sur Warrenton au nord-est ? Warrenton se trouvait à quarante kilomètres seulement de Centreville et des principales positions fédérales qui assuraient la défense de Washington. Ce simple déplacement, effectué sur une seule ligne, immobiliserait la garnison de Washington, empêcherait les 38 000 hommes de McDowell de venir en aide à McClellan et contraindrait Banks à faire retraite, puisque ses lignes d'approvisionnement seraient menacées – tout cela sans risquer pratiquement la moindre perte. Pourtant Lee ne pouvait garantir des troupes supplémentaires, et Jackson fut forcé de renoncer à ce plan, qui nous fournit une démonstration éclatante de son génie militaire.

75- Colonel G. F. R. Henderson, *Stonewall Jackson and the American Civil War* (« Stonewall Jackson et la guerre de Sécession ») ; 2 vol., New York, Longmans, Green & Co, 1898 ; 1 vol., New York, Longmans, Green & Co, 1936, 1937, 1943, 1949 ; 2 vol., New York, Konecky & Konecky, 1993, vol. 1, p. 288.

76- Colonel William Allan, *History of the Campaign*, *op. cit.*, p. 88.

77- On n'a pas gardé trace de la réponse de Lee, mais il avait probablement reçu l'accord du président Davis. Voir Bevin Alexander, *Lost Victories*, *op. cit.*, p. 76, note 7.

78- R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 161.

79- Colonel G. F. R. Henderson, *Stonewall Jackson*, *op. cit.*, vol. 1, p. 174-75 (dans l'édition Konecky et Konecky). La source de Henderson pour la proposition faite par Jackson est une lettre personnelle qu'il reçut du général Smith.

80- R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 161.

81- Voir le récit fait par A. R. Boteler dans les *Southern Historical Society Papers* (« Publications de la Société d'histoire du Sud »), Richmond, vol. 40, p. 165 et p. 172-74.

82- Le premier à avoir été à la tête de l'armée de Virginie du Nord fut Pierre G. T. Beauregard, qui venait de Louisiane et assura le commandement à la première bataille de Manassas, dite encore première bataille de Bull Run, le 21 juillet 1861. Ses préparatifs pour la bataille furent de piètre qualité, et il fut abusé par le chef de l'Union, Irvin McDowell, qui déclencha une attaque surprise sur le flanc gauche des Confédérés. Beauregard n'évita le désastre que parce que McDowell accumula les erreurs dans la conduite de la bataille. Le Haut État-Major du Sud reconnut que Beauregard était incapable d'assurer le commandement d'une manière autonome et l'affecta sur le théâtre de l'Ouest, le remplaçant par Joseph E. Johnston. À l'ouest, Beauregard n'obtint aucun résultat et fut relevé de ses fonctions. Plus avant dans la guerre, il se montra à son honneur dans des fonctions subalternes, où il n'était pas appelé à prendre seul des décisions importantes.

83- La proposition de Jackson, avec les commentaires qu'y portèrent Lee et Davis, a été reproduite en fac-similé dans le catalogue de l'exposition du centenaire organisée par la bibliothèque de l'université de Duke, en Caroline du Nord (*The Centennial Exhibit of the Duke University Library*, Durham, Duke University, 1939).

84- R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 168. Sun Tzu recommande d'éviter le plein et de frapper le vide. C'est pourquoi un général ne devrait presque jamais attaquer un ennemi de front. « La guerre, écrit Sun Tzu, est l'art de duper. » Il n'y a pas de meilleure façon de faire la guerre que de briser la résistance de l'ennemi sans avoir à combattre. Pour y parvenir, Sun Tzu recommande « de se porter rapidement à des endroits où l'on n'est pas attendu ».

85- Major Thomas R. Phillips éd., *Roots of Strategy* « Origines de la stratégie »), Harrisburg, Military Service Publishing, 1941, p. 407-41.

86- Sir Basil H. Liddell Hart, *Strategy* (« Stratégie »), New York, Praeger, 1954, p. 363. Liddell Hart s'explique plus longuement sur ce point dans son ouvrage de 1925, *Paris, or the Future of War* (« Pâris ou l'avenir de la guerre »).

87- R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 154.

88- *Ibid.*, p. 158.

89- Nous savons que Jackson élabora cette nouvelle tactique immédiatement après les batailles des Seven Days ; les actions qu'il entreprit lors de la campagne menée contre le général de l'Union John Pope avaient pour but d'amener l'ennemi, et non pas les Confédérés eux-mêmes, à attaquer. Jackson était réticent à expliquer ses théories. Il faut se reporter, pour en avoir une idée, aux remarques qu'il adressa juste avant la bataille de Fredericksburg, en décembre 1862, à Heros von Borcke, un officier prussien qui faisait partie de l'état-major du chef de la cavalerie, Jeb Stuart. Quand Borcke se demanda à haute voix si les Sudistes seraient à même d'arrêter un assaut de la grande armée fédérale qui leur faisait face, Jackson répliqua : « Major, mes hommes ont pu parfois échouer à prendre une position, mais à en défendre une, jamais ! » Après la bataille de Chancellorsville, au printemps 1863, il dit pratiquement la même chose à son officier de santé, Hunter McGuire : « Nous échouons parfois à les chasser de leurs positions, ils n'arrivent jamais à nous chasser des nôtres. » On peut en tirer la conclusion que, puisque les Confédérés parvenaient à résister ainsi aux attaques, ils devaient éviter de lancer eux-mêmes des assauts directs et faire plutôt en sorte que ce soit l'ennemi qui attaque. Voir Bevin Alexander, *How the South Could Have Won the Civil War*, *op. cit.*, p. 106.

90- La détermination de Lee à attaquer McClellan est établie par une déclaration qu'il fit à l'historien William Allen, le 15 février 1868, à Lexington, en Virginie : « Si McClellan avait continué avec la même prudence [à avancer] deux ou trois jours de plus [après la prise par les Confédérés de Harpers Ferry], j'aurais rassemblé toutes mes troupes du côté du Maryland, récupéré les traînards, laissé les hommes se reposer, et j'aurais cherché alors à attaquer McClellan, en espérant obtenir les meilleurs résultats, vu l'état de mes troupes et celui des siennes. » Voir Colonel William Allan, *The Army of Northern Virginia in 1862* (« L'armée de la Virginie du Nord en 1862 »), Boston, Houghton Mifflin & Co, 1892 ; New York, Da Capo Press, 1995, p. 440-41 (la citation renvoie à l'édition de Da Capo Press). Voir également Douglas Southall Freeman, *Lee's Lieutenants : A Study in Command* (« Les lieutenants de Lee : une étude sur le commandement »), 3 vol., New York, Charles Scribner's Sons, 1942-46, vol. 2, p. 715-23.

91- Robert Lewis Dabney, *Life and Campaigns of Lieut.-Gen. Thomas J. (Stonewall) Jackson* (« La vie et les campagnes du Lieut.-Gén. Thomas J. (Stonewall) Jackson »), New York, Blalock & Company, 1866 ; Harrisonburg, Sprinkle Publications, 1983, p. 595. Voir également Bevin Alexander, *How the South Could Have Won*, *op. cit.*, p. 300, note 9.

Notes du chapitre IV, « Gettysburg, 1863 »

92- Lee voulut tourner l'armée de l'Union à Antietam, mais il ne disposa pas de l'espace nécessaire. La bataille de Chancellorsville est le seul autre moment où il accepta la proposition de Jackson de mener semblable opération. Il fut en fait forcé à le faire parce que Hooker avait placé sur le flanc gauche de Lee, c'est-à-dire à l'ouest, une force considérable, tandis qu'il menaçait son flanc droit, à l'est, du côté de Fredericksburg, avec une autre force, elle aussi très nombreuse. Il n'y avait aucune autre façon (à moins de faire retraite vers le sud) d'empêcher les deux forces de converger sur les Confédérés. L'idée d'une attaque sur le flanc occidental de Hooker se fit jour quand le chef de la cavalerie, Jeb Stuart, signala que l'extrémité ouest de la ligne de Hooker « flottait dans les airs », c'est-à-dire qu'elle ne disposait d'aucune installation défensive faisant face à l'ouest. Mais c'est Jackson, et non pas Lee, qui fixa l'endroit exact où porter l'attaque, son ampleur (tout le corps de Jackson) et son objectif : couper à l'Union l'accès au gué des United States.

93- Le récit de la campagne de Gettysburg s'inspire largement de Bevin Alexander, *Robert E. Lee's Civil War* et *How the South Could Have Won*, *op. cit.*

94- Edward Porter Alexander, *Fighting for the Confederacy. The Personal Recollections of General Edward Porter Alexander* (« Combattre pour la Confédération. Les Souvenirs personnels du général Edward Porter Alexander »), édité par Gary W. Gallagher, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1989, p. 230. Rester sur la défensive, c'était suivre une des maximes de Sun Tzu : « Qui ne peut pas l'emporter opte pour la défensive. Dans une telle situation, si l'on opte pour la défensive, la force dont on dispose sera employée au mieux, tandis quelle ne servirait à rien si l'on optait pour l'offensive. » Voir R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 163.

95- *Ibid.*, p. 168.

96- *Ibid.*, p. 165.

97- Lee expliqua qu'il voulait protéger ainsi sa ligne de ravitaillement, qui passait par la Cumberland Valley, mais il avait déjà cessé de l'utiliser à ce moment-là puisque son armée trouvait beaucoup plus de nourriture en fourrageant en Pennsylvanie qu'elle ne pouvait en recevoir d'un État ravagé par la guerre comme la Virginie. Toujours à ce moment-là, il n'était pas sérieux de croire que Meade pourrait abandonner sa position entre l'armée de Lee et Washington pour aller s'engager dans la Cumberland Valley. Un tel mouvement se serait fait en complète violation des ordres donnés par le président Lincoln.

98- R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 169.

99- *Ibid.*, p. 164 et p. 166.

100- *Ibid.*, p. 164.

101- Voici le passage dans son entier : « Il faut attendre en ordre ceux qui avancent en désordre, en silence ceux qui font du vacarme. C'est ainsi que l'on contrôle son esprit. Il faut attendre avec ceux qui sont déjà à pied d'œuvre ceux qui viennent de loin ; il faut attendre avec ceux qui sont reposés ceux qui sont fatigués, avec ceux qui sont rassasiés ceux qui sont affamés. C'est ainsi que l'on contrôle sa force. Il ne faut pas intercepter un ennemi dont les drapeaux sont en bon ordre ; ne pas attaquer des formations impeccablement disposées. C'est ainsi que l'on domine les événements. » Voir *ibid.*, p. 170.

102- Robert U. Johnson et C. C. Buel éd., *Battles and Leaders of the Civil War* (« Batailles et chefs de la guerre de Sécession »), 4 vol., New York, Century Magazine, 1887-1888 ; reprint : Secaucus, Castle, n.d. ; vol. 3, p. 339. Longstreet est cité d'après Edward Porter Alexander, *Military Memoirs of a Confederate. A Critical Narrative* (Mémoires de guerre d'un confédéré. Une étude critique »), New York, Charles Scribner's Sons, 1907, p. 386-87. Douglas Southall Freeman (*R.E. Lee, A Biography*, 4 vol., New York et Londres, Charles Scribner's Sons, 1934-1935, vol. 3, p. 75), citant *Annals of the War, Written by Leading Participants North and South* (Les Annales de la guerre, rédigées par les principaux responsables du Nord et du Sud », Philadelphie, Times Publishing Co, 1879, p. 421), rapporte le propos suivant de Longstreet : « S'il est là [i.e. Meade], c'est parce qu'il attend impatiemment que nous l'attaquions – ce qui est une raison, à mon avis, pour ne pas le faire. »

103- Robert U. Johnson et C. C. Buel, *op. cit.*, vol. 3, p. 340.

104- R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 168.

105- D'après Albert Doubleday, tout le monde savait que Meade n'était pas d'accord avec le champ de bataille qu'avait choisi Winfield Scott Hancock, qui commandait l'aile gauche de l'Union. Meade avait approuvé la demande faite par Hancock d'opérer la concentration des forces à Gettysburg, mais il venait tout juste de prendre son commandement, et il avait déjà décidé d'aller se mettre en défense le long de Pipe Creek, un cours d'eau du Maryland qui s'écoule vers l'ouest, à quelque vingt-neuf kilomètres au sud de Gettysburg. Etablir une ligne à Pipe Creek ne présentait relativement aucun risque. Remonter sur Gettysburg était une opération dangereuse, incertaine, qui ne fut décidée que sur les instances de Hancock. Meade n'avait pas vu le site, mais il savait que les Fédéraux avaient été délogés des positions qu'ils occupaient à l'ouest et forcés de quitter la ville. Quand il fut sur place, il critiqua le terrain choisi pour la bataille, parce que le même défaut rédhibitoire qu'avait repéré Longstreet lui sauta aux yeux : tout ce qu'avaient à faire les Confédérés pour le chasser de sa position, c'était de se mettre en marche vers le sud. Voir Bevin Alexander, *How the South Could Have Won*, *op. cit.*, p. 308, note 28.

106- R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 168.

107- Robert U. Johnson et C. C. Buel, *Battles and Leaders of the Civil War, op. cit.*, vol. 3, p. 320-21.

108- Edward Porter Alexander, *Fighting for the Confederacy, op. cit.*, p. 251.

109- Le 2 juillet au matin, le général Meade ordonna au général Sickles d'aller installer le 3e corps au sud de Cemetery Ridge sur Little Round Top, « pourvu que l'endroit s'y prête ». Sickles rencontra un terrain détrempé entre l'extrémité méridionale de Cemetery Ridge et Little Round Top, ce qui l'amena à faire mouvement vers l'ouest jusqu'à Peach Orchard. Dans l'après-midi, juste avant l'assaut lancé par Longstreet, Meade envoya son commandant en chef du génie, le général gouverneur K. Warren, inspecter la « petite colline là-bas » pour s'assurer que des troupes la protégeaient. Warren trouva la hauteur inoccupée, à l'exception d'un poste de transmission, mais il aperçut de longues lignes ennemies au sud en train de tourner les positions de l'Union. Comprenant aussitôt que les Fédéraux devaient tenir Little Round Top, il envoya un message urgent à Meade et commença à réunir des troupes pour prendre pied sur la position. Voir Bevin Alexander, *Robert E. Lee's Civil War*, *op. cit.*, p. 204 et p. 209. Warren ne fit aucun effort pour s'emparer de Round Top. Pas plus lui que Meade n'en comprirent l'importance.

110- Sun Tzu recommande aux généraux d'être informés à l'avance des plans de l'ennemi et du terrain, et de ne pas attendre d'être en marche pour se renseigner sur eux. « Qui ignore les plans des autres princes [c'est-à-dire de l'ennemi] ne peut conclure d'alliance avant la bataille. Qui ne connaît pas les montagnes et les forêts, les gorges et les défilés, les marécages et les sols humides ne peut pas faire avancer son armée. Qui n'a pas recours à des guides locaux ne peut pas tirer avantage du terrain. » (R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 169).

111- Harry W. Pfanz, *Gettysburg : The Second Day* (« Gettysburg : le deuxième jour »), Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1987, p. 217-19.

112- Lee ordonna à Richard S. Ewell d'attaquer Cemetery Hill et Culp's Hill au nord dès qu'il entendrait les canons de Longstreet, tandis que A. P. Hill devait se porter directement contre l'ennemi sur Cemetery Ridge. Ewell attendit presque jusqu'à la nuit pour attaquer au nord. Il prit une partie de Culp's Hill, mais ne réussit pas grand-chose au total. Hill en fit encore moins, mais la brigade de Géorgie d'Ambrose R. Wright, qui appartenait au corps de Hill, s'empara du centre de Cemetery Ridge dans l'après-midi, au moment où une grande partie des forces de l'Union en avait été retirée pour aller s'opposer à l'attaque déclenchée au sud par Longstreet. La percée de Wright aurait pu rompre la ligne de l'Union, mais ni Hill ni Lee ne firent le moindre effort pour venir en aide à Wright, et les Géorgiens furent contraints de battre en retraite.

113- R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 162 et p. 171.

114- R. D. Sawyer, *Sun Tzu ; The Art of War*, Boulder, Westview Press, 1994, p. 239-40.

115- R. D. Sawyer, *The Seven Military Classics*, *op. cit.*, p. 166.

116- Edward Porter Alexander, *Fighting for the Confederacy, op. cit.*, p. 233-34.

117- *Ibid.*, p. 261.

Notes du chapitre V, « La bataille de la Marne, 1914 »

118- R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 165.

119- J. F. C. Fuller, *A Military History of the Western World* (« Une histoire militaire du monde occidental »), 3 vol., New York, Funk and Wagnalls, 1954-1957 ; New York, Da Capo Press, s. d., vol. 3, p. 173-74. Voir également Bevin Alexander, *How America Got it Right : The U.S. March to Military and Political Supremacy* (« Comment l'Amérique a vu juste. La marche des États-Unis vers la suprématie militaire et politique »), New York, Crown, 2005, p. 80.

120- Le récit de la bataille de la Marne s'inspire de Fuller, *A Military History*, *op. cit.*, vol. 3, p. 171-227, et *The Conduct of War, 1789-1961* (« La Conduite de la guerre, 1789-1961 »), New Brunswick, Rutgers University Press, 1961 ; New York, Da Capo Press, 1992, p. 131-60 ; de Sir Basil H. Liddell Hart, *The Real War, 1914-1918* (« La Vraie Guerre, 1914-1918 »), Boston, Little Brown, 1930, 1964, p. 3-70 et *Strategy* (« La Stratégie »), New York, Praeger, 1954, p. 167-79 ; et de Walter Goerlitz, *History of the German General Staff* (« Histoire de l'État-major général allemand »), New York, Praeger, 1953, p. 143-65. Plusieurs spécialistes ont comparé le plan de Schlieffen avec la bataille de Cannes, qui eut lieu le 2 août 216 av. J.-C. et qui vit le chef des Carthaginois, Hannibal, encercler une armée romaine et la massacrer. Mais Schlieffen conçut un simple mouvement de flanc, et non pas le double enveloppement venant se refermer sur l'arrière des Romains qu'avait réussi Hannibal. C'est bien sur Frédéric le Grand que le stratège allemand prit modèle. En réalité c'était une vieille tactique, utilisée par le chef thébain Epaminondas contre les Spartiates à la bataille de Leuctres en 371 av. J.-C.

121- J. F. C. Fuller, *A Military History*, *op. cit.*, vol. 3, p. 213-14.

122- Pour une analyse détaillée de la façon dont étaient livrées les batailles en ligne, voir Paul Herbert, "The Battle of Cantigny" (« La Bataille de Cantigny »), *On Point : The Journal of Army History*, vol. 13, n° 4 (printemps 2008), publié par l'Army Historical Association. L'article décrit la première offensive de l'armée américaine durant la Première Guerre mondiale. Elle eut lieu au village de Cantigny, à cent douze kilomètres au nord de Paris, le 28 mai 1918. Ce fut le 28e régiment de la 1re division d'infanterie qui conduisit l'attaque. Celle-ci se conforma très fidèlement à la doctrine de la guerre en ligne élaborée par les Français. Pour s'emparer du plateau de Cantigny, la division envoya un seul régiment

avec ses trois bataillons avançant de front, chacun dans sa zone. La ligne américaine se situait juste au-delà du village de Villers-Tournelle, et les Américains avaient à traverser un « no man's land » de 1 400 mètres pour atteindre Cantigny. Le bataillon du centre fut renforcé par douze chars français, des Schneider à la vitesse réduite. Il y eut d'abord un violent bombardement au moyen de canons de 75 et d'obusiers de 155, puis les chars Schneider franchirent les tranchées américaines à des endroits prédéterminés. Les canons de 75, qui avaient visé jusque-là le village, raccourcirent leur tir jusqu'à la ligne de départ de l'infanterie américaine, s'attardèrent sur cette ligne pendant trois minutes puis rallongèrent progressivement leur tir sous la forme d'un « barrage roulant », de façon à toujours précéder les fantassins. Ces derniers sortirent alors des tranchées et avancèrent plus ou moins de front, en respectant pendant toute leur marche la même distance par rapport aux impacts des tirs. Le « barrage roulant » avait pour but d'obliger l'ennemi à rester à couvert et de l'empêcher ainsi d'arrêter l'avance de l'infanterie. À la surprise générale, la résistance allemande se révéla inconsistante et les Américains furent à même de s'emparer du village. Il fut impossible aux chars français de pénétrer dans celui-ci en raison des décombres produits par les explosions et ils durent bientôt se replier. Le succès fut dû à l'intensité du tir de barrage effectué sur les positions allemandes et à l'effet de surprise.

123- Le système des sections d'assaut est expliqué dans le détail par Bruce Gudmundsson dans *Stormtroops Tactics* (« La Tactique des sections d'assaut »), Westport, Praeger, 1989.

Notes du chapitre VI, « La bataille de France, 1940 »

124- Ce chapitre s'inspire essentiellement de Bevin Alexander, *Inside the Nazi War Machine* (« À l'intérieur de la machine de guerre nazie »), New York, New American Library, 2010, et *How Hitler could Have Won World War II : The Fatal Errors that Led to Nazi Defeat* (« Comment Hitler aurait pu gagner la Seconde Guerre mondiale : les erreurs fatales qui conduisirent à la défaite nazie »), New York, Crown, 2000, p. 1-35.

125- Sun Tzu dit : « Attaquez là où il [l'ennemi] n'est pas préparé ; faites une sortie là où il ne s'y attend pas » (voir Samuel B. Griffith, trad., *Sun Tzu : The Art of War*, New York, Oxford University Press, 1971, p. 69). Il dit aussi : « On peut comparer une armée à de l'eau ; comme une eau courante évite les hauteurs et se précipite vers le bas, une armée évite les points forts pour attaquer les points faibles » (voir *ibid*., p. 101). La formule la plus parlante pour illustrer ce concept – « faites du tapage à l'est mais attaquez à l'ouest » – est due à Mao Zedong, qui s'appuya, pour mettre au point sa méthode si efficace de guérilla, sur les enseignements de Sun Tzu. Vers 1936, Mao écrivit : « Pour tromper, attirer, égarer l'ennemi, on doit avoir constamment recours à des stratagèmes ingénieux, comme faire du bruit à l'est tout en attaquant à l'ouest, comme se manifester tantôt au sud et tantôt au nord, comme lancer des raids éclairs ou des actions de nuit » (voir *ibid*., p. 51). Pour une analyse des concepts de *zheng* et de *qi*, voir R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 164-65.

126- Karl-Heinz Frieser, en coll. avec John T. Greenwood, *The Blitzkrieg Legend. The 1940 Campaign in the West* (« La Légende de la guerre-éclair. La campagne de 1940 sur le front occidental »), Annapolis, Naval Institute Press, 2005, p. 61.

127- Field Marshal Erwin Rommel, *The Rommel Papers* (« Les Papiers de Rommel »), éd. par B. H. Liddell Hart, New York, Harcourt, Brace, 1953, et Londres, Collins, 1953, p. 124.

128- Voir plus haut, chapitre V, p. 147-148. (N.D.T.)

129- Fort de deux divisions, le corps de cavalerie français engagé à Hannut était comparable à un corps de panzers. Il comprenait 239 chars Hotchkiss équipés de canons de 37 mm et 176 Somuas équipés de canons de 47 mm. Dans les duels, notamment avec les chars français Somua, les Allemands furent outrageusement dominés. Les Somuas avaient un blindage de 55 mm et les Hotchkiss de 45, contre 30 pour les Panzers III et IV. Le Somua était considéré par beaucoup d'experts comme le meilleur char de l'époque.

130- Heinz Guderian, *Panzer Leader* (« À la tête des panzers »), New York, E. P. Dutton, 1952, p. 110.

Notes du chapitre VII, « Stalingrad, 1942 »

131- Erich von Manstein, *Lost Victories* (« Victoires perdues »), Chicago, Henry Regnery, 1958, p. 280.

132- R. D. Sawyer, *The Seven Military Classics*, *op. cit.*, p. 161. Comme l'écrit Sun Tzu : « Le mieux, à la guerre, est de s'attaquer aux plans de l'ennemi, puis de s'attaquer à ses alliances, puis de s'attaquer à ses armées ; le pire est de s'attaquer à ses villes fortifiées ». Samuel B. Griffith, dans son essai sur *L'Art de la guerre* de Sun Tzu, résume ainsi la pensée du théoricien chinois en matière de stratégie : « En choisissant une route détournée et éloignée, il [le chef] peut marcher pendant un millier de *li* sans rencontrer d'opposition et prendre l'ennemi par surprise. Un tel chef met au-dessus de tout sa liberté d'action. Il déteste les situations figées et n'attaque donc les villes que lorsqu'il n'a pas d'autre choix. Assiéger une position, ce qui coûte des vies et prend du temps, c'est renoncer à prendre l'initiative. » Voir Samuel B. Griffith, *op. cit.*, p. 41.

133- Erich von Manstein, *op. cit.*, p. 283.

134- Rien ne permet de croire qu'Hitler, bien qu'il ait servi pendant presque toute la Première Guerre mondiale sur le front occidental, ait été au courant du système des sections d'assaut et de la tactique d'infiltration développés par le capitaine allemand Willy Martin Rohr en 1915, un moyen indirect de l'emporter sur le champ de bataille. De toute façon, Hitler était à mille lieux de cette idée. Pour preuve, son incapacité à comprendre les bases intellectuelles sur lesquelles reposait le plan de Manstein, qui reprenait au niveau stratégique la démarche de Rohr. Voir plus haut chapitre V (p. 147-148) et chapitre VI (p. 153).

135- Le récit de la campagne de Stalingrad est tiré pour l'essentiel de Bevin Alexander, *How Hitler Could Have Won*, *op. cit.*, p. 126-30 et 145-164.

136- En 1942, l'Union soviétique, en dehors du Caucase et de la Caspienne, était pauvre en pétrole. Les champs pétrolifères de Sibérie ne furent découverts qu'après la Seconde Guerre mondiale. Le seul autre domaine alors en exploitation était celui du « Second Bakou », comme l'on disait alors, entre la Volga et l'Oural, découvert en 1929, mais son rendement était décevant. Voir Heinrich Hassmann, *Oil in the Soviet Union* (« Le Pétrole en Union soviétique »), Princeton, Princeton University Press, 1953. Même si l'on comptait un certain nombre de puits dans la partie occidentale du Kazakhstan, à l'est de la Caspienne, les méthodes d'extraction étaient inférieures, du point de vue technique, à celles des pays de l'Ouest et donnaient d'assez maigres résultats. Le vaste champ de pétrole de Tengiz, dans le Kazakhstan occidental, ne fut découvert qu'en 1979.

137- William L. Shirer, *The Rise and Fall of the Third Reich* (« La Montée et la Chute du Troisième Reich »), New York, Basic Books, 2007, p. 829 ; Warren E. Kimball, *Forged in War : Roosevelt, Churchill, and the Second World War* (« À l'épreuve de la guerre : Roosevelt, Churchill et la Seconde Guerre mondiale »), New York, William Morrow, 1997, p. 84.

138- Erich von Manstein, *op. cit.*, p. 275-76.

139- Hitler rassembla un million d'hommes, répartis en cinquante-quatre divisions. Il faut y ajouter à peu près 200 000 hommes, qui formaient vingt divisions alliées (six hongroises, huit roumaines et six italiennes). Ces divisions laissaient à désirer en matière d'armement et d'entraînement. La principale force de frappe était constituée par 1 500 chars répartis en neuf divisions de panzers et sept divisions motorisées (sous la nouvelle appellation de *panzer-grenadier*). Il existait également des canons montés sur des châssis de chars (ou canons autopropulsés), qui étaient capables de venir s'intégrer dans la ligne. À la différence des campagnes précédentes, les troupes rapides (*Schnellen truppen*) ne formaient pas des unités spécifiques mais étaient dispersées entre les cinq armées (la II^{e}, la VI^{e}, la XVII^{e}, ainsi que les I^{re} et IV^{e} armées de panzers). Les armées de panzers comprenaient chacune trois divisions blindées et deux divisions d'infanterie motorisées, mais se partageaient aussi treize divisions d'infanterie. Toutes les divisions d'infanterie se déplaçaient à pied ou dans des véhicules attelés. De leur côté, les Soviétiques disposaient de 1 700 000 soldats et de 3 400 chars, dont 2 300 de modèle supérieur, des KV et des T-34.

140- Sir Basil H. Liddell Hart, *The Other Side of the Hill* (« L'Autre Côté de la montagne »), Londres, Cassell, 1951 (publié aux États-Unis sous le titre *The German Generals Talk*, « Les généraux allemands parlent »), New York, William Morrow, 1948), p. 296-98.

141- Samuel B. Griffith, *op. cit.*, p. 42. Sun Tzu dit : « Le bon général évalue la situation avant de se mettre en marche. Il ne va pas se jeter à l'aventure dans des pièges. Il est prudent, mais pas hésitant. Il voit qu'il y a des routes à ne pas suivre, des armées à ne pas attaquer, des villes à ne pas assiéger, des positions à ne pas disputer et des ordres du souverain à ne pas suivre. Il prend des risques calculés, jamais des risques inutiles. Quand une occasion se présente à lui, il la saisit vite et bien. » Voir *ibid.*, p. 43.

142- F. W. von Mellenthin, *Panzer Battles* (« Batailles de panzers »), Norman, University of Oklahoma Press, 1956, p. 160.

143- Erich von Manstein, *op. cit.*, p. 302.

144- *Ibid.*, p. 372. Manstein explique son idée tout au long. « Une grave crise, écrit-il, aurait pu se métamorphoser en victoire ! »

Notes du chapitre VIII, « La libération de la France, 1944 »

146- Le récit de la campagne est tiré de Bevin Alexander, *How Hitler could Have Won*, *op. cit.*, p. 233-75, et de trois ouvrages de Martin Blumenson : *Breakout and Pursuit* (« La Percée et la Poursuite »), Washington, Office of the Chief of Military History, 1961 ; *The Duel for France* (« Le Duel pour la France »), New York, Houghton Mifflin, 1963 ; *The Battle of the Generals : The Untold Story of the Falaise Pocket – The Campaign That Should Have Won World War II* (« La Bataille des généraux : l'histoire inédite de la poche de Falaise – La campagne qui aurait dû faire gagner la Seconde Guerre mondiale »), New York, William Morrow, 1993.

147- R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 162. Sun Tzu dit : « Celui qui connaît l'ennemi et se connaît lui-même pourra combattre cent fois sans être mis en danger. » Cela signifie que l'on devrait s'informer au mieux des capacités et des intentions de l'ennemi avant d'élaborer ses propres plans. Et que l'on devrait veiller à adapter ces derniers aux différentes actions que l'ennemi est à même d'entreprendre.

148- En 1944 les divisions de panzers et de panzers-grenadiers étaient pratiquement comparables. Les divisions de panzers comprenaient un peu plus de chars et de canons tractés que les divisions de panzers-grenadiers, ces dernières disposant d'un peu plus d'infanterie mobile, mais les unes comme les autres étaient redoutables, rapides, fortement équipées en armes de toutes sortes. Les Allemands se servaient indifféremment des unes et des autres pour mener leurs attaques.

149- R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 169. Sun Tzu dit que l'on devrait connaître à l'avance les plans de l'ennemi et le terrain. Il ne faut pas attendre d'avoir entamé sa progression pour les découvrir, ce qui conduirait à prendre des décisions mal venues. « Qui ignore les objectifs des autres chefs [de l'ennemi] ne peut conclure d'alliance au préalable. Celui qui n'est pas familier avec les montagnes et les forêts, les gorges et les défilés, les marécages et les marais ne peut faire avancer ses armées. Celui qui n'a pas recours à des guides locaux ne peut tirer avantage du terrain. »

150- *Ibid.*, p. 171. Les recommandations de Sun Tzu à cet égard relèvent du simple bon sens : « Il y a des routes à ne pas emprunter, des armées à ne pas attaquer, des terrains à ne pas disputer. » Autant de règles qui s'appliquaient aux armées allemandes mises en danger par la percée alliée du 25 juillet 1944. La seule option envisageable pour Hitler était d'ordonner un retrait immédiat. Sinon les Allemands risquaient d'être encerclés par les troupes alliées situées plus au sud et qui faisaient mouvement vers l'est à travers l'immense brèche ouverte sur le front occidental.

151- *Ibid.*, p. 155.

152- Erwin Rommel, *The Rommel Papers*, *op. cit.*, p. 468.

153- Les Allemands avaient construit un millier d'exemplaires d'un nouveau chasseur, le Me-262, un bimoteur à réaction. L'appareil était doté d'une vitesse (870 km/h) et d'un armement (quatre canons de 30 mm) bien supérieurs à ceux de n'importe quel autre chasseur allié, mais les efforts déployés contre les P-51 avaient réduit à néant le nombre de pilotes expérimentés dont disposait la Luftwaffe. Elle ne pouvait plus s'appuyer que sur 500 équipages, la plupart mal formés. En outre, la production d'essence pour avions tomba en septembre 1944 à seulement 10 000 tonnes par mois, alors que les besoins de la Luftwaffe étaient de 160 000 tonnes par mois. Les aviateurs alliés découvrirent également que les avions à réaction demandaient des pistes extrêmement longues pour pouvoir décoller, et ils commencèrent à bombarder ce type d'installations. Ce qui explique que très peu de Me-262 furent à même d'affronter les Alliés.

154- Samuel B. Griffith trad., *Sun Tzu : The Art of War*, *op. cit.*, p. 77.

155- Choisir comme cible la Hollande, c'était rencontrer des rivières et des canaux difficiles à traverser, ainsi que des terres situées au dessous du niveau de la mer, que l'on pouvait inonder. La péninsule bretonne risquait de devenir un piège et la côte française au sud de la Loire était beaucoup trop éloignée.

156- Manstein écrit qu'Hitler avait une peur intense de dégarnir des fronts secondaires ou des théâtres subsidiaires « en faveur de l'endroit où devait se décider l'essentiel, même quand ne pas le faire se révélait manifestement risqué […] Chaque fois qu'il se trouvait amené à prendre une décision qui ne lui plaisait pas, mais à laquelle il ne pouvait finalement pas se soustraire, Hitler remettait les choses le plus longtemps possible. Cela se produisait chaque fois qu'il était pour nous de la plus urgente nécessité d'engager des forces dans la bataille suffisamment tôt pour éviter un succès opérationnel de l'ennemi ou pour empêcher son exploitation. » Voir Eric von Manstein, *Lost Victories*, *op. cit.*, p. 278.

157- Une division de panzers, la 21e, au sud de Caen, se trouvait à proximité immédiate des plages. La division comprenait 150 chars, 60 canons d'assaut et 300 transports blindés de troupes. Son chef, Edgar Feuchtinger, en préleva une partie pour attaquer les parachutistes anglais à l'est de l'Orne le matin du 6 juin, mais on lui ordonna d'annuler l'opération et d'attaquer à l'ouest de la rivière. Cela prit du temps, et ce sont seulement 50 chars et un bataillon de panzer-grenadiers qui partirent aux alentours de midi pour les plages. Les chars finirent par arriver vers 20 heures sur la partie de la côte qui n'était pas gardée, entre les plages Juno et Sword. Feuchtinger était en train de faire partir 50 autres chars à l'appui des premiers lorsqu'il aperçut au-dessus de sa tête la plus grande armada de planeurs de la guerre : 250 engins de transport qui venaient renforcer la 6e division britannique aéroportée à quelques kilomètres à l'est. Feuchtinger s'imagina à tort que les planeurs allaient se poser sur ses arrières, et il rappela tous ses chars. C'en était fini de la dernière chance qu'avaient les Allemands de détruire les têtes de pont. Il va sans dire que, si Rommel avait été ce jour-là à la tête de la 21e division de panzers, il n'aurait pas décommandé l'attaque et aurait fait place nette sur les deux plages où avaient débarqué les Anglais. À ce moment critique, le commandement reposait entre les mains d'un officier allemand hésitant : ce fut l'échec. Tard dans l'après-midi du 6 juin, l'*Oberkommando der Wehrmacht*, ou OKW, c'est-à-dire le haut commandement des forces armées allemandes, donna l'ordre à la division SS de panzers Hitlerjugend, qui se trouvait à l'ouest de Paris, d'avancer sur Caen. Elle n'arriva sur place, après 120 km de route, que le 7 juin à 9 h 30. Ce même 7 juin, Friedrich Dollmann, qui commandait la VIIe armée, ordonna à la division de panzers Lehr, stationnée près de Chartres, à 175 km du front, de se diriger de jour sur Villers-Bocage, à 24 km au sud-ouest de Caen, pour bloquer le mouvement des Anglais dans cette direction. Fritz Bayerlein, qui commandait la division Lehr, protesta en vain. Les attaques aériennes des Alliés firent subir de lourds dommages aux deux divisions. La division Lehr, la seule division au complet en Normandie, perdit 5 chars, 84 canons autotractés, 150 camions et camions-citernes. Une fois arrivées, la division Lehr tout comme la division Hitlerjugend furent dans l'incapacité d'attaquer.

158- Martin Blumenson, *The Battle of the Generals*, *op. cit.*, p. 163.

159- Rommel s'était opposé à l'assassinat d'Hitler et insistait pour que le Führer réponde en justice de ses crimes. Après l'attentat manqué du 20 juillet, un coup de filet fut lancé contre tous ceux qui étaient soupçonnés d'y avoir participé. L'un des conspirateurs, Carl-Heinrich von Stuelpnagel, laissa échapper le nom de Rommel après une tentative manquée de suicide. Un autre conspirateur, Caesar von Hofacker, déclara sous les tortures de la Gestapo que Rommel était impliqué. L'un des chefs de la résistance à Hitler, Carl Goerdeler, a indiqué dans plusieurs lettres que Rommel était un sympathisant en puissance.

160- R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 169.

161- Martin Blumenson, *The Battle of the Generals*, *op. cit.*, p. 163.

162- Patton remua ciel et terre pour que l'ordre d'arrêt soit annulé, mais Bradley ne voulut pas en démordre. Patton finit, le 13 août, par convaincre l'état-major de Bradley de téléphoner à l'état-major de Montgomery afin de demander que ses troupes soient autorisées à faire mouvement dans la zone britannique. Le chef d'état-major de Montgomery, Francis de Guingand, répondit : « Je suis désolé », et refusa même d'en référer à Montgomery pour un nouvel examen.

163- Ni Bradley ni Montgomery ne se souciaient beaucoup de prendre les Allemands au piège en Normandie. La poche de Falaise perdait pour eux de son intérêt. Ils croyaient que les Allemands étaient en plein chaos et pourraient encore être arrêtés avant de franchir la Seine. Le petit nombre d'entre eux qui passeraient le fleuve s'empresseraient, pensaient-ils, de retourner en Allemagne, et seraient bien en peine d'organiser où que ce soit une solide barrière défensive, même le long de la ligne Siegfried (que les Allemands

appelaient « Westwall », ou mur de l'Ouest). C'était un dangereux excès de confiance, et les faits démentirent cette analyse, mais c'est bien cette idée que partageaient les deux officiers. Voir Martin Blumenson, *The Battle of the Generals, op. cit.*, p. 238.

164- Les premiers V 1 furent lancés contre l'Angleterre les 12 et 13 juin 1944. Ils avaient une portée de 225 kilomètres, une vitesse de 560 km/h et transportaient plus de 800 kg d'explosif. Ils n'étaient précis qu'à douze kilomètres près. Sur les 9 200 V 1 lancés contre l'Angleterre, la DCA et les chasseurs en abattirent 4 600. Les V 1 tuèrent 7 800 personnes et en blessèrent 44 400. Les attaques de V 1 contre l'Angleterre diminuèrent considérablement lorsque les Alliés prirent le Pas-de-Calais en septembre 1944. Le V 2 était un missile balistique propulsé par une fusée, avec une portée de 320 kilomètres et une charge explosive de près d'une tonne. Il volait au-dessus de la vitesse du son, à 3 500 km/h, et n'était pas détectable. Il était moins précis que le V 1. Les premiers V 2 furent lancés le 8 septembre 1944, mais depuis d'autres endroits que le Pas-de-Calais. Les Allemands en utilisèrent 1 300 contre l'Angleterre, tuant 4 100 personnes et en blessant 8 400. Voir David T. Zabecki éd., *World War II in Europe. An Encyclopedia* (« La Seconde Guerre mondiale en Europe. Une encyclopédie »), 2 vol., New York, Garland Publishing, 1999, vol. 2, p. 1054-57.

165- R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 157. Sun Tzu explique que le général intelligent ne doit pas se laisser entraver dans son action par le « dirigeant ». *Voir ibid.*, p. 162. Le responsable militaire doit savoir résister aux pressions de toutes sortes, de manière à pouvoir se consacrer au mieux à cette tâche particulièrement difficile qu'est la guerre. C'est une très grave erreur pour un général de laisser le « dirigeant » (c'est-à-dire les responsables politiques ou bien encore telle ou telle raison ou envie particulière d'ordre national) influencer les décisions militaires. Confronté à pareille situation, ce qu'aurait dû faire Eisenhower, ce n'était pas chercher une solution de compromis, mais savoir quelle était la meilleure façon de mettre un terme à la guerre et, une fois la bonne décision prise, consacrer toutes les ressources disponibles à sa mise en œuvre.

166- Fin novembre 1944, Eisenhower s'opposa également au lieutenant général Jacob Devers, qui proposait de lancer une attaque de l'autre côté du Rhin, en Allemagne du Sud, avec son 6e groupe d'armées qui avait débarqué en Provence en août et marché ensuite sur l'Alsace pour arriver jusqu'à Strasbourg. Si cette unité (qui rassemblait la 7e armée américaine et la 1re armée française) avait franchi le Rhin, elle aurait pu prendre à revers la 1re armée allemande qui affrontait la 3e armée de Patton. Cet épisode est raconté dans le détail par David B. Colley, *Decision at Strasbourg : Ike's Strategic Mistake to Halt the Sixth Army Group at the Rhine in 1944* (« La décision de Strasbourg. L'arrêt sur le Rhin du 6e groupe d'armées ou l'erreur stratégique d'Eisenhower »), Annapolis, Naval Institute Press, 2008. Eisenhower se refusait à franchir le Rhin tant que le gros des troupes allemandes se trouvant à l'ouest du fleuve n'avait pas été vaincu ou repoussé sur la rive orientale. Si franchissement il devait y avoir, il s'opérerait à la hauteur de la Ruhr, une zone industrielle située au voisinage de la Hollande. Une idée parfaitement cohérente avec la stratégie du « front large » chère à Eisenhower. Voir David B. Colley, *op. cit.*, p. 139.

Notes du chapitre IX, « Incheon et l'invasion de la Corée du Nord, 1950 »

167- Le récit des événements rapportés dans ce chapitre est largement inspiré de Bevin Alexander, *Korea : The First War We Lost* (« Corée : la première guerre que nous ayons perdue »), New York, Hippocrene, 1986, 2000, p. 148-373.

168- R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 154, 157. Sun Tzu recommande d'éviter toute action qui ne serait pas basée sur une analyse détaillée de la situation et des diverses options de combat qui s'offrent. Les chefs militaires ne devraient pas laisser les idées toutes faites, la colère, la haine, les préjugés, les illusions influencer leurs décisions. Ils ne devraient s'appuyer que sur des faits et des réalités vérifiables.

169- Omar Bradley et Clay Blair, *A General's Life : An Autobiography* (« Une vie de général : une autobiographie »), New York, Simon & Schuster, 1983, p. 544.

170- R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 164. C'est la méthode stratégique fondamentale de Sun Tzu. L'élément orthodoxe est généralement représenté par la force principale, celle qui se mesure avec l'ennemi. L'élément non orthodoxe, ou irrégulier, correspond à une force plus petite, qui attaque l'ennemi à un endroit différent, le plus souvent inattendu, l'obligeant à se désagréger. Les multiples possibilités qui s'offrent à l'élément non orthodoxe pour déclencher son action empêchent pratiquement toute prévision de la part de l'ennemi. D'ordinaire, la force orthodoxe est celle qui maintient l'ennemi en place, tandis que la force non orthodoxe l'attaque par les arrières ou sur les flancs. C'est ce qui est arrivé en Corée.

171- *Ibid.*, p. 161.

172- *Ibid.*, p. 157.

173- L'opposition de Lawton Collins, de Forrest Sherman et des autres membres du JCS montre que des officiers de très haut grade peuvent rester aveugles aux considérations stratégiques et ne pas tenir compte de faits élémentaires. Ce qui veut dire que les pays ne peuvent pas toujours s'en remettre à leurs experts désignés pour prendre les bonnes décisions en matière militaire. Dans certains cas, des civils intelligents ont un meilleur jugement que des professionnels et peuvent apercevoir des occasions stratégiques qui échappent aux soi-disant experts. Collins, dans son ouvrage *War in Peacetime : The History and Lessons of Korea* (« La Guerre en temps de paix : l'histoire et les leçons de la Corée »), rapporte qu'à la conférence du 23 août il s'interrogea sur la capacité des forces défendant le périmètre de Pusan (la 8e armée américaine) à opérer leur jonction avec celles débarquant à Incheon (le 10e corps). « Il était essentiel de savoir, écrit-il, si la 8e armée pourrait forcer le cordon disposé par les Nord-Coréens le long du Naktong et marcher suffisamment vite sur Incheon pour y prendre position avant que l'ennemi n'ait réussi à concentrer un nombre écrasant de troupes contre les unités de débarquement. » Cette phrase révèle une totale incompréhension de la situation. Presque toutes les forces de combat dont disposaient les Nord-Coréens se trouvaient dans le sud, autour du périmètre de Pusan. Il ne restait au nord *aucun* élément d'importance. D'où pouvait bien venir ce « nombre écrasant de troupes » ? Il n'a jamais existé. Le plan stratégique adopté par MacArthur garantissait qu'il n'y aurait aucune force substantielle à même de s'opposer au débarquement d'Incheon, ce que Collins n'avait pas compris. Voir J. Lawton Collins, *op. cit.*, Boston, Houghton Mifflin, 1969, p. 120 et 124-25. Même si les Nord-Coréens avaient décidé de dégarnir le périmètre de Pusan pour envoyer des troupes à Incheon, il aurait fallu des jours à ces troupes pour arriver sur place. L'aviation américaine, qui avait la maîtrise des airs, était à même d'interdire tout mouvement de jour, ce qui allongeait d'autant le temps nécessaire à l'ennemi pour atteindre Incheon ou Séoul. Il importait peu que les forces nord-coréennes fassent mouvement sur Incheon ou restent sur place pour y affronter la 8e armée. La clé, c'était de les priver de munitions, d'essence et de nourriture, de manière à les empêcher de combattre, ce que l'on obtiendrait en coupant leur ligne d'approvisionnement. Voir Bevin Alexander, *Korea, op. cit.*, p. 174-75.

174- Le message du JCS était libellé ainsi : « Après avoir pris connaissance des informations rapportées par le général Collins et l'amiral Sherman, nous sommes d'accord pour la préparation et l'exécution d'un mouvement tournant par des forces amphibies sur la côte occidentale de la Corée, soit à Incheon, s'il s'avère que les défenses ennemies à proximité de cette ville sont inefficaces, soit sur une plage qui s'y prête au sud d'Incheon, s'il en existe. Nous sommes d'accord en outre pour la préparation, si le CINCFE [*Commander In Chief for the Far East*, c'est-à-dire MacArthur] le désire, d'un mouvement d'enveloppement mené par des forces amphibies aux alentours de Kunsan. Nous prenons acte de ce que des plans de rechange ont été élaborés de façon à exploiter au mieux la situation en fonction de son évolution. Nous souhaitons recevoir toutes les informations disponibles quant aux conditions offertes par les différents sites susceptibles d'être choisis pour l'opération. Nous souhaitons également être informés par vous suffisamment tôt sur vos intentions et vos plans d'attaque ». Voir *ibid.*, p. 181.

175- *Ibid.*, p. 189.

176- Omar Bradley et Clay Blair, *op. cit.*, p. 556.

177- *Ibid.*, p. 557.

178- R. D. Sawyer, *op. cit.*, p. 154.

179- Le 17 juillet, Truman chargea le *National Security Council* de proposer ce qu'il convenait de faire « après avoir repoussé les Nord-Coréens sur le 38e parallèle ». Le NSC transmit sa réponse le 1er septembre. Il proposait que les États-Unis se fixent comme objectif l'unification de la Corée grâce à des élections libres organisées par les Nations unies, et que le gouvernement de Syngman Rhee soit reconnu comme le seul gouvernement légitime du pays. Le secrétaire d'État Dean Acheson fit rédiger un amendement aux termes duquel MacArthur devait régler avec Truman tout ce qui concernait les opérations au nord du 38e parallèle. Cet amendement spécifiait également que les forces américaines ne devaient pas être mises en œuvre près de la frontière entre la Corée et la Chine, mais ce n'était qu'une recommandation. Truman donna son accrod au document le 11 septembre.

180- Bevin Alexander, *Korea, op. cit.*, p. 231.

181- Lors des auditions sur la politique américaine en Extrême-Orient qui commencèrent au Sénat en mai 1951, Omar Bradley dit son opposition à une guerre plus grande encore, celle dont MacArthur avait agité la menace le 24 mars 1951, et qui se serait étendue à l'ensemble de la Chine. Truman releva MacArthur de son commandement le 11 avril

1951 et l'obligea à rentrer dans ses foyers. Bradley déclara sous serment qu'un conflit plus vaste avec la Chine précipiterait les Etats-Unis dans « la mauvaise guerre, au mauvais endroit, au mauvais moment et avec le mauvais ennemi ». Pourtant, ni lui ni les autres membres du JCS n'avaient rien fait pour empêcher la première guerre avec la Chine, qui commença fin octobre 1950. Elle aussi était « la mauvaise guerre ». Voir *ibid.*, p. 414-17.

182- *Ibid*., p. 238-39.

183- Voici un extrait du message de MacArthur : « Rien de plus faux que l'argument usé jusqu'à la corde avancé par ceux qui se font les avocats de la conciliation et du défaitisme dans le Pacifique. Ils soutiennent que si nous défendons Formose [Taiwan], nous nous aliénons le continent. Ceux qui parlent ainsi ne comprennent rien à l'Orient. Ils ne voient pas qu'il est dans la psychologie de l'Oriental de respecter et de suivre des dirigeants agressifs, résolus et dynamiques, et de ne pas tarder à s'en prendre à des dirigeants timides ou hésitants. Ils ne comprennent pas la mentalité orientale. Rien n'a mieux marqué l'Extrême-Orient ces dernières années que la détermination que nous avons mise, nous Américains, à préserver les remparts qui garantissent notre position stratégique dans l'océan Pacifique contre tout empiètement. Il y a peu de peuples en Extrême-Orient qui n'apprécient à sa juste mesure la sécurité qu'une telle détermination apporte à leurs libres institutions. » Les propos de MacArthur venaient saper les fondations d'un édifice gouvernemental soigneusement mis sur pied, et qui tenait tout juste debout. En d'autres termes, ils réduisaient à néant les efforts déployés pour persuader l'opinion mondiale que les États-Unis n'avaient pas d'intentions hostiles vis-à-vis de la Chine, même s'ils refusaient aux communistes chinois l'accès à une province que tout un chacun, y compris les nationalistes chinois, s'accordait à considérer comme faisant partie intégrante de la Chine. Voir *ibid*., p. 414-17.

184- Dean Acheson, *Present at the Creation : My Years in the State Department* (« Présent à la Création : mes années au Département d'Etat »), New York, W. W. Norton, 1969, p. 456.

185- Bevin Alexander, *Korea, op. cit*., p. 247.

186- R. D. Sawyer, *op. cit*., p. 154-55. Sun Tzu recommande d'éviter toute action qui ne reposerait pas sur une analyse détaillée des options de combat envisageables, en tenant compte des capacités dont on dispose. Il s'agit de se donner les meilleures chances de vaincre, ce qui ne peut se faire si l'on n'a pas pris au préalable le soin d'élaborer les plans et de prendre les dispositions qui conviennent.

187- Les Chinois avaient peu d'artillerie et s'en remettaient à des petits calibres et à des mortiers. Les transports motorisés étaient rares et les soldats allaient généralement au combat à pied, avec sur leur dos le peu de fournitures dont ils disposaient. Pourtant l'armée chinoise avait déjà apporté la preuve qu'elle constituait une force redoutable. La raison principale en était la tactique suivie par ses soldats : infiltration de nuit dans les positions, enveloppement des unités par les flancs, édification de barricades sur les arrières. Autant d'applications des maximes de Sun Tzu qui frappaient de stupeur l'adversaire. Lors des premiers affrontements, ces pratiques avaient semé à maintes reprises le désordre, quand ce n'était pas la déroute, au sein des troupes des Nations unies.

188- Le 7 novembre, dans un message aux membres du JCS, MacArthur écrivait : « Il serait désastreux de porter atteinte à ce qui est le fondement même de la politique américaine : détruire toute résistance armée en Corée et faire de ce pays une nation unie et libre. » Il rejeta sans autre forme de procès la proposition anglaise qui consistait à établir une zone tampon à l'extrémité septentrionale de la Corée du Nord entre les forces chinoises et celles des Nations unies. Cela équivalait, déclara MacArthur, à accorder la région des Sudètes à l'Allemagne nazie en 1938. Il vaudrait mieux, recommandait-il, que les Nations Unies condamnent la Chine pour le rejet de ses résolutions et la menacent de sanctions militaires – vraisemblablement des attaques sur le territoire chinois – si elle ne retirait pas ses troupes. Voir Bevin Alexander, *Korea, op. cit*., p. 293-94.

189- MacArthur s'était fait une image de fonceur, de risque-tout ne tolérant aucun compromis. Il expliqua aux membres du JCS que l'occupation de toute la Corée représentait « le meilleur – à vrai dire le seul – espoir de contrer les intentions agressives des Soviétiques et des Chinois avant que ces deux pays ne mettent le pied dans un engrenage dont, pour des raisons politiques, ils ne pourraient plus sortir ». Tout était dit. MacArthur soutenait que la *seule* façon d'empêcher la Chine d'entrer dans la guerre était d'avancer sur le Yalu. On ne saurait trouver preuve plus évidente du divorce de MacArthur d'avec la réalité. Voir *ibid.*, p. 297.

190- Pour leur approvisionnement, les Américains comptaient sur leurs nombreux camions. Quand ces derniers étaient incapables de remplir leur tâche, du fait du mauvais état des routes ou de leur blocage, ils faisaient appel à l'aviation, soit pour parachuter les fournitures, soit pour les acheminer sur des aérodromes situés plus en avant. La grande quantité d'approvisionnements dont ils disposaient permettait aux Américains de se laisser aller à un véritable gâchis en matière de munitions. Cette mauvaise habitude ne fut pas loin de conduire au désastre quand les Chinois se mirent à dresser des obstacles sur les routes, paralysant ainsi les camions, et que l'approvisionnement par air se révéla impraticable. Les Chinois, quant à eux, s'en remettaient aux hommes et aux animaux. Leur outil ordinaire de transport, c'étaient les inévitables cadres en bois en forme de A que les habitants de la région utilisaient traditionnellement pour porter des charges sur leur dos. Les Chinois, par conséquent, recevaient moins d'approvisionnements, mais ils n'étaient pas tributaires des routes. Ils pouvaient donc se déplacer à travers les montagnes, sur des pistes abruptes ou dans des vallées dépourvues de routes pour surgir derrière les forces des Nations unies, dresser des barricades, isoler ou encercler l'avant-garde ennemie. C'était une semi-guérilla à laquelle les Américains, très dépendants de leurs grandes routes d'approvisionnement, étaient vulnérables.

191- Le prix à payer fut très élevé. Près d'un millier d'hommes furent tués, blessés ou portés disparus lors de la percée, principalement des Marines. Lors des combats qui se déroulèrent autour du réservoir de Chosin, avant la percée, les Marines comptèrent 2 665 victimes – 383 morts, 159 disparus et 2 123 blessés. Les trois bataillons de la 7e division qui se retrouvèrent isolés et mis en pièces à l'est du réservoir perdirent environ 2 000 hommes (tués, blessés ou disparus, auxquels il faut ajouter une centaine de soldats tués ou blessés dans d'autres engagements). Si l'on inclut dans ce calcul une unité de commando de la marine britannique et quelques Sud-Coréens, on arrive à un total d'environ 6 000 pertes pour un effectif de 25 000 hommes engagés dans la campagne.

192- R. D. Sawyer, *op. cit*., p. 154-55.

193- Éviter la guerre autant que faire se peut et la terminer le plus rapidement possible, une fois qu'elle a commencé : jamais, dans leur histoire, les Américains ne contrevinrent de façon plus flagrante à cette maxime de Sun Tzu qu'en juillet 1951. Lorsque commencèrent les pourparlers visant à mettre fin à la guerre de Corée, les communistes chinois proposèrent un cessez-le feu complet sur la ligne de front. Voilà qui aurait mis un terme à la guerre. On aurait pu alors entamer des discussions permettant de parvenir à une solution définitive du conflit et à un traité de paix, sans risquer de pertes humaines. Le général Matthew B. Ridgway, le nouveau commandant en chef récemment nommé pour l'Extrême-Orient, refusa l'offre des communistes et insista pour que les combats se poursuivent pendant que se dérouleraient les pourparlers de paix. Ridgway craignait que les communistes ne mettent à profit un cessez-le feu pour renforcer leur armée et lancer une offensive. Mais il était évident que les Américains auraient pu faire de même. Les communistes étaient prêts à prendre le risque, pas Ridgway, qui reçut l'appui du JCS et du président Truman. L'intransigeance américaine fit régner un très mauvais climat sur les pourparlers de paix, qui débutèrent à Kaesong avant de se transporter plus tard à Panmunjom. Pire encore, la guerre continua pendant deux ans ; dans chaque camp, des centaines de milliers de jeunes hommes furent tués ou estropiés alors que la guerre aurait pu se terminer dès les premiers jours de juillet 1951. Voir Bevin Alexander, *Korea, op. cit.*, p. 426-32.

Notes de la conclusion « L'éternelle sagesse de Sun Tzu »

194- R. D. Sawyer, *op. cit*., p. 157.

195- *Ibid*., p. 161.

196- Erich von Manstein, *op. cit*., p. 372.

197- R. D. Sawyer, *op. cit*., p. 164-65.

198- *Ibid*., p. 157, 162.

199- Robert U. Johnson et C. C. Buel, *op. cit*., vol. 3, p. 340.

145- *Ibid*., p. 277 et p. 279.

Remerciements

La relecture attentive et les avis perspicaces de Star Lawrence et de Melody Conroy ont apporté de l'ordre, de la cohérence et une ferme orientation à ce livre. Je leur en suis extrêmement reconnaissant.

Les campagnes et les batailles décrites dans l'ouvrage resteraient lettre morte sans des cartes permettant d'en suivre fidèlement le cours. Je mesure la chance qui fut la mienne d'avoir Jeffrey L. Ward comme cartographe. Ses cartes sont précises, faciles à comprendre et agréables à regarder. Je lui en suis profondément reconnaissant.

Agnes Birnbaum, mon agent depuis longtemps, a su me faire profiter tout au long de ses conseils avisés et de ses suggestions toujours fondées. Je ne sais comment la remercier pour son aide et pour sa confiance.

Enfin je voudrais dire toute ma reconnaissance à mes fils Bevin Jr., Troy et David, et à mes belles-filles Mary et Kim pour l'efficacité de leur soutien et la constance de leurs encouragements.

Index

ACHESON, Dean 1 2 3 4
ADAM, Frederick 1 2
ALEXANDER, Porter 1 2 3 4 5 6 7 8
ALEXANDRE LE GRAND 1 2
ASHBY, Turner 1 2 3 4
AUSTIN, Warren Robinson 1
BALFOUR, Arthur 1
BANKS, Nathaniel Prentice 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54
BARING, George 1
BAYERLEIN, Fritz 1 2 3
BEAUREGARD, Pierre Gustave Toutan 1 2 3 4
BERTHIER, Louis-Alexandre 1
BILLOTTE, Gaston 1
BLENKER, Louis 1
BLÜCHER, Gebhard Leberecht von 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24
BOCK, Fedor von 1
BONAPARTE, Napoléon 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137
BOTELER, Alexander Robinson 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
BOURCET, Pierre-Joseph de 1 2 3 4

BRADDOCK, Edward 1 2 3 4
BRADLEY, Omar 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35
BROOKE, Alan 1
BROWN, John 1 2 3 4 5 6
BÜLOW, Friedrich Wilhelm von 1 2 3 4 5
BÜLOW, Karl von 1 2 3
BURGOYNE, John 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45
BURNSIDE, Ambrose Everett 1 2 3 4 5
CARLTON, Guy 1 2 3 4 5
CHARLES XII, roi de Suède 1 2
CHASSÉ, David Henrik, baron 1 2 3
CHOLTITZ, Dietrich von 1
CHURCHILL, Winston 1 2 3 4 5 6
CLAUSEWITZ, Carl von 1 2 3
CLINTON, Henry 1 2 3 4 5 6
COLBORNE, John 1 2
COLLINS, Joseph Lawton 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16
CORAP, André 1
D’ERLON, Jean-Baptiste Drouet, comte 1 2 3 4 5 6 7
D’ERLON, Jean-Baptiste Drouet, comtee 1
DAVIS, Jefferson 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26
DAVOUT, Louis-Nicolas 1 2 3 4
DELBRÜCK, Hans 1 2 3 4
DOUBLEDAY, Abner 1 2
DOUGLAS, Henry Kyd 1
EARLY, Jubal 1
EISENHOWER, Dwight David 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29
EREMENKO, Andreï Ivanovitch 1 2 3
EWELL, Richard Stoddert 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20
FALKENHAYN, Erich von 1
FEUCHTINGER, Edgar 1 2 3
FOCH, Ferdinand 1
FORD, Henry 1
FRANCHET D’ESPEREY, Louis Felix 1

FRANÇOIS-FERDINAND, archiduc d'Autriche 1
FRANKLIN, Benjamin 1
FRANKLYN, Harold Edmund 1 2 3
FREDERICK, prince d'Orange-Nassau 1 2 3 4
FRÉMONT, John Charles 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20
FRENCH, John 1
FULLER, John Frederick Charles 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15
GAMELIN, Maurice 1 2 3 4
GARNETT, Richard Brooke 1 2
GATES, Horatio 1 2
GAULLE, Charles de 1 2 3 4 5
GEORGE III, roi d'Angleterre 1 2
GÉRARD, Maurice-Étienne 1 2 3 4
GERMAIN, George 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
GEYR VON SCHWEPPENBURG, Leo 1
GOLIKOV, Filipp Ivanovich 1
GÖRING, Hermann 1
GORT, John Standish Verecker, vicomte 1 2 3 4
GREENE, Nathanael 1 2
GREY, Charles 1 2 3
GRIBEAUVAL, Jean-Baptiste Vaquette de 1 2
GRIFFITH, Samuel B. 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
GRONAU, Hans von 1
GRONOW, Rees Howell 1
GROUCHY, Emmanuel de 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21
GUDERIAN, Heinz 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17
GUIBERT, Jacques Antoine Hypolyte, comte 1 2 3 4 5 6 7
GUILLAUME II, empereur d'Allemagne 1
HAISLIP, Wade 1 2 3
HALDER, Franz 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
HALLECK, Henry Wager 1 2
HAN, dynastie 1
HANCOCK, Winfield Scott 1 2 3
HANNIBAL 1 2 3
HARRIMAN, William Averell 1
HENTSCH, Richard 1 2 3 4
HÉRODOTE 1

HETH, Harry 1
HILL, Ambrose Powell 1 2 3 4
HILL, Daniel Harvey 1 2 3 4 5
HITLER, Adolf 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122
HO CHI MINH 1
HODGES, Courtney 1
HOEPNER, Erich 1 2 3
HOLLIDT, Karl-Adolf 1 2
HOOD, John Bell 1 2 3 4
HOOKER, Joseph 1 2 3 4 5
HOTH, Hermann 1 2 3 4 5
HOWE, William 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27
IRONSIDE, Edmund 1 2 3
JACKSON, Thomas Jonathan, dit « Stonewall » 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169 170 171 172 173 174 175 176 177 178 179 180 181 182 183 184 185 186 187 188 189 190 191 192 193 194 195 196 197 198 199 200 201 202 203 204 205 206 207 208
JEFFERSON, Thomas 1
JOHNSON, Edward 1 2 3 4 5 6
JOHNSON, Louis 1
JOHNSTON, Joseph Eggleston 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15
JULES CÉSAR 1
KELLERMANN, François-Étienne 1
KEYNES, John Maynard 1
KIM IL SUNG 1 2 3 4
KIMBALL, Nathan 1 2
KLEIST, Ewald von 1 2 3 4 5 6 7 8
KLUCK, Alexander von 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

KLUGE, Günther von 1
KRIEGER, Leonard 1 2
LAFAYETTE, Marie-Joseph du Motier, marquis de 1
LAW MONTGOMERY, Bernard 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27
LAW, McIvor 1 2 3 4 5 6 7 8 9
LECLERC, Philippe de Hauteclocque 1 2
LEE, Robert Edward 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166
LÉON VI LE SAGE 1
LÉVI, Jean 1 2
LIDDELL HART, Basil Henry 1 2 3 4 5 6 7
LINCOLN, Abraham 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34
LIST, Wilhelm 1 2 3 4
LOBAU, Georges Mouton, comte de 1 2 3 4 5 6
LONGSTREET, James 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43
LOUIS XVI, roi de France 1
LYNN, John Albert 1
MACARTHUR, Douglas 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
MACK VON LEIBERICH, Karl 1 2
MAGRUDER, John Bankhead 1 2 3 4
MAHAN, Alfred Thayer 1 2 3 4
MANSTEIN, Erich von 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55
MAO ZEDONG 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15
MAUNOURY, Joseph 1
MAXIM, Hiram Stevens 1

MCCLELLAN, George Brinton 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
MCDOWELL, Irvin 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18
MCLAW, Lafayette 1
MEADE, George Gordon 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35
MELLENTHIN, Friedrich Wilhelm von 1 2
MERCER, Alexander Cavalié 1
MILROY, Robert Huston 1 2 3 4
MOLTKE, Helmuth von 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27
MORZIK, Friedrich Wilhelm 1
MOSBY, John Singleton 1 2
MURAT, Joachim 1 2 3 4
NELSON, Horatio 1
NEY, Michel 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43
NICÉPHORE II PHOCAS 1
NOBEL, Alfred 1
OATES, William Calvin 1 2 3 4
PANIKKAR, Kavalam Mādhava 1 2
PATTON, George 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43
PAULUS, Friedrich 1 2 3
PÉTAIN, Philippe 1 2 3 4
PICKETT, George 1 2 3 4
PIERRE LE GRAND, tsar de Russie 1
POPE, John 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32
PORTER, Fitz John 1 2
POWELL, H. W. 1
POWNALL, Henry 1
RAEDER, Erich 1 2 3 4 5 6 7
REILLE, Honoré-Charles, comte 1 2 3 4
REINHARDT, Hans 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14
REYNAUD, Paul 1 2 3

RHEE, Syngman 1 2 3 4
RICHMOND, Charles Lennox, duc de 1
RICHMOND, Charlotte Gordon, duchesse de 1
RIDGWAY, Matthew Bunker 1 2 3
ROBERT Ier D'ÉCOSSE 1
ROHR, Willy Martin 1 2
ROMMEL, Erwin 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45
ROOSEVELT, Franklin Delano 1 2 3
ROUGET DE LISLE, Claude Joseph 1
ROUSSEAU, Jean-Jacques 1
RUNSTEDT, Gerd von 1
RUPPRECHT, Maria Luitpold Ferdinand, prince héritier de Bavière 1 2 3
SCHENCK, Robert Cumming 1 2
SCHLIEFFEN, Alfred von 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26
SCHMUNDT, Rudolf 1 2 3
SCHWARZENBERG, Karl Philipp, prince de 1 2
SCOTT, Winfield 1 2 3 4 5
SHERMAN, Forrest Percival 1 2 3 4 5 6 7
SHIELDS, James 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14
SICKLES, Daniel 1 2 3 4 5
SMITH, Adam 1 2 3
SMITH, Gustavus Woodson 1 2 3
SPEIDEL, Hans 1
STALINE, Joseph 1 2 3 4 5 6
STANTON, Edwin McMasters 1 2 3 4 5
STAUFFENBERG, Claus von 1
STUART, James Ewell Brown 1 2 3 4
SULLIVAN, John 1 2 3 4
TCHANG KAI-SHEK 1 2 3 4
TEIL, Jean, Chevalier du 1 2 3
THUCYDIDE 1
TRESCKOW, Henning von 1
TRIMBLE, Isaac Ridgeway 1 2
TRUMAN, Harry S. 1
TURNER, Frederick Jackson 1 2 3 4

UXBRIDGE, Henry William Paget, Lord 1
VANDAMME, Dominique-Joseph René 1 2 3 4
VATUTIN, Nikolai Fyodorovich 1
WALKER, Walton Harris 1 2
WARREN, Kemble 1 2 3 4 5
WASHINGTON, George 1 2 3 4 5 6 7 8
WAYNE, Anthony 1 2 3 4 5 6
WELLINGTON, Arthur Wellesley, duc de 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
WEYGAND, Maxime 1 2 3 4
WIETERSHEIM, Gustav von 1 2 3
WILSON, Woodrow 1
WOOD, John Shirley 1 2
WRIGHT, Ambrose Ransom 1 2 3
XÉNOPHON 1
ZEITZLER, Kurt 1
ZHOU ENLAI 1 2 3
ZIETEN, Hans Ernst von 1 2 3

Retrouvez tous nos ouvrages
sur www.tallandier.com

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library